



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

KD

56280



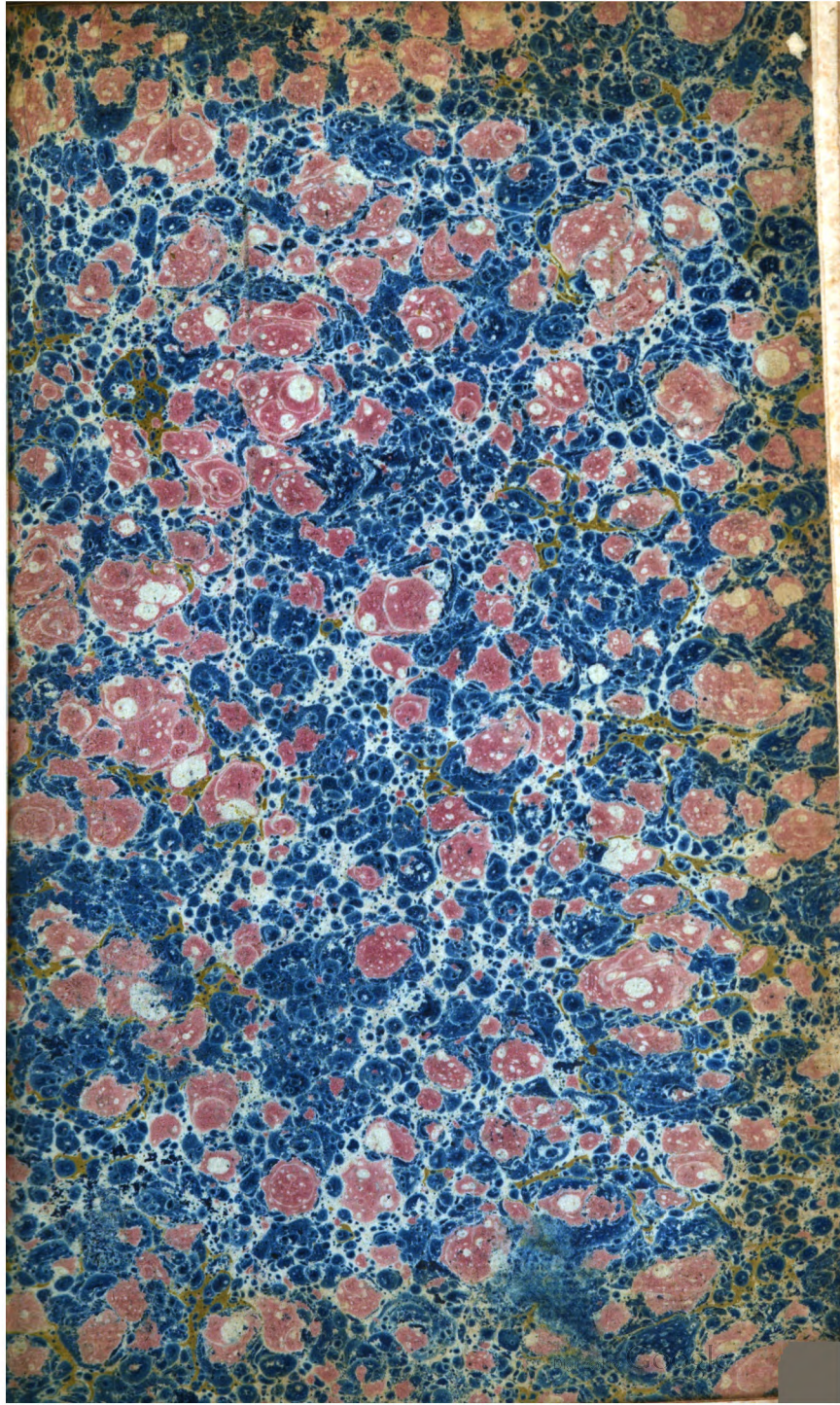
HN 26T1 Z

KD56280

Gh 62 979



HARVARD
COLLEGE
LIBRARY



C. F. Bradford.

OEUVRES
D'HOMÈRE.

TOME TROISIÈME.

**IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,
RUE DES MAÇONS-SORBONNE, N° 13.**



P. J. BITAUBÉ.

Ambroise Tardieu Dorez.

OEUVRES
D'HOMÈRE,

AVEC DES REMARQUES;

PRÉCÉDÉES DE RÉFLEXIONS SUR HOMÈRE ET SUR LA TRADUCTION
DES POÈTES,

PAR P. J. BITAUBÉ,

MEMBRE DE L'INSTITUT ET DE LA LÉGION-D'HONNEUR.

ODYSSEÉ. — TOME I.

A PARIS,

CHEZ LEDOUX ET TENRÉ, LIBRAIRES,

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 8.

.1819.

KD56280

~~GH 62,979~~

Harvard College Library

Aug. 23, 1917

Gift of

Dr. W. H. Bradford

1917
44-5
10-2

**A MESSIEURS
DE L'ACADÉMIE**

DES

INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES *.

MESSIEURS,

SI Homère sortait du tombeau, et s'il parcourait encore les pays les plus éclairés de la terre pour chanter ses vers, il se plairait à s'arrêter au milieu de vous. Sa langue vous est familière ; ses fictions, les

* Cette dédicace a été faite en 1785. L'auteur a eu l'honneur d'être agrégé à cet illustre corps après la publication de l'*Odyssée*.

ODYS. III.

1

peintures qu'il a puisées dans la mythologie, l'histoire et la géographie, les tableaux dont la nature lui offrit le modèle, ont été l'objet de vos recherches, et occupent une place considérable dans les archives immortelles de vos travaux. Vous avez analysé le plan de ses poèmes, les beautés de la langue grecque, celles, en particulier, de la langue d'Homère, car ce grand poète semble en avoir une à lui seul; en un mot, vous avez puissamment concouru à répandre le trésor de ses connaissances, et à faire sentir les charmes de sa poésie. C'est du sein de votre illustre compagnie que sortirent autrefois plusieurs de ses plus habiles défenseurs; aujourd'hui encore il trouverait parmi vous ses panégyristes et ses interprètes. Il croirait quelquefois être au milieu de la Grèce. Que dis-je? tant de travaux que votre juste admiration vous a fait entreprendre pour le père de la poésie, son nom si souvent répété parmi vous, et le respect dont il

DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. iiij
vous pénétre, pourraient lui persuader
qu'il voit un de ces temples que la reconnaissance tardive de la Grèce érigea en
son honneur.

Me serait-il permis, messieurs, à moi,
son faible interprète, d'approcher de ce
temple, et d'orner de votre nom le frontispice de cet ouvrage ?

Mais ce qui enflammerait Homère, s'il paraissait au milieu de vous, est précisément ce qui doit m'intimider. Mérité-je de coopérer aux travaux que vous avez consacrés à ce rare génie ? C'est au moins le but auquel j'ai tendu, encouragé par l'approbation honorable que vous avez donnée à ma traduction de l'Iliade, et par le souhait flatteur que plusieurs d'entre vous ont formé, qu'elle fût suivie de celle de l'Odyssée, souhait qui m'a engagé et soutenu dans cette nouvelle entreprise. Ainsi cet ouvrage vous appartient à quelque titre. Il vous appartient plus encore par les secours que j'ai tirés de vos savans mé-

iv A MESSIEURS DE L'ACADÉMIE , etc.
moires , et des lumières de plusieurs de
vos membres , dont j'admire autant la vaste
érudition que je prise l'estime et l'amitié
dont ils m'honorent.

Je suis avec respect ,

MESSIEURS ,

Votre très-humble et très-
obéissant serviteur ,

BITAUBÉ.

BERLIN , 10 février 1785.

OBSERVATIONS

SUR

L'ODYSSÉE.

J'AI déjà parlé du plan de l'Iliade ; mais il ne sera peut-être pas superflu d'en présenter un tableau raccourci avant de tracer celui de l'Odyssée.

Un héros outragé par son chef, et animé d'un noble courroux, se retire dans sa tente, et se tient éloigné des combats. Durant ce temps la victoire abandonne l'armée, qui, depuis neuf ans, s'occupe d'une entreprise de laquelle dépend l'honneur de sa patrie. Le général, ouvrant les yeux sur sa faute, députe au héros courroucé les principaux chefs pour réparer cet outrage, et lui offre de magnifiques présens. Le héros, qui est fier, persiste dans son courroux ; il ne se rend pas, quoique l'armée essuie de nouvelles défaites et touche à sa perte entière. Mais cet homme inexorable a un ami ; cet ami verse devant lui des larmes ; il ne lui demande que ses armes, et la permission d'aller combattre en sa place. L'éloquence touchante de l'amitié a plus de pouvoir que l'intercession des généraux et tous les présens. Le guerrier irrité donne ses armes

à cet autre lui-même; mais il lui défend de combattre le chef de l'armée ennemie, parce qu'il craint pour les jours de son ami, et qu'il se réserve en secret l'honneur de ce combat. Vaine défense, la valeur seule est écoutée; on rapporte au héros son ami mort; ses armes sont la proie du vainqueur. Alors le héros, livré au plus vif désespoir, se détermine à combattre, reçoit une nouvelle armure de la part d'une déesse. Animé par la gloire, par l'amitié et par la vengeance, il fait des prodiges de valeur, ramène la victoire dans le camp, tue le vainqueur de son ami : honorant celui-ci de superbes funérailles, il s'abandonne à la violence de sa douleur, exerce une vengeance, même atroce, sur le cadavre du chef qu'il a privé de la vie; mais, fléchi enfin par les larmes du père de ce chef, il s'adoucit et lui rend ce cadavre. Cependant l'effet de ses exploits est la chute d'un empire.

Voilà une légère esquisse du plan de l'Iliade, poème qui a fait les délices d'un grand nombre de siècles, et que, de nos jours, quelques littérateurs trouvent dénué de plan et d'intérêt.

L'Odyssée ouvre une autre scène. Il suffit de jeter un coup-d'œil sur le plan de ce poème pour voir qu'il est vaste, bien ordonné et rempli d'intérêt. *

Un roi, cédant aux motifs les plus forts, quitte sa patrie pour une expédition longue et périlleuse.

* J'emprunte à Pope les principaux traits de l'esquisse de l'Odyssée.

Après s'être couvert de gloire par une conquête importante, il s'embarque pour retourner dans sa patrie et y ramener ses compagnons : mais les tempêtes l'en écartent, et le jettent dans plusieurs contrées qui diffèrent de mœurs et de gouvernement. Tous ses compagnons, malgré les avis qu'il leur donne, périssent par leur propre faute. Il se voit seul : porté dans une île écartée, il semble n'avoir aucun moyen d'en sortir. Cependant l'anarchie règne dans ses états ; ils sont livrés à de nombreux usurpateurs, qui consomment ses biens, trament la mort de son fils, et veulent obliger la reine son épouse à prendre un autre époux. Le retour du roi paraît impossible, on ne l'attend plus ; dût-on le revoir, tout semble perdu pour lui. Enfin il revient par des moyens surprenans, caché sous un déguisement ingénieux, auquel ses ennemis, et même ses longues infortunes, le réduisent. Par là, il a le temps de se faire connaître aux siens, et de mettre tout en œuvre pour vaincre les plus grands obstacles ; on voit un combat entre la prudente dissimulation d'un seul homme et l'aveugle insolence de tant d'usurpateurs. Sans autres ressources que sa valeur et sa prudence, il triomphe de tous ses ennemis, et ramène le calme et la paix dans ses états.

Homère est le seul poëte épique qui ait enfanté avec un grand succès deux poëmes d'une longue étendue. La grandeur et la force de son génie brillent d'autant plus que ses plans sont réguliers ; que ces deux poëmes sont d'un genre tout diffé-

rent , que chacun d'eux eût suffi pour immortaliser son auteur , enfin qu'il a eu beaucoup moins de secours que d'autres poètes épiques , dont la plupart se sont illustrés en marchant sur ses traces.

Dans l'Iliade , il est chantre de la valeur et de l'amitié ; dans l'Odyssée , il est celui de la prudence. A l'origine des connaissances humaines , les poètes étaient les seuls philosophes. Homère raconte qu'Agamemnon , en partant pour Troie , laissa à sa femme Clytemnestre un poète pour lui inspirer l'amour de la vertu , et qu'elle ne commit aucune faute tant qu'elle eut auprès d'elle cet ami des muses. Homère , a-t-on demandé ici , ne se serait-il donc pas proposé lui-même un but moral , soit dans l'ensemble de ses poèmes , soit dans un grand nombre de leurs parties ?

L'Odyssée , plus encore que l'Iliade , en porte l'empreinte. On a toujours cru qu'elle était l'ouvrage de la vieillesse d'Homère ; la matière du poème annonce au moins la maturité de l'âge. L'âme de ce poète , après avoir fait des tableaux animés de tant de combats , semble se reposer avec plaisir dans un sujet plus doux et plus calme. Le héros de l'Iliade est plein de fougue : ses passions ont quelque chose de sublime ; mais il est emporté par elles dans plusieurs écarts : il est malheureux par ses fautes ; mais il a tant de grandeur , qu'on serait tenté de l'imiter. Le héros de l'Odyssée suit des principes réfléchis , sait vaincre ses passions. Toujours pénétrant , il prévoit les malheurs et sait en triompher. Il n'est guère de situations dans la

vie, ni de relations pour lesquelles l'Odyssée n'offre quelque précepte, tantôt direct, tantôt mis en action. Chefs et peuples, pères et enfans, maris et femmes, maîtres et serviteurs, tous y trouvent des leçons : présentées sous des formes différentes, elles sont appropriées à tous les esprits ; c'est un cours de morale enrichi des ornemens de la poésie. Si l'on a donné par dérision à Homère le titre de *bon*, le ton naïf qui règne dans ce poème, et qui accompagne les leçons qu'il renferme, peut faire donner au père de la poésie ce titre par le cœur ; il ne se trouve pas toujours à côté de celui de *grand* : Homère le partage avec ce La Fontaine chéri de tous les lecteurs, et avec lequel il a, dans l'Odyssée, quelques traits de ressemblance.

L'Iliade est la leçon des princes et des rois ; elle leur présente une importante maxime dans l'exemple de sujets qui périssent par la faute de leurs chefs : *delirant reges*. L'Odyssée est la leçon des peuples et des rois : elle montre le courage et toutes les ressources d'un grand homme luttant contre l'infortune ; elle annonce aussi les malheurs où les peuples peuvent être entraînés par leur folle imprudence. C'est l'Odyssée qui a fait enfanter cet ouvrage de l'immortel Fénelon, Télémaque, plus moral encore que son modèle. Horace, dont l'Odyssée paraît avoir été le poème favori, l'a principalement caractérisée quand il a dit que la philosophie d'Homère est plus claire et plus utile que celle des philosophes mêmes.

Le chantre d'Ulysse coule fort légèrement sur les sentimens que Calypso inspira à son hôte. Ulysse cède-t-il aux désirs de Circé, c'est pour obtenir la délivrance de ses compagnons, et par l'ordre de Mercure. Il est fort dissimulé : mais c'est toujours la prudence qui le dirige lorsqu'il recourt à la ruse ; il sait, quand il le faut, déployer sa valeur. La vengeance qu'il tire des usurpateurs de ses états est terrible ; mais quelle vengeance est plus fondée sur la justice ?

Chacun sait que le plan de l'Odyssée est différent de celui de l'Iliade, qu'ils sont appropriés l'un et l'autre à la nature de leur sujet ; que l'action de l'Iliade, ne durant que peu de jours, amenait naturellement un récit non interrompu, et dont la marche générale est plus conforme à celle de l'histoire : L'action de l'Odyssée embrasse environ huit années, et un plus grand nombre d'événemens principaux que l'Iliade ; le récit en eût donc paru long, languissant, et eût offert de la confusion, si Homère l'eût commencé depuis le départ d'Ulysse des rivages de Troie, et eût suivi le fil des aventures de ce chef. L'art qui paraît avoir été inspiré à Homère par la nature a été adopté par tous les poètes dont l'action épique dure un temps considérable ; cet art, en plaçant le lecteur tout près du dénouement, le trompe en quelque sorte, prévient son impatience, sa langueur, et lui fait saisir d'une seule vue tout l'édifice d'un grand poème. Mais je ne parle de la construction du plan de l'Odyssée que parce qu'elle me

conduit à approfondir un peu cette question, savoir, si Homère, en effet, a conçu le plan de ses épopées tel que nous le possédons.

On ne cesse pas de demander si nous sommes bien assurés qu'Homère soit l'auteur de tous les chants qui composent ses deux poèmes, et s'il avait conçu le vaste plan qu'ils présentent.

Je n'ajouterai rien de particulier à tout ce qui a été dit sur la première question. Quant à la seconde, on ne peut l'éclaircir sans répandre un nouveau jour sur celle qui a d'abord été énoncée. Car, si l'on prouve qu'Homère a conçu le plan de ses poèmes, il devient toujours plus probable qu'il est l'auteur des divers morceaux qui les composent.

Il suffirait de dire ici qu'on ne peut comprendre que divers chants eussent formé, sans qu'on en eût eu le dessein, deux plans où il y a beaucoup de régularité. Il serait déjà inouï qu'un seul poème fût né de cette manière : mais qu'on en eût enfanté deux par l'effet du hasard, je pense qu'il n'est pas nécessaire de recourir aux calculs de ces jeux pour dissiper cette absurdité. Le littérateur qui accorderait tant au hasard imiterait en petit une réverie des athées, chantée par Lucrèce.

Homère avait composé ses ouvrages dans l'ordre où nous les possédons ; ses chants sont unis l'un à l'autre, non seulement par la liaison des choses, mais souvent par des liaisons marquées. * Le chi-

* On sait que long-temps ces poèmes ne furent pas divisés par chants.

caneur le plus obstiné conviendra que ces poèmes offrent au moins de très-grands morceaux dont les parties tiennent ensemble d'une manière intime. Si Homère a su ordonner si bien ces grandes masses, pourquoi n'aurait-il pas ordonné le tout? Le début de l'Iliade, comme de l'Odyssée, annonce tous les chants qui suivent le premier, et qui n'en sont que le développement.

Mais supposons qu'Homère eût composé ses poèmes ainsi qu'il les chantait, par morceaux séparés, il n'est pas douteux, puisqu'ils forment un ensemble, qu'il suivait, par l'instinct du génie, un plan dont il résultait une belle ordonnance, capable de contenter ses auditeurs. Par exemple, s'il leur avait chanté la querelle d'Agamemnon et d'Achille, il était naturel qu'ils voulassent en connaître les suites, et savoir si ces deux chefs s'étaient réconciliés. Or, voilà tout le plan de l'Iliade. Le même désir qui animait ses auditeurs devait l'animer lui-même dans la composition de ses vers. Eût-il traité séparément et sans ordre chaque partie de ce plan, il n'en est pas moins vrai qu'elles ont une étroite liaison qui guidait le poète lorsqu'il semblait être inspiré par sa muse.

L'ordonnance générale du plan de l'Odyssée offre une régularité plus frappante encore que celle du plan de l'Iliade, et il est impossible de douter qu'Homère ne l'ait conçue telle que nous la possédons. C'est ce que je vais prouver. Dès le début, Homère annonce qu'il va chanter les

courses d'Ulysse. Que fait-il ensuite? Amène-t-il d'abord son héros sur la scène? Non : il nous transporte à Ithaque; et peignant les désordres qu'y commettaient les prétendans, il montre Télémaque se préparant à partir pour chercher son père; Minerve lui a dit d'exécuter ce projet dès le lendemain. Les chants suivans nous représentent ce jeune prince à Pylos et à Sparte. Le poète a-t-il oublié son sujet? Point du tout. Mais ce n'est qu'au cinquième chant qu'Ulysse paraît sur la scène : son arrivée chez les Phéaciens, ses récits, son retour dans sa patrie, développent le sujet principal du poème, sujet annoncé dès l'entrée, et que termine ce retour. Ainsi, ce qu'on n'avait pas encore fait sentir, l'Odyssée montre d'une manière palpable qu'Homère, en chantant Ulysse, a conçu ce vaste plan. Dans le début même, il parle, et de la cause qui fit périr les compagnons d'Ulysse, événement qui est placé environ au milieu du poème, et des peines et des maux qui attendent ce chef dans son palais, dont le récit termine l'Odyssée.

Il ne reste plus qu'à dire que les éditeurs d'Homère, en réunissant les morceaux épars de ses poésies, ont composé les liaisons. On ne disconvient pas qu'il n'y ait eu des vers interpolés par l'ignorance ou l'inattention des copistes, ou par quelque autre circonstance; mais ces interpolations n'ont pu être considérables, et n'ont pas échappé à l'œil de la critique.

D'ailleurs, quel motif dut animer un éditeur

d'Homère? N'est-ce pas son admiration pour ce grand génie? Ce motif lui eût-il permis de toucher à ses ouvrages? Rappelons-nous le trait de ce peintre qui laissa une lacune dans le tableau d'un grand maître plutôt que d'y toucher. Je me persuade qu'un éditeur d'Homère devait être animé du même respect. Quelqu'un a-t-il osé remplir les lacunes que nous voyons dans beaucoup d'endroits de l'Énéide? Un esprit médiocre ferait ces supplémens avec trop de maladresse pour qu'ils ne fussent pas remarqués; un homme à talent respecte un si grand modèle*.

Homère est de tous les écrivains celui qui eut les éditeurs les plus connus, les plus habiles et les plus nombreux. Quels noms que ceux de Pisistrate, Aristote, Aristarque, et plusieurs autres! L'attention que ces savans critiques ont donnée au texte d'Homère est telle, que nous connaissons

* Il est dit, dans la bibliothèque de Fabricius, que les poèmes attribués à Homère furent d'abord composés en Egypte; qu'il ne fit que les compiler et les retoucher. Tous les bons critiques pensent que ces faits ne reposent sur aucun fondement solide: mais je crois qu'ici la meilleure réfutation doit être tirée d'Homère même. Y a-t-il rien de plus original et de plus coulant que ses vers? et ont-ils la moindre apparence d'avoir été corrigés et compilés? Je ne doute pas cependant que quelque érudit moderne ne fasse revivre cette fable, s'il en a besoin pour étayer un système. On peut faire la même réponse à un savant qui a pensé que les rhapsodes, en récitant les vers d'Homère, les ont améliorés, et y ont ajouté des morceaux de leur composition.

les endroits que plusieurs d'entre eux ont rejetés, ou qui leur ont paru suspects, et même les raisons qu'ils en alléguaient.

Un critique moderne d'Italie a voulu revendiquer à son pays les ouvrages d'Homère : il croit qu'ils ont été composés dans la grande Grèce par des prêtres, disciples de Pythagore. L'amour de la patrie a beaucoup de force ; s'il a fait naître une telle assertion.

Voici la seconde considération où m'engage le plan de l'Odyssée. L'Iliade, prise en général, est un récit continu qui ne s'écarte pas de l'ordre des temps. Homère pouvait suivre la même marche dans l'Odyssée : mais il a encore assez de force et de chaleur pour proportionner son plan à l'étendue de son sujet, pour en créer un qui soit d'une ordonnance plus hardie en même temps que plus savante, pour se jeter, dès l'entrée de son poème, tout près du dénouement, afin d'éviter la langueur d'une marche longue et uniforme. Il n'a pas fallu aux poètes qui l'ont suivi un grand effort pour l'imiter à cet égard. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que ce plan seul montre que celui qui en est le créateur devait avoir encore beaucoup de feu ; or, rien ne porte à douter que l'invention n'en soit due à Homère.

Ce qui peut confirmer ma pensée, c'est qu'Homère ne paraît pas avoir conçu les plans de ses poèmes par une méditation tranquille des règles de l'art, mais par l'inspiration du génie.

Après ces réflexions générales sur le but et sur le plan de l'Odyssée, entrons dans quelque discussion particulière sur la nature de ce poëme. Je vais citer le jugement qu'en a porté Longin.

« Ce poëme, dit-il, montre comment un grand génie, en vieillissant, se complait aux narrations et aux fables ; car il est facile de prouver que l'Odyssée a suivi l'Iliade. Homère, dans son dernier poëme, est comme le soleil qui se couche : sa grandeur n'a pas diminué, mais il n'a pas le même feu ni la même force. Ce n'est plus le sublime de l'Iliade, ce feu, cette rapidité entraînante, ce combat des passions. Mais Homère, ainsi que l'Océan dans le reflux, est encore grand lorsque son génie semble perdre de sa vigueur ; il ne faut pas oublier, par exemple, sa description de la tempête... Il est même grand dans le temps qu'il s'égare en longues narrations et en fictions incroyables ; c'est ce qu'offrent les aventures d'Ulysse chez le Cyclope, et d'autres endroits. Il est arrivé à la vieillesse ; mais c'est la vieillesse d'Homère ; il produit des rêves, mais ce sont des rêves de Jupiter. Je veux montrer seulement que les grands poëtes, lorsque leur génie vient à manquer de force et de feu pour le pathétique, peignent des mœurs, etc. »

Le Bossu, d'autres critiques, et Pope en particulier, ont discuté l'assertion de Longin. Voici un précis de leurs observations.

Longin dit avec raison qu'il y a plus de sublime dans l'Iliade que dans l'Odyssée. Il reste à savoir

si ce dernier poëme n'est pas d'un genre tout différent; et à cet égard ce grand critique semble n'avoir pas rendu assez de justice à Homère. Si ce poëte a rempli les conditions que demandait son sujet, l'*Odyssée* est aussi bien un chef-d'œuvre que l'*Illiade*.

Homère n'a pas voulu que ces deux poëmes se ressemblassent: quoiqu'il en ait déjà tracé dans l'*Illiade* le caractère d'*Ulysse*, il le présente dans l'*Odyssée* sous un autre point de vue; ce n'est pas dans tout l'éclat de sa gloire, mais dans l'ombre de la vie commune, avec un mélange des qualités nécessaires pour les incidens qu'elle amène: il le présente se débattant contre l'infortune, et le place souvent au niveau du moindre des hommes. Les autres personnages ne sont pas au-dessus de la haute comédie: *Calypso*, quoiqu'elle dresse, est un trigan; les prétendans ont le même caractère; celui du Cyclope; de *Mélanthe* et d'*Irus*, est du genre comique. L'amour, les banquets, les danses et les jeux occupent un grand nombre des scènes de ce poëme.

Le style est approprié au genre. L'*Odyssée* n'a pas toujours des vers majestueux; on y voit quelquefois de la dignité, mais elle prend souvent le ton du dialogue convenable à la comédie.

Il peut y avoir de la beauté, même dans la représentation naturelle d'une action commune. Virgile et d'autres poëtes en offrent d'autres exemples. Dans l'histoire, le récit tout simple d'événemens ordinaires, et même pris de l'intérieur

de la vie domestique, est souvent ce qui fait la plus vive impression.

Ce qui a paru indiquer la décadence de l'imagination d'Homère prouve la force de son jugement et l'étendue de son génie, d'avoir choisi ce sujet, et d'y avoir proportionné son ton et son style : car, eût-il composé l'Odyssée dans sa jeunesse, et l'Iliade dans un âge avancé, ces deux poèmes auraient dû être exactement ce qu'ils sont. Blâmer Homère du choix de ce sujet, serait se plaindre de trop de variété.

Il y a bien peu de poètes qui aient su descendre comme Homère; il est difficile de conserver en cette occasion l'aisance et une sorte de dignité, comme il est difficile à un prince d'être familier sans rien perdre de sa grandeur. On imite plutôt le style sublime que le ton naturel et naïf. Celui-ci ne s'égare jamais dans les nuages, il est à la portée de tous les esprits; et dès qu'il n'est point aperçu, il n'existe point. Homère, lorsqu'il prend le ton le plus familier, est toujours abondant, aisé, coulant et harmonieux. Disons plus; il ne montre pas moins d'invention dans les plus petites images que dans les grandes. Le génie qui a donné le plus parfait modèle du sublime est le même qui a su donner à un genre plus simple sa perfection.

Homère, dans l'Odyssée, s'élève cependant quand la nature du sujet le demande; ce qui confirme que son génie n'avait pas baissé, mais qu'il n'en suivait pas moins l'impulsion qu'il n'écoutait les lois du goût.

L'Odyssée, à quelques égards, l'emporte sur l'Iliade : non-seulement les fables et les mœurs y sont plus instructives, mais il y règne plus de variété ; on y trouve moins de répétitions. Les narrations n'en sont pas plus prolixes, et ne marquent pas plus la vieillesse que bien des dialogues de l'Iliade. Quel est celui qui peut lire l'Odyssée sans y voir la fécondité de l'invention, le riche coloris, la force et la vie des images et des descriptions, la variété du nombre et de l'harmonie ? L'Odyssée est une source intarissable de poésie ; elle n'est pas moins pleine pour être douce et agréable.

Homère, dans l'Iliade, est un fleuve qui tonne, écume, tombe en cataractes, roule à travers les rocs et les précipices ; il frappe et étonne : dans l'Odyssée, c'est le même fleuve qui coule tranquillement à travers de beaux vallons et d'agréables pâturages.

Si Longin a jugé l'Odyssée avec un peu de sévérité, des critiques aussi habiles que lui n'ont fait aucune distinction entre ces deux poèmes. Aristote les nomme constamment avec les mêmes éloges, et tire de l'un et de l'autre ses exemples. Horace marque de la prédilection pour l'Odyssée : il est si peu de l'avis de Longin, qu'il loue ces fictions et ce tableau des mœurs où le précepteur du sublime voyait l'empreinte de la vieillesse d'Homère ; il appelle ces fictions *miracula speciosa*.

A ces observations qu'on oppose à Longin j'ajoute les réflexions suivantes. On trouve dans tous les endroits de l'Odyssée qui en étaient sus-

ceptibles cette entraînante rapidité qui caractérise l'Iliade; ces endroits ne sont pas en petit nombre. On reconnaît presque partout le poète dont Horace dit, *semper ad eventum festinat*. Il est remarquable qu'Horace dit ceci en parlant de l'Odyssée. Je ne disconviens pas que dans ce poème, au milieu de fables charmantes et instructives, il n'y en ait quelques-unes qui nous paraissent absurdes. On l'attribue à la vieillesse d'Homère; je l'attribuerais plutôt à l'enfance du monde.

Homère, dans l'Odyssée, ne peint-il, comme le dit Longin, que des mœurs? et n'est-elle qu'un tissu de narrations? Ce poème offre un grand nombre de scènes attendrissantes. Je ne veux point parler des périls où le héros est exposé dans ses courses et dans son palais même. Que de situations pathétiques n'amènent pas les courses de Télémaque, l'arrivée d'Ulysse chez les Phéaciens, son départ de leur île, son retour dans sa patrie, et ce grand nombre de reconnaissances où brille la fertilité du génie; puisqu'elles sont si variées; et qu'il n'en est aucune qui ne soit touchante! Il n'y a pas jusqu'à la reconnaissance d'Ulysse et de son chien qui n'émeuve le cœur.

Enfin chacun s'apercevra qu'il règne beaucoup d'intérêt dans l'Odyssée, intérêt qui paraît être plus continu que celui de l'Iliade, et devoir être senti par un plus grand nombre de lecteurs. Elle n'est donc pas, comme semble l'avoir pensé Longin, un tissu de narrations fabuleuses, et le poète ne s'y borne pas à peindre des mœurs.

Suivant Longin, la peinture des mœurs indique la décadence du génie d'Homère. Mais leur tableau entraine naturellement dans le plan de ce poème, qui d'ailleurs est brillant d'invention. Ce tableau bien exprimé concourt à développer des caractères. Il fait aujourd'hui un des charmes de l'Odyssée ; il est non-seulement piquant, mais instructif ; on admire l'art avec lequel Homère a saisi et représenté les diverses coutumes de son siècle. C'est un grand mérite à un poète que de savoir les adapter à son sujet. Il semble que leur peinture indique un coup-d'œil philosophique, et même poétique, plutôt que la décadence du génie ; vu que ce poète les identifie, si je puis ainsi dire, avec un sujet intéressant, et où son imagination n'est certainement pas restée oisive.

L'Odyssée est le poème de toutes les âmes sensibles. Quelqu'un a dit : *On admire l'Iliade, on aime l'Odyssée*. Un homme d'esprit l'a fort bien définie, *une épopée domestique*. Homère y peint ses héros dans l'intérieur de la vie privée, après les avoir produits sur un théâtre brillant ; on pourrait dire qu'il est le Tite-Live et le Plutarque des poètes. C'est ainsi qu'il produit des tableaux finis de ses personnages : on les connaît mieux après avoir, pour ainsi dire, vécu avec eux dans le sein de leurs foyers. Si l'Odyssée est le fruit de la vieillesse, elle peut la rendre respectable et la faire chérir.

Le jugement de Longin sur l'Odyssée a été suivi par bien des critiques ; il a eu sur eux une

influence marquée; plusieurs savans ont même enchéri sur ce jugement : l'opinion d'un si grand critique méritait quelque discussion. Mais aujourd'hui les deux poèmes d'Homère ont une destinée différente, et l'Odyssée a plus de partisans encore que l'Iliade. Il faut l'attribuer peut-être à la philosophie, qui semble avoir affaibli l'admiration qu'on avait pour les conquérans. Le ton de l'Odyssée, qui est en général celui de la haute comédie, et qui approche ses acteurs du plus grand nombre des hommes, est par cela même plus intéressant pour eux qu'un ton soutenu et élevé. Elle est plus féconde en moralité et en instructions que l'Iliade.

Je vais citer le jugement qu'a porté Wood du sentiment de Longin sur l'Odyssée. On sait que Wood, avec quelques autres savans anglais, a été étudier Homère aux lieux mêmes décrits par ce poète.

« Malgré mon admiration pour Homère, dit-il, je ne voyais pas avant notre expédition tous les charmes de l'Odyssée : ce poème peignant la vie domestique, ses beautés sont plus locales; de petits détails qu'il est difficile d'imaginer font le mérite de ses tableaux; et la touche délicate du peintre est si imperceptible, que, pour la découvrir, il faut confronter la copie et l'original.

« C'est peut-être pour cela qu'on a jugé l'Iliade supérieure à l'Odyssée; et cette opinion doit s'accréditer davantage à mesure qu'on s'éloignera du siècle du poète. En supposant un

« mérite égal dans ces deux ouvrages, celui qui
« développe de grandes passions tragiques, et qui
« s'attache le moins aux mœurs passagères de la
« vie commune, doit vivre le plus long-temps dans
« la mémoire des hommes. Il semble d'abord que
« l'antiquité, balançant ces deux avantages, fut
« favorable à l'Iliade; mais je crois que cette pré-
« férence ne remonte que jusqu'à Longin, dont le
« génie goûtait davantage les passions impétueuses
« de l'Iliade, et qui vivait à une époque si diffé-
« rente des temps héroïques. Il n'est pas étonnant
« qu'avec autant d'imagination et de feu, ce cri-
« tique préfère un drame pathétique à une his-
« toire morale, et que le tableau des passions qui
« remplissaient son cœur excite ses transports,
« tandis que le portrait des mœurs anciennes, qu'il
« ne connaissait point, le laisse dans l'indifférence.
« Mais je pense qu'en considérant l'Odyssée sous
« le caractère intéressant d'un tableau fidèle des
« mœurs du siècle, elle a dû être plus universelle-
« ment goûtée que l'Iliade par le peuple pour qui
« elle fut composée, et que si dans la suite elle a
« moins contribué à la réputation d'Homère, c'est
« parce qu'elle a passé chez des nations qui
« n'avaient plus la même civilisation ni les mêmes
« mœurs, et qui étaient étrangères aux lieux de
« la scène. »

Ce qui confirme le sentiment de Wood c'est
que de nos jours, où les observations des voya-
geurs et la tournure de l'esprit du siècle ont fait
donner plus d'attention à la peinture des mœurs,

l'Odyssée semble tout au moins avoir obtenu autant d'admiration que l'Iliade*.

Je terminerai ces réflexions en rapportant ce que Pope dit agréablement pour montrer comment l'un et l'autre poème ont servi de modèle aux poètes.

« Homère fait-il un dénombrement des armées
« ennemies, tous comptent et déploient leurs
« forces dans le même ordre. A-t-il des jeux pour
« honorer les funérailles de Patrocle, Virgile en
« a pour honorer celles d'Anchise, Stace pour
« celles d'Archémore. Ulysse va-t-il visiter l'empire
« de Pluton, l'Énée de Virgile et le Scipion de
« Silius sont envoyés sur ses traces. Est-il retenu
« par les charmes de Calypso, Énée l'est par les
« charmes de Didon, Renaud par ceux d'Armide.

* Je puis citer en faveur de l'Odyssée un jugement d'un grand poids; c'est celui de Frédéric II, roi de Prusse, qui préférait ce poème à l'Iliade. Ce jugement étonnera ceux qui considèrent principalement ce prince comme guerrier. Alexandre et Charles XII préféraient sûrement l'Iliade. Je ne puis attribuer qu'à mon auteur l'accueil distingué qu'obtint de Frédéric ma traduction de l'Odyssée; il se la fit lire plusieurs fois, et il relut divers morceaux lui-même; il parlait souvent de l'Odyssée aux gens lettrés qui approchaient de sa personne. Cette approbation est d'autant plus remarquable, que ce prince avait montré jusqu'alors de fortes préventions contre Homère. J'ai appris le cas singulier qu'il faisait de l'Odyssée, et l'accueil flatteur dont il honorait mon travail, par plusieurs de ceux qui l'entouraient, et en particulier par une lettre de M. le marquis de Lucchesini, dont on connaît les lumières et l'esprit.

« Achille, pour une querelle, s'absente-t-il du
 « combat, il faut que Renaud s'absente aussi
 « long-temps pour la même raison *. Homère
 « fait-il présent à son héros d'une armure célèbre,
 « Virgile et le Tasse font le même présent aux
 « leurs. »

* Je remarque à cette occasion que la situation d'Achille, qui se tient éloigné des combats parce que son chef l'a offensé, et qui l'oblige à lui faire des réparations humiliantes, a un côté bien plus grand, et même plus intéressant que celle de Renaud, qui fuit après avoir tué l'un des chefs de l'armée. La colère et la fierté d'Achille l'emportent sur la passion qu'il a pour les combats, quoique ces combats se livrent sous ses yeux ; il résiste aux prières que les principaux chefs lui font dans cette députation pleine d'intérêt, de grandeur et de pathétique. Renaud, s'il ne veut pas attendre que son action soit jugée, est obligé de fuir ; il n'est point, comme Achille, tenté de combattre par le spectacle du carnage ; il ne peut même combattre, si son général ne le rappelle ; il oublie la guerre dans les bras d'Armide ; il faut qu'on lui reproche sa mollesse, et qu'on réveille en lui l'amour de la gloire. J'avoue que le Tasse, en donnant moins de grandeur à l'Achille des croisés, a su nous intéresser pour lui, même par ses faiblesses.

Il n'est peut-être pas fort nécessaire de relever l'inadvertance de M. Mercier, qui fait durer l'inaction d'Achille l'espace de neuf ans, et qui, à cette occasion, déprime toute l'Iliade, ne s'apercevant pas qu'il combat un fantôme. Peu de gens ignorent que l'inaction d'Achille ne dura que dix-sept jours. Je ne parlerai pas de quelques autres inadvertances échappées au même écrivain. S'il avait lu avec la moindre attention un de ces traducteurs d'Homère qu'il déprécie tout autant que ce poète, je ne dis pas qu'il l'eût plus goûté ; mais il est bien sûr qu'il ne l'eût pas jugé si légèrement. Voyez son *BONNET DE NUIT*.

Ajoutons : si Télémaque voyage pour chercher son père , l'idée de cette course est un germe heureux , qui fait enfanter à Fénélon un chef-d'œuvre. En conduisant son Télémaque sur les traces de l'ancien , il devient le précepteur des rois *.

L'on a observé qu'Homère était le plus dramatique des poètes épiques. « On écoute Homère , » dit Pope ; on lit Virgile. » Les personnages du poète grec ne disent quelquefois , lorsqu'il le faut , que très-peu de paroles. C'est ce qu'on voit surtout dans l'Odyssée ; deux ou trois vers composent assez souvent leurs discours , fidèle image de la vie commune , surtout de la vie domestique.

* Homère , dans l'Odyssée , a ouvert la route aux poètes badins , tel que l'Arioste , dont le poème est un tissu d'aventures héroïques , comiques , etc. M. Wieland , en suivant glorieusement les traces de l'Arioste , a fait naître parmi les Allemands un nouveau genre , pour lequel leur langue et leur caractère semblaient n'avoir pas assez de flexibilité. Ses vers respirent une gaieté folâtre ; la langue allemande s'y dépouille de son austérité ; elle s'y montre douce et légère.

RÉFLEXIONS

SUR LA TRADUCTION

DES POÈTES.

SECONDE PARTIE *.

APRÈS quelques réflexions préliminaires, je considérerai quels sont les avantages qui résultent de la traduction, malgré ses inconvéniens; je tâcherai d'apprécier les talens que demande cet art; enfin je tracerai l'esquisse de son histoire.

Un grand écrivain a dit que la traduction était la pierre de touche des véritables beautés de la poésie. On peut douter que cette assertion, prise dans son universalité, soit vraie. Il est certain que les beautés qui dépendent du plan ne souffriront point de pertes dans une traduction; il est certain encore que les jeux de mots ne résisteront point à cette épreuve: mais, parmi les beautés de détail, il en est de particulières à une langue, et

* Voyez la première au tome premier de ma traduction de l'Illiade.

qui, sont incontestablement des beautés. On sait que les beautés de détail feront plutôt pardonner un plan défectueux qu'un bon plan ne satisfera en leur absence.

Si les plus grandes beautés se transmettaient mieux d'une langue dans l'autre, il en résulterait que les plus excellents poètes offriraient le moins d'obstacles à la traduction. Or, c'est précisément le contraire. Les poètes les plus distingués ont, par la force de l'imagination et du sentiment, créé des tours si énergiques et si originaux, qu'il est toujours très-difficile, et quelquefois impossible, de les reproduire avec des matériaux différents. Ces tours alors sont comme ces plantes appropriées à certains climats : néanmoins, pour ne pouvoir croître en tous lieux, perdent-elles de leur prix réel ?

Les meilleurs poètes ont exercé un plus grand nombre de traducteurs. Mais, à l'étonnement de ceux qui ne connaissent pas les originaux, ils cherchent en vain le poète distingué dans la plupart de ces espèces de ruines, où ils ne s'arrêtent guère ; et ils concluent que la pédanterie a érigé des autels à ces auteurs. C'est précisément à cause de l'excellence de ces poètes qu'ils charment tant dans leurs langues, et risquent le plus d'être défigurés dans les traductions. On voit, par cette espèce de joute toujours recommencée, combien la victoire est difficile à remporter.

Il en est d'un grand poète qu'on traduit comme d'un homme d'esprit obligé de parler une langue

qu'il n'ignore pas , mais qui ne lui est pas familière ; les termes manquent souvent à ses idées : il faut bien des talens au traducteur pour qu'on ne s'aperçoive pas trop que l'auteur ne parle pas sa propre langue.

Ceux qui ne se croient pas assez de talens pour être auteurs , ou qui veulent se préparer à le devenir , croient souvent pouvoir être traducteurs , jugeant cette entreprise très-facile. Il y a telle traduction qui demande plus de talent que tel ouvrage original. Dans ce cas , il vaudrait peut-être mieux commencer par être auteur , et finir par traduire.

Quand on songe au grand nombre de langues qu'un homme de lettres est obligé d'apprendre, s'il veut connaître les écrivains originaux des divers peuples qui se sont distingués dans la littérature , on craint que ces moyens , au lieu de nous conduire à la fin , ne nous en écartent , et que les objets dont on veut s'instruire ne trouvent la place remplie par les mots. Ne serait-il donc pas utile que la traduction nous dispensât de ce travail ? Quoi de plus avantageux que de connaître les écrivains de toutes les nations sans voyager , pour ainsi dire , au milieu d'eux , et que ce soient eux , au contraire , qui viennent nous trouver dans nos contrées ? C'est à quoi tend la traduction ; c'est ce qu'elle semble promettre. Je sais bien qu'elle ne le tient pas exactement. Comme ses copies ne peuvent être entièrement ressemblantes , elles ne sauraient dispenser de remonter aux sources.

Mais elles peuvent au moins faciliter ce travail. Tous les peuples cultivent aujourd'hui la littérature. Si nous voulons jouir de toutes les richesses de leur génie, des traductions bien faites pourraient nous conduire plus promptement aux sources, et nous épargner du travail.

Je sais qu'on prétend qu'il ne faut pas trop faciliter l'étude des langues ; on fait là-dessus des réflexions plausibles. Elles l'étaient encore plus lorsque les langues étaient la science presque unique, et lorsqu'on pouvait se borner à l'étude des langues anciennes : mais aujourd'hui que les sciences ont fait tant de progrès, et que le nombre des langues que l'on étudie a augmenté, il est presque impossible que l'étude des mots ne nuise à celle des choses, si l'on n'emploie tous les moyens capables de faciliter la première.

Des traductions bien faites serviront même à donner une connaissance plus approfondie des originaux. Plus d'un savant, tout en déclamant contre elles, en profite. Les auteurs les plus aisés ont des endroits qui souvent n'ont été bien approfondis que par ceux qui, pour les interpréter, en ont fait, pour ainsi dire, leur unique étude. Combien d'auteurs ont plus de difficultés qu'ils n'en présentent au premier abord ! Pour ne parler que d'Homère, qui paraît si aisé, le savant Casaubon dit de lui : « Tout le monde n'entend point ce divin poète. »

Au reste, je vois qu'on reconnaît l'utilité des traductions dans la plupart des institutions où

l'en conduit la jeunesse au savoir. Les maîtres les plus habiles , après avoir exercé la sagacité de leurs disciples , joignent à l'explication des originaux des traductions qu'ils font à haute voix , ou celles qui sont entre les mains du public.

Les savans qui dépriment les traductions oublient donc quelquefois eux-mêmes ce qu'ils leur doivent. Je n'ignore pas qu'ils se récrient contre le peu de bonté d'un grand nombre de traductions ; mais est-ce une raison de s'élever contre le genre ?

Il y a des savans qui vont plus loin encore , et qui , exagérant les difficultés d'un art qui sans doute en a d'assez réelles , jugent qu'il est impossible de traduire. Cependant on surprend ces mêmes savans à parler avec les plus grands éloges de traductions qui sont en effet reconnues pour des chefs-d'œuvre. Il faut donc en conclure que ce qu'ils appellent impossible signifie seulement très-difficile , et alors aucun homme éclairé ne les contredira.

Mais que dire de l'orgueil de ces demi-savans qui ne sont que les échos des premiers , et qui , par une vaine ostentation de savoir , déclament contre les traductions , qu'ils connaissent aussi peu que les originaux , et dont ils n'ont pas même l'esprit de profiter ? On rencontre quelquefois de ces déclamateurs ; et , malgré leur ton décisif , on les embarrasserait peut-être si on les priaît d'expliquer seulement quelques lignes de l'auteur dont la traduction leur paraît superflue.

L'éditeur * d'un grand poète prétend que la traduction a un avantage; c'est qu'elle nous fait connaître parfaitement un auteur, qu'elle nous le fait voir tout nu. Il y a un sens où cette assertion a quelque fondement, et n'est pas sans finesse. Une langue étrangère est quelquefois pour nous comme une manière de se vêtir, qui, parce qu'elle est différente de la nôtre, ou nous inspire de l'éloignement, ou nous en impose. A cet égard la traduction peut nous présenter un auteur sous un point de vue un peu différent, et nous aider à le bien juger. Je suppose que c'était là le sentiment de ce critique. On ne tient peut-être pas à la traduction assez de compte de cette utilité qu'il me paraît avoir remarquée. Un écrivain qui cite ce sentiment semble ne l'avoir pas bien saisi; en parlant des poètes, il compte pour rien les grâces du style, disant qu'elles sont séduisantes, et que Lucrèce traite de fous ceux qu'elles entraînent. Voilà donc l'utilité de la traduction bien constatée; elle pourrait, et cela sans de grands efforts, nous ramener à l'essence des choses; elle serait un alambic nouveau qui souvent dissiperait des biens réels pour des richesses imaginaires.

S'il est utile d'étudier les anciens, il doit l'être de les traduire. Ces traductions peuvent contribuer à les faire connaître et à en répandre le goût; elles peuvent hâter considérablement les progrès d'une nation, développer les beautés de sa langue et les

* M. de Maucroix.

accroître. Comme la traduction est un exercice utile pour un écrivain, elle l'est pour une nation *. Si elle accélère ses progrès, elle peut aussi retarder son déclin vers la barbarie, en lui montrant au moins des copies des modèles que l'on commence à négliger, copies qui peuvent l'engager à remonter à ces belles sources ; copies qui, toutes faibles qu'elles sont, peuvent être une condamnation tacite des monstres qu'enfante la dégradation des talens.

Il est un avantage que la traduction a déjà obtenu, qu'elle pourrait encore obtenir par la

* Ceux qui se font des idées exagérées, et qui ne parlent que de génie, diront peut-être que l'exercice dont je parle nuira à l'esprit original. Mais ce principe conduirait à négliger l'étude même des bons originaux. Il est à craindre que ceux qui parlent tant de génie ne favorisent la production de monstres que leurs auteurs seuls se plaisent à caresser. Horace, à qui l'on ne refusera pas le génie, ne parlait pas ainsi que ces critiques ; il donne aux jeunes gens une leçon qu'il avait lui-même mise en pratique :

..... Vos exemplaria græcæ
Nocturnâ versate manu, versate diurnâ.

ART POËT.

D'ailleurs le vrai génie, qui est fort rare, ne se laisse pas aisément détourner de sa route. Le fait prouve que la traduction ne nuit pas à l'esprit original. Toutes les nations traduisent ; cependant elles ont chacune un caractère qui leur est propre. Celle qui offrirait un exemple contraire prouverait qu'elle est moins douée de génie.

* ODYS. III.

3

suite, et qui est si considérable, qu'il balancerait ses inconvénients.

Vu l'instabilité des choses humaines, il est apparent que les langues vivantes deviendront un jour langues mortes; bien des causes différentes peuvent conduire à cette révolution, déjà produite plusieurs fois sur la scène du monde. Il est très-probable qu'on s'attacherait à la culture des langues qui viendraient de s'éteindre, et qui seraient alors érigées en langues savantes; les plus anciennes seraient donc une branche particulière de connaissance réservée à un petit nombre de savans, comme le sont aujourd'hui les langues orientales. Parmi les moins anciennes, une de celles qui mériteraient d'être généralement cultivées, serait surtout la langue française, qu'on se plait tant à décrier, quoiqu'on ne se lasse pas de lire les bons écrivains de France : je ne doute pas que les savans n'admirent un jour sa beauté, autant que plusieurs savans modernes la dépriment. Car il n'est pas sans exemple que les langues, ainsi que les hommes de génie qui en font la gloire, n'obtiennent qu'après avoir disparu tout le tribut d'estime qui leur appartient *.

Dans cette hypothèse, les traductions conserveraient des traces de la marche de l'esprit humain, et l'image des chefs-d'œuvre de la littérature an-

* Quintilien rendit-il assez de justice à la langue latine lorsqu'il la jugea peu propre aux onomatopées? Ne trouvons-nous pas que Virgile et les bons poètes latins en abondent?

cienne. Qui doute qu'on ne parvienne toujours mieux à produire des copies approchantes de leurs modèles ? Les savans mêmes, à l'exception d'un très-petit nombre, ne sont-ils pas aujourd'hui dans le cas de se contenter des traductions des prophètes et des psaumes, écrits où ils trouvent toutes les beautés de la poésie malgré les pertes qu'entraîne la traduction ? Aujourd'hui même, combien de savans qui, ne sachant pas la langue grecque, doivent aux traducteurs la connaissance qu'ils ont de la partie la plus considérable de la littérature ancienne !

On a trouvé de nos jours l'heureux secret de faire survivre les couleurs d'un tableau à la toile, la proie facile du temps, et de les transporter sur une toile nouvelle. Le service que rend la traduction ne saurait être aussi grand, mais il peut en approcher.

Je ne veux pas dissimuler les inconvéniens de la traduction.

Par rapport à ceux qui ne sauraient remonter aux sources, ils ne peuvent souvent prononcer de jugement bien certain ni sur l'original ni sur la copie, et ils sont obligés de s'en rapporter aux savans, qui tantôt ne jettent qu'un coup-d'œil fugitif sur les traductions, tantôt les jugent d'après leurs principes de l'art de traduire, principes sur lesquels ils ne sont pas tous d'accord. Cependant les personnes qui ne sauraient prononcer par elles-mêmes portent des jugemens hasardés, qui les exposent souvent à la risée des savans, et quelquefois à leur colère.

Les traducteurs sont des voyageurs dont plusieurs personnes ignorent si leurs rapports sont dignes de foi. Il est difficile à un certain ordre de lecteurs, qui n'ont pas visité les contrées étrangères dont on leur parle d'être instruits de la vérité; les savans qu'ils consultent sont eux-mêmes des voyageurs non toujours désintéressés.

Une preuve incontestable de ce que j'avance, est la dispute sur les anciens et les modernes, excitée par des littérateurs qui n'avaient lu que dans des traductions plusieurs auteurs dont ils faisaient la critique; La Motte fut assez ingénu pour l'avouer. On n'aurait point, dans ce cas, dû nommer cette dispute *guerre sur les anciens*, mais *guerre sur les versions des anciens*.

Aussi le sort des traductions doit-il être fixé plus tard que celui d'autres écrits, parce que d'ordinaire les savans, leurs véritables juges, ne s'en occupent guère. S'ils se donnent la peine d'en confronter quelques morceaux avec le texte, il n'est pas sans exemple que la beauté de l'original, à laquelle on ne saurait atteindre parfaitement la copie, ne leur fasse prononcer des jugemens trop sévères.

Y a-t-il beaucoup de gens qui examinent chaque fois d'une manière impartiale si ce défaut de ressemblance doit être imputé à la différence du génie des langues, ou à l'interprète? Tout est favorable à l'original dans cette confrontation, et tout est contraire au traducteur. Elle est propre à refroidir celui qui l'entreprend; disposition qui ne nuira point à l'original dont la réputation est

faite, et qu'il ne lui arrive jamais de disséquer ainsi dans une lecture. Quand vous lisez un poète, vous le comparez à la nature; l'archétype vous frappe d'une manière prompte et avec une grande évidence. Dans le parallèle d'une traduction avec ce même original, vous comparez laborieusement des signes à d'autres signes, objets moins palpables, quelquefois indéterminés, et demandant la plus fine analyse. Quelque mérite qu'ait l'original, il peut arriver qu'un savant soit trop préoccupé dans l'admiration qu'il lui consacre, et qu'il n'y reconnaisse point de défauts; si donc il les aperçoit mieux dans la copie, il sera fort disposé à imputer au traducteur ce qu'ils ont de plus choquant. Si, d'un autre côté, celui-ci a quelquefois le bonheur, ce qui n'est pas impossible, de surpasser son modèle, il sera heureux qu'on lui accorde de l'avoir à peu près égalé.

Cependant, si la traduction d'un de ces auteurs dont le temps a fixé la réputation déplaît à la plus grande partie de ce public qui n'est pas en état de lire les originaux, il est probable qu'elle est mauvaise, parce qu'il n'est pas impossible que la traduction n'approche des beautés qui sont l'objet de son imitation. Mais le succès d'une traduction auprès de cette foule seule n'est pas un argument bien fort en faveur de sa bonté : car cette traduction peut ne pas rendre toutes les beautés dont elle aurait dû offrir l'image ; elle peut aussi contenir des beautés qui appartiennent au traducteur, et non à l'auteur original.

On ne pourrait donc tout au plus remettre à la plus grande partie du public, par rapport à certaines traductions, surtout lorsqu'elles ne font que de naître, qu'une des deux lettres qui étaient entre les mains des juges de Rome pour absoudre ou pour condamner; et l'on voit que c'est la dernière.

Il faut avouer que la majeure partie du public est fort long-temps dans un état de gêne en lisant les traductions, principalement celles des anciens, et qu'elle ne peut se livrer à l'un des plus grands plaisirs de la lecture, qui est d'exercer son jugement en toute liberté : aussi s'affranchit-elle volontiers de cette gêne, et passe-t-elle même les bornes des pouvoirs qu'on pourrait lui accorder. Si une traduction l'ennuie, elle est plus disposée à condamner l'auteur que l'interprète. Serait-ce pour celui-ci une petite compensation de la sévérité avec laquelle il est quelquefois jugé par le tribunal des savans ?

Parmi ces inconvéniens, qui ne sont pas les seuls, les uns sont inséparables de la traduction ; d'autres pourront diminuer à mesure que l'art se perfectionnera. Je ferai observer, dans la suite de ces réflexions, que cette partie du public dont je viens de parler n'a pas laissé de contribuer, par ses jugemens, aux progrès de cet art.

Je passe à ma seconde considération. On se fait des idées assez vagues des talens du traducteur. La majeure partie du public croit qu'il n'y a rien de si facile que de traduire, parce qu'il

lui en coûte peu de rendre d'une langue dans une autre beaucoup de termes familiers ; elle jouit le plus des talens du traducteur, et se montre un peu ingrate à son égard. Ceux d'entre les littérateurs qui ne connaissent point ses travaux par leur propre expérience, ne lui font pas non plus un accueil bien favorable, à moins qu'il ne soit leur propre traducteur.

Je n'appréhende pas ici qu'on m'accuse d'amour-propre*. Tout ce qu'on dirait à l'avantage des traducteurs ne peut regarder que les bons, titre qui ne saurait être donné que par le public éclairé. Il s'en faut bien que relever un art soit toujours relever ceux qui le cultivent. Cicéron se formait l'idée de l'orateur parfait, qui, selon lui, n'existait point : s'exposerait-on au blâme si, à son exemple, on traçait l'idée de celui qui aurait porté l'art de traduire à sa perfection ?

Tout le monde convient qu'indépendamment de

* Je ne cherche pas à me donner l'appui fragile d'une préface. Quand je commençai la traduction d'Homère, entreprise qui, en y comprenant les discours et les remarques dont elle est accompagnée, m'a coûté environ dix ans de travaux, j'étais bien éloigné d'en connaître les difficultés. Peut-être ai-je été assez heureux que de découvrir quelques-unes des ressources de l'art de traduire. J'avoue que j'ai été quelquefois étonné de la morgue dont en parlaient quelques érudits, et de la légèreté avec laquelle quelques journalistes le pesaient dans leur balance. Mais, dans ces circonstances, ainsi que dans la discussion présente, je crois avoir su écarter les illusions de l'amour-propre.

la pénétration et du savoir, il demande un goût sûr et exercé. Mais on ne sent peut-être pas assez qu'il faut posséder cette qualité dans un degré éminent pour saisir les beautés les plus délicates d'un auteur, ces nuances fines qui le caractérisent et le distinguent de tous ceux de son genre, pour les rendre avec le moins d'altération qu'il est possible, pour former quelquefois une association heureuse du génie de deux langues. Il faut, pour y parvenir, saisir avec précision ce milieu entre-deçà et au-delà duquel il reste toujours quelque chose à détruire; et on peut appliquer ici la maxime d'Horace sur la vertu :

Virtus est medium vitiorum, et utrimque reductum.

EP. lib. 1, ep. 18.

Le goût, dans le degré où je le suppose ici, n'est pas une qualité si commune, et demande une théorie délicate et fine.

On doute que le génie ait part aux travaux du traducteur, quoique, par une contradiction singulière, on parle quelquefois de traductions de génie; c'est qu'il est difficile de marquer ici les degrés. Le poète ne brûle pas d'un feu emprunté, voilà sa gloire : mais ne faut-il pas qu'il communique à son traducteur le feu qui l'embrasa ? C'est à peu près ainsi qu'après avoir enfanté un grand dessein, un homme inspire, si je puis ainsi parler, toute son âme à celui qu'il veut s'associer, et qui mérite alors le titre de son compagnon et de son émule. Comme ce chef doit trouver des cœurs

capables de partager toute la vivacité de ses sentimens, il faut que l'homme de génie rencontre au moins des étincelles d'un feu analogue au sien pour le communiquer *.

Les poètes sont dans l'usage d'invoquer une muse : il n'est pas impossible que, dans l'enthousiasme d'une imagination exaltée, ils ne se figurent durant quelques momens qu'une intelligence supérieure dicte leurs vers. La muse du traducteur paraît n'être que son auteur. Mais il doit oublier, s'il se peut, qu'il a devant ses yeux un livre ; c'est le génie de cet auteur dont il doit s'enflammer, et qui doit réveiller son propre génie. Il faut qu'ils invoquent la même muse, je veux dire, qu'il se tourne vers la nature pour l'interroger elle-même. Sans cela, elle serait muette pour lui, et il se traînerait languissamment sur les pas de son modèle.

Dès-lors il serait utile au traducteur de bien examiner l'impression que fait sur lui l'auteur qu'il veut rendre dans une autre langue, de voir si cette impression est vive, et même passionnée. Le nœud qui l'associe à son modèle a quelque rapport à celui de deux personnes qui se réuniraient pour passer ensemble une partie de leurs jours ; cette association, dès qu'elle manque de

* On conçoit qu'il faut avoir quelques étincelles de génie pour n'être pas asservi par la gêne de la traduction, et garder une liberté convenable au milieu des entraves ; mais c'est un phénomène assez rare, comme il n'est pas ordinaire de rencontrer les précieuses étincelles d'une âme noble, franche et libre, dans un pays où règne le despotisme.

convenance , ne peut être heureuse et durable. On sent bien que cet examen doit précéder ses travaux ; car , après cela , il serait à craindre que la passion qu'il aurait pour son auteur ne fût pas assez désintéressée. On a raison de ne pas s'en rapporter aux préfaces des traducteurs ; et les plus ampoulées sont les plus suspectes.

Quand deux langues ont une grande analogie , le mérite du traducteur est beaucoup moindre ; mais l'analogie n'est jamais parfaite. Si deux langues ont des différences considérables , le traducteur est plus souvent forcé de prendre des tours différens de ceux de son auteur , mais il n'est pas dispensé d'en offrir une heureuse image.

Dans ce cas , on ne peut lui refuser entièrement le mérite de l'invention. Dira-t-on qu'il imite ? mais moins il y a d'analogie dans les tours de deux langues , moins il est copiste ; et l'imitation est le principe de tous les beaux-arts.

L'office du traducteur est de rendre l'expression des beautés de détail , qui , comme on sait , contribuent infiniment au succès d'un poëme. Il n'a pas à inventer le plan , ni à rassembler les traits qui forment les détails : mais il faut lui tenir compte de ce qu'il doit marcher librement au milieu d'une gêne excessive , de ce qu'il doit exprimer certaines beautés dans une langue qui rendrait bien plus aisément d'autres beautés que celles-là. N'ayant pas à cet égard les ressources de l'auteur qu'il imite , ce n'est pas le travail seul , mais son génie qui doit y suppléer.

On a dit qu'on sentait plus ou moins vivement les beautés d'un écrivain, à proportion de la conformité qu'on avait avec son esprit. On en peut tirer une conséquence avantageuse au traducteur. S'il faut de la conformité pour bien sentir ces beautés, il est incontestable qu'il en faut plus encore pour les rendre. .

Je suis loin de vouloir graduer l'échelle des talens. J'ai assez montré que je ne prétendais pas ici fixer les rangs, bien moins encore élever le traducteur au rang de son modèle. Mais on peut, sans paradoxe, soutenir, comme l'a fait un journaliste, homme d'esprit et de goût, qu'en général il ne faut pas moins de talens pour bien traduire que pour produire un bon ouvrage original. Ce journaliste ne parlait que des traductions en vers. * Mais il s'en faut bien que celles

* J'ai parlé de l'orgueil de quelques érudits, et de la légèreté de plusieurs journalistes; je ne dois pas oublier les prétentions d'un certain nombre de poètes. C'est pour eux un axiome, que les poètes doivent être traduits en vers; ils le font reparaitre en toute occasion, dans leurs préfaces, dans les journaux, dans leurs chaires, s'ils en ont une. En vain on leur répète que chaque genre a un mérite qui lui est propre, qu'une traduction en vers français, si elle est de longue haleine, n'est souvent qu'une imitation; en vain le public, sous leurs yeux, continue à se servir des bonnes traductions en prose: livrés au charme de leur muse, ils refusent d'entendre. Au temps où la poésie florissait le plus, on n'a point établi l'axiome prétendu dont je parle. Despréaux, qui, à juste titre, avait pris le ton d'un législateur, n'a rien dit à ce sujet, Fénelon,

qui se font en prose soient exemptes de difficultés; elles en ont qui leur sont particulières, et dont la discussion serait trop longue. Il n'est pas aisé d'écrire dans une prose cadencée, harmonieuse, qui s'élève (elle le peut) au ton de la poésie; et je soutiens que la gêne d'une grande fidélité, lorsqu'on s'y assujettit scrupuleusement, n'est pas si éloignée qu'on le pense de celle de traduire en vers *. J'invite les poètes que ceci ré-

qui avait commencé une traduction de l'Odyssée, la fit en prose. C'est de nos jours, bien moins brillant pour la poésie, que quelques poètes imposent à cet égard des lois qui ne sont pas exemptes de prétentions personnelles. M. De Lille a été entraîné par le torrent. Pour soutenir la thèse dont il s'agit ici, il cite des morceaux de la traduction de Virgile par Desfontaines; il est trop bon logicien pour ne pas sentir lui-même le peu de solidité d'un semblable argument.

Je ne serais pas embarrassé de montrer qu'en général les traductions en vers français ne sont fort souvent que des imitations, où la gêne de la versification a fait supprimer un grand nombre des beautés de l'original. Voudrais-je en conclure qu'il ne faut point traduire en vers? Je serais fâché que La Harpe n'eût pas traduit *Philoctète*. Quel mal y aurait-il qu'il y eût de chaque poète deux bonnes traductions, l'une en vers, l'autre en prose? Ne serviraient-elles pas à faire connaître un auteur sous plusieurs points de vue? Les deux ouvrages seraient associés dans les bibliothèques. Pourquoi les deux traducteurs se regarderaient-ils seuls comme ennemis? « *Tantæne animis celestibus iræ!* »

* Si l'on me demande pourquoi donc je n'ai pas traduit en vers, je répondrai que chacun doit suivre ce qu'il croit être son talent.

voltera à consulter ici non leur opinion, mais leur propre expérience, par un essai de ce genre qui soit un morceau de quelque étendue; seulement ils ne doivent pas oublier la loi d'une fidélité exacte, loi qui effarouchera sans doute un peu leur muse.

L'air de travail qu'a la traduction nuit au jugement qu'on en porte : mais on se trompe bien si l'on croit que les productions originales soient toujours nées sans peine. Nous savons que des poètes qui paraissent légers, qui chantent leur paresse, qui souvent affectent même une certaine négligence, ont donné un soin extrême à polir leurs vers. Nous pourrions nommer des écrivains en prose qui, malgré le feu de leur génie, n'ont pas dédaigné de manier long-temps la lime; ce que ne soupçonne guère le commun des lecteurs. Au reste, on peut convenir que la traduction est un long travail; mais, si elle n'était absolument pas autre chose, j'ose affirmer que jamais elle ne parviendrait à faire reparaître la moindre étincelle du génie des originaux qu'elle veut reproduire.

Enfin le fait achève de prouver que, pour reproduire le génie d'un auteur dans une traduction, il en faut avoir, sans quoi vous rendez tout, hors le génie; ce fait est le petit nombre de bonnes traductions. Il y a, à proportion, plus d'excellens originaux. C'est que la carrière de la traduction demeure ouverte à beaucoup d'écrivains qui pensent que, pour traduire, il ne faut que choisir

un auteur et prendre la plume. Ils ne trouvent point que l'art de la traduction soit difficile, cela n'est pas étonnant. Ne nous en rapportons ici qu'à ceux ceux qui, avec du talent, ont fait des traductions ou des ouvrages originaux. J'ai consulté plusieurs d'entre eux à ce sujet ; * et leurs

* Je me rappelle, à cette occasion, une anecdote qui m'a été contée par un de mes amis. Un littérateur, homme de mérite, parlait devant lui avec beaucoup de légèreté de l'art de traduire, jugeant que rien n'était plus aisé. Mon ami l'engagea à faire un essai dans ce genre. Le littérateur le lui apporta le lendemain. Il essaya beaucoup de critiques ; on lui montra dans son ouvrage des contre-sens, du louche, du faible, de la gêne, etc. Tout cela lui parut facile à corriger. Le lendemain il reparut avec sa traduction. Son aristarque fut plus content ; cependant il fit de nouvelles critiques. Pour abrégér, le littérateur, après avoir repris plusieurs fois la lime, devenu lui-même plus difficile, parvint enfin à se contenter : il dit qu'il était converti, qu'il reconnaissait avoir parlé de l'art de traduire sans en connaître les difficultés ; mais que le fruit des lumières qu'il avait acquises était de ne s'y livrer de sa vie.

Je ne puis mieux faire que de terminer cette partie de mes réflexions sur l'art de traduire par ce morceau tiré du discours intéressant et philosophique de M. Dusaulx sur les satiriques latins, et qui est placé à la tête de sa traduction de Juvénal, la meilleure que nous ayons de cet auteur :

« Poètes divins, grands orateurs, et vous qui sûtes marquer vos écrits au socle de l'immortalité, ce n'est qu'en éprouvant vos transports, qu'en brûlant de votre feu qu'un traducteur, bien pénétré de vos sujets, fera passer dans sa langue quelques-unes des beautés dont étincellent vos ouvrages. Indépendamment du rapport des caractères et des mêmes études, il faut encore une âme vaste pour contenir

réponses surprendraient ceux qui n'ont pas de justes idées de la traduction.

Les réflexions que je n'ai fait qu'indiquer, et d'autres qu'on pourrait y joindre, ne tendent qu'à développer ce qui a été souvent dit; savoir, qu'il y avait de l'injustice dans l'appréciation commune que l'on fait des talents du traducteur.

Pour achever cette discussion sur l'art de traduire, il ne serait peut-être pas sans intérêt d'en tracer l'histoire depuis sa naissance, et de le suivre chez tous les peuples qui l'ont exercé. Cette histoire pourrait donner lieu à plusieurs vues philosophiques, et ne serait pas inutile au goût. Mais l'entreprise est trop longue; son exécution serait un ouvrage. A peine en tracerai-je ici une légère esquisse.

Je ne veux pas, sans de bons garans, calomnier la traduction, et dire qu'elle fut dans son origine ce qu'on ne la vit depuis que trop souvent, un plagiat. Il paraît qu'elle doit sa naissance à l'imitation naturelle à l'homme, imitation à laquelle

» votre âme, un esprit souple et hardi pour se plier au vôtre
» et l'atteindre; il vous faudrait vous-mêmes; et peut-être
» éprouveriez-vous les douleurs d'un second enfantement. »

A l'occasion de Juvénal, j'observe, en passant, qu'il est du nombre des grands poètes qui ont fait une étude des ouvrages du chantre de la Grèce. Plusieurs allusions à ses vers témoignent que la lecture d'Homère a nourri la verve brûlante du plus éloquent des satiriques, quoique leurs genres soient diamétralement opposés; car d'ordinaire la satire blâme, et l'épopée loue.

est attaché un plaisir. Il n'est pas impossible aussi que la paresse, qui s'unit en nous au besoin de s'occuper, n'y ait quelque part. On ne prévoit point combien cette copie ou imitation, si elle est fidèle, prépare de travaux. Au plaisir attaché à ce genre d'imitation se joint celui de communiquer à sa nation des richesses étrangères.

Les Hébreux durent une partie de leurs connaissances aux Égyptiens : ceux-ci n'ont pas excellé dans la poésie et l'éloquence, ni dans les autres arts d'agrément. Les Hébreux, par leurs institutions, étaient séparés des autres peuples, ce qui ne favorisait guère la communication réciproque de leurs idées. Leur berceau fut l'Égypte ; leurs guerres et leurs captivités les mêlèrent à d'autres nations : mais leur religion et leurs lois, les tenaient comme isolés. Malgré cela, il n'est pas douteux que ces transplantations n'aient eu quelque influence sur leur langue et sur leurs connaissances. On peut dire, par rapport à un certain nombre de tours, que les langues se traduisent les unes les autres. A cet égard il n'y a point de nation qui ne doive quelque chose à la traduction : mais je ne veux parler ici que de la traduction proprement dite, et des monumens qu'elle nous a laissés.

Quant aux Grecs, ils tirent de l'Orient le germe de plusieurs de leurs connaissances ; mais, trouvant peu d'heureux modèles chez d'autres nations, ou ne les connaissant pas, la traduction paraît n'être point née parmi eux. On ne peut

douter que les Grecs, dans ces temps fort anciens, n'aient profité des connaissances des autres peuples. Il n'en est presque aucun qui n'ait ses poètes, bons ou médiocres. Ces derniers ne sont rien moins qu'inutiles dans la naissance des lettres; ils aident à tirer la nation de la barbarie; ils servent, si je puis ainsi dire, d'échelons pour arriver au beau; leur existence paraît même être nécessaire : aussi accorde-t-on plus d'estime à leurs noms qu'à leurs ouvrages; leurs noms occupent souvent quelque place dans les annales de l'esprit humain, pendant que leurs ouvrages sont oubliés. Au contraire, les poètes médiocres ne font que du mal lorsque la poésie est arrivée à sa perfection; ils contribuent à la corruption du goût et à la renaissance de la barbarie. Je reviens à mon objet. Dans cette haute antiquité, nous ne pouvons point découvrir toutes les sources dont il est possible que les Grecs aient profité. C'est ce qui fait que, par une exception bien glorieuse, c'est le seul peuple qui, par rapport à la poésie, paraît s'être élevé à la perfection, sans autre secours que lui-même; son sol paraît être le berceau de l'originalité.

Nous savons cependant que les Orientaux sont les pères de beaucoup de fables reçues dans la Grèce. Peut-être, lorsqu'on les adopta, ces fables furent-elles de véritables traductions faites par les voyageurs, ou par ceux auxquels ils les communiquèrent. Avec ces fables se transmet une partie des richesses poétiques de l'Orient. Le

culte et la poésie avaient une grande affinité ; l'admission de chaque dieu venu de l'étranger ouvrait un nouveau champ à l'imagination ; il devait arriver accompagné et de monumens qui tenaient plus de la poésie que de l'histoire, et de chants qui lui avaient été consacrés. Ainsi une partie de la poésie des Grecs a pu dériver de l'Orient par la voie de la traduction. Et savons-nous combien ces chants sacrés ont pu influencer sur la composition d'autres poèmes ? Les poètes n'y auront-ils pas puisé dans l'apothéose des rois et des héros ? Mais nous n'avons guère ici que des indices. *

Il faut passer par l'ancienne Grèce et aller chez les Romains, pour voir naître la traduction. Beaucoup d'ouvrages même qu'ils tiraient de leur propre fonds étaient en partie une imitation de ceux des Grecs, imitation qui, dans ces morceaux qu'ils leur empruntaient, ne différait pas toujours de la traduction. Plaute, et d'autres poètes qui travaillaient pour le théâtre, donnaient souvent des pièces qui étaient entièrement traduites du grec.

* Les savans ne sont pas même d'accord sur une traduction de Sanchoniaten, qu'on attribue à Philon de Biblos, et qui n'aurait été faite que sous l'empire d'Adrien.

L'histoire de la traduction des Septante est, comme l'on sait, assez fabuleuse. Cette traduction se fit pour l'usage des synagogues d'Egypte.

Si la fameuse bibliothèque d'Alexandrie n'avait pas été consumée, il est vraisemblable qu'on y aurait trouvé quelques richesses dont on aurait été redevable à la traduction.

Térence paraît être plus traducteur qu'original : par ses prologues, où il répond à ses ennemis, on voit qu'on l'accusa de s'être approprié les dépouilles de quelques poètes latins, et qu'on lui fit un reproche d'avoir mêlé deux pièces grecques pour en composer une latine; mais il ne paraît pas qu'on lui eût jamais reproché de manquer d'originalité.

Les difficultés de la traduction auraient-elles été mieux connues alors que de nos jours? ou se contentait-on d'avoir du plaisir, sans chicaner un auteur sur les sources anciennes où il pouvait avoir puisé? *Nullum est dictum quod non sit dictum prius* *, dit Térence, comme pour s'autoriser à puiser dans cette source. Le seul reproche qu'on parut faire alors, était de gâter les pièces des Grecs par de mauvaises traductions : *Ex græcis bonis latinas fecit non bonas* **, dit encore Térence dans un prologue. Cicéron traduisit Aratus, des morceaux d'autres poètes, et la plus longue harangue de Démosthène. Il trouvait du plaisir dans cet exercice, et le jugeait fort utile pour l'art d'écrire. Catulle s'y exerça fréquemment. Il est à présumer qu'Horace traduisit des odes entières, ou au moins des morceaux assez étendus des poètes lyriques de la Grèce. On sait que plusieurs des imitations que Virgile a faites d'Homère sont de véritables tra-

* On ne dit rien qui n'ait été dit.

** De bonnes qu'elles étaient en grec, il les a fait mauvaises en latin.

ductions. Juvénal dit du mal d'une traduction d'Homère, dont Labéon était l'auteur. On a cru que Sénèque parlait avec éloge d'une traduction latine d'Homère en prose, et d'une autre de Virgile faite en grec par la même plume *. Mais mon but n'est pas ici de parler de toutes les productions produites par les Romains. On ne peut comparer ces copies à leurs modèles; tantôt celles-là ont disparu, tantôt nous n'avons de ceux-ci que des fragmens. Il serait cependant fort utile pour l'intelligence de la littérature grecque que nous

* Voici le passage de Sénèque :

Tunc Homerus et Virgilius tam benè de humano genere meriti, quàm tu de omnibus et de illis meruisti, quòd pluribus notos esse voluisti quàm scripserant, multum tecum morentur.
DE CONSOL. AD POLYB.

Je vais rapporter la traduction que La Grange a faite de ce passage, tome v, p. 466 de sa traduction de cet auteur :

« Prenez les œuvres des deux grands poètes dont vous avez augmenté la célébrité par vos travaux ingénieux, et que vous avez traduits en prose sans leur faire rien perdre de leurs grâces; en effet, par un effort très-difficile, vous avez fait passer d'une langue dans une autre toute leur élégance et leur énergie. »

J'observe d'abord, tout en rendant justice au mérite de la traduction de La Grange, que ceci s'appelle une paraphrase. De plus, l'original ne dit point que Polybe ait traduit en prose; il ne dit pas même qu'il ait traduit. Les commentateurs l'ont cru : mais il ne fallait pas, sur de simples conjectures, faire passer leur sentiment dans la traduction de ce passage. Il y a bien des manières d'augmenter la célébrité d'un auteur.

eussions les traductions qu'on fit de ses chefs-d'œuvre dans un temps où la langue grecque était vivante.

Il ne paraît pas que les Grecs aient traduit beaucoup d'ouvrages des Romains. Fiers de leur originalité et de toutes les richesses qu'ils possédaient et qu'on s'empressait de s'approprier par l'imitation, les Grecs auraient-ils dédaigné de les accroître par l'imitation des productions étrangères? ou faut-il l'attribuer aux troubles où la Grèce fut exposée, à la haine que durent lui inspirer ses vainqueurs, et à la barbarie qui fut une suite naturelle de ces révolutions? ou enfin le temps fut-il, pour ainsi dire, moins jaloux de conserver les copies que les originaux? Il eût été à souhaiter qu'un certain nombre des littérateurs de ces deux peuples se fût livré à la traduction, et que leurs ouvrages fussent parvenus jusqu'à nous : nous posséderions des copies de beaucoup d'auteurs que nous avons perdus; copies qui auraient pu être assez ressemblantes, vu l'analogie des deux langues. Ne serions-nous pas charmés aujourd'hui, au défaut du texte latin, de trouver en grec ce qui nous manque de Tite-Live et de Tacite? Une semblable découverte pourrait réconcilier les savans avec la traduction. Quoi qu'il en soit, la cherté des livres, les voyages des savans dans la Grèce, et la connaissance de la langue grecque très-familière à Rome, toutes ces causes rendirent sans doute les traductions plus rares et moins nécessaires.

Je ne suivrai point la traduction chez les Orientaux. On fait mention d'une traduction syriaque d'Homère, née au temps de Raschid. Les Arabes traduisirent des livres scientifiques, mais aucun poète, ni ouvrage de littérature (à l'exception d'Esopé), quoiqu'ils eussent en main les poètes grecs. M. l'abbé Andrès, savant dans la langue arabe, le remarque. Il ajoute avec raison que, s'ils avaient traduit les beaux modèles de l'antiquité, ils eussent perdu cette enflure qui caractérise leurs productions, et se fussent rapprochés de la nature. *

C'est à la renaissance des lettres, et lorsque l'imprimerie eut facilité l'acquisition des livres, qu'il s'ouvrit un vaste champ aux traductions. La barbarie où l'on venait d'être plongé, et où l'esprit original s'était éteint, jointe à l'avidité de profiter de ces richesses étrangères, fit de presque tous les savans autant de traducteurs. Mais leurs ouvrages étaient des traductions où souvent il s'agissait plus d'expliquer les mots d'un auteur que de rendre son esprit : le traducteur était à la fois l'éditeur et le commentateur. Celui qui, dans la lecture de tant de manuscrits, s'était attaché à la lettre, et en sortait l'esprit hérissé de variantes, n'était guère propre qu'à faire des traductions

* On sait que leurs traductions nous ont sauvé plusieurs ouvrages anciens, utiles aux sciences. Voyez l'excellent ouvrage de M. l'abbé Andrès : *Dell' origine, de progressi e dello stato attuale d'ogni letteratura*, tome II.

absolument littérales, alors très-nécessaires. On n'en eut long-temps que de latines.

Enfin l'on traduisit en langue vulgaire. Cependant la traduction sortit bien lentement de son état de barbarie. Amyot est un phénomène; phénomène d'autant plus remarquable, que la langue n'était pas fixée. Les ouvrages de ses contemporains et d'un grand nombre de ses successeurs sont oubliés; ses traductions leur ont survécu. Ronsard, non en traduisant, fit plus qu'être littéral, car il transplanta dans ses vers les mots mêmes des auteurs grecs, sans chercher à les naturaliser dans ce terroir, qu'il est permis d'appeler ingrat. Enfin Malherbe vint, mais non pour la traduction; sa version d'un des plus longs traités de Sénèque n'est pas fort connue de nos jours. D'autres traducteurs eurent le même sort.

Il faut en excepter Marot, qui, avant le temps d'Amyot, traduisit ou imita avec succès quelques épigrammes de Martial, la première églogue de Virgile, et les deux premiers livres des Métamorphoses d'Ovide. On trouve de la naïveté, de l'agrément et de la poésie dans ces traductions. Celle qu'il fit des Psaumes n'égale pas plusieurs pièces qu'il tira de son propre fonds; et si la piété n'eût donné quelque durée à cet ouvrage, il eût été plus tôt oublié. Il semble que Marot, dans cette entreprise, n'ait pas consulté la nature de son génie, qui se portait à un genre bien différent. Mais on ne connaissait guère le ton sublime; le style familier, et même burlesque, semblait pou-

voir s'y associer, signe de la barbarie d'un siècle; et cette traduction de Marot se ressentit quelquefois un peu du style des tragédies de la Passion. Cependant on y trouve plus de feu et de poésie que dans la traduction des Psaumes dont se servent communément les églises protestantes.

Passons au beau siècle de la littérature : nous verrons, comme chez les Romains, l'imitation ou la traduction briller avec éclat au sein même d'un grand nombre d'écrits originaux qui firent la gloire de ce siècle. Dans ces imitations heureuses, leurs auteurs semblent s'être rencontrés sur la route du beau avec ceux qui leur servaient de modèles; mais il est peu de traducteurs proprement dits qui, en ce temps, n'aient servi à décréditer eux-mêmes leur art. Non-seulement ils publiaient des versions faibles, mais ils les multipliaient. La même plume traduit Homère, Aristophane, Anacréon, Térence, et d'autres auteurs encore. Cette tâche semblait demander peu d'art et de temps. Les mauvais succès de ceux qui ont tant embrassé, en tournant à leur honte, sauvent l'honneur de l'art.

Pendant que les lettres étaient parvenues au plus haut degré de splendeur, la traduction des plus beaux génies de l'antiquité fut d'ordinaire le travail d'érudits qui, estimables par leur savoir, avaient étouffé le goût sous l'étude appesantie des mots; et, toujours occupés des langues étrangères, avaient peu cultivé la leur. Les anciens, dans ces écrits, semblèrent n'être sortis qu'impar-

faitement de la nuit de la barbarie. Y avait-il quelque trait difficile à rendre, on le supprimait, ou l'on y substituait le tour le plus commun. C'était là tout l'art des Dacier, et souvent même des Sanadon, qui étaient très-estimables par cette partie de leurs travaux, dont l'objet était l'érudition, mais qui s'attachaient plus à fixer laborieusement la date, quelquefois aussi incertaine qu'indifférente, d'une ode d'Horace, qu'à en reproduire le génie, semblant travailler, lorsqu'ils traduisaient, à faire oublier l'image de ces chefs-d'œuvre. *

L'amour même de l'antiquité semblait persuader à ces traducteurs que les anciens, sous quelque forme qu'ils parussent, enlèveraient tous les suffrages. Les autres savans ou s'occupaient peu des traductions, ou n'avaient pas de justes idées de cet art; ou, séduits aussi par leur admiration des anciens, les reconnaissaient encore sous cette forme, à peu près comme quelques linéamens bien rendus d'un portrait d'ailleurs manqué, suffisaient pour rappeler une personne à celui qui vécut avec elle dans l'intimité. Quoi qu'il en soit, ces traductions imparfaites furent accueillies des savans avec beaucoup d'indulgence, et souvent même avec de grands éloges; leurs auteurs n'avaient pas alors à craindre qu'on fit

* On a comparé la traduction à un combat : moins le traducteur a de force, plus tôt il cède le terrain et rend les armes.

une comparaison bien sévère de la copie au modèle.*

Lorsque les gens du monde s'occupèrent de ces versions, ils furent surpris de ne pas trouver plus de beautés dans les anciens. Leur dédain, qui retomba sur les originaux, entraîna plusieurs savans même dans cette espèce de conspiration qui se fit contre l'antiquité. Il eut une autre influence plus salubre dont j'ai déjà parlé ; je ne doute point qu'il n'ait contribué à éclairer une partie des savans même sur la nature de ces traductions, à les engager à en faire un examen plus attentif et plus sévère : mais, en général, il était assez naturel qu'il résultât de cet examen que l'art de traduire était aussi subalterne que les talens de la plupart de ceux qui l'avaient exercé.

Alors les traducteurs, donnant dans l'extrémité opposée, s'attachèrent plus à l'élégance qu'à la fidélité, et obtinrent quelquefois les suffrages de la foule, mais non des savans. *

* Plusieurs des beaux génies de ce siècle connaissaient parfaitement l'art de traduire, lorsqu'ils l'exerçaient eux-mêmes dans les emprunts qu'ils faisaient aux anciens. Pourquoi leur goût a-t-il été en défaut dans les jugemens qu'ils ont portés de plusieurs traductions ? Leurs principes semblent avoir été vacillans à cet égard. Leur indulgence marquerait qu'en général ils estimaient peu la traduction, à laquelle ils étaient cependant redevables de plusieurs de leurs propres richesses, et qu'ils lui permettaient de balbutier comme un enfant.

** Si l'on voulait traiter cet article à fond, il faudrait donner une liste très-étendue de traductions tronquées, qui demandent à être refaites, et qui le seront sans doute.

Si l'on voulait suivre la traduction chez plusieurs autres peuples, on verrait qu'ils ont eu, plutôt que les Français, un certain nombre de chefs-d'œuvre en ce genre. Dryden, Pope, Mickle, traducteur du Camoëns, Annibal Caro, Marchetti, sont la gloire de cet art. De grands génies, chez ces peuples, n'ont pas dédaigné de s'en occuper, tandis que, parmi les Français, il fut long-temps abandonné à la seule érudition, qui ne doit en ce travail être que manœuvre, et seconder le goût et le génie. Joignez à cela la circonstance d'une langue qui, comme l'on sait, se prête moins qu'aucune autre à la traduction. Je suis persuadé qu'il faut imputer le vide qu'on remarque à cet égard dans notre littérature, à cette circonstance, peut-être aussi à la vivacité française, qui ne saurait toujours se plier à des travaux trop continus. La première vertu du traducteur, vertu qui lui est aussi nécessaire que le talent, c'est la patience.

Les Allemands occuperaient une grande place dans l'histoire de la traduction. Il serait impossible de rendre compte de tous leurs travaux en ce genre. Quelque ouvrage qui paraisse, bon ou médiocre, tout est naturalisé parmi eux; ils poussent à cet égard trop loin l'hospitalité. Il faut l'attribuer en partie à ce que leur littérature, malgré ses progrès, est encore naissante, à la richesse et à la flexibilité de leur langue, à leur assiduité infatigable. Les Allemands ont commencé à se distinguer dans la littérature lorsque plusieurs autres nations avaient déjà enfanté des

chefs-d'œuvre : ils se sont trouvés comme assaillis à la fois de tant de belles productions ; et il était naturel que, pour en jouir d'une manière plus complète, ils s'empressassent à les faire adopter à leur nation. Par rapport à ces productions, ils ont été à peu près dans la situation où était le monde savant à la renaissance des lettres.

Parmi une foule de traducteurs dont la liste serait trop longue, on citerait sans doute avec beaucoup d'honneur des noms tels que ceux-ci : Ramler, qui, non content d'enfanter lui-même des chants lyriques, a répété ceux d'Horace ; Ebert, qui a rendu les chants d'Young ; Weiss, dont la muse a fait revivre les sons de Tyrtée. Homère a trouvé de nos jours six traducteurs allemands qui ont été bien accueillis de leur nation, et parmi lesquels M. Voss paraît tenir le premier rang. Un anonyme a publié une dissertation qui roule sur ce sujet : Est-il possible de traduire Homère ? Cette question est née chez un peuple dont la langue, parmi les modernes, est la plus riche en mots composés, et paraît aplanir bien des difficultés qu'offre cette entreprise. Sans vouloir résoudre la question, je croirais que plusieurs littérateurs de cette nation ont des principes trop exagérés sur la fidélité d'une traduction. Ceux mêmes auxquels on peut reprocher d'avoir abusé de ces principes ne sauraient encore contenter ces littérateurs. L'épithète de *βovνις* ne sera pas traduite pour eux, si l'on ne dit « Junon aux yeux de bœuf ». Avec une telle rigidité, qui va

jusqu'à dénaturer même le sens de l'original, je crois bien que l'on parviendrait à rendre la traduction d'Homère impossible.

Chaque nation est portée à abuser même de ses meilleures qualités. La patience et l'exactitude sont des qualités excellentes pour un traducteur ; mais elles peuvent aller jusqu'à la minutie. La vivacité est louable ; mais elle conduit souvent à la négligence. Les défauts de plusieurs traducteurs français et allemands me paraissent tout-à-fait opposés : ces derniers semblent ignorer que *la lettre tue* ; peut-être les premiers le craignent trop. Si une langue trop rebelle à la traduction rend ce travail ingrat, celle qui s'y prête avec trop de facilité n'est pas non plus sans inconvénients. Vouloir traduire littéralement toutes les épithètes d'Homère, c'est vouloir parler grec dans une autre langue. Les Allemands réussissent à naturaliser chez eux les productions des Anglais, avec lesquels leur langue et leur génie ont de l'affinité. *

* Je n'ai proprement voulu parler que de la traduction des poètes : mais je ne puis m'empêcher de nommer ici Garve, non parce que j'ai l'avantage d'avoir un ami dans ce philosophe, dont l'esprit est aussi profond que son caractère a de candeur, mais parce que je suis pénétré de la justice qu'on lui rend en plaçant au premier rang des travaux de ce genre sa traduction des Offices de Cicéron, et en regardant les notes qui accompagnent cet ouvrage comme un excellent traité de philosophie et de littérature.

Je ne poursuivrai point cette esquisse de l'histoire de la traduction. Ce que j'en ai dit peut contribuer à faire sentir les difficultés de cet art, dont les progrès ont été forts lents en France, et à rendre raison du discrédit trop injuste où il a été. Quelques traducteurs, trop connus pour que je les nomme ici, ont commencé à le réhabiliter. Ceux qui l'exercent aujourd'hui doivent s'attendre à trouver des juges bien plus sévères qu'autrefois.

Le champ de la traduction est devenu immense. C'est un commerce continuuel d'échanges entre tous les peuples; commerce où il y a beaucoup de fraudes. *

* Ces réflexions sont assez étendues; je n'ajoute plus ici qu'un mot que je dois à la reconnaissance.

J'ai trouvé, pour la seconde édition de l'Iliade in-8°, quelques secours à Berlin. Il se forma, dans ce temps, chez M. Erman, principal du collège français, et depuis agrégé à l'académie de Prusse, un petit comité où présidait avec le savoir et le goût, l'amitié vigilante. MM Reclam et Ancillon (ce dernier, membre de la même académie) s'y trouvaient; je nomme en eux mes plus anciens amis. Dans ce comité nous confrontâmes vers par vers avec ma traduction les quatre premiers chants de l'Iliade. Diverses occupations nous empêchèrent de poursuivre ce travail; mais j'ai senti, par l'habitude qu'il m'a fait contracter d'une attention scrupuleuse, qu'il m'a été utile pour le reste de l'ouvrage.

L'ODYSSÉE

D'HOMÈRE.

CHANT PREMIER.

MUSE, chante ce héros fameux par sa prudence, qui, après avoir détruit les remparts sacrés de Troie, porta de toutes parts ses pas errans, parcourut les cités de peuples nombreux, et s'instruisit de leurs mœurs. Sur les mers, en proie à des soins dévorans, il lutta contre les revers les plus terribles, aspirant à sauver ses jours, et à ramener ses compagnons dans sa patrie. Malgré l'ardeur de ce vœu, il ne put les y conduire; ils périrent victimes de leur imprudence : insensés ! ils osèrent se nourrir des troupeaux consacrés au Soleil, qui règne dans la voûte céleste ; et ce dieu irrité n'amena point la journée de leur retour. Déesse, fille de Jupiter, que nous entendions de ta bouche le récit des aventures mémorables de ce héros.

Tous les guerriers échappés à la cruelle mort devant les remparts de Troie, étaient rentrés dans leurs demeures, à l'abri des périls de la guerre et de la mer. Le seul Ulysse aspirait en vain à revoir son épouse et sa patrie, retenu dans les grottes profondes de Calypso, nymphe immortelle, qui

désirait se l'attacher par les nœuds de l'hyménée. Et lorsque enfin les ans, dans le cercle continuels de leurs cours, eurent amené le temps que les dieux avaient marqué pour son retour à Ithaque, des périls et des combats l'attendaient encore au milieu des siens et dans son propre palais. Tous les immortels étaient touchés de ses peines : Neptune seul le poursuivait avec une haine implacable, jusqu'au moment où ce héros eut atteint sa terre natale.

Ce dieu s'était rendu à l'extrémité de la terre, chez les habitans de l'Ethiopie, séparés en deux peuples, qui occupent les bords où descend le Soleil, et ceux d'où il s'élève à la voûte céleste; là, il jouissait du sacrifice d'une hécatombe, et s'associait à leurs festins. Cependant les autres divinités étaient rassemblées sur le haut Olympe, dans le palais de Jupiter; et le père des dieux et des hommes prend la parole. Il songeait à la destinée de ce mortel orné de tout l'éclat de la beauté, Egisthe, que le fils illustre d'Agamemnon, Oreste, venait d'immoler. Plein de sespensées, il s'écrie :

Eh quoi! les mortels osent accuser les dieux! C'est nous, disent-ils, qui leur envoyons les calamités dont ils gémissent, tandis qu'ils se les attirent eux-mêmes par leur aveugle folie. Ainsi, contrariant ses heureux destins, Egisthe s'unit, par un coupable hymen, à la femme d'Agamemnon; et, au moment du retour de ce prince, il l'assassine. Il n'ignorait pas que ces attentats feraient sa propre perte : nous l'en avons averti

nous-même; Mercure, envoyé de notre part, lui avait dit : N'attente point aux jours de ce roi; n'envahis pas sa couche; la vengeance partira de la main d'Oreste, lorsque, entré dans l'adolescence, ses yeux se tourneront vers l'héritage de ses pères. Ainsi parla Mercure : mais Egisthe fut sourd à ces avis salutaires. Maintenant il a subi d'un seul coup les châtimens accumulés de tous ses crimes.

Minerve prend la parole : O fils de Saturne, père des dieux, dominateur des rois, c'est avec justice que ce coupable est précipité dans le tombeau : périsse ainsi quiconque se noircit de tels attentats! Mais mon cœur est touché d'une vive compassion lorsque je vois le sort du sage et vaillant Ulysse. L'infortuné! il souffre depuis si long-temps des peines cruelles, captif au milieu de la vaste mer, loin de ses amis, dans cette île ombragée de forêts, qu'habite une déesse, la fille du savant Atlas, dont les regards perçans sondent les abîmes des mers, et qui soutient ces immenses colonnes, l'appui de la voûte céleste, si distante de la terre. Cette nymphe retient ce prince malheureux, abandonné jour et nuit à la plus amère douleur. Elle ne cesse de lui adresser des paroles flatteuses, caressantes, pour lui faire perdre le souvenir de sa chère Ithaque. Mais Ulysse, ravi s'il voyait seulement s'élever dans les airs la fumée de sa terre natale, recevrait ensuite la mort avec joie. Et ton cœur, dieu de l'Olympe, n'est pas touché! N'as-tu pas agréé les sacrifices que

ce héros t'offrit sur les rivages de Troie ? Pourquoi donc, ô Jupiter, es-tu animé contre lui de courroux ?

Le dieu qui amoncelle les nuées lui répond : Ma fille, quelle parole a passé tes lèvres ! Pourrais-je oublier jamais le grand Ulysse, dont la sagesse est si supérieure à celle des autres mortels, dont la pitié lui fit offrir tant de victimes sur les autels des habitans de l'immense Olympe ? Mais celui qui environne la terre, Neptune, persévère dans l'inflexible courroux qui l'embrasa, lorsque ce héros priva de la vue son fils Polyphème, qui s'élève comme un dieu parmi les cyclopes, qui naquit de la fille de Phorcys, l'un des rois de l'empire désert des eaux, la nymphe Thoosa, à laquelle Neptune s'unit dans ses grottes profondes. Depuis ce moment fatal, s'il ne ravit pas le jour au malheureux Ulysse, il l'écarte de sa patrie. Songeons cependant aux moyens d'assurer son retour : Neptune doit vaincre sa colère ; s'il demeure inflexible, en vain il s'efforcera de lutter seul contre la troupe entière des immortels.

O mon père, toi que respecte l'Olympe, repartit la déesse, puisqu'il est arrêté dans le séjour fortuné des dieux que le sage Ulysse rentrera dans sa demeure, ordonne à Mercure, le héraut céleste, de se rendre promptement dans l'île d'Ogygie, et d'annoncer à la belle nymphe l'irrévocable décret des habitans des cieux ; qu'elle ne retienne plus cet homme intrépide ; qu'elle consente à lui laisser reprendre la route de sa patrie. Cependant

je vais moi-même dans Ithaque enflammer le courage de son fils, animer son cœur d'une force nouvelle, afin que ce jeune prince convoque l'assemblée des chefs et du peuple, ose interdire l'entrée de son palais à ces amans hardis et nombreux de sa mère, qui, faisant ruisseler le sang de ses troupeaux, y coulent leurs jours dans les festins. Je l'enverrai ensuite à Sparte et dans la sablonneuse Pylos pour s'informer du sort d'un père chéri. Il est temps que sa renommée se repande parmi les hommes.

A peine a-t-elle parlé, qu'elle attache à ses pieds ses ailes d'un or céleste et éternel, qui la portent, avec plus de rapidité que les vents, à travers l'empire des eaux et l'espace immense de la terre; elle saisit sa lance où éclate l'airain acéré, cette lance longue, pesante et invincible, qui, dans le courroux de la fille du maître des dieux, terrasse une armée de héros : un rapide vol la précipite des sommets de l'Olympe. Elle est dans Ithaque, à l'entrée du palais d'Ulysse, tenant sa lance redoutable; elle a pris la forme de Mentès, roi des Taphiens. Elle voit aux portes du palais les téméraires amans de Pénélope : assis sur les peaux des victimes qu'ils ont immolées pour leurs festins, ils amusaient par le jeu leur loisir. La foule tumultueuse des esclaves et des hérauts allait de toutes parts d'un pas empressé : les uns versaient le vin dans les urnes, et le tempéraient par l'eau des fontaines; d'autres passaient sur les tables l'éponge douce et poreuse, ou par-

tageaient et servaient les viandes. Aussi beau que les dieux, Télémaque était assis entre ces chefs, le cœur dévoré de noirs chagrins; toujours flottait devant ses yeux l'image de son père. Plongé dans une profonde rêverie, le jeune prince se demandait en soupirant si donc enfin, des plages lointaines, ce héros ne viendrait pas purger son palais de cette troupe odieuse; et, couvert de gloire, remonter à son rang. Absorbé dans ces pensées, il aperçoit le premier la déesse : soudain il vole à sa rencontre, indigné qu'un étranger soit demeuré quelque temps à la porte de son palais; il lui serre la main, il prend son javelot : Salut, ô étranger, dit-il; entre, jouis ici d'un accueil amical et honorable. Dès que le repos et la nourriture auront réparé tes forces, tu nous apprendras l'objet qui t'amène.

En même temps il conduit la déesse, qui suit ses pas. Entrés dans la salle, il incline le javelot contre une colonne haute et éclatante; là étaient rangés les javelots nombreux du magnanime Ulysse. Il mène Pallas vers un trône couvert d'un riche tapis, et la fait asseoir; une estrade est attachée au trône, sur laquelle reposent les pieds de la déesse. Il se place sur un siège à côté d'elle, loin des amans de Pénélope, pour que le festin de l'étranger ne soit point troublé par le commerce bruyant de ces hommes hautains; il désire aussi de l'interroger librement sur l'absence d'un père.

Par les soins d'une esclave, l'eau coule d'une

aiguière d'or dans un bassin d'argent , où ils baignent leurs mains ; elle pose devant eux une table unie et luisante. Une femme , vénérable par son âge , apporte le pain et divers alimens dont elle a la garde , et qu'elle leur présente d'une main libérale , tandis qu'un des principaux serviteurs , recevant les bassins couverts de différentes viandes , les pose sur la table , ainsi que des coupes d'or , qu'un héraut , portant autour d'eux ses pas , est attentif à remplir de vin .

La troupe turbulente des amans de Pénélope entre , et en un moment sont occupés les trônes et les sièges rangés avec ordre le long de la salle. Une eau pure coule sur leurs mains par l'office des hérauts ; entassé dans de belles corbeilles , le pain est apporté par de jeunes captives. Les chefs portent la main sur les alimens , chacun jouit de l'abondance. Répandu à grands flots dans les coupes , le vin en couronne les bords.

Dès que la faim et la soif sont apaisées , les amans de la reine se livrent au chant et à la danse , le charme des festins. Un héraut met une superbe lyre entre les mains de Phémios , le plus habile des élèves d'Apollon ; il la prend malgré lui , contraint de chanter parmi ces amans. Parcourant la lyre de ses doigts légers , il préludait par d'heureux accords , et entonnait des chants mélodieux.

Mais Télémaque inclinant sa tête vers Minerve , pour que sa voix ne parvint à l'oreille d'aucun des assistans : Cher étranger , lui dit-il , puis-je , sans te blesser , t'ouvrir mon cœur ? Voilà les soins de

cette troupe, la lyre et le chant : qui s'en étonnerait ? Ils consomment impunément les biens d'un héros dont les os blanchis se corrompent, exposés aux eaux du ciel sur quelque terre ignorée, ou roulant avec les flots de la mer. S'il reparaissait dans Ithaque, ils souhaiteraient tous d'être légers à la course plutôt que chargés d'or et de ces riches vêtements. Hélas ! il a péri victime d'une destinée malheureuse, et la plus douce espérance est éteinte dans nos cœurs. Vainement un mortel m'annoncerait encore son retour ; je ne me flatte plus de voir luire ce jour fortuné. Mais parle, que la vérité sorte de tes lèvres, quel es-tu ? apprends-moi ta demeure, le lieu de ta naissance ; quel vaisseau te conduisit à Ithaque, et quels navigateurs t'ont accompagné. Car on ne peut arriver sans ce secours à ces bords entourés des flots. Éclaircis-moi encore ce point intéressant ; viens-tu pour la première fois dans cette île ? où l'hospitalité, par d'anciens nœuds, t'unit-elle à mon père ? Sa maison était toujours ouverte à une foule d'étrangers, et il avait l'art de s'attacher tous les cœurs.

Je satisferai pleinement tes desirs, répartit Minerve. Mon nom est Mentès ; né d'Anchiale, illustre par sa valeur, je règne sur les Taphiens qui se plaisent à conduire l'aviron. Je traverse avec un de mes vaisseaux et un cortège la noire mer, et me rends à Témèse pour échanger contre l'airain un fer éclatant ; mon vaisseau, loin de la ville, à l'ombre des forêts du mont Née, m'at-

tend au port de Rêthre. Félicitons-nous d'être unis par les nœuds d'une ancienne hospitalité. Tu n'en douteras point, si tu vas interroger ce héros, le vieux Laërte; car on dit que l'infortuné ne se rend plus à la ville, mais que, livré à la douleur, il mène dans ses champs écartés une vie solitaire, avec une esclave âgée, qui lui présente les alimens et le breuvage nécessaires pour ranimer ses forces épuisées lorsqu'il revient de ses fertiles vignobles, où tout le jour il a traîné ses pas languissans. J'arrive enfin dans ces lieux; on m'assurait que ton père était au sein de ses foyers: les dieux continuent à l'égarer de sa route. Non, le grand Ulysse n'est pas dans le tombeau: il est plein de vie, retenu malgré lui par des hommes barbares, dans quelque île au milieu de la mer. Cependant écoute: je ne suis pas devin, je n'interprète pas le vol des oiseaux; je serai l'organe des dieux, ne doute point de l'accomplissement de mes paroles. Ce héros ne sera plus long-temps éloigné de sa patrie; fût-il accablé de liens de fer, telles sont les ressources infinies de sa prudence, qu'il triomphera de tous les obstacles. Mais parle, est-il bien vrai que je vois en toi le noble fils d'Ulysse? Tes traits, le feu de tes regards, m'offrent sa parfaite image. Avant qu'il voguât à Troie avec les plus vaillans chefs de la Grèce, nous fûmes souvent assis l'un près de l'autre, comme en ce moment je suis à côté de toi: depuis ce temps, son palais n'a plus été ma retraite.

Étranger , répond Télémaque , l'exacte vérité sortira de ma bouche. Ma mère , la chaste Pénélope , atteste que je suis le fils de ce héros ; c'est le témoin le plus sûr : on ne connaît point par soi-même les auteurs de sa race. Ah ! que n'ai-je reçu le jour d'un homme plus heureux , que la vieillesse ait atteint au sein paisible de sa famille et de ses biens ! Maintenant , puisque tu veux l'apprendre , c'est au plus infortuné des mortels que je dois la vie.

Minerve lui repartit : Les dieux , en donnant à Pénélope un tel fils , n'ont pas voulu que ton nom parvînt sans gloire à la postérité. Mais , dis-moi , je te prie , quel est ce festin , cette assemblée nombreuse ? Célèbre-t-on ici une fête ou un hyménée ? car ce n'est point là un de ces repas aux frais duquel des amis se sont associés. A quels excès , à quelle insolence s'abandonnent dans ta maison ces bruyans convives ! Tout spectateur sage se courroucerait à la vue de tant d'indignités.

Étranger qui m'interroges , qui prends une si vive part à notre situation , dit Télémaque , jadis , et aussi long-temps que ce héros a été parmi nous , on pouvait s'attendre que la gloire et les richesses de sa maison seraient durables ; les dieux en ont autrement ordonné : animés à le poursuivre , ils ont voulu qu'entre tous les hommes il finît par la mort la plus obscure. Je le pleurerais moins s'il fût tombé devant Troie au milieu des héros ses compagnons , ou si , après avoir achevé cette illustre conquête , il eût rendu le dernier soupir

entre nos bras : la Grèce lui eût érigé un magnifique tombeau ; et son fils , chez nos descendans , eût participé à cette gloire immortelle. Maintenant les Harpies l'ont ignominieusement ravi de la terre ; il a disparu sans qu'on l'ait vu , sans qu'on ait entendu sa voix , et ne m'a laissé que la douleur et le deuil. Sa mort n'est pas le seul objet de mes larmes ; les dieux m'ont réservé d'autres disgrâces accablantes. Tous les chefs des îles de Dulichium , de Samé , de la verte Zacynthe , et tous ceux des rochers d'Ithaque , briguent la main de ma mère , ou plutôt conspirent notre ruine. Elle ne peut se résoudre ni à les irriter en rejetant leurs vœux , ni à former un hymen qu'elle abhorre ; et cependant ils consomment notre héritage en festins ; bientôt ils me précipiteront moi-même dans l'abîme.

La déesse arrêtant sur lui des regards où la compassion se mêle au courroux : Ah ! dit-elle , combien tu dois soupirer après le retour de ce héros , dont le bras tomberait sur ces insolens ! Plût au ciel qu'il parût en ce moment à l'entrée de ce palais , son casque au front , son bouclier et ses deux javelots à la main , tel que pour la première fois il frappa mes regards dans notre demeure , où , venant d'Ephyre , il partagea l'allégresse de nos festins ! Il avait été à travers les flots demander à Ilus , fils de Merméus , le secret d'un venin mortel pour en teindre ses flèches redoutables , secret qu'Ilus , par la crainte des dieux , refusa de lui communiquer , et que lui

confia mon père , tant il l'aimait. Plût au ciel qu'Ulysse , sous la même forme , parût aux yeux de ces téméraires ! ils descendraient tous à ce même instant au tombeau ; et cet hymen , l'objet de leurs vœux , se changerait en un sombre deuil. Mais c'est aux dieux , qui tiennent en leurs mains nos destinées , à décider s'il exercera sa vengeance dans ce palais. Toi , songe aux moyens d'en bannir cette troupe odieuse. Écoute , sois attentif à mes conseils. Demain , au lever de l'aurore , convoque les chefs et le peuple ; prends la parole au milieu de cette assemblée ; et , attestant les immortels , dis hardiment à ces hommes superbes de fuir , de rentrer dans leurs domaines. Si ta mère veut former les nœuds d'un second hymen , qu'elle retourne chez son père , ce roi puissant : il en préparera la fête , et , l'envoyant à son époux , il lui prodiguera les richesses , digne cortège d'une fille si chérie. Je te donnerai encore un conseil prudent , si tu veux être docile à ma voix. Arme un vaisseau de vingt rameurs , et cours t'informer du sort d'un père attendu si long-temps. Peut-être recevras-tu de la part des hommes quelque heureuse lumière ; peut-être entendras-tu la renommée , cette voix de Jupiter , qui répand sur toute la terre le nom des mortels. Va d'abord à Pylos , interroge le sage Nestor ; de là vole à Sparte , chez Ménélas , arrivé le dernier des Grecs qui revêtirent l'airain belliqueux. Si tu apprends que ton père vit et prépare son retour , tu supporteras encore , fût-ce durant une année , le joug qui t'op-

prime. S'il n'est plus, tu retourneras dans ton île chérie ; que ta main érige à son ombre un tombeau ; rends-lui avec la pompe la plus solennelle tous les honneurs dus à ses cendres , et donne un époux à ta mère. Mais à peine auras-tu satisfait aux devoirs les plus sacrés , consacre tous les efforts dont tu es capable à perdre , soit par la ruse , soit par la force , les ennemis qui assiègent ce palais. Tu n'es plus dans la saison des jeux puérils ; Télémaque , tu es sorti de l'enfance. N'as-tu pas entendu de quelle gloire s'est couvert Oreste en immolant le perfide Egisthe , cet impie assassin , qui lui ravit le plus illustre des pères ? Ami, je te vois une haute stature , des traits pleins de noblesse et de beauté ; sois donc intrépide , et ton nom ne sera pas oublié des races futures. Mais il est temps que je me rende à mon navire , où peut-être mes compagnons s'impatientent de mon retard. Veille toi-même à ton destin , et garde un profond souvenir de mes paroles.

Etranger , répond Télémaque , je vois en tes discours le zèle pur de l'amitié ; ainsi parle un père à son fils : non , jamais cet entretien ne s'effacera de ma mémoire. Mais , quoique si pressé de partir , demeure encore ; ne veux-tu pas te rafraîchir par le bain , goûter les attraites du repos ? tu te rendras ensuite , le cœur satisfait , à ton navire , après avoir reçu de ma part un don , choisi , précieux , tel que ceux qu'un ami met

entre les mains de son ami, et qui sera dans ta demeure un monument de notre tendresse.

Ne retarde point mon départ, dit la déesse ; un objet pressant l'accélère. Lorsque je reviendrai, tu me feras tel don que me destinera ton cœur sensible, et (juste retour de ta bienveillance) tu en recevras un de moi, qui ne sera pas d'un prix moins flatteur.

En disant ces mots, Pallas s'éloigne et disparaît avec la rapidité de l'aigle. Le cœur de Télémaque est rempli d'une noble audace ; le souvenir de son père s'y réveille avec une force nouvelle. Frappé d'étonnement, il s'abandonne à ses pensées, et reconnaît que son hôte était une divinité. Bientôt il s'avance avec la majesté des immortels vers les amans de sa mère.

Le célèbre Phémus charmait par ses chants leur troupe assise en silence. Il chantait les malheurs dont les Grecs furent accablés par Minerve, qui les poursuivit à leur retour de Troie. Du haut de son appartement, la fille d'Icare, la sage Pénélope, entendit les funestes accens du chantre divin. Elle descend les nombreux degrés, non seule ; deux de ses femmes la suivent. Arrivée auprès de ses amans, la reine s'arrête sur le seuil de la salle superbe : là, couverte d'un voile qui ombrage légèrement ses traits, placée entre ces deux femmes vertueuses, elle se tourne vers le chantre divin ; et versant des larmes : X

Phémus, dit-elle, il est en ton pouvoir de

nous ravir par le chant d'un grand nombre d'actions merveilleuses, soit des dieux, soit des mortels, que célèbrent les fils des muses : assis parmi ces chefs, captive leur attention par l'un de ces sujets, et qu'ils vident les coupes en silence. Mais arrête ce chant lugubre : chaque fois que tu l'entonces, il porte le désespoir au fond de ce cœur brisé par le sentiment continuel des inexprimables regrets que je donne si justement à l'époux dont j'attends, hélas ! depuis tant d'années le retour ; jour et nuit est présente à ma pensée l'image de ce héros qui remplit la Grèce entière de sa gloire.

Le prudent Télémaque prenant la parole : Ma mère, dit-il, pourquoi te courroucer contre l'aimable favori des muses, qui laisse couler de son âme ces accens enchanteurs ? Les chantes divins ne sont point la cause de tes infortunes ; c'est Jupiter, qui distribue à son gré aux misérables mortels les biens et les disgrâces. Phémios doit être exempt de blâme s'il célèbre les malheurs des Grecs : les chants les plus nouveaux captivent l'oreille charmée. Aie assez d'empire sur toi-même pour l'écouter. Parmi ceux qui se rendirent aux bords troyens, Ulysse ne fut point le seul destiné à ne point revoir sa patrie : combien d'illustres guerriers y trouvèrent leur tombeau ! Rentre dans ton appartement, reprend tes occupations chéries, la toile et les fuseaux ; dirige les mains industrieuses de tes femmes. Parler dans les assemblées est le partage des hommes, et ce doit être

ici le mien, si le chef de ce palais a de l'autorité.

Vivement frappée de la sagesse de son fils, Pénélope se retire et recueille au fond du cœur toutes les paroles de Télémaque. Remontée avec ses femmes à son appartement, ses larmes recommencent à couler pour celui qu'elle aime, Ulysse son époux, jusqu'à ce qu'un doux sommeil envoyé par Minerve ferme sa paupière.

Mais les amans de Pénélope font retentir d'un tumulte épouvantable le palais obscurci des ombres du soir; l'amour embrase le cœur de tous ces chefs; leurs désirs éclatent sans contrainte. Le sage Télémaque les réprime par ce discours : O vous qui aspirez à ma mère, vous dont l'audace n'a plus de bornes; soyez du moins paisibles en ce moment, et livrez - vous aux plaisirs du festin sans le troubler par des cris tumultueux; il y a bien plus de charme et de décence à prêter l'oreille aux chants d'un fils des muses tel que celui - ci, dont les accens semblent partir des lèvres des immortels. Demain, réunis à la place publique dans une nombreuse assemblée, je vous dirai ouvertement de sortir de ce palais; établissez ailleurs le lieu de vos festins, et vous recevant tour à tour, consommez vos propres richesses. Si, croyant ne pas rencontrer ici de vengeur, vous trouvez qu'il est bien plus facile et plus avantageux de conspirer lâchement à la perte d'une seule maison, poursuivez; je conjurerai les dieux immortels, si jamais leurs châtimens ré-

pôndent aux crimes, de vous ensevelir au sein de ce palais dans une ruine commune, sans qu'il reste de vous un vengeur.

Il dit : frappés du courage de ce jeune prince, ils le regardent avec étonnement; et, muets, ils impriment leurs dents sur leurs lèvres.

Mais le fils d'Eupithès, Antinoüs, prend la parole : Télémaque, les dieux mêmes t'ont sans doute instruit à parler avec tant d'élévation et d'audace. Puisse Jupiter, malgré les droits de ta naissance, ne permettre jamais que tu règues dans l'île d'Ithaque !

Ma réponse, Antinoüs, enflammera-t-elle ton courroux ? répliqua le fils d'Ulysse : si telle est la volonté de Jupiter, je recevrai le sceptre de sa main. Toi-même, penses-tu qu'il soit un don si méprisable ? Il est beau de régner ; un roi est environné de richesses et d'honneurs ; sa personne est sacrée. Mais, parmi les jeunes gens ou les vieillards d'Ithaque, bien d'autres encore que moi peuvent aspirer au rang suprême ; que l'un d'entre eux le possède, si le magnanime Ulysse n'est plus. Sachez cependant que, roi dans ma maison, je gouvernerai les biens et les esclaves que m'acquiert ce héros.

Le fils de Polybe, Eurymaque, rompt le silence. Le sceptre de cette île, dit-il, ô Télémaque, est entre les mains des dieux. Règne dans ta maison, conserve tes richesses ; malheur a celui qui voudrait t'en dépouiller tant qu'il restera un citoyen dans Ithaque ! — Mais, fils illustre d'Ulysse, parle :

quel est cet étranger? d'où venait-il? dans quelle contrée est-il né? où voit-on fleurir sa race et son champ paternel! Une dette ancienne a-t-elle été l'objet de son arrivée? ou t'aurait-il annoncé le retour de ton père? Comme il a promptement disparu! avec quel soin il évitait de se faire connaître à nous! Ses traits n'annonçaient pas un homme vulgaire.

Eurymaque, répondit le jeune prince, désormais il ne me reste plus une ombre d'espoir du retour de mon père : en vain un voyageur me l'annoncerait avec serment; en vain encore un augure renommé, appelé par ma mère, interrogé par elle dans l'intérieur de notre palais, flatterait nos vœux par ses oracles. Cet étranger est l'ancien ami de mon père; Mentès, a-t-il dit, est son nom; né du belliqueux Anchiale, il gouverne le peuple nautonnier des Taphiens. Ainsi parla Télémaque, et cependant il a reconnu la sage Pallas.

Alors les amans de Pénélope ne songent plus qu'au chant et à la danse, charmés par ces plaisirs jusqu'à l'arrivée des ténèbres : la nuit qui descend avec ses noires ombres les trouve encore livrés à l'enchantement de ces plaisirs. Enfin ils vont tous dans leurs palais chercher les douceurs du sommeil.

Télémaque, se retirant dans le pavillon superbe qu'on lui bâtit près du palais, et qui dominait de toutes parts sur un terrain immense, va se rendre à sa couche, l'esprit agité de soins. Une femme âgée précédait le jeune prince, tenant des flam-

beaux éclatans ; c'était la sage Euryclée, fille d'Ops, né de Pisénor. Jadis, lorsqu'elle était au printemps de l'âge, Laërte l'avait achetée au prix de vingt génisses : il l'honora toujours dans son palais comme une épouse ; mais, fidèle à la sienne, il respecta l'hymen, et ne voulut point que la jalousie pût en troubler la paix et les douceurs. Aucune des femmes attachées à ce palais n'avait plus de zèle et d'affection pour Télémaque ; elle l'avait élevé depuis sa plus tendre enfance.

Elle lui ouvre les portes de la riche demeure confiée à sa garde. Il s'assied sur sa couche, se dépouille de sa fine tunique, la remet aux mains de cette femme âgée, attentive à ses ordres. Elle la plie avec soin, la suspend près du lit, s'éloigne aussitôt ; et, tirant la porte par l'anneau d'argent, pousse le levier, qui tombe, et la porte est fermée.

Là Télémaque, couvert d'un tissu précieux des plus fines toisons, ne dort point, et pense la nuit entière à la route que lui indiqua Minerve.

FIN DU CHANT PREMIER.

AVERTISSEMENT

SUR LES REMARQUES

DE L'ODYSSÉE.

Je donnerai moins d'étendue à ces remarques qu'à celles que j'ai faites sur l'Iliade ; plusieurs de ces dernières sont applicables à l'Odyssée. L'amour de la brièveté m'engage à ne faire presque aucun parallèle de ma traduction avec d'autres traductions de l'Odyssée ; j'en laisse le soin aux lecteurs. Je me suis permis plus souvent ce parallèle dans mes remarques sur l'Iliade, uniquement pour justifier et éclaircir les principes que j'ai suivis dans ma traduction. J'épargne au lecteur, autant que je puis, le détail des raisons qui m'ont engagé quelquefois à prendre un sens différent de celui des autres interprètes : ceux qui peuvent consulter l'original m'entendront souvent à demi mot par ma traduction ; les

autres ne peuvent goûter ni même saisir ces remarques. J'avertis que je continue de joindre à mes observations un choix de celles de Pope, de madame Dacier, d'Ernesti et d'autres critiques. Pour abrégér, je me dispense de les nommer à chaque occasion.

REMARQUES

SUR LE CHANT PREMIER.

(Page 63. Aspirant à sauver ses jours, et à ramener ses compagnons dans sa patrie.)

On peut aussi, suivant un scoliaste, traduire, « aspirant, au prix de ses jours, à... » Mais j'ai, pour le tour que j'ai préféré, la plupart des interprètes. La simplicité du début de l'Odyssée a été érigée par Horace en précepte ; on ne l'a pas toujours suivi.

(Page 64. Cependant les autres divinités étaient rassemblées.)

Les dieux se hâtent de profiter de l'absence de Neptune pour délibérer sur le sort d'Ulysse. Neptune se rend seul dans l'Ethiopie ; c'est pour assister à la fête qui lui était particulièrement consacrée. Homère place les Ethiopiens aux extrémités de la terre, et les distingue en deux peuples. Ils habitaient le long de l'Océan méridional. Le Nil coupe l'Ethiopie, et en fait une partie orientale, et l'autre occidentale.

(*Ibid.* Egisthe.)

Ἀμύμων, proprement « irrépréhensible », ce qui forme ici un sens absurde. Quelques-uns, parmi lesquels est Pope, se sont tourmentés pour le justifier : ils ont dit que l'âme d'Egisthe était telle en sortant de la main des dieux. Selon

d'autres *ἀμύμων* signifie ici « beau ». Homère se sert souvent de cette épithète en parlant des femmes, pour désigner leur beauté.

(Page 64. Contrariant ses heureux destins.)

Τ' ἔπ' ἰρ μέσος. Si on prenait plusieurs passages d'Homère à la lettre, on croirait que les destins pourraient quelquefois changer; ce qui est absurde. En général, la doctrine du destin est obscure. Le mot *μέσος* n'a pas toujours la même acception dans Homère; il l'emploie souvent en parlant de ceux qui meurent à la fleur de leurs jours: j'ai donc pu suivre un sens analogue.

(Page 65. La vengeance partira de la main d'Oreste.)

Mercuré désigne la raison. « La raison est le Mercure de tous les hommes, » c'est un ancien proverbe.

(Ibid. Minerve prend la parole.)

La manière dont Homère ouvre et expose son sujet, en rassemblant les dieux pour délibérer sur le sort d'Ulysse, est à la fois grande et intéressante. L'exposition de la mort de Pompée, où l'on admire le génie de Corneille; est à peu près du même genre. Le discours de Minerve est bien amené; point d'introduction forcée; il naît de l'occasion, et c'est une grande beauté dont Homère offre souvent le modèle.

(Ibid. Qu'habite une déesse.)

On croit que l'île de Calypso est celle qu'on appelle ΓΑΥΛΟΣ, qui est au milieu de la mer entre la Sicile et l'Afrique, un peu au-dessus de Malte. D'autres ont cru que c'était l'Atlantide, sur l'existence et la place de laquelle on a trop disputé.

(Page 65. S'il voyait seulement s'élever dans les airs la fumée.)

Α' *περσέροντα*. Ce mot est pittoresque; la fumée s'élève rapidement de la flamme.

(Page 67. Elle a pris la forme de Mentès.)

Mentès, célèbre négociant de l'île de Leucade, prit Homère à Smyrne, et lui fit faire tous ses voyages. Cette tradition, honorable à Homère, confirmerait qu'il consacrait les noms de ses amis dans ses poésies; d'autres disent qu'il y avait alors à Taphos un roi nommé MENTÈS, qui était ami d'Ulysse. Taphos, une des îles Echinades.

(*Ibid.* Amusaient par le jeu leur loisir.)

Le jeu est un usage bien ancien. Les savans se sont fatigués à chercher quel était celui dont s'amusaient les amans de Pénélope. Selon les uns, c'était le jeu des dés; selon Athénée, c'était une espèce de jeu aux dames, qui avait quelque rapport à la poursuite que les chefs faisaient de la femme d'Ulysse. La pièce principale était appelée PÉNÉLOPE. On remarquera que Télémaque précède son hôte pour l'introduire : c'était alors le bel usage.

(Page 68. Il aperçoit le premier la déesse.)

Homère n'a-t-il pas voulu mettre en opposition la sensibilité de Télémaque, qui, occupé du souvenir de son père, rend ce qu'il doit à cet étranger; et la conduite des prétendants, qui ne l'aperçoivent pas même, livrés à l'amusement du jeu ? L'accueil que lui fait Télémaque intéresse pour ce jeune prince dès le moment où il paraît sur la scène.

(Page 68. Là étaient rangés les javelots.)

Exin, quæ in mediis ingenti adnixa columnæ
 AEdibus astabat, validam vi corripit hastam.

ÆNEID. lib. XII.

(Page 69. Un héraut met une superbe lyre entre
 les mains de Phémus.)

Ulysse, en partant pour Troie, avait laissé, selon l'usage de ce temps, à Pénélope, un de ces poètes qui étaient à la fois musiciens, philosophes, et qui avaient un soin particulier des mœurs. Homère l'appelle PHÉMIUS; c'est le nom d'un de ses amis qui avait été son précepteur.

(Page 70. On ne peut arriver sans ce secours à
 ces bords.)

Littéralement, « tu n'es pas venu ici à pied ». On a dit que c'était un trait de naïveté convenable à Télémaque, on l'a loué; mais ce même vers est répété plus d'une fois dans l'Odyssée, et non par des enfans. Il est plus vraisemblable que ce vers était un dicton reçu dans plusieurs îles : ce qui le ferait croire est la répétition de ce vers à l'arrivée des étrangers. De quelque manière qu'on l'entende, il retrace une image du vieux temps.

M. Prévost, connu fort avantageusement par sa traduction d'Euripide, m'a communiqué une conjecture qu'il a faite sur cet endroit : *πῆζος* peut signifier *NUMBRE*. En ce sens, Télémaque aurait dit : « Tu n'es pas venu sans un grand cortège ». Ce sens est bon, et j'ai été tenté de l'adopter; mais il ne s'accorde pas avec toutes les circonstances où ce vers est répété. *Πῆζος* paraît n'avoir pas en ce sens au temps d'Homère.

(Page 71. Ce héros, le vieux Laërte ; car on dit que l'infortuné ne se rend plus à la ville.)

Térénce a formé sur Laërte le caractère de ce bon Ménédème qui, ayant été cause de l'absence de son fils, renonce à toutes les douceurs de la vie , et s'accable de travail.

(*Ibid.* J'arrive enfin dans ces lieux.)

Je crois avoir saisi le sentiment dont Homère en ce moment anime Pallas.

(Page 72. On ne connaît point par soi-même les auteurs de sa race.)

Les commentateurs mettent ici à contribution Aristote et d'autres écrivains de l'antiquité pour dire qu'en cette matière la mère peut avoir le plus de certitude, et que notre naissance est plus sûre du côté du père. C'est le sentiment des jurisconsultes, qui appellent la mère *CERTA*, certaine. Les Grecs débitaient volontiers des maximes ; c'est ce qui a fait mettre cette naïveté dans la bouche de Télémaque.

(*Ibid.* Car ce n'est point là un de ces repas aux frais duquel des amis se sont associés.)

On voit par Athénée que ces repas étaient fort en usage chez les Grecs.

(Page 73. Les Harpyes l'ont ignominieusement ravi.)

Harpyes, espèce de démons, ou les tempêtes. Expression poétique, pour dire qu'un homme a disparu sans qu'on sache la manière dont il a péri.

(Page 73. Un venin mortel pour en teindre ses flèches.

Les traits empoisonnés n'étaient pas en usage dans la guerre de Troie. Pour sauver l'honneur d'Ulysse, on a dit qu'il voulait employer ce venin pour faire la guerre aux bêtes, ou que le poète a voulu par là rendre plus probable la mort des poursuivans. La déesse ne nomme Oreste que pour animer Télémaque par cet exemple à venger son père.

(Page 76. Tu en recevras un de moi, qui ne sera pas d'un prix moins flatteur.)

Serait-ce prêter une beauté à Homère que de dire que Minerve songe ici au moment où elle lui rendra Ulysse ?

(Page 77. Les chantres divins.)

Malgré l'interprétation de Pope, selon lequel Homère dirait, « Phémios n'est pas coupable, Jupiter inspire à son gré les hommes de génie », j'ai préféré le sens de la plupart des interprètes. L'épithète d'INGÉNIEUX que Télémaque donne ici aux hommes, est générale. On la retrouve dans un autre endroit de l'Odyssée, où il est dit qu'Akinoüs conduit les Phéaciens dans une île, loin des hommes.

Dans le discours que Pénélope adresse à Phémios, Pope lui fait dire :

Attemper'd to the lyre, your voice employ :
Such the pleas'd ear will drink with silent joy.

C'est prendre une grande liberté que de traduire ainsi, *οὐδὲ σιωπῇ δεινὸν κινέειν* : ce que j'ai rendu par, « qu'ils vident les coupes en silence ». Pope, pour éternoblier Homère, dit : « Que leur oreille boive des sons harmonieux » avec une joie paisible. »

(Page 77. Les chants les plus nouveaux captivent.)

Ce vers achève de confirmer qu'il y a eu des poètes avant Homère.

(*Ibid.* Reprends tes occupations chéries.)

Il veut éloigner sa mère, de peur qu'elle n'irrite les chefs, et n'essuie quelque outrage de leur part. Le ton de Télémaque montre l'autorité que les hommes exerçaient alors sur les femmes. Ce ton est aussi une suite de l'entretien qu'il vient d'avoir avec Minerve.

(Page 78. L'amour embrase le cœur de tous ces chefs.)

L'ambition, le désir de posséder une femme si accomplie, pouvaient donner plus de prix à sa beauté. En supposant même qu'elle se fût mariée fort jeune, elle devait avoir plus de trente ans. Le climat de la Grèce, et la vie retirée qu'y menaient les femmes, entretenaient-ils leur beauté? On voit, au quatrième chant, qu'Homère loue encore la beauté d'Hélène.

La témérité et l'injustice des poursuivans sont inexplicables, si l'on ne se rappelle pas que ces petits états, où les rois avaient peu de pouvoir, étaient souvent exposés à l'anarchie, surtout en leur absence. Les caractères d'Antinoüs et d'Eurymaque sont bien marqués. Celui-là est violent, celui-ci est souple; l'un raille, l'autre flatte.

(Page 79. Il est beau de régner.)

Il se pourrait que Télémaque fit un parallèle de la situation heureuse d'un roi à la sienne. Le sceptre n'était pas toujours héréditaire. Télémaque veut endormir ces chefs.

(Page 80. Une dette ancienne a-t-elle été l'objet de son arrivée?)

Les plus grands seigneurs, en ces temps, allaient eux-mêmes retirer le paiement de ce que leur devaient les étrangers. Tel fut le voyage de Tobie dans la Médie.

(Page 81. Elle lui ouvre les portes.)

Tous ces petits détails peignent au naturel la simplicité des mœurs de ces siècles anciens, à laquelle s'alliait une sorte de magnificence.

Chacun sent que l'entretien de Minerve et de Télémaque, les reproches que Pénélope adresse à Phémios en présence de ses amans, l'entretien que ceux-ci ont avec Télémaque et où leur caractère commence à se développer, sont pleins d'intérêt. Le retour d'Ulysse est annoncé; on l'attend avec impatience.

Avant la traduction d'Homère par madame Dacier, il en parut une de La Valterie; elle n'est plus connue. Elle est singulièrement infidèle, et rampante pour le style. Un homme d'esprit, qui sans doute n'en avait pas jugé par lui-même, m'avait cependant dit qu'elle avait beaucoup de rapport avec le style de Fénelon. J'eus la curiosité de la connaître. Je vais en citer un morceau; c'est l'endroit où Pénélope vient adresser des reproches à Phémios, endroit si touchant dans Homère :

« Durant leur entretien, Phémios avait continué de
« chanter, et Pénélope, suivie de quelques-unes de ses
« femmes, était entrée dans la salle où tous ses amans en-
« tendaient les admirables chansons. Lorsqu'il chanta un
« récit des tristes aventures des Grecs qui avaient eu part à
« la conquête de Troie, le souvenir d'Ulysse la toucha si
« fort, que Télémaque, rentrant dans l'assemblée, trouva

« cette princesse tout en larmes. Phémion aurait été puni
« de son indiscretion, si le prince n'avait considéré que
« beaucoup d'autres grands hommes avaient eu part aux
« aventures dont Phémion avait parlé ; qu'il avait moins
« considéré le sujet de son récit, que la nouveauté de l'air
« et la beauté du chant ; et que de tout temps les actions des
» hommes les plus illustres ont été exposées aux vers des
« poètes. »

FIN DES REMARQUES SUR LE CHANT I.

CHANT II.

A PEINE la matinale Aurore aux doigts de rose eut-elle amené le jour, que le fils d'Ulysse se précipite de sa couche; il est bientôt couvert de ses vêtemens; à ses pieds éclatent ses superbes brodequins; son épaule est chargée d'un baudrier auquel est suspendu son glaive acéré. Il sort, semblable à une divinité : soudain il ordonne aux hérauts d'élever leurs voix sonores, et de convoquer les citoyens. Ils font retentir les airs de leurs cris, le peuple accourt, il est rassemblé en un moment.

Dès que la foule est réunie, que les rangs sont pressés, Télémaque marche vers la place publique. Sa main est armée d'un javelot d'airain; il est suivi de deux chiens fidèles, les plus agiles de leur race. Par le pouvoir de Minerve, un charme divin est répandu sur toute sa personne; la foule entière, immobile d'admiration, a l'œil attaché sur le jeune prince qui s'avance. Il va s'asseoir sur le trône de son père, que les vieillards lui ont cédé avec respect.

Un des chefs de l'assemblée, le héros Egyptius, est le premier qui se lève. Courbé par la vieillesse, il avait acquis une longue expérience. Un fils qu'il aimait tendrement, le brave Antiphe, était monté dans le vaisseau qui conduisit Ulysse aux champs de Troie. Parmi les compagnons de ce héros qui le suivirent dans la caverne du plus féroce des

cyclopes, il avait, le dernier, servi de pâture au monstre. trois fils restaient encore à ce père infortuné : l'un, Eurynome, était au nombre des amans de Pénélope ; les deux autres cultivaient les champs paternels : cependant le vieillard ne cessait de pleurer celui qui s'était éloigné de ces bords ; et ayant encore en ce moment l'œil humide de larmes :

Citoyens d'Ithaque, dit-il, qu'il me soit permis d'élever ici la voix. Depuis que le divin Ulysse a quitté ce rivage, nous n'avons connu ni conseil ni délibération. Qui donc nous a convoqués en ce jour ? est-ce l'un de nos jeunes hommes ou de nos vieillards ? quel motif si important l'y détermine ? a-t-il reçu quelque avis du retour de notre armée ? et, instruit le premier de cette heureuse nouvelle, est-il impatient de la rendre publique ? a-t-il enfanté un projet qui intéresse le salut de tout le peuple ? Quelque but qui l'anime, j'en tire un favorable présage ; il a sans doute l'âme élevée ; il ne respire que la justice, la bienfaisance ; il est digne d'obtenir notre appui. Veuillent les dieux accomplir les desseins qui roulent dans son cœur !

Il parlait encore, que le jeune prince, charmé de ces mots qu'il regarde comme un heureux augure, et brûlant de rompre le silence, ne peut rester plus long-temps assis, et se montre debout au milieu de la nombreuse assemblée. Un héraut doué de prudence, Pisénor, se hâte de l'armer du sceptre ; et Télémaque s'adressant au

vieillard : Sans aller loin d'ici , dit-il , tu vois celui que tu demandes ; c'est moi qui ai convoqué ce peuple. Il n'est point ici de plus infortuné que moi. Je n'ai point à vous annoncer la nouvelle du retour de notre armée , ni à vous communiquer aucun projet qui intéresse la félicité des citoyens : je ne vous parlerai que de moi seul , du grand désastre , que dis-je ? du double désastre qui désole ma maison. D'abord j'ai perdu ce bon père , jadis votre roi , qui fut aussi pour vous le père le plus tendre. A cette perte se joint un autre malheur non moins terrible , en ce qu'il entraînera bientôt la ruine totale de ma maison et de tous mes biens. Des hommes hardis , les fils de nos personnages les plus puissans , fondent dans notre palais , s'obstinent à rechercher , contre son gré , la main de ma mère. Ils n'osent aller chez son père Icare le solliciter de la donner , elle et la dot qui doit être son partage , à celui dont il agréera l'alliance. Maîtres dans ma demeure , ils immolent pour leurs festins mes brebis , mes chèvres , mes génisses ; le vin y coule à longs flots ; tout est en proie à la rapine , à la licence : il n'est plus ici de héros tel que Ulysse pour écarter ce fléau de son palais. Hélas ! nous ne le pouvons. Jeune encore , je ne suis point exercé dans les combats : si ma force répondait à mon ardeur , c'est moi qui repousserais leur audace , car on ne saurait plus tolérer ces attentats ; mon nom va être extirpé de la terre avec infamie. Soyez - en donc vous-mêmes indignés ,

citoyens ; et si vous ne respectez pas le jugement des peuples qui nous environnent, craignez les dieux ; craignez que la vengeance de ces forfaits ne tombe sur vos propres têtes. Amis, au nom de Jupiter assis dans l'Olympe, au nom de Thémis qui préside aux assemblées des peuples, cessez, je vous en conjure, de vous joindre à mes oppresseurs ; le deuil où me plonge une perte cruelle suffit pour m'accabler. Mon père, le sage Ulysse, s'est-il rendu coupable de quelque injustice envers les Grecs ? Pour m'en punir, m'abandonnez-vous à la haine de ces hommes violens ? et vous plaisez-vous encore à l'attiser ? Soyez plutôt vos propres vengeurs. Prenez mes biens, les produits de mes champs ; dépouillez-moi de mon héritage ; dans ce malheur, l'espoir ne serait pas éteint au fond de mon âme ; mes sollicitations vous poursuivraient en tous lieux ; peut-être que, saisi de honte et de remords, vous me rétabliriez dans mes droits. Maintenant, ô citoyens, vous déchirez mon cœur de blessures mortelles. ✕

Il dit avec colère, et jette son sceptre en répandant des larmes. Le peuple est ému de compassion, tous les amans de Pénélope demeurent muets ; le reproche injurieux expire sur leurs lèvres.

Le seul Antinoüs, plus hardi, lui répond : Télémaque, harangueur superbe, maîtrisé par la colère, qu'as-tu-dit ? de quels opprobres viens-tu de nous couvrir ? as-tu résolu d'imprimer sur nous une tache infamante ? N'accuse point de tes

malheurs les rivaux ; ne t'en prends qu'à ta mère dont l'esprit est nourri d'artifices. Déjà trois ans se sont écoulés, et le quatrième va se terminer, depuis qu'elle se joue des plus illustres personnages de la Grèce ; elle nous repaît d'illusions³, ses messagers apportent à chacun de nous des promesses flatteuses : mais son cœur n'est point d'accord avec sa bouche. Elle a eu recours à une autre ruse. Après avoir commencé à former une toile d'une grandeur immense et du tissu le plus fin, elle nous dit :

Jeunes hommes qui sollicitez ma main, le grand Ulysse n'est plus ; mais réprimez votre impatiente ardeur jusqu'à ce que j'aie achevé un travail auquel je consacre tous mes instans : perdrais-je des fils préparés pour un devoir si pieux ? C'est le vêtement funèbre qui doit ensevelir un héros, le vieux Laërte, quand la parque fatale l'aura plongé dans le sommeil profond de la mort. Quels reproches n'essuierais-je pas de la part des femmes de la Grèce, si ce roi, qui fut jadis entouré de tant de richesses, était couché dans le tombeau sans avoir obtenu de ma main un linceul !

Telles furent ses paroles, et la persuasion entra sans peine dans notre âme généreuse. Le jour elle s'occupait à former ce grand voile ; la nuit, aux flambeaux, elle détruisait l'ouvrage de ses mains. Ainsi, durant trois années, elle éluda nos vœux, et sut en imposer aux Grecs. Mais les Heures ayant amené la quatrième année, une de ses femmes qui pouvait en être bien instruite,

nous dévoila cette ruse; nous la surprîmes qui rompait ce tissu fait avec art, et elle fut contrainte d'achever cet ouvrage malgré ses combats. Télémaque, apprend la résolution des chefs; que tous les Grecs la connaissent. Dis à ta mère de quitter ton palais, de suivre, pour le choix d'un époux, le sentiment de son cœur et la volonté d'un père. Si elle se propose de jouer plus longtemps les fils de la Grèce. — Nous admirons ses talens, son intelligence, et même ses stratagèmes, présens dont Minerve fut prodigue envers elle pour l'élever au-dessus de toutes les femmes dont le nom soit parvenu à notre oreille, et qui jadis firent par leur beauté l'ornement de la Grèce. Oui, Alcmène, ni Tyro, ni la célèbre Mycènes, n'auraient pu disputer à Pénélope le prix des talens et de l'artifice : mais elle en fait un usage fatal à elle-même; car, tant qu'elle nourrira les sentimens qu'un dieu, pour la perdre, mit dans son cœur, nous consumerons tes biens. Elle parviendra au faite de la gloire; mais tu auras à regretter les douceurs de l'abondance. Rien n'est plus certain; nous n'abandonnerons pas le seuil de ta maison, ni ne reprendrons le soin de nos domaines que nous n'ayons entendu de sa bouche le nom de son époux.

Antinoüs, repartit le sage Télémaque, ne me prescrivis point de bannir de ma maison celle qui me mit au jour, et qui m'allaita. Mon père a disparu : sait-on s'il est mort, ou s'il ne respire pas dans quelque terre éloignée? Suis-je en état, si

je repousse d'ici ma mère, de restituer à Icаре la riche dot de sa fille? A la vengeance dont userait envers moi mon père, s'il reparaissait, se joindrait celle des dieux : car ma mère, en quittant le seuil de mon palais, invoquerait les terribles Furies ; je serais en exécution à tous les hommes. Non, jamais cette parole ne sortira de mes lèvres. Nos sentimens et notre conduite allument-ils votre indignation? sortez de notre palais; allez jouir en d'autres lieux des délices des festins; dissipez, en vous recevant tour à tour, vos propres domaines. Si vous jugez qu'il vous est plus facile et plus avantageux de consumer les biens d'une maison qui est sans défense, poursuivez : mais j'adresse ma voix aux dieux immortels ; si jamais leur justice mesura le châtiment aux forfaits, périsse dans cette même maison, sans être vengée, votre race entière!

Ainsi parla Télémaque ; et deux aigles, envoyés par le dieu du tonnerre, s'élancent du sommet d'une montagne. Ils volent réunis ; les ailes étendues, immobiles, ils fendent les plaines de l'air avec l'impétuosité des vents : mais, arrivés au-dessus de l'assemblée, présage de mort, ils secouent leurs ailes en traçant de longs cercles dans l'espace immense des cieux, dardent leurs regards sur la multitude, se déchirent de leurs serres la tête et le cou ; et, prenant leur essor vers la droite au-dessus de la ville, ils disparaissent. L'assemblée entière, frappée du signe céleste, est muette de terreur, et songe aux revers que préparait l'avenir.

Alors un homme vénérable, blanchi par les ans, Halitherse, fils de Mastor, se lève. Parmi les plus anciens augures, aucun ne l'égalait dans l'art d'interpréter par le vol des habitans de l'air les arrêts de la destinée.

Citoyens d'Ithaque, dit cet homme sage, et vous surtout, amans de Pénélope, prêtez l'oreille à ma voix. Un terrible malheur va fondre sur vos têtes. Ulysse ne sera plus long-temps éloigné des siens; il s'approche, il médite le carnage de tous ses ennemis; parmi nous, habitans des murs fameux d'Ithaque, combien seront enveloppés dans cette ruine! Hâtons-nous donc, avant ce malheur, de réprimer la licence de ces chefs; qu'ils la répriment eux-mêmes, ils s'en féliciteront. Je parle, non en homme novice, mais en augure consommé dans son art. Ainsi se vérifiera ce que je prédis à ce héros le jour où les Grecs, et avec eux le sage Ulysse, monterent dans leurs vaisseaux tournés vers Ilion; je lui annonçai qu'il essuierait une longue suite d'infortunes, qu'il perdrait jusqu'au dernier de ses compagnons, mais qu'à la vingtième année, seul, méconnu de tous, il reparaîtrait au sein de ses lares. Nous touchons à l'entier accomplissement de cet oracle.

Vieillard, répond Eurymaque, cours dans ta maison prophétiser à tes enfans pour les garantir des malheurs dont l'avenir les menace. Quant à nous, ton oracle va être anéanti par le mien. Que d'oiseaux voltigent sous le soleil! tous sont-ils des interprètes certains de nos destinées? Ulysse a

péri dans une contrée lointaine. Plût aux dieux que tu eusses été précipité dans le même abîme ! tu ne nous fatiguerais pas ici d'éternels augures, et tu n'exciterais pas le courroux déjà si véhément de Télémaque, dans l'espoir d'obtenir un présent de sa main. Mais, je te le jure, et cette parole ne sera pas vaine ; si tu emploies l'expérience et les ruses de la vieillesse à séduire ce jeune homme par tes discours, si tu le rends plus farouche, tu ne feras que hâter sa perte ; et nous t'infligerons à toi, vieillard, la peine d'une forte amende, peine qui portera le tourment et la rage jusqu'au fond de ton âme. Télémaque doit n'écouter que moi. Qu'il engage Pénélope à rentrer dans la maison de son père ; qu'on y prépare son hymen ; suivie de la dot que mérite une fille si adorée, qu'elle se rende dans la demeure de son nouvel époux. Avant ce temps, je doute que les chefs renoncent à une poursuite inutile jusqu'à ce jour. Sache qu'il n'est personne qui nous fasse trembler, pas même Télémaque, encore que son courroux éclate en longs discours : et nous nous rions, ô vieillard, du vain augure sorti de ta bouche ; il ne fait que redoubler la haine que tu nous inspires. Nos festins ne seront point interrompus ; l'ordre et le repos seront bannis de la maison d'Ulysse : autant la reine s'obstinera à rebuter nos vœux, autant persévérons-nous à solliciter sa main ; nous la disputant, par admiration pour sa vertu, comme un prix rare et unique, nous laisserons s'écouler les jours dans l'attente de sa possession, sans que l'hymen,

remplissant des vœux naturels à l'homme, nous unisse à d'autres femmes de la Grèce qui seraient dignes de notre choix.

Le fils prudent d'Ulysse reprend la parole : Eurymaque, et vous tous, nobles rivaux, e'en est assez, je ne vous adresse plus à ce sujet ni prière, ni aucune parole; ma cause est désormais connue des dieux et des hommes. Je ne vous demande qu'un vaisseau et vingt rameurs qui m'ouvrent une route sur la mer. Je pars, je vais à Pylos et à Sparte pour apprendre des nouvelles d'un père qui m'est ravi comme pour toujours. J'interrogerai les hommes, je prêterai l'oreille à la renommée, cette voix de Jupiter, qui répand en tous lieux le nom et la gloire des mortels. Si mon père respire, je saurai encore braver tous les assauts, fût-ce durant une année entière. S'il est mort, s'il est inutile de le chercher sur la terre, je reviendrai au sein de ma patrie lui ériger un tombeau; j'allumerai les offrandes qui doivent accompagner la pompe de ses funérailles, et ma mère recevra un époux de ma main.

Après avoir ainsi parlé, il s'assied. L'ancien ami du sage roi d'Ithaque, Mentor, se lève. Ulysse, à son départ, lui recommanda ce qu'il avait de plus cher, et surtout le vieillard son père; il lui confia le soin de toute sa maison, ne doutant point qu'elle ne fleurît sous une garde si fidèle.

Habitans d'Ithaque, s'écrie cet homme plein de zèle, désormais que les rois chargés du sceptre, loin d'être justes, humains et généreux, soient

durs, inflexibles et barbares, puisqu'il n'y a pas un seul citoyen dans la nation qu'Ulysse a gouvernée, et pour laquelle il était un tendre père, qui ait conservé la plus légère trace du souvenir de ce héros ! Je ne m'indigne point que les superbes rivaux soient entraînés à des attentats par leur fol aveuglement ; ils exposent leur tête au trépas en dévastant la maison d'un chef dont ils se sont promis l'éternelle absence. Mon indignation tout entière éclate contre vous, ô citoyens assis en un lâche silence, vous qui, malgré votre multitude, n'osez réprimer, même par votre voix, ce petit essaim de persécuteurs.

Téméraire Mentor, vieillard insensé, interrompit Léocrite, fils d'Evenor, qu'oses-tu parler de réprimer nos entreprises ? Nous défions une multitude armée de nous bannir de ce palais et d'y troubler nos fêtes. Oui, dût le roi d'Ithaque, Ulysse lui-même, nous surprendre au milieu de nos festins, son épouse, qui ne demande aux dieux que son retour, en verserait des larmes amères ; s'il osait attaquer des ennemis si nombreux, il rencontrerait ici la mort. Tu viens donc de manifester ta démence. Que l'assemblée se dissipe, que chacun retourne à ses travaux. Halitherse et Mentor, amis anciens d'Ulysse, prépareront avec assez d'ardeur le départ de son fils : mais je pense qu'assis long-temps encore dans Ithaque, il continuera d'interroger tous les voyageurs, et n'entreprendra jamais cette route.

Il dit, et rompt l'assemblée. Le peuple se dis-

perse , chacun rentre dans sa maison : les chefs retournent au palais d'Ulysse. Télémaque se retire seul aux bords de la mer ; là , après que l'onde écumeuse a baigné ses mains , il implore Minerve : Entends ma voix , ô déesse , toi qui vins hier dans notre palais. Tu m'ordonnas d'aller à travers le noir empire de la mer m'instruire du sort d'un père dont je ne saurais plus supporter l'absence. Mais , hélas ! le puis-je ? Ce peuple , et bien plus encore ces chefs dont l'audace a franchi toutes les limites traversent mon entreprise.

A peine a-t-il parlé , que Minerve , semblable à Mentor par la stature , les traits et la voix , paraît à côté du jeune prince , et ces mots volent de ses lèvres : Télémaque , tu as dépouillé l'enfance , tu ne seras désormais ni imprudent ni timide. Si la sagesse accomplit , et l'inébranlable fermeté que ton père manifestait dans toutes ses actions et dans toutes ses paroles , a jeté de profondes racines dans ton âme , ton dessein ne sera pas stérile ; tu partiras. Si tu n'es pas le rejeton d'Ulysse et de Pénélope , glacé par la crainte , vaincu par les obstacles , tu n'accompliras point cette entreprise semée de périls. Il est vrai que les fils sont rarement l'image de leurs pères : ils les surpassent plus souvent en perversité qu'ils ne reproduisent leurs vertus sous un plus beau jour. Toi , tu ne seras désormais ni imprudent ni timide : la sagesse et le courage d'Ulysse respirent dans ton cœur. Nourris donc l'espoir d'un heureux succès ; méprise les projets et les manœuvres de tes ennemis ; aussi

insensés qu'injustes, ils ne soupçonnent pas le noir destin qui les menace, et qui va consommer en un jour leur perte entière. Rien ne doit retarder ton départ, cet objet de tes désirs. Moi-même, Mentor, l'ami le plus ancien de ton père, je veux te préparer un léger vaisseau, et t'accompagner. Va dans ton palais reparaitre hardiment aux yeux de ces chefs; fais les apprêts de ta route; remplis les urnes de vin et les outres du froment le plus pur, la vigueur de l'homme. Je rassemblerai des amis chargés de s'associer à tes périls. De nombreux navires vieux et neufs bordent nos rivages ceints de flots : le meilleur fixera mon choix; nous l'allons équiper et lancer à la vaste mer.

A la voix de la déesse, Télémaque ne s'arrête plus; il court vers le palais, le cœur agité de soins. La troupe superbe des rivaux était rassemblée sous le portique; ils dépouillaient les chèvres; les porcs fumaient sur les charbons embrasés. Antinoüs vient en souriant à la rencontre de Télémaque; et lui serrant la main: Illustre orateur, mais trop emporté, dit-il, laisse là les hautes actions et le faste des paroles; sans troubler ton cœur de soucis fâcheux, ne songe, comme avant ce jour, qu'à partager nos festins; prends en main la coupe. On se chargera du soin de préparer tout ce qu'il faut pour ton départ; tu auras un vaisseau et des compagnons fidèles, pour qu'un vol heureux et prompt te conduise dans la divine Pylos, où tu apprendras le destin de ton illustre père.

N'attendez-point, répond Télémaque, que je participe à vos festins odieux, hommes impies, et que, paisible spectateur de votre joie, je me livre au repos et aux plaisirs. Ne vous-suffit-il donc pas, ô persécuteurs de ma mère, qu'avant ce temps je vous aie laissé ravir la meilleure partie de mes biens? Je n'étais qu'un enfant; mais aujourd'hui que ma stature est formée, que je saisis les discours des sages, et que je les interroge; aujourd'hui que je sens croître mon courage en mon sein, je tenterai de conjurer votre perte, soit à Pylos, soit même dans ce palais. Je pars; aucun obstacle ne me détournera de mes desseins. Je pars sur un navire étranger; car, enrichis de mes dépouilles, vous jugez qu'il vous est plus utile que je ne possède ni vaisseau ni rameurs. En disant ces mots, il arrache sa main de celle d'Antinoüs.

Cependant on préparait le festin dans le palais. Les chefs ne cessaient de proférer la raillerie et l'injure. Quoi de plus manifeste? disait l'un de ces jeunes insolens; Télémaque a formé contre nous des projets de mort. Il va chercher des secours dans l'aride Pylos, ou à Sparte; ce désir le dévore. Peut-être court-il jusque dans la fertile Ephyre pour en rapporter des poisons mortels, qu'il jettera d'une main furtive dans nos coupes, et nous serons tous précipités dans les enfers.

Sait-on, dit un autre, si, exposé sur un frêle vaisseau, égaré par les tempêtes, il ne périra pas, comme Ulysse, loin de sa patrie? Par là que de

nouveaux soins il nous imposerait ! Il nous faudrait partager tous ses biens, céder son palais à sa mère et à celui qu'elle honorerait du nom de son époux.

Mais Télémaque descend dans de vastes appartemens, où étaient rassemblés les richesses de son père ; on y voyait de grands amas d'or et d'airain, des coffres précieux où se conservaient de superbes vêtemens. Ce même lieu renfermait des huiles odorantes ; le long du mur étaient rangées des urnes remplies d'un vin rare, devenu miel par les ans, nectar digne des immortels, et réservé pour Ulysse, si jamais ce héros, accablé du faix des infortunes, reportait ses pas dans son palais.

Des portes solides, à deux battans, fermaient cette enceinte. Près d'elles une femme veillait jour et nuit sur ces richesses ; c'était la fille d'Ops, la prudente Euryclée.

Télémaque l'appelle : Ma nourrice, dit-il, hâte-toi de puiser du vin le plus précieux après celui que tu conserves pour un infortuné, s'il échappe jamais aux malheurs et à la mort ; remplis-en douze urnes ; tu les scelleras avec soin : répands dans de fortes outres de la farine du plus pur froment ; tu en compteras vingt mesures. Mais renferme dans ton sein mon secret, et remets tout en mes mains ce soir dès que ma mère, retirée dans son appartement, sera livrée au sommeil. Je cours à Pylos et à Sparte pour apprendre, s'il se peut, des nouvelles de mon père.

A ces mots la fidèle Euryclée pousse des cris

douloureux, éclate en sanglots. O mon cher fils, dit-elle, pourquoi as-tu formé ce dessein fatal ? Iras-tu t'égarer seul et sans appui sur l'immense étendue de la terre, toi l'unique rejeton de Pénélope, et l'objet de toute notre tendresse ? Hélas ! il a péri le magnanime Ulysse, loin de sa patrie, chez un peuple inconnu. À peine seras-tu parti, que des pervers te dresseront des embûches mortelles, et se partageront toutes ces richesses. Demeure donc ici parmi nous, assis sur ton héritage ; te préservent les dieux de t'exposer aux hasards infinis de la mer indomptée et d'une vie errante !

Calme tes frayeurs, ma nourrice, répond Télémaque ; ce dessein n'est pas né sans la volonté des dieux. Mais jure-moi de cacher durant onze à douze jours mon absence à ma mère ; attends au moins qu'elle exige la présence de son fils, ou que d'autres l'aient instruite de ce départ. Je crains que la belle Pénélope ne se consume dans les larmes.

Il dit : la vieille Euryclée se lie solennellement au secret en attestant les dieux. Dès que le serment est sorti de ses lèvres, elle remplit les urnes de vin, fait couler dans les outres la fleur de farine. Télémaque rejoint dans la salle les amans de sa mère.

Minerve cependant est livrée à d'autres soins. Sous les traits de Télémaque elle parcourt la ville entière, choisit ceux qui doivent accompagner ce prince, ordonne à chacun d'entre eux de se rendre au rivage dès l'arrivée des ombres du soir.

Elle demande un vaisseau à Noémon, fils de Phronius; il l'accorde avec joie.

Le soleil termine sa course, et la nuit ombrage la terre. Aussitôt la déesse lance aux vagues le vaisseau léger, l'arme des agrès avec lesquels le navire le mieux équipé traverse les flots, et elle l'attache à l'extrémité du port. Déjà se rassemblent en foule autour d'elle les braves compagnons de Télémaque; Minerve anime chacun d'eux par ses leçons.

Elle fait plus, elle vole au palais d'Ulysse : là, au milieu de leur allégresse, elle épanche la vapeur du sommeil sur les yeux des princes. Ils portaient les coupes à leurs lèvres, elles tombent de leurs mains; ils ne peuvent prolonger le festin; assoupis, ils se hâtent de se rendre à leurs demeures; le sommeil accable leurs paupières.

Alors la déesse, prenant la forme et la voix de Mentor, appelle le jeune prince hors du palais : Télémaque, déjà tes compagnons, les rames à la main, sont assis dans le vaisseau, on n'attend que toi, partons.

Elle dit, et court au rivage; il suit la déesse d'un pas rapide. Arrivé au port, Télémaque trouve ses compagnons rassemblés près du vaisseau.

Amis, s'écrie-t-il avec feu, tout est préparé dans le palais pour la route; chargeons-en le navire. Ma mère, ainsi que tous les miens, ignore mon départ; je n'en ai confié le secret qu'à la prudente Euryclée.

En même temps il les conduit; ils volent,

prennent les urnes et les outres, et, selon l'ordre du fils d'Ulysse, les posent dans le navire. Télémaque y monte, précédé de Minerve, qui s'assied près du gouvernail ; il se place à côté de la déesse. On délie le vaisseau, on s'y élance, on occupe les bancs. Minerve fait élever de l'occident un vent favorable et impétueux qui parcourt le noir empire de la mer avec une voix sonore. Télémaque crie à ses amis d'élever le mât. Aussitôt le plaçant dans le creux profond de sa base, ils élèvent dans l'air le haut pin, l'affermissent avec des câbles, et tendent par de fortes courroies la voile éclatante : le vent se précipite au sein de la voile enflée ; les sombres vagues de toutes parts battent avec un grand fracas le navire qui prend l'essor ; il court sur les flots, et derrière lui disparaît la plage immense. Mais à peine l'ont-ils armé de ses agrès, que, tenant en main les coupes, ils offrent des libations à la troupe entière des immortels, et surtout à la fille auguste de Jupiter. Le vaisseau fend d'un vol heureux les ondes durant toute la nuit et jusqu'au lever de l'aurore.

FIN DU CHANT SECOND.

REMARQUES

SUR LE CHANT SECOND.

(Page 94. Sa main est armée d'un javelot.)

Ou cela était conforme à l'usage , ou Télémaque prenait cette précaution contre ses ennemis.

(*Ibid.* Il est suivi de deux chiens fidèles.)

Littéralement , « il n'est pas seul , deux chiens , etc. » La simplicité de ces temps héroïques est remarquable : les princes allaient sans suite. On voit le cas particulier qu'on faisait des chiens. Achille s'en servait pour la garde de son camp. Tobie partit avec le même cortège. Virgile nous offre la même peinture :

Nec non et gemini custodes limine ab alto
Procedunt , gressumque canes comitantur herilem.

ÆNEID. lib. VIII.

(*Ibid.* A l'œil attaché sur le jeune prince qui s'avance.)

Illam omnis tectis agrisque effusa juvenus
Turbaque miratur matrum , et prospectat euntem.

ÆNEID. lib. VII.

Virgile a fidèlement copié le tableau d'Homère. Chacun sentira l'effet du mot EUNTEM.

(Page 94. Le héros égyptien est le premier qui se lève.)

Il n'ignorait pas sans doute que Télémaque avait convoqué cette assemblée. Son dessein est d'insinuer à ce jeune prince qu'il a encore des amis. Cette adresse l'encourage, et lui épargne l'embarras où il aurait été s'il lui avait fallu prendre le premier la parole.

(Page 96. Non moins terrible.)

Littéralement : « plus terrible ». Ceci a révolté ; mais Télémaque n'était pas sûr de la mort d'Ulysse, et il pouvait envisager comme un malheur encore plus grand la perte de sa famille entière et de tous ses domaines.

(*Ibid.* Elle et la dot qui doit être son partage.)

On sait que, chez les anciens Grecs, l'époux formait la dot de celle qu'il épousait. Une foule d'exemples qu'offrent l'Iliade et l'Odyssée, prouvent qu'au temps d'Homère le père concourait avec l'époux pour former la dot de sa fille. Potter * observe que l'ancien usage ne subsista que dans les siècles les plus barbares ; dès que la Grèce commença à se polir, la fiancée fut dotée par ses parens, et c'est là ce qui la distingua principalement d'une concubine. La dot que donnait l'époux s'appelait ἰδύα ; et les richesses que la fiancée recevait de son père, et qui formaient aussi sa dot, παῖνα. J'ai trouvé dans Euripide plusieurs endroits où ces richesses s'appellent également ἰδύα.

(*Ibid.* Ils immolent, pour leurs festins, mes brebis, mes chèvres.)

Perrault, qui a voulu tourner ceci en ridicule, n'a pas

* Archæologia græca, lib. 4, cap. 11.

songé que les troupeaux étaient, en ces temps, la principale richesse des rois. Les prétendans étaient au nombre de cent huit, et ils vivaient, depuis plusieurs années, aux dépens de Télémaque.

(Page 96. Hélas! nous ne le pouvons.)

Madame Dacier a donné un sens forcé à ce vers, *λειτουργοί*, etc. Voyez les notes de Clarke et d'Ernesti. Le sens qu'elle a suivi est beau, mais je n'ai osé l'adopter. Télémaque, dans ce premier discours, ne veut qu'exciter la compassion des citoyens; il n'y fait point de menaces. Lorsque ensuite il s'adresse à ces chefs mêmes, il leur parle d'un ton menaçant, et éclate en imprécations. Le langage qu'il prend d'abord pourrait paraître faible, s'il était moins jeune, et s'il avait moins d'ennemis. Pope a changé une partie de tout ce discours à force d'y vouloir prêter de la grandeur. On ne voit point le sens des vers suivans dans Homère :

But come it will, the time when manhood grants
More pow'rful advocates than vain complaints.
Approach that hour! unsufferable wrong
Cries to the gods, and vengeance sleeps too long.

Perrault fait dire ici à Télémaque « qu'il ne se soucierait pas que d'honnêtes gens, tels que ses concitoyens, man-
« geassent ses bœufs, ses moutons, parce qu'il sait qu'ils les
« paieraient bien. » C'est là travestir un auteur. Télémaque suppose qu'il aurait plus à espérer, pour rentrer dans ses biens, de la justice des citoyens d'Ithaque que de celle des prétendans.

(Page 97. Au nom de Thémis.)

Les oracles de Thémis sont fameux : on croyait lui devoir les lois, qui sont le soutien du culte et de la société civile. Plusieurs ont dit qu'on portait la statue de Thémis dans les

assemblées du peuple. Le sens littéral du texte est que Thémis « forme et dissout les assemblées ». Jupiter était aussi censé présider aux assemblées : on lui donnait l'épithète d'*ἀγόμενος*.

(Page 98. Elle a eu recours à une autre ruse.)

Madame Dacier traduit : « Voici le dernier tour dont elle « s'est avisée ». On s'est plu à trouver de la coquetterie dans la conduite de Pénélope ; mais, d'un côté, elle ne pouvait favoriser les prétendants ; et, de l'autre, elle craignait, en les irritant, d'exposer la vie de son fils. Le respect que ces chefs témoignent pour sa vertu fait assez son apologie. *Φῆρος* est proprement un voile. J'ai, comme madame Dacier, conservé ici le mot de *TOILE*, parce qu'il est consacré à cette histoire, et qu'on dit « la toile de Pénélope », ce qui a même fait un proverbe. La finesse et la grandeur de ce voile marquent la longueur du temps que cet ouvrage demandait.

Au chant xxii de l'Iliade, Andromaque déplore que le corps d'Hector soit privé de semblables ornemens. La mère d'Euryale, dans Virgile, tient le même langage :

..... Nec te, tua funera, mater
 Produxi, pressive oculos, aut vulnera lavi,
 Veste tegehs, tibi quam noctes festina diesque
 Urgebam, et telâ curas solabar aniles.

ÆNEID. lib. ix.

(Page 99. Nous admirons ses talens..... présens dont Minerve fut prodigue envers elle.)

Je crois avoir saisi le véritable sens de ce passage d'Homère, qui n'est pas sans difficulté. Antinoüs, en rendant justice à Pénélope, mêle de l'ironie à ses louanges ; il lui donne principalement la palme de la ruse : on voit assez qu'il parle en homme irrité.

(Page 99. Que nous n'ayons entendu de sa bouche le nom de son époux.)

Eustathe s'est engagé ici dans de vaines subtilités; il s'épuise à chercher et à admirer dans les paroles du texte un sens prophétique qui désigne la mort de tous les prétendans.

(Page 100. De restituer à Icare la riche dot de sa fille.)

Lorsqu'on renvoyait une femme, il fallait rendre ses biens à son père.

(*Ibid.* A la vengeance dont userait envers moi mon père.)

Ces paroles peuvent aussi se rapporter à Icare; mais il est plus naturel de les rapporter à Ulysse, que Télémaque croit encore en vie.

(*Ibid.* Invoquerait les terribles Furies.)

Plusieurs passages des deux poèmes d'Homère, où il est dit que les pères invoquaient les Furies contre leurs fils, marquent la grande idée que les anciens avaient du respect que les enfans doivent à leurs pères et mères.

(*Ibid.* Les ailes étendues.)

Ce vol se fait sans agitation :

Celeres neque commovet alas.

ÆNEID. lib. v.

Ceux qui ont dit que ces aigles déchirent les têtes des prétendans tordent visiblement le texte. Jamblique dit qu'il a vu de ces oiseaux qui se déchirent eux-mêmes pour annoncer ce qui doit arriver. Cette opinion peut au moins expliquer le passage d'Homère. Voici l'interprétation allégorique de

tout ce prodige. Les deux aigles que Jupiter envoie, sont Ulysse et Télémaque; « ils volent réunis », cela marque le concert des desseins de ces deux chefs. Les autres traits désignent la violence de leur attaque: « ils volent vers la droite », c'est-à-dire, du côté de l'orient, présage heureux; « au-dessus de la ville », les prétendants ne seront pas seuls punis.

(Page 103. Et surtout le vieillard son père.

C'est le sens qu'admet Eustathe; la construction l'amène, et il est beau.

On observera non-seulement la variété qui règne dans tous ces discours, mais encore leurs gradations. Le discours d'Antinoüs est simple et tranquille; celui d'Enrymaque a plus de force; Léocrite, qui est plus concis, l'emporte encore en audace, puisqu'il rompt une assemblée qu'il n'a pas convoquée. On trouvera, par rapport à la force, la même gradation dans les discours de Télémaque, d'Haliétise et de Mentor. Rien de plus nerveux et de plus éloquent que l'entrée du discours de ce dernier. Madame Dacier a affaibli ce morceau, qu'elle a cru devoir adoucir. Voici comment elle traduit: « Qui est le roi qui voudra être modéré, clément et juste? qui est celui au contraire qui ne sera pas dur, emporté, violent, et qui ne s'abandonnera pas à toutes sortes d'injustices, lorsque, etc. »? Il y a beaucoup plus de force dans le tour que prend Mentor, et l'exagération est belle dans un mouvement de passion. Pope n'a pas cherché à l'adoucir:

O never, never more let king be just,
Be mild in pow'r, or faithful to his trust!
Let tyrants govern with an iron rod, etc.

Quant à l'endroit où se tiennent ces discours, on sait que dans Athènes, et en d'autres villes de la Grèce, il y avait des

places publiques nommées Βουλευτήρια, où l'on traitait les affaires.

On voit ici que Télémaque s'assied sur le trône de son père. Ulysse était absent depuis vingt années ; il faut donc que ce trône ait été, durant tout ce temps, à la même place.

(Page 104. Qu'oses-tu parler de réprimer.)

Madame Dacier et d'autres interprètes ont mal saisi le sens de ce passage. Voyez les notes d'Ernesti. *Εν δαιτί* veut dire « nous surprendre au milieu de nos festins. » Madame Dacier fait dire ici une grande ineptie à Homère : « Il n'est pas facile, » traduit-elle, de combattre contre des gens qui sont tous « jours à table, quoique vous soyez en plus grand nombre qu'eux. »

(*Ibid.* Mais je pense qu'assis long-temps encore dans Ithaque.)

Madame Dacier se contente de traduire ainsi : « Je pense « pourtant que ce voyage aboutira à attendre à Ithaque les « nouvelles dont on est en peine, et qu'on ne partira point. » Il y a plus d'ironie dans le texte. Plus bas, elle rend ainsi ce qu'Homère dit de la fermeté d'Ulysse : « Et comme il était « homme qui effectuait toujours ».

(Page 108. Ma nourrice.)

Enryclée n'avait pas nourri Télémaque, elle avait nourri Ulysse. Le mot *μαῖα* n'était souvent qu'une appellation honorable dans la bouche des jeunes gens. Alceste venant de mourir, un de ses enfans dit : *Μαῖα δὲ κατ'ὸ βιβηκεν*, EURIP.

(Page 109. Hélas ! il a péri le magnanime Ulysse.)

On voit bien que son dessein était de détourner Télémaque de ce voyage ; car, comme l'a dit le poète, c'est dans l'espoir

du retour d'Ulysse qu'elle gardait avec tant de soins les richesses de ce héros.

(Page 109. Mais jure-moi de cacher durant onze ou douze jours.)

Vu le désordre qui régnait dans le palais d'Ulysse, Pénélope, toujours retirée dans son appartement, pouvait bien être onze à douze jours sans voir son fils.

(Page 111. On délie le vaisseau, on s'y élance.) !

J'ai conservé la petite confusion qui règne dans cette peinture, et qui marque avec vivacité l'ardeur du départ.

(*Ibid.* Ils élèvent dans l'air le haut pin.)

A'τίπρωτ. Ce mot, qui termine la période, peint bien l'effort de ceux qui placent ce mât, et je n'ai pas négligé cette image.

(*Ibid.* Tenant en mains les coupes.)

Le texte ajoute, « remplies de vin ». *Επίστρωτας*, c'est-à-dire, « remplies jusqu'aux bords ». C'eût été manquer de respect aux dieux que de ne pas remplir les coupes : alors seulement les libations étaient « parfaites ».

FIN DES REMARQUES SUR LE CHANT II.

CHANT III.

LE soleil sortait du majestueux empire de la mer, et, gravissant vers la voûte éternelle des cieux, apportait la lumière aux immortels, et aux frères humains répandus sur la terre féconde, quand Télémaque et ses compagnons arrivent aux murs dont Nélée jeta les fondemens, à l'heureuse Pylos. Les habitans des neuf villes de cette contrée offraient sur le rivage, à Neptune couronné d'une chevelure azurée, une hécatombe solennelle de taureaux noirs. Assise sur des bancs de verdure, la multitude était partagée en neuf troupes ; chacune, composée de cinq cents citoyens d'une de ces villes, immolait neuf victimes. Déjà l'on avait goûté les entrailles, et l'on allumait les offrandes en l'honneur de ce dieu, lorsque ces étrangers arrivent : ils plient les voiles, entrent dans le port, attachent les câbles, et sortent du navire. Télémaque monte sur la rive, guidé par Minerve qui lui tient ce discours :

Télémaque, bannis de ton cœur la timidité de l'enfance. Tu n'as traversé la mer que pour apprendre le sort de ton père, pour savoir quelle destinée te l'a ravi, ou quelle contrée te le dérobe. Approche donc avec confiance du vénérable Nestor ; connaissons les avis que peut-être il te réserve : il faut que tu lui demandes la vérité. Il est le plus sage des mortels ; le mensonge ne sortira point de ses lèvres.

O Mentor, répond le jeune Télémaque, comment irai-je ? comment l'aborder ? Je n'ai encore aucune expérience dans l'art de parler avec sagesse. A mon âge peut-on sans crainte interroger ce vieillard ?

Tu trouveras dans ton cœur, dit la déesse, une partie de ton discours ; ce qui te manquera te sera suggéré par quelque divinité : car, n'en doute point, ô Télémaque, les dieux présidèrent à ta naissance, et tu es l'objet constant de leurs soins.

En même temps Minerve s'avance avec rapidité ; il la suit d'un pas égal aux pas de la déesse. Ils approchent de la nombreuse assemblée des Pyléens. Au milieu d'elle étaient assis Nestor et ses fils : on préparait autour d'eux le festin ; les uns couvraient les dards de la chair des victimes ; d'autres les tenaient sur les flammes. A l'aspect des deux étrangers, on accourt vers eux en foule, on les salue, et on les invite à se placer. Le fils de Nestor, Pisistrate, se précipite avec le plus d'ardeur à leur rencontre ; il prend la main de l'un et de l'autre, les conduit au lieu du festin, et les fait asseoir, entre son père Nestor et son frère Thrasy-mède, sur de molles et douces peaux étendues le long des sables du rivage : il leur offre une part des entrailles des victimes, verse le vin dans une coupe d'or ; et la présentant avec respect et affection à la fille du dieu qui lance le tonnerre :

Etranger, dit-il, invoque Neptune, le roi de l'Océan, car vous rencontrez ici sa fête solennelle. Après que tu lui auras fait des libations et adressé

des prières, remets la coupe odorante à ton compagnon pour qu'il accomplisse le même devoir. Sans doute il se plaît à offrir des hommages aux dieux ; quel mortel ne doit implorer leur secours ! Plus jeune que toi, il paraît être de mon âge ; reçois donc avant lui la coupe sacrée. En disant ces mots, il dépose la coupe remplie de la douce liqueur du vin entre les mains de la déesse.

Minerve est satisfaite de la sagesse de ce jeune homme qui rend à l'âge un tribut de respect. Elle implore aussitôt le roi des ondes : O toi dont les bras ceignent la terre, puissant Neptune, dit-elle, ne dédaigne pas d'exaucer nos prières. Elève au faite d'une gloire immortelle Nestor et ses fils ; répands sur tous les Pyliens, en faveur de ce pompeux sacrifice, les dons les plus fortunés : et accorde-nous aussi, à Télémaque et à moi, la satisfaction de voir combler les vœux qui ont fait voler notre vaisseau sur ces bords.

Telle est sa prière ; elle-même l'accomplit, et remet à Télémaque la coupe arrondie et superbe. Le fils d'Ulysse adresse à Neptune les mêmes vœux. La flamme a bruni les chairs des victimes ; on retire les dards ; les portions sont distribuées, et l'on se livre au festin. Après qu'il est terminé, le vénérable Nestor parle en ces mots : Maintenant que nos hôtes ont participé à la joie de ce festin, il convient de les interroger sur leur nom. Parlez, ô étrangers : qui êtes-vous ? de quels bords vous êtes-vous élancés sur les plaines humides ? Est-ce un soin public ou particulier qui

vous y entraîne, ou seriez-vous toujours errans sur les mers à l'exemple de tant de nautonniers qui, affrontant la mort, apportent la guerre et le deuil à tous les peuples?

Alors le jeune prince s'anime d'une noble confiance que Minerve lui inspire ; elle veut qu'en interrogeant le vieillard sur l'absence d'un père, il déploie sa sagesse, et acquière une grande renommée parmi les hommes. O fils de Nélée, Nestor, toi dont s'honorent le plus les Grecs, tu veux savoir qui nous sommes ; je vais te le dire. Nous venons de l'île d'Ithaque qu'ombrage le mont Née ; ce qui m'amène est moins un soin public qu'un devoir filial, un intérêt qui regarde ma personne et ma maison. Je cours dans le désir d'apprendre le destin d'un père dont la renommée remplit l'univers, ce magnanime Ulysse poursuivi du malheur, et qui, jadis soutenu de toi, renversa la fameuse Troie. Nous savons où subit sa perte fatale chacun de ceux qui combattirent devant ces murs et qui furent victimes du sort. Jupiter a mis un voile épais sur la fin de ce héros ; aucun mortel n'a pu encore nous dire comment il nous a été ravi. Est-il tombé sous l'effort de nombreux assaillans ? a-t-il été englouti par les gouffres d'Amphitrite ? on l'ignore. Je viens donc embrasser tes genoux ; que ta bouche me fasse le triste récit de son trépas, soit que tes yeux en aient été les témoins, soit que tu l'aies appris de quelqu'un de ceux dont les pas errans parcourent la terre. Hélas ! sa mère en lui mit au jour

le mortel le plus infortuné. Que là compassion ni aucun égard ne t'engage à me flatter; raconte-moi fidèlement ce qui t'est connu : et si jamais, selon sa parole qui était sacrée, le généreux Ulysse mon père te servit par son éloquence et par sa valeur devant les remparts de Troie, où vous souffrites, ô Grecs, tant de revers, je te conjure de t'en retracer aujourd'hui la mémoire; dis-moi tout ce que tu sais de sa destinée.

O mon fils, répond le vieillard, combien tu renouvelles en moi le souvenir des calamités que soutinrent loin de leur patrie les enfans indomptés de la Grèce, soit dans les courses où, pour nous enrichir par la dévastation de villes nombreuses, nous affrontions les noires tempêtes partout où nous guidait l'ardent Achille, soit dans les combats que nous livrions autour des murs de Troie, tombe immense de tant de héros ! là est étendu Ajax, un guerrier tel que Mars ; là reposent Achille, et Patrocle que la prudence égalait aux dieux ; là reposent aussi les cendres de mon cher fils, ce fils plein de valeur et décoré de toutes les autres vertus, mon Antiloque, l'un des premiers à la course et dans les combats. Nous avons éprouvé bien plus de malheurs encore ; quel mortel pourrait les raconter ? Quand tu resterais ici cinq, même six années, à m'interroger sur ces fameux revers des héros de la Grèce, las de ce triste récit, tu partirais avant qu'il fût épuisé. Pour accabler l'ennemi que nous tenions bloqué, nous fîmes, durant neuf années entières, tout ce que peuvent

et la valeur et la ruse ; à peine Jupiter daigna-t-il enfin couronner nos efforts. Dans ce long intervalle, jamais aucun de nos guerriers n'osa seulement avoir la pensée d'être en prudence l'égal du grand Ulysse ; tant étaient nombreux et surprenans les stratagèmes belliqueux qu'enfantait ce héros, ton père. Oui, tu es son fils : frappés de surprise, mes yeux ne peuvent te quitter ; je crois l'entendre lui-même, et l'on s'étonne de trouver dans un si jeune âge tant de conformité avec les traits et la sagesse d'Ulysse. Tant que nous occupâmes les bords troyens, Ulysse et moi nous ne différions jamais d'avis, ni dans les assemblées du peuple, ni dans le conseil des rois ; et comme si une seule âme nous eût gouvernés, nos desseins, dictés par la prudence, conspiraient à la félicité des Grecs. Mais, lorsque nous eûmes abattu la ville superbe de Priam, et que nous fûmes prêts à rentrer dans nos vaisseaux, le corps de l'armée (ainsi le voulurent les dieux) se partagea, présage des malheurs que Jupiter se préparait à semer sur notre route. Tous nos chefs n'avaient pas observé les lois de la justice et de la piété ; c'est là ce qui les précipita en foule à leur perte. Ils avaient irrité Pallas, fille redoutable de Jupiter ; animée d'une fureur vengeresse, elle alluma la discorde entre les Atrides, assez imprudens pour convoquer une assemblée générale lorsque le soleil allait finir sa course. Les fils de la Grèce, au mépris de la décence, accoururent au sortir de leurs banquets, et chargés des vapeurs

du vin; c'est alors que se débattit le sujet important de leur départ. Ménélas voulait que toute l'armée traversât la mer et revolât dans ses foyers. Agamemnon voulait retenir l'armée sur ces bords, pour apaiser par des hécatombes le terrible courroux de Pallas : aveugle ! il ne savait pas qu'on répandrait en vain le sang des victimes ; un moment ne fléchit point le cœur irrité des immortels. Les deux chefs éclatent en de grands débats, les Grecs furieux se lèvent, mille cris ébranlent la voûte céleste ; l'armée se divise. Nous passons cette nuit dans un sommeil troublé par une sombre haine : hélas ! Jupiter nous préparait d'affreux malheurs. Dès l'aurore, la moitié de l'armée, avec Ulysse et moi, lance à la mer ses vaisseaux, les charge d'un riche butin, y conduit les captives : soumise aux ordres d'Agamemnon, l'autre reste sur ces bords. Nous volons sur les ondes ; un dieu aplanit devant nous la mer immense. Arrivés à Ténédos, et n'aspirant qu'à revoir nos demeures, nous sacrifions à la troupe céleste ; mais l'inflexible Jupiter trouble nos projets et nous livre une seconde fois à la discorde. Ulysse, avec ses troupes, le prudent Ulysse tourne ses vaisseaux et court satisfaire les vœux d'Agamemnon. Moi, je poursuis ma prompte retraite, accompagné de nombreux navires, et prévoyant les malheurs qui allaient accabler les Grecs. Le fils de Tydée, ce disciple de Mars, se retire ainsi que moi, anime les siens au départ. Ménélas vient le dernier et nous joint à Lesbos. Là nous délibérons s'il fallait

prendre notre route au-dessus de Chio , entre ses rochers et l'île de Psyria , en la gardant à notre gauche , ou côtoyer la première à son bord opposé , entre elle et le pied de l'orageux Mimas. Nous demandons un signe aux dieux , qui nous ordonnent de fendre la pleine mer et de voguer vers l'Eubée. Un vent impétueux s'élève ; nos vaisseaux , d'un cours heureux et rapide , franchissent le liquide élément , sont portés , au milieu de la nuit , à Géreste , où , charmés d'avoir mesuré la vaste mer , nous faisons fumer sur le rivage des offrandes solennelles de nombreux taureaux en l'honneur de Neptune. Le vent que nous avaient envoyé les dieux , soufflant sans se ralentir , Diomède , le quatrième jour , arrête ses vaisseaux aux rives d'Argos , et Pylos est le terme de ma course.

Voilà , ô mon cher fils , quel fut mon retour. Tu vois que dans ma route je n'ai guère pu savoir ceux qui furent sauvés , ni ceux qui périrent. Ce que j'ai appris depuis que mes jours coulent dans ces paisibles demeures , il est juste que tu en sois instruit.

Les invincibles Thessaliens , conduits par l'illustre fils du magnanime Achille , sont rentrés heureusement dans leur patrie. Le fameux rejeton de Péan , Philoctète , jouit du même bonheur. Idoménée , sans que la mer lui ait ravi un seul de ses compagnons , a ramené dans la Crète ceux qu'avait épargnés la guerre. Quant à l'aîné des Atrides , malgré la distance des lieux , vous avez

sans doute appris par la renommée son retour dans son royaume, et les pièges d'Egisthe qui le firent indignement périr ; mais le scélérat a payé chèrement ce forfait. Heureux qui laisse dans son fils un vengeur ! Celui d'Agamemnon a puni le perfide assassin qui lui ravit un père si illustre. Toi aussi, mon fils (car la noblesse de tes traits et de ta stature frappe mes regards), oppose aux périls un cœur inébranlable pour que ton nom soit révééré des races futures.

O fils de Nélée, Nestor, l'honneur des Grecs, répond le sage Télémaque, Oreste, en punissant Egisthe, a exercé une vengeance aussi juste qu'éclatante ; sa gloire, célébrée dès son vivant dans toute la Grèce, sera l'objet des chants de la postérité la plus reculée. Ah ! que le ciel ne me donne-t-il assez de force pour punir ainsi l'insolence des chefs qui, me couvrant d'outrages, trament notre ruine ! Mais il ne nous a pas destinés, mon père et moi, à tant de félicité ; je dois me soumettre à l'indignité de mon sort.

Cher ami, reprend le vieillard, puisque tu m'en retraces le souvenir, la renommée parle beaucoup de la foule qui assiège ta mère, qui t'impose des lois dans ta maison, et te dresse des pièges funestes. Dis : te serais-tu soumis volontairement à ce joug ? ou la voix d'un oracle t'aurait-elle rendu l'objet de la haine de ton peuple ? Ne désespère pas cependant que ton père lui-même, seul, ou secouru de toute la Grèce, ne vienne un jour punir avec éclat ces violences. Si Minerve

daignait t'accorder la protection signalée dont elle honora le fameux Ulysse dans les champs troyens, où nous souffrîmes tant de maux (non, jamais à mes regards les dieux ne témoignèrent si ouvertement leur bienveillance aux mortels ; Minerve, sans nuage, était toujours à côté de ce héros) ; si elle daignait t'accorder le même amour, ah ! cette troupe serait bientôt occupée d'autres soins que de projet d'hyménée.

O vieillard, dit Télémaque, jamais ne se réalisera l'espoir dont tu me flattes ; je ne reverrai point mon père ; tu m'ouvres un trop heureux avenir ; il me plonge dans le ravissement, et m'ôte la parole. Non, quand même les dieux voudraient nous accorder leur secours, je douterais encore que nous parvinssions à ce comble de félicité.

Télémaque, quel mot est sorti de tes lèvres ! interrompt la déesse. Sache qu'il est facile aux dieux de tirer un mortel des lieux les plus éloignés où le sort l'égare, et de le conduire dans sa terre natale. Si Ulysse, après avoir passé de revers en revers, voyait luire la journée de son retour, et jouissait enfin du repos, ne serait-il pas bien plus heureux qu'Agamemnon que la destinée ramène sans obstacle dans sa patrie, mais qui ensanglante ses foyers par la trahison d'Égisthe et d'une femme criminelle ? Il n'est que la loi commune du trépas à laquelle les dieux mêmes n'ont pas le pouvoir d'arracher le mortel qui leur est le plus cher, quand la Parque inexorable l'a plongé dans le long sommeil du tombeau.

Mentor, n'en parlons plus, dit Télémaque, malgré l'intérêt qu'y prend notre douleur. Le retour de ce héros n'est plus qu'un songe heureux ; les dieux, depuis long-temps, l'ont précipité au noir séjour des ombres. Je désire en ce moment d'interroger sur un autre sujet Nestor qui surpasse en justice et en prudence tous les hommes, qui a régné sur trois générations, et qui est à mes yeux l'image des immortels. O Nestor, fils de Nélée, fais-moi un récit fidèle de la mort d'Agamemnon. Comment a péri ce roi de tant de peuples ? par quels pièges le perfide Égisthe a-t-il abattu celui qu'il était si loin d'égaliser en grandeur et en courage ? Où donc était alors Ménélas ? n'était-il point dans la Grèce ? ou portait-il ses pas errans dans un climat étranger ? et son absence enhardit-elle l'assassin à frapper ce coup terrible ?

Mon fils, lui répond Nestor, je vais t'instruire de ces événemens. Tu soupçonnes avec raison ce qui favorisa ce forfait. Ah ! si Ménélas, rentrant à son retour de Troie dans le palais des rois, eût trouvé Égisthe en vie, personne ne lui eût même accordé quelque peu de sable pour sépulture : mais (juste récompense de l'énormité de ses crimes !) les animaux voraces du ciel et de la terre eussent dévoré le cadavre de l'assassin, jeté loin de la ville dans un champ désert, et il n'eût reçu d'aucune de nos Grecques un tribut de larmes. Tandis que, sous les remparts d'Ilion, nos jours s'écoulaient dans les combats, le lâche, caché dans un coin de la guerrière Argos, avait tout le

loisir de corrompre par le miel de ses paroles l'épouse d'Agamemnon. D'abord Clytemnestre eut horreur de ses desseins odieux. Née avec des sentimens élevés, elle avait auprès d'elle un de ces sages révérends, un chantre divin auquel Agamemnon, à son départ, avait confié le soin de veiller sur son épouse. Mais, lorsque les destins voulurent qu'Égisthe fût enlacé dans des rets funestes, il transporta cet élève des dieux dans une île inhabitée où il l'abandonna aux vautours. Alors l'amant emmena sans peine l'amante dans son palais. Parvenu, contre toute espérance, au comble de ses vœux criminels, combien il profana les autels par de pompeux sacrifices ! combien il appendit d'or et de richesses précieuses aux murs de tous les temples !

A notre retour de Troie, Ménélas et moi, unis d'une intime amitié, nous voguâmes ensemble jusqu'au bord sacré de Sunium, pointe de l'Attique. Là, Apollon perça de ses flèches invisibles le pilote de Ménélas, le fils d'Onétor, Phrontis tenant le gouvernail du vaisseau qui courait sur les ondes, Phrontis supérieur à tous les hommes dans l'art de guider un navire quand les tempêtes bouleversaient les flots. Quoique impatient de terminer sa route, Ménélas s'arrêta pour rendre à son compagnon les honneurs funèbres. Rembarqué, un vol impétueux le porta jusqu'au mont élevé de Malée. Mais le dieu du tonnerre multiplie les infortunes sur la route de ce chef ; il déchaîne contre sa flotte les vents tumultueux, roule des vagues

enflées, énormes, telles que de hautes montagnes. En un moment ses vaisseaux sont dispersés, la plupart sont poussés vers la Crète, où les Cydoniens entourent les eaux du Jordan. Il est à l'extrémité de Gortyne un rocher lisse, escarpé, qui s'avance au milieu des sombres vapeurs de la mer; l'autan porte vers la gauche, près de Pheste, les ondes amoncelées; la pointe du roc brise l'effort des vagues immenses. C'est là que heurtent ces vaisseaux; c'est là que, précipités par les flots, ils sont fracassés, couvrent le rocher de leurs débris : les hommes échappent avec peine à la mort. Cependant cinq navires de cette flotte sillonnent de leur proue azurée le fleuve Égyptus, où ils sont jetés par le vent et l'onde.

C'est lorsque Ménélas, errant avec ses vaisseaux en des climats étrangers, amassait des trésors, qu'Égisthe commet le sinistre attentat par lequel périt, dans leur palais, l'un des Atrides, et qu'il soumet à son joug le peuple de ce roi. Il règne durant sept années sur la riche Mycènes. Enfin vient d'Athènes la vengeance; Oreste reparait : il purge la terre du perfide assassin qui lui ravit un père illustre; et honorant de funérailles une mère abhorrée et le plus lâche des hommes, il donne le festin public qui en termine la pompe. Ce jour-là même arrive le brave Ménélas avec autant de richesses qu'en pouvaient porter ses vaisseaux.

Toi, ô mon ami, garde-toi d'égarer trop longtemps tes pas loin de tes foyers, et n'abandonne point ta maison et tes biens aux plus pervers des

mortels ; crains qu'en ton absence ils n'achèvent de te dépouiller de ton héritage , et que ta course ne tourne qu'à ta ruine.

Cependant mes avis , mes leçons t'y exhortent : rends-toi chez Ménélas , qui , contre son espoir , vient d'arriver de contrées lointaines , emporté par les tempêtes au milieu d'une mer dont les habitants même de l'air pourraient à peine revenir dans une année , mer aussi périlleuse qu'immense. Pars avec ton navire et tes compagnons. Ou ne veux-tu pas traverser les ondes ? voici mon char et mes chevaux , voici mes fils qui te conduiront dans la superbe Lacédémone où règne le blond Ménélas. Va l'interroger ; conjure-le de t'apprendre la vérité : il ne proférera point le mensonge , sa prudence est consommée.

Comme il achevait ces mots , le soleil se plonge dans l'Océan , et la nuit répand ses ombres sur la terre. O vieillard , dit alors Minerve , tes lèvres sont l'organe de la sagesse. Mais séparez les langues des victimes ; prenez en main les coupes ; faites des libations à Neptune et à tous les dieux , et allons goûter le sommeil dont l'heure approche ; l'astre du jour ne nous envoie plus ses rayons. La décence ne permet pas de prolonger les festins consacrés aux immortels.

Ainsi dit la fille de Jupiter ; ils sont dociles à sa voix. Les hérauts versent l'eau sur les mains des chefs ; des jeunes gens , après avoir commencé les libations , portent de toutes parts les coupes remplies ; la flamme consume les langues des vic-

times ; tous se lèvent , et le vin coule en l'honneur des immortels. Dès que ce devoir est accompli , et qu'à son gré on s'est abreuvé de cette liqueur , Minerve et Télémaque veulent s'éloigner et se rendre à leur navire.

Mais Nestor les retenant , et s'abandonnant au feu du courroux : Me préservent Jupiter et tous les dieux , s'écrie-t-il , de permettre que vous me quittiez pour vous retirer dans votre vaisseau ! Suis-je le plus indigent des Pyléens ? et ma maison ne peut-elle offrir aux étrangers , ni à moi-même , des vêtemens et un lit où l'on goûte mollement le repos ? N'abonde-t-elle pas en robes précieuses et en tapis de pourpre ? Tant que je vivrai , je souffrirai moins encore qu'un hôte aussi chéri que le rejeton du grand Ulysse passe la nuit sur le tillac de son navire ; et , lors même que je ne serai plus , ne laisserai-je pas mes fils dans mon palais pour exercer envers tous ceux qui s'y rendront les devoirs de l'hospitalité ?

J'approuve tes paroles , ô vieillard que j'aime , dit Minerve ; Télémaque doit t'obéir , rien n'est plus convenable. Qu'il te suive à cet instant , et jouisse du repos dans ta demeure. Permits que je retourne à mon vaisseau , afin de soutenir le courage de ceux qui nous ont accompagnés , et leur donner mes ordres. Je puis me glorifier d'être le seul vieillard dans cette troupe , composée de compagnons d'âge du magnanime Télémaque , qui le suivirent par amitié. Je reposerai la nuit dans ce vaisseau : dès l'aurore je pars pour me

rendre au pays des valeureux Caucons , où je dois réclamer une dette considérable et ancienne. Toi, dont la maison recueillera le rejeton d'Ulysse , fais-le conduire à Sparte par l'un de tes fils, sur un char attelé de tes plus forts et plus agiles coursiers.

En même temps la déesse disparaît avec la rapidité de l'aigle. Tous les assistants sont immobiles de surprise ; le vieux Nestor admire ce prodige ; et prenant la main de Télémaque : O mon fils , dit-il , tu seras par ta valeur et par tes vertus l'honneur de ta race , toi qui , si jeune encore , as les dieux pour compagnons de tes pas. C'est ici la fille de Jupiter , l'invincible Pallas , qui distingua ton père de tous les Grecs. O grande déesse, sois-nous propice , comble-nous de gloire et de bonheur , moi, mes fils, ma vertueuse épouse : je te sacrifierai une génisse d'un an , au front majestueux , qu'aucune main n'aura conduite sous le joug ; je te la sacrifierai , et l'or éclatera autour de ses cornes naissantes. Telle est sa prière ; la déesse l'exauce.

Cependant le vénérable Nestor , à la tête de ses fils et de ses gendres , marche vers son palais. Entrés dans l'auguste demeure du roi , ils se placent avec ordre sur des trônes et des sièges. A l'arrivée de ses fils, le vieillard tenait en main la coupe, et mêlait au cristal d'une eau pure un vin délicieux , gardé avec soin dix années, et dont une esclave venait d'ouvrir l'urne odorante. Nes-

tor prépare ce breuvage , et fait des libations accompagnées de prières en l'honneur de la fille du dieu armé de l'égide.

Chacun remplit ce devoir, porte la coupe à ses lèvres , et va dans sa retraite chercher les douceurs du sommeil. Le roi de Pylos place le fils du grand Ulysse , Télémaque , sous le portique sonore : on lui a préparé un lit que partage le chef des guerriers , le plus jeune des fils de Nestor , Pisistrate , qui seul d'entre eux n'a point encore de compagne. Le vieillard , avec la reine son épouse , goûte le sommeil dans un asile paisible du palais.

Lorsque la fille du matin , l'Aurore aux doigts de rose , paraît dans les cieux , le magnanime Nestor se lève ; et , sortant de sa demeure , va s'asseoir devant les hautes portes du palais sur des pierres blanches , polies avec soin , et aussi luisantes que des parfums huileux. Jadis Nélée assis y dictait ses arrêts dont la sagesse l'égalait aux dieux : mais , vaincu par la parque , il est dans les enfers ; et maintenant le guide des Grecs, Nestor , tenant le sceptre , occupe cette place. Sortis de leurs appartemens , ses fils nombreux et tels que les immortels, Echéphron , Stratie , Persée , Arétus et Thrasymède , se rassemblent autour du vieillard ; le sixième de ses fils et l'émule des héros , Pisistrate , les joint : ils amènent Télémaque aussi beau qu'une divinité , et le placent auprès de leur père , qui prend la parole :

Hâtez-vous, mes fils, de seconder mes désirs ; je dois accomplir mon vœu et me rendre Minerve propice : car hier, je n'en puis douter, elle daigna participer à la fête de Neptune. Que l'un de vous aille dans mes campagnes ordonner au pasteur de conduire ici sans délai la plus belle de mes génisses ; qu'un autre coure au rivage et m'amène tous les compagnons de Télémaque, n'en laissant que deux pour garder le navire ; toi, appelle l'industriel Laërce pour que l'or entoure les cornes de la victime. Vous cependant, restez auprès de moi ; dites aux esclaves de former les apprêts du sacrifice et d'un festin solennel ; qu'ils apportent des sièges, du bois, et l'eau pure des fontaines.

Il dit : tous exécutent ses ordres. La génisse est amenée des champs ; les compagnons de Télémaque viennent du navire ; Laërce arrive tenant en main les instrumens de son art, l'enclume, le marteau et de belles tenailles. Pallas vient honorer de sa présence le sacrifice. Le roi de Pylos met l'or entre les mains de Laërce, qui le prépare et en décore les cornes de la génisse : la déesse reçoit cette offrande avec satisfaction. Stratie et le noble Echéphron conduisent par les cornes l'animal mugissant : Arétus sort du palais, apportant d'une main un vase ciselé plein d'eau lustrale, et de l'autre, dans une corbeille, l'orge sacrée : armé de la hache aiguë, le belliqueux Thrasymède est à côté de la victime, prêt à la

frapper ; Persée se prépare à recevoir le sang dans une urne profonde. Le vieux Nestor , après avoir répandu sur la génisse l'eau lustrale et posé l'orge sacrée , adresse à Minerve un grand nombre de vœux , et , pour prémices , jette dans le feu le poil enlevé du front de la victime.

Alors le fils de Nestor , le généreux Thrasymède , frappe ; la hache sépare les tendons du cou , la vigoureuse génisse se précipite à terre. Les filles de Nestor , ses brus , et sa femme , l'aînée des filles de Clymène , la vénérable Eurydice , font retentir de leurs cris et de leurs vœux la voûte céleste. Cependant de nombreuses mains soulèvent la victime ; le prince des jeunes hommes , Pisistrate , l'égorge ; le sang à noirs bouillons coule dans l'urne ; l'animal retombe , et la vie l'abandonne. Les assistans s'empressent à le partager ; ils séparent les parties consacrées à l'offrande , et les couvrent de graisse et de lambeaux sanglans des membres de la victime. Le vieillard allume l'offrande , il la rougit de libations de vin. Armés de longs dards à cinq rangs , de jeunes hommes l'entouraient. L'offrande consumée , on goûte les entrailles , et , partageant le reste de la victime , on en couvre ces dards qu'on présente aux flammes.

Cependant Télémaque est conduit au bain par la belle Polycaste , la plus jeune des filles de Nestor. Elle répand sur lui une eau pure , des parfums précieux , et le revêt d'une fine tunique et d'un

manteau éclatant. Il sort du bain semblable aux immortels, et va se placer près du pasteur des peuples, le sage Nestor.

On s'assied, chacun participe au festin. De jeunes hommes d'un port distingué se lèvent et font couler le vin dans les coupes d'or. Le repas terminé, le roi de Pylos donne ses ordres : Mes fils, amenez, en faveur de Télémaque, mes coursiers à la superbe crinière, et attelez-les à mon char pour qu'il franchisse promptement sa route.

Il parle, et ils obéissent. Les rapides coursiers sont attelés en un moment. Une fidèle esclave met dans le char le pain, le vin, et des alimens tels que ceux qu'on destine aux rois favoris de Jupiter. Télémaque monte sur le char; le chef de la jeunesse, Pisistrate se place à côté de lui, et, prenant les rênes, touche du fouet les coursiers, qui, se précipitant avec ardeur loin de ces lieux, abandonnent les hauts murs de Pylos, et volent dans la campagne. Ils secouent tout le jour le frein dans leur ardente course. Le soleil disparaît, et les routes sont obscurcies du voile de la nuit lorsque ces chefs arrivent à Phères, dans le palais de Dioclès, fils d'Orsiloque, né du fleuve Alphée. Ils y goûtent le sommeil, et Dioclès les reçoit avec tous les honneurs de l'hospitalité.

Dès que les roses de la matinale Aurore ont rougi les cieux, ils ont attelé leurs coursiers, et sont remontés sur leur char qui roule à grand bruit hors du long portique. Pisistrate anime les

jumens; elles s'élancent avec une nouvelle ardeur dans la carrière; et tel a été leur vol impétueux, qu'elles arrivent dans les campagnes fertiles de la Messénie, terme de leur course, au moment où la nuit répandait ses ombres sur la face de la terre.

FIN DU CHANT TROISIÈME.

REMARQUES

SUR LE CHANT TROISIÈME.

(Page 120. La multitude était partagée en neuf troupes.)

NEUF villes étaient soumises à Nestor. Voyez le dénombrement des vaisseaux dans l'Iliade. Chaque ville, selon la coutume, avait fourni neuf taureaux pour ce sacrifice ; chaque troupe était formée de citoyens d'une de ces villes. On croit qu'il y avait là un temple de Neptune Samien. Le taureau était consacré à Neptune à cause du mugissement des flots.

Le poëte ouvre ici une nouvelle scène, et il ne nous ramènera aux prétendans qu'à travers une foule d'agréables épisodes. Neptune écartait Ulysse de sa patrie. Il est remarquable que le fils de ce héros, en arrivant à Pylos, participe à un sacrifice qu'on offrait à cette divinité. Rien de plus touchant que de voir Télémaque implorer Neptune en cette occasion.

(*Ibid.* Déjà l'on avait goûté les entrailles.)

Cet usage faisait partie du sacrifice : *coutra* est le terme propre ; car, pour que chacun eût sa part des entrailles, il fallait les partager en menus morceaux. Moïse avait ordonné aux Juifs de dévorer l'agneau pascal tout entier, la tête, les pieds et les intestins.

(Page 121. Tu trouveras dans ton cœur.)

Minerve veut qu'en comptant sur le secours des dieux, il ne néglige pas celui qu'il peut tirer de lui-même.

(Page 121. Au milieu d'elle était assis Nestor et ses fils.)

C'est aussi au milieu de la cérémonie d'un sacrifice qu'Enée arrive chez Evandre.

Fortè die solemnem illo rex Arcas honorem
Amphitryoniadæ magno divisque ferebat,
Ante urbem in luco. Pallas huic filius unà,
Unà omnes juvenum primi, pauperque senatus,
Thura dabant; tepidusque cruor fumabat ad aras.

ÆNEID. lib. VIII.

(Page 155. Le fils de Nestor, Pisistrate, se précipite avec le plus d'ardeur.)

Ce jeune prince, qui doit jouer un rôle dans le poème, paraît d'abord sur la scène, et le poète lui donne un caractère intéressant. L'Odyssée est remplie de traits de morale, mais souvent elle y est mise en action.

(*Ibid.* Étranger, dit-il, invoque Neptune..... car vous rencontrez ici sa fête.)

Pisistrate lui dit cela comme une chose heureuse pour eux:

Interea sacra hæc, quando huc venistis, amici,
Annua, quæ differre nefas, celebrate faventes
Nebiscum, et jam nunc sociorum assuescite mensis.

ÆNEID. lib. VIII.

(Page 122. La satisfaction de voir combler les vœux.)

Le poète fait entrevoir le dénouement. Télémaque, à son retour, retrouve son père. On Minerve dit sa prière à voix basse, ou Nestor n'a pas entendu le nom de Télémaque.

(Page 122. Elle-même l'accomplit.)

Ces paroles pourraient signifier « qu'elle satisfait aux rites sacrés. » Plusieurs interprètes ont adopté ce sens.

(123. Ou seriez-vous toujours errans sur les mers.)

On sait par Thucydide et d'autres auteurs anciens que la piraterie, dans les premiers temps, était en honneur. Ils rapportent même ce passage d'Homère pour le prouver. Il est donc bien clair qu'en parlant des mœurs de ce siècle, Nestor ne fait pas un mauvais compliment à ses hôtes. C'est ce qui m'a empêché de me servir du mot de *PIRATES*, dont l'acception réveille aujourd'hui une idée trop choquante ; il suffisait de désigner ce genre de vie. Il y a eu des interprètes qui ont mieux voulu comprendre ici Homère que n'ont fait Thucydide et tous les anciens. C'est ainsi que Pope l'a rendu :

Relate if business, or thirst of gain,
Engage your journey o'er the pathless main,
Where savage pirates seek through seas unknown
The lives of others, vent'rous of their own.

Selon eux Nestor fait une imprécation contre les pirates. Si Nestor avait eu la pensée qu'exprime Pope, sa question serait outrageante pour ses hôtes, et s'accorderait mal avec les égards qui étaient prescrits par l'hospitalité. César rapporte que chez les Germains, le vol et la piraterie étaient en honneur, pourvu qu'on les exerçât hors des frontières de leur pays ; il les croyaient utiles pour entretenir le courage de la jeunesse et la tirer de l'inaction.

(Ibid. Qu'ombrage le mont Née.)

Les forêts de ce mont, au pied duquel Ithaque était située, servaient à la construction des navires de l'île.

(Page 124. Là reposent Achille et Patrocle.)

Il ne donne pas d'épithète honorable au premier, comme il a fait en parlant des autres chefs. Madame Dacier dit que c'est parce que la colère d'Achille a été la cause de tous ses maux. Cette raison n'est point solide ; car on ne voit pas dans l'Iliade que le fils de Nestor ait été tué durant la colère d'Achille. N'est-ce pas plutôt qu'Achille est assez grand pour se passer d'éloges ?

(Page 125. Oui, tu es son fils.)

C'est le vrai sens. Voyez Ernesti. Il observe que *tu* ne marque pas toujours le doute, mais qu'il est aussi affirmatif.

(*Ibid.* Nous ne différons jamais d'avis.)

Nestor a mis Ulysse au premier rang pour la sagesse ; il trouve ensuite le moyen de se placer à côté de lui : « Nous « formions toujours , dit-il, les mêmes desseins ».

Le discours de Nestor est long, mais convenable au caractère de ce vieillard. Il ne se contente pas de dire à Télémaque qu'il ne sait rien du sort d'Ulysse ; il lui apprend comment il n'a pu rien savoir. Il satisfait ce jeune prince, qui le prie de dire « ce qui lui est connu ». Ce discours contient quelques détails intéressans sur le retour des Grecs dans leur patrie. Il était plus naturel que Nestor dit d'abord à Télémaque qu'il n'avait aucune nouvelle à lui donner d'Ulysse ; mais ce vieillard, et Homère lui-même, ne perdaient pas volontiers le plaisir de se faire écouter ; et le récit de Nestor tient ce prince, ainsi que le lecteur, dans une espèce de suspension qui n'est pas sans intérêt.

(*Ibid.* Tous nos chefs n'avaient pas observé.)

J'ai conservé le tour adouci dont se sert Nestor pour blâmer les Grecs.

(Page 125. Animée d'une fureur vengeresse.)

Ils n'avaient pas puni l'outrage qu'Ajâx , fils d'Oïlée , avait fait à Minerve en violant Cassandre dans le temple de cette déesse. Nestor , par pudeur et par retenue , ne s'explique pas plus ouvertement sur le crime d'Ajâx ; il parle à un jeune homme , et il ne veut pas insulter un mort.

(*Ibid.* Au mépris de la décence.

Bien des interprètes ont cru qu'il était contre la règle de convoquer une assemblée le soir. On peut les réfuter par beaucoup d'exemples , et par notre poète lui-même. Homère ne blâme que l'imprudence des chefs à convoquer en ce temps une assemblée pour une chose si importante , et les Grecs qui s'y rendirent pris de vin.

(Page 126. Un dieu aplanit..... la mer.)

Sternitur æquor aquis.

ÆNEID. lib. v.

(*Ibid.* Ulysse , avec ses troupes..... tourne ses vaisseaux.)

Selon madame Dacier , Nestor , par politesse pour Télémaque , ne dit pas que ce fut Ulysse qui voulut retourner à Troie , insinuant qu'il céda aux conseils de ses compagnons. C'est une subtilité. Le tour qu'emploie ici Homère est un grécisme très-connu.

(*Ibid.* Prévoyant les malheurs.)

Il savait qu'on avait offensé la déesse.

(Page 127. S'il fallait prendre notre route au-dessus de Chio.)

L'île de Psyria est à quatre-vingts stades de Chio , aujourd'hui.

ODYSS. III.

10

d'hui Scio. Selon la situation de ces lieux, ils auraient eu Chio à la gauche, et Psyria à la droite. En prenant au-dessous de Chio, entre cette île et le rivage de l'Asie, où est le mont Mimas, le chemin était plus court, mais plus dangereux. Cérèste est un port au bas de l'Eubée, aujourd'hui Négrepont. Strabon dit que c'était le lieu le plus commode pour ceux qui partent d'Asie pour aller en Grèce. Il y avait là un beau temple de Neptune. On sait que les anciens s'exposaient rarement à naviguer en pleine mer, et qu'ils gardaient autant qu'ils pouvaient les côtes.

(Page 128. Si Minerve daignait t'accorder la protection signalée.)

Homère prépare avec beaucoup d'adresse le dénouement de son action pour y donner la vraisemblance.

(Page 129. Si Ulysse, après avoir passé de revers en revers.)

Littéralement: « J'aimerais mieux essayer beaucoup de « malheurs, et revoir ma patrie, que d'avoir le sort d'Agamemnon, etc. » Elle veut réveiller l'espérance dans le cœur de Télémaque. Le désespoir de ce prince lui fait préférer un blasphème, à moins que, pour l'excuser, on n'ait recours à la doctrine de la destinée; on sait que les anciens la croyaient supérieure au pouvoir des dieux.

(*Ibid.* Il n'est que la loi commune du trépas.)

Infernis neque enim tenebris Diana pudicam
Liberat Hippolytum.

Hœ. Od. lib. iv, ed. 7.

(Page 130. O Nestor.....fais-moi un récit fidèle.)

Les vieillards aiment à être interrogés, parce qu'ils aiment

à parler. En multipliant les questions, on leur fournit l'occasion d'un long récit.

(Page 130. Personne ne lui eût même accordé quelque peu de sable.)

La loi ordonnait chez les Grecs qu'on n'ensevelît pas les sacrilèges ni les traîtres. La sépulture n'était pas accomplie si l'on ne jetait pas de la terre sur les morts.

Aut tu mihi terram

Injice. AENEID. lib. VI.

Injecto ter pulvere curras.

HOR. Od. lib. I, od. 2.

(Page 131. Elle avait auprès d'elle.... un chantre divin.)

Les poètes étaient les philosophes dans ces temps reculés. « Dans les villes grecques, dit Strabon, on commençait l'éducation des enfans par la poésie, non pour leur procurer seulement du plaisir, mais pour leur apprendre la sagesse : et l'on voit même que les simples musiciens qui enseignent à chanter, à jouer de la flûte et de la lyre, font profession d'enseigner la vertu ; car ils se disent précepteurs et réformateurs des mœurs. »

Clytemnestre fit une longue résistance. Mais il est bon de remarquer que cette princesse n'eut pas plus tôt été vaincue, que les autres crimes ne lui coûtèrent plus rien, et qu'elle aida enfin Egisthe à tuer Agamemnon.

(Ibid. Alors l'amant emmena sans peine l'amante dans son palais.)

Ceux qui savent le grec trouveront que j'ai assez bien rendu ce vers :

Την δ' οὐδ' ἔλπειν ἐδράκων ἀνήγαγεν ἐνδὲ δόμου δέ.

{ Page 131. Le fils d'Onétor, Phrontis. }

PHRONTIS, c'est-à-dire PRUDENT. ONETOR signifie UTILE. Dans ces temps-là les arts étaient en honneur. Au livre III des rois, l'Ecriture marque qu'Hiram, célèbre fondeur, était fils d'une veuve de la tribu de Nephthali, et que son père était de Tyr.

(*Ibid.* Mont élevé de Malée.)

Promontoire de la Laconie, au bas du Péloponèse. La mer est là fort dangereuse.

{ Page 132. Il est à l'extrémité de Gortyne un rocher lisse. }

Parce qu'Eustathe a dit que ce rocher s'appelait βλίσση, selon Cratès, madame Dacier traduit, « un rocher appelé « Lissé ». Si Homère eût voulu désigner le nom du rocher, il n'eût pas dit ἐστὶ δὲ τις λίσση, il eût omis τις.

(*Ibid.* Le fleuve Egyptus.)

Il n'avait pas encore le nom de Nil. Ce nom a été connu d'Hésiode, et c'est un des argumens qui prouvent qu'il vivait après Homère.

(*Ibid.* Amassait des trésors.)

Il y a de l'apparence que c'était en piratant. Ménélas prolongea volontairement son absence, et Nestor l'en blâme.

(*Ibid.* Honorant de funérailles une mère abhorrée.)

Par ménagement pour Oreste, il ne parle pas de son parricide, et se contente de dire qu'il ensevelit sa mère.

(Page 133. Dont les habitans-mêmes de l'air pourraient à peine revenir en une année.)

C'est une forte hyperbole. Les vieillards aiment à étonner les jeunes gens. Nestor avait dit auparavant qu'un vaisseau pouvait aller en cinq jours de la Crète en Egypte.

(*Ibid.* Séparez les langues des victimes.)

Lorsqu'on allait se retirer pour dormir, on jetait dans le feu les langues des victimes, comme pour expier les discours qui eussent pu déplaire aux dieux, et pour annoncer que c'était le temps du silence.

(*Ibid.* La décence ne permet pas de prolonger les festins consacrés aux immortels.)

Il y avait des fêtes où l'on passait des nuits entières, et ces fêtes étaient ordinairement pleines de licence; c'est ce que la déesse condamne ici.

(Page 134. Des vêtemens et un lit.)

Pour bien recevoir ses hôtes, et c'est encore l'usage dans plusieurs pays orientaux, il fallait avoir non-seulement tout ce qui était nécessaire pour les bien coucher, mais encore des robes pour changer. C'était une nécessité que l'hospitalité, si pratiquée dans ces temps-là, avait amenée. Tullias d'Argigente eut un jour chez lui cinq cents étrangers; il leur donna à chacun un manteau et une tunique.

Les Cancons étaient voisins de Pylos, et sujets de Nestor.

(Page 135. Le vieux Nestor admire ce prodige.)

Il admire moins le prodige même que de voir Télémaque, si jeune encore, accompagné de cette déesse.

(Page 136. On lui a préparé un lit.)

Littéralement, « lit percé » : on appelait ainsi ceux qui s'étaient pour attacher des joncs, sur lesquels on reposait commodément. Voyez Feith. On plaçait souvent les étrangers sous le portique. Il est vraisemblable qu'on y avait pratiqué quelque appartement destiné à les recevoir, et qu'ils n'y étaient pas exposés aux injures de l'air. Pisistrate partage le lit de Télémaque. Cette marque d'honneur et d'amitié offre l'image de la simplicité de ces siècles.

L'histoire nous montre le même usage au temps de Henri IV. Avant ce temps, on trouve des usages dont la simplicité est plus frappante encore : celui, par exemple, de faire manger quelqu'un avec soi dans son assiette était la plus grande marque d'amitié qu'on pût lui donner. De là cette expression, manger dans la même écuelle, pour dire, être ami. *

(*Ibid.* Va s'asseoir..... sur des pierres blanches, polies avec soin.)

On plaçait des sièges de pierre devant les maisons. C'est là souvent que les amans de Pénélope tenaient leurs conseils. Nous voyons dans l'Ecriture que « les juges sont assis devant leurs portes ».

Au moyen âge les porrons des châteaux en étaient ornés. C'était là que les officiers des seigneurs ou les seigneurs eux-mêmes rendaient la justice à leurs vassaux. Joinville fut souvent employé par S. Louis à ce ministère, et c'est ce qu'il nomme « les plaids de la porte ». **

Il se peut que ces pierres dont parle Homère aient été saorées, parce que les princes s'y asseyaient quand ils ren-

* Préface du recueil des Fabliaux.

** Fabliaux.

daient la justice, et que, pour témoigner le respect qu'on avait pour elles, on les ait frottées d'huile. On en versait sur des pierres qui représentaient des divinités. Alexandre en versa sur le tombeau d'Achille. J'ai préféré le sens le plus reçu. On peut lire sur cet objet un mémoire de l'abbé Anselme, au tome iv des Mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres. Perrault traduit ainsi cet endroit : « Nestor alla s'asseoir devant sa porte sur des pierres bien polies et luisantes comme de l'onguent. »

(Page 137. L'enclume, le marteau.)

Ce doreur était batteur d'or ; il le préparait lui-même, et le réduisait en feuilles ; pour ce travail, on n'avait besoin que d'une petite enclume portative. Despréaux, dans ses réflexions sur Longin, a très-bien réfuté ici Perrault.

(*Ibid.* Pallas vient honorer de sa présence le sacrifice.)

L'idée que les dieux assistaient aux fêtes religieuses était propre à y faire régner l'ordre et le respect. D'après un passage de Diodore de Sicile, on pourrait croire qu'on avait placé la statue de Minerve près de l'autel. Les fonctions de sacrificeur étaient anciennement unies à celles des rois.

(Page 138. Font retentir de leurs cris et de leurs vœux la voûte céleste.)

Οἱ δὲ θεοὶ, terme propre pour les prières qu'on faisait à Minerve, parce qu'elle était guerrière ; pour les autres dieux, on disait πάντες θεοί.

(*Ibid.* Cependant Télémaque est conduit au bain par la belle Polycaste.)

On a montré que la coutume des bains domestiques,

introduits par les Romains dans les Gaules , était encore , au temps des fabliers , aussi générale qu'avant l'usage du linge . Quand on donnait un festin chez soi , il était de la galanterie d'offrir le bain.

Selon Athénée , Homère , qui représente , d'après un usage ancien , les femmes et les jeunes filles baignant les étrangers , fait par là l'éloge de la pureté de leurs mœurs. Quand le cœur est chaste , a dit un écrivain , les yeux ne sont pas libres. L'usage que peint Homère contraste singulièrement avec la retraite où vivaient les femmes , la crainte qu'elles avaient de paraître devant les hommes , et le soin d'être toujours couvertes d'un voile. On verra les précautions que prend Nausicaa pour ne pas se montrer en public avec un homme. Tout ceci , s'il n'est pas une preuve de la bizarrerie des usages , est bien propre à faire connaître les attentions qu'on avait pour ses hôtes.

D'autres traits de l'histoire ancienne attestent l'usage dont nous parlons. Les femmes rendaient d'ordinaire aux étrangers le service de leur laver principalement les pieds , de les oindre d'huile ; elles baisaient les pieds de ceux qu'elles voulaient honorer ; témoin cette femme de l'Evangile qui lava , oignit et baisa les pieds du Sauveur. Philocléon , dans les Guêpes d'Aristophane , dit que sa fille lui a rendu ces services. Au temps de la chevalerie , les guerriers étaient désarmés par les demoiselles des châteaux.

(Page 139. De jeunes hommes.....)

C'étaient des hérauts.

(*Ibid.* Arrivent à Phères.)

A moitié chemin de Pylos à Lacédémone.

FIN DES REMARQUES SUR LE CHANT III.

CHANT IV.

TÉLÉMAQUE et Pisistrate, descendus dans la vallée qu'occupe la vaste Lacédémone, arrivent devant le palais du grand Ménélas. Ce roi célébrait, dans un festin où il avait rassemblé de nombreux amis, le double hymen de son fils et de sa fille. Fidèle à l'engagement qu'il forma sous les murs de Troie, et que les dieux lui permettaient d'accomplir, il donnait la belle Hermione au rejeton du formidable Achille ; les chevaux et les chars étaient prêts, destinés à la conduire dans la ville fameuse où le jeune roi des Thessaliens tenait le sceptre. Il unissait une citoyenne de Sparte, la fille d'Alector, au brave Mégapenthe son fils, qu'il eut, dans un âge avancé, d'une de ses captives ; les dieux ont rendu stérile la couche d'Hélène, depuis qu'elle a mis au jour Hermione, l'image de la blonde Vénus. Rassemblés dans une salle immense du palais, les voisins et les amis de l'heureux Ménélas se livraient à l'allégresse de cette fête. Un chantre divin accordait à sa voix les sons de sa lyre ; et au milieu de la salle deux danseurs, par des pas et des sauts merveilleux, marquaient la cadence.

Télémaque et le fils de Nestor ont arrêté leur char à l'entrée du palais. Un des principaux serviteurs de Ménélas, le fidèle Etéonée, accourt, voit ces étrangers ; il vole à travers cette demeure les annoncer au roi ; et arrivé devant lui : Un

char, des étrangers, dit-il, sont à ta porte, ô Ménélas, favori du ciel; ils sont deux: ils ont la forme de mortels; mais on les prendrait pour les fils du grand Jupiter. Parle, détellerons-nous leurs coursiers agiles? ou adresserons-nous ces personnages à quelque autre chef qui puisse les accueillir?

L'indignation se manifeste dans les traits de Ménélas. Tu m'as paru jusqu'à ce jour doué de raison, Eteonée, fils de Boétoüs, répondit-il; mais tu viens de préférer comme un enfant un discours insensé. Ne te souvient-il donc plus que ce n'est qu'après avoir nous-mêmes joui en tous lieux de l'hospitalité que nous goûtons enfin le repos dans notre demeure, si cependant le ciel garantit de malheurs les derniers jours de notre vie? Cours, et, détélant le char de ces étrangers, fais-les entrer et participer à cette fête.

A peine a-t-il parlé, qu'Eteonée dit à ses plus zélés compagnons de le suivre, et se précipite hors du palais. Les uns dégagent du joug les chevaux couverts de sueur, les conduisent dans de superbes écuries, et, les attachant devant l'auge, leur prodiguent l'avoine mêlée au froment le plus pur, et placent le char sous un abri éolant; d'autres introduisent les deux étrangers frappés à l'aspect de la demeure d'un roi favorisé des dieux. Ainsi que brille la lune ou le soleil, telle était la pompe éblouissante du palais élevé de Ménélas. Après que ces jeunes princes ont contenté leurs regards, ils se baignent dans des euves luisantes.

Des captives font couler sur leurs corps une eau limpide et un parfum odorant, les couvrent de riches tuniques et de manteaux d'un tissu fin et moelleux ; on les mène dans la salle du festin , on les place près du fils d'Atrée. Une esclave, tenant un bassin d'argent, verse d'une aiguière d'or sur leurs mains une eau pure, et leur apporte une table éclatante. Vénérable par son âge, une autre femme la couvre de pain et d'alimens commis à ses soins, tandis qu'un serviteur, portant des bassins chargés de diverses viandes, les sert, et pose devant eux des coupes d'or, Ménélas prenant la main de ces étrangers : Livrez-vous à l'allégresse de cette fête, leur dit-il. Après que vos forces auront été réparées, vous nous instruirez de votre origine. Sans doute elle n'est pas couverte des ombres de l'oubli, et vous descendez de ceux auxquels Jupiter confia le sceptre : des hommes tels que vous ne sont point issus de pères ignobles par leur naissance ni par leurs actions.

Il dit : on venait de lui servir la plus honorable portion, le dos succulent d'un taureau ; il le leur présente. Ils jouissent du festin. Cependant Télémaque incline sa tête vers l'oreille de son compagnon, et parlant à voix basse : Regarde, ô fils de Nestor, toi le plus cher de mes amis, dit-il, regarde quel éclat jette l'airain dans cette salle haute et sonore ; quel éclat jettent l'ambre, l'ivoire, l'argent et l'or. Ainsi brille sans doute sur l'Olympe le palais où Jupiter assemble

les dieux. Quelle pompe ! ce spectacle me plonge dans l'enchantement.

Ces paroles parviennent à l'oreille de Ménélas qui, se tournant vers ses hôtes : Mes chers enfans, dit-il, aucun mortel ne peut le disputer à Jupiter ; ses palais, et tout ce qui lui appartient, ont une éternelle durée. Parmi les hommes, les uns m'égale en richesses, d'autres me le cèdent ; mais ce n'est, hélas ! qu'après avoir, durant huit années, mené une vie errante et souffert de terribles malheurs qu'enfin j'ai conduit mes vaisseaux chargés de ces biens dans un tranquille port. Jouet des tempêtes, j'ai parcouru Cypre, la Phénicie et l'Egypte ; j'ai vu l'Ethiopie. Sidon, les Erembes, enfin la Libye, où sont armés de cornes les agneaux naissans, où les brebis, enrichissant trois fois dans l'année d'une race nouvelle le troupeau, fournissent en toute saison au maître et au berger la plus abondante et la plus exquise nourriture, soit en chair, soit en ruisseaux de lait ; celui qui les traite ne connaît point le repos. Mais je ne goûte aucune satisfaction à régner sur ces richesses. Tandis que je les acquérais au prix de tant de courses et de périls, un scélérat m'a privé d'un frère par des trames ourdies avec l'abominable femme de l'infortuné. Vos pères, quels qu'ils soient, doivent vous avoir instruits de ces événemens. Que j'ai soutenu de travaux et de peines ! Oui, avant d'être environné de cette pompe, j'ai fait, peu s'en est fallu, le sacrifice de ma maison et de mes biens qui pou-

vaient suffire à ma félicité. Ah ! plutôt au ciel que, satisfait de la moindre partie de ces biens , je fusse resté dans mes foyers , et que véçussent encore tant de héros qui périrent , loin de la Grèce , devant la superbe Troie ! Souvent , m'isolant dans ce palais , et trouvant du charme dans le deuil , je leur donne à tous des regrets et des larmes ; et , après avoir soulagé mon cœur , je m'efforce à y ramener le calme ; l'homme est trop faible pour supporter long-temps l'amère douleur. Mais , quelque affligeant que soit leur souvenir , je les pleure moins tous ensemble qu'un seul d'entre eux dont la pensée me rend odieuses les délices des festins , et bannit le sommeil de ma paupière. Aucun des Grecs ne soutint autant de travaux et ne brava aurant de périls que le grand Ulysse ; les dieux nous destinèrent , lui aux malheurs , moi au long désespoir dont m'accable son absence , qui semble éternelle. Respire-t-il ? est-il mort ? hélas ! nous l'ignorons même. Combien doivent couler pour lui les pleurs du vieux Laërte , de la chaste Pénélope , et de Télémaque qu'il laissa au berceau !

Ces mots réveillent une vive douleur dans l'âme du jeune prince. Au seul nom de son père se précipite de ses yeux et le long de ses vêtemens un torrent de larmes qu'il s'efforce promptement à cacher en tenant des deux mains , devant son visage , son manteau de pourpre. Ménélas s'en aperçoit ; il délibère s'il doit l'interroger , ou attendre qu'éclaircissant les soupçons qui naissaient

dans son esprit, Télémaque rompt le silence et lui parle de ce héros.

Tandis qu'il flottait dans cette incertitude, Hélène descend avec ses femmes de son appartement élevé où l'on respirait des parfums exquis, et s'avance avec la majesté de Diane armée d'un arc d'or. Aussitôt Alcippe et Adraste s'empressent, l'une à lui présenter un siège distingué, l'autre à le couvrir d'un tapis d'une laine moelleuse, au même temps que Philo met entre les mains de la reine une corbeille d'argent, présent d'Alcandre, femme de Polybe, qui, dans l'Égypte, régnait à Thèbes où les palais enferment tant de merveilles. Pendant que Ménélas y reçut de ce roi deux cuves rares, deux trépieds, dix talens d'or, Hélène eut d'Alcandre une riche quenouille, et cette corbeille d'argent dont les bords sont incrustés de l'or le plus précieux : elle est remplie de laine de pourpre filée avec finesse ; au-dessus est couchée la quenouille, brillante aussi de pourpre. Hélène s'étant assise, et ses pieds reposant sur une estrade : *Savons-nous*, dit-elle, *ô Ménélas*, *issu de Jupiter*, l'origine dont s'honorent ces personnages venus dans notre palais ? *Me trompé-je ?* je ne puis le taire (plus je le regarde, plus je suis saisie d'étonnement), jamais je ne vis, ni dans un homme ni dans une femme, de ressemblance si frappante que celle de cet étranger avec le magnanime Ulysse ; tel je me représente aujourd'hui son fils Télémaque, qu'il laissa encore à la mamelle lorsque vous vîtes, *ô Grecs*, aux bords troyens, en

saveur d'une femme criminelle , armés de la destruction et de la mort.

J'ai formé , ô Hélène , la même conjecture , repartit Ménélas : voilà les traits d'Ulysse , voilà son regard , sa chevelure , ses mains , toute sa personne. En ce moment où , plein du souvenir de ce héros , je parlais des fatigues et des traverses qu'avec tant de constance il avait soutenues pour ma cause , un torrent de larmes a tout à coup débordé de la paupière de ce jeune étranger ; en vain il a voulu me les dérober en voilant ses yeux de son manteau de pourpre.

Le fils de Nestor , Pisistrate , rompit alors le silence : O Ménélas , chef des peuples , élève des dieux , tu n'es point dans l'erreur ; le rejeton de ce héros est devant tes regards. Paraissant ici pour la première fois , et retenu par la modestie et la timidité , il n'ose t'adresser d'abord la parole et t'interrompre , toi dont la voix nous charme comme celle des immortels. C'est par l'ordre de Nestor mon père que j'accompagne Télémaque , qui a désiré de te voir pour recevoir de ta bouche quelques avis salutaires , pour trouver auprès de toi un adoucissement à ses malheurs. Que ne souffre pas un fils privé de son père et dénué de tout autre soutien ! Tel est , hélas ! le sort de Télémaque ; il n'a plus de père , et n'a dans Ithaque aucun ami qui puisse le délivrer du joug de l'oppression.

Dieux ! s'écria Ménélas , je reçois donc en mon palais le fils d'un prince qui m'est si cher , et qui ,

en ma faveur, a soutenu tant de fatigues et de traverses ! Je me complaisais dans la pensée que, si le souverain maître des cieux nous l'eût ramené heureusement à travers les tempêtes, aucun des chefs de la Grèce n'eût reçu des marques plus signalées de ma tendresse et de ma reconnaissance que ce héros. Evacuant une des principales villes dont Lacédémone est entourée, et qui sont soumises à mon sceptre, je lui en faisais un don ; et, y bâtissant des palais, je l'engageais à y établir son séjour, loin d'Ithaque, avec son fils, ses biens et une partie de son peuple : là on nous aurait vus souvent réunis ; et ces heureux liens, cimentés par l'amitié et entretenus par les charmes d'une douce allégresse, auraient duré sans interruption jusqu'à ce que la mort nous eût enveloppés de ses noires ombres. Mais le ciel, jaloux de ce bonheur, ferme à ce seul infortuné le chemin de sa patrie.

Ces mots réveillent dans toute l'assemblée la douleur et le deuil. La fille de Jupiter, Hélène, verse des larmes ; on en voit couler des yeux de Télémaque et de Ménélas : ceux du jeune Pisistrate se mouillent aussi de pleurs ; il se retraçait vivement son frère, le vertueux Antiloque, immolé par le fils renommé de la brillante Aurore.

Mais bientôt prenant la parole : Fils d'Atrée, dit-il, Nestor, chaque fois que tu es l'objet de nos entretiens, et que nous l'interrogeons dans son palais sur les héros de la Grèce, te place, pour la sagesse, au-dessus des mortels : mais si

j'ose t'en prier, veuille céder à ma voix. Je souffre avec peine que les larmes coulent dans un festin. La matinale Aurore va ramener une autre journée, je serai loin alors de blâmer qu'on pleure ceux qui ont subi l'irrévocable arrêt du trépas. Le dernier hommage que nous puissions rendre aux malheureux mortels, est de nous dépouiller de notre chevelure sur leur tombeau, et de leur donner des pleurs. Hélas ! j'ai, comme vous, fait une perte bien funeste, celle d'un frère, l'un des plus vaillans d'entre les Grecs ; tu l'as connu. Je n'eus jamais le bonheur de le voir ; mais tous se réunissent à le louer ; soit qu'il courût dans la lice, soit qu'il combattit, Antiloque triomphait, dit-on, de ses rivaux.

Mon fils, répond Ménélas, un homme mûr, un vieillard, ne pourrait parler ni agir avec plus de circonspection et de décence. A la prudence de tes discours on reconnaît ton père. Combien se manifeste au premier abord la race des héros dont Jupiter a béni la naissance et l'hymen ! Ainsi ce dieu, répandant la félicité sur tous les jours du roi de Pylos, lui fait couler dans son palais une douce vieillesse au milieu de fils prudens et redoutables par leur lance. Bannissons les pleurs, rappelons la joie du festin ; qu'on verse sur nos mains une eau pure. Demain, à la naissance du jour, Télémaque et moi nous épancherons nos cœurs dans un entretien intéressant.

Il dit : Asphalion, l'un des plus agiles serviteurs de Ménélas, répand l'eau sur leurs mains ;

le festin se prolonge. Mais un nouveau dessein naît dans l'esprit d'Hélène : elle mêle au vin où puisaient leurs coupes le suc merveilleux d'une plante qui bannissait du cœur la tristesse, la colère, et amenait l'oubli de tous les maux. Celui qui s'abreuvait de cette liqueur ainsi préparée, eût-il à regretter la mort d'un père ou d'une mère, eût-il vu son fils immolé par le fer, il perdait le souvenir de son deuil ; durant tout ce jour ne coulait de ses yeux aucune larme. Tel était le charme souverain de ce baume. Hélène l'avait reçu de Polydamna, femme de Thonis, qui régnait en Egypte, où la terre féconde fait pulluler des plantes et vénéneuses et salutaires, où chacun, plus qu'en aucun autre climat, est savant dans l'art de guérir nos maux : ce peuple est la race de Pæon, l'Esculape céleste.

Dès qu'Hélène a préparé ce breuvage, et que, par son ordre, les coupes sont portées de toutes parts : Ménélas, élève de Jupiter, dit-elle, et vous qui êtes du sang des héros, Jupiter, dont rien ne borne le pouvoir, dispense tour à tour les biens et les disgrâces ; livrez-vous en ce moment aux plaisirs de cette fête et au charme des entretiens. Je prendrai part à votre allégresse, et vous ferai un récit digne de vous intéresser. Je ne pourrais raconter ni même nombrer tous les travaux et tous les combats de l'intrépide Ulysse. Je vous parlerai d'un des plus grands périls que courut ce héros au sein des remparts de cette Troie où vous éprouvâtes, ô Grecs, tant de calamités. Un jour,

s'étant couvert d'indignes meurtrissures et revêtu de lambeaux, il eut le courage et l'adresse de pénétrer dans la vaste enceinte de cette ville ennemie, caché sous l'apparence d'un esclave ou d'un mendiant, lui l'un des premiers héros dans le camp des Grecs. Chaque Troyen le méconnut. Seule je perce à travers ce déguisement, et me charge de l'interroger. Il élude avec finesse mes questions. Cependant je le baigne; parfumé d'essences, décoré de beaux vêtemens, il ne peut dérober à mes regards le fils de Laërte : je m'engage, par un serment inviolable, à ne pas prononcer le nom d'Ulysse qu'il ne soit rentré dans sa tente; alors seulement il s'ouvrit à moi, il me découvrit ses desseins et ceux des Grecs. Après avoir pris les instructions nécessaires à ses vues, et plongé son glaive terrible dans le sein d'un grand nombre d'ennemis, il revint dans son camp avec la renommée du chef le plus heureux en stratagèmes. Les Troyennes poussaient d'affreux hurlemens, tandis que mon cœur tressaillait d'une joie secrète. Depuis long-temps s'y nourrissait le désir de retourner dans ma demeure, et j'expiais chaque jour par des larmes la faute où Vénus me précipita lorsqu'elle m'entraîna dans cette ville funeste, m'arrachant à ma terre natale, à ma fille, à ma maison, et à mon époux si digne de mon amour par les traits et le port, et par les dons de l'âme.

Ulysse est tel que tu nous le dépeins, répond Ménélas. J'ai parcouru la terre, j'ai connu bien

des personnages éminens ; jamais ne s'offrit à mes yeux un guerrier qui égalât la constance magnanime de ce héros. Oh ! combien encore elle éclata lorsqu'il fut assis avec nous, les chefs les plus hardis de la Grèce, dans les énormes flancs de ce cheval fameux formé avec tant d'art, et qui apportait aux Troyens le carnage et la mort ! Tu vins au lieu de nos embûches, poussée sans doute par un dieu favorable au salut d'Ilion ; l'illustre Déiphobe suivait tes pas : tu fis trois fois le tour de la vaste machine, tu frappas de ta main ses flancs caverneux ; et, imitant la voix de leurs épouses, tu appelas par leurs noms les principaux chefs de notre armée. Placés au milieu d'eux, moi, Diomède et Ulysse, nous reconnûmes ta voix. Dans un mouvement impétueux, Diomède et moi nous fûmes prêts à paraître ou à te répondre : Ulysse réprima cette imprudente ardeur et nous contint. Nous tous, les fils de la Grèce, nous gardions un profond silence : le seul Anticle persistait à vouloir t'adresser la parole, elle allait échapper de ses lèvres ; mais Ulysse se précipite sur lui, et, serrant de ses fortes mains la bouche de ce chef, l'empêche de respirer jusqu'à ce que Minerve ait conduit ailleurs tes pas : c'est ainsi qu'il fut le salut de tous les Grecs.

Perte plus douloureuse ! repartit Télémaque : tout ce courage, son cœur eût-il même été d'airain, n'a pu le garantir de la fatale mort. Mais, ô Ménélas, favori de Jupiter et chef des peuples, permets que nous nous éloignons, et fais-nous con-

duire à notre retraite, pour que le calme et le sommeil raniment nos forces.

Aussitôt Hélène ordonne à ses femmes de préparer un lit sous le portique, d'y placer de belles peaux, d'étendre sur ces peaux des tapis de pourpre et des couvertures d'une laine fine et velue. Tenant des flambeaux, elles vont exécuter cet ordre. Un héraut conduit les étrangers sous ce portique ; le jeune prince, Télémaque, et le fils illustre de Nestor, s'y livrent aux attraita du sommeil. Ménélas, avec Hélène, la plus belle des femmes, repose dans une retraite paisible du palais.

Dès que l'Aurore colora les cieux, le valeureux Ménélas se lève ; couvert de ses vêtemens, chaussé de ses riches brodequins et ceint du glaive, il sort tel qu'un dieu ; et, paraissant aux regards du fils d'Ulysse, l'interroge en ces mots : Quel dessein important, ô mon cher Télémaque, t'amène, à travers l'empire de la mer, dans les murs heureux de Lacédémone ? est-ce un soin public ou personnel ? parle, ne tarde pas à m'ouvrir ton cœur.

Fils d'Atrée, grand roi, favori de Jupiter, répond Télémaque, je viens apprendre de toi ce que la renommée publie du sort de mon père. Mon héritage se consume ; mes fertiles champs sont ravagés ; mon palais est plein d'ennemis qui égorgeant mes troupeaux, et qui, remplis d'orgueil et d'insolence, prétendent à la main de ma mère. J'embrasse tes genoux : ne me cache point le trépas de cet infortuné, soit qu'il ait expiré sous

tes yeux, soit que tu aies appris cette funeste nouvelle par l'un de ceux qui parcourent les plages lointaines. Hélas ! il sortit malheureux des flancs de sa mère ! N'écoute ni la tendresse ni la compassion ; fais-moi le récit le plus fidèle de ce que tu sais sur un sujet si intéressant. Je t'en conjure par les conseils et par la valeur de mon père, si jamais, dégageant ses promesses, il fut utile à tes desseins devant Ilion, où vous essuyâtes, ô Grecs, tant de revers : ne me déguise rien, et que je connaisse toute l'étendue de ses malheurs.

Dieux ! s'écria Ménélas saisi d'une profonde indignation, c'est donc le lit d'un héros si formidable qu'ont voulu profaner les plus lâches et les plus vils des mortels ! Ainsi, dans l'absence d'un terrible lion, une biche imprudente dépose dans le fort du roi des forêts ses faons sans vigueur, nourris de lait, et va, libre de crainte, paissant sur les monts et dans les vastes prairies ; mais le lion revient, déchire ces faons, et ensevelit la race entière dans une cruelle mort : tel Ulysse livrera tous ces téméraires à la sanglante parque. Grand Jupiter, et vous, Minerve, Apollon, que ne pouvons-nous le voir tel qu'il se montra jadis dans la fameuse Lesbos, lorsqu'il se leva dans la lice, lutta contre le roi Philomélide, dont le défi avait provoqué son courroux, et le terrassa d'un bras terrible, aux bruyantes acclamations de tous les Grecs ! que ne pouvons-nous voir de même ce chef se mesurant avec la troupe entière de ses fiers rivaux ! Cet hymen, l'objet de leurs ardentes

brigues, leur coûterait des regrets amers; ils seraient précipités en un moment dans la nuit du tombeau. Quant à ce que tu me demandes avec tant d'instances, je te promets de ne point trahir la vérité : ce que m'a dit un oracle infailible, le vieux Protée, qui règne au fond des mers, tu le sauras, et je vais te le confier sans te dérober aucune de ses paroles.

Je soupirais vainement après mon retour, retenu en Egypte par les dieux auxquels j'avais négligé d'offrir des sacrifices choisis et solennels. Tôt ou tard les dieux punissent l'oubli de leurs lois. En face de ce pays est sur la mer profonde une île nommée Pharos, à la distance que parcourt, durant toute une journée, un vaisseau poussé à la poupe par le souffle d'un vent impétueux. Elle jouit d'un bon port; les navires, d'ordinaire, y jettent l'ancre, et, après avoir puisé une eau fraîche, continuent à fendre les vagues. Les dieux m'y arrêterent vingt jours, pendant lesquels il ne s'éleva aucuns vents favorables, ces amis et ces guides des vaisseaux sur l'immensité de la mer. Nos vivres étaient consumés, et avec nos forces s'éteignait notre courage, sans le secours d'une déesse, fille du vieux Protée, dieu de cette mer, la généreuse Idothée, qui fut touchée de mes disgrâces. Epars aux bords de l'île, excités par la faim cruelle, mes compagnons plongeaient dans les flots la ligne recourbée : le désespoir égalait mes pas dans un lieu solitaire, lorsque la déesse m'apparut. Etranger, me dit-elle, as-tu

perdu la raison ? ou te plais-tu dans l'indolence , et l'infortune a-t-elle pour toi des charmes ? Qui prolonge ton séjour dans cette île ? ne te reste-t-il plus aucun moyen d'en sortir ? tes compagnons périssent d'abattement.

Oh ! quelque divinité que tu sois , répondis-je , peux-tu penser que mon séjour dans cette île soit volontaire ? Je me suis sans doute attiré le courroux de tous les habitans immortels de la voûte immense des cieux. Daigne m'apprendre (rien ne leur est caché) quel dieu me ferme toutes les routes, m'enchaîne dans cette île, et comment je puis franchir les mers et rentrer au sein de ma patrie.

Je veux te tirer d'incertitude, me dit la déesse. Ces lieux sont habités souvent par ce véridique vieillard qui connaît tous les abîmes de l'Océan, l'immortel Protée, l'oracle de l'Égypte, et pasteur de Neptune. Il est mon père. Si tu savais l'art de le surprendre par des embûches et de le vaincre, il t'ouvrirait sur les mers la route la plus sûre , qui te conduirait dans ton royaume. Il t'annoncerait aussi , ô rejeton de Jupiter , les biens et les maux qui sont arrivés dans tes demeures depuis que, loin de cet asile, tu cherches les hasards sur la terre et sur l'onde.

Oh ! si tu voulais, repris-je, m'enseigner toi-même par quelles embûches je puis captiver ce dieu si ancien et si vénérable ! Je crains, telle est sa profonde science, qu'il ne m'échappe à mon approche, et même avant mon aspect. Quel dieu serait subjugué par un mortel ?

Telles étaient mes paroles ; voici la réponse de la déesse : Étranger, je m'intéresse à toi, j'achèverai de t'instruire. Quand le soleil est parvenu au milieu de la voûte céleste, ce vieillard, l'interprète de la vérité, conduit par le Zéphyr, au souffle duquel frémit légèrement la surface noirecie des flots, sort de la mer, et sommeille au bord de grottes fraîches et obscures. Autour de lui dort la race de la belle Halosydne, tout le peuple des phoques, venu du sein écumeux des ondes, et répandant au loin la pénétrante odeur de la profonde mer. Là, dès l'aurore, conduit par moi, tu prendras la place que tu occuperas parmi leurs rangs. Toi, choisis pour ton entreprise trois de tes compagnons les plus intrépides ; je vais te dévoiler tous les artifices du vieillard. Après avoir compté par cinq et fait l'examen de ses phoques, il se couche au milieu d'eux, comme un berger au milieu de son troupeau. Dès qu'il sommeillera, armez-vous de force et de courage ; tombant sur lui avec impétuosité, que vos bras réunis l'enchaînent et ne lui permettent point de vous échapper, malgré la violence de ses efforts et de ses combats. Il n'est point de forme où l'enchantement ne se métamorphose ; il se change dans tous les monstres des forêts ; il s'écoule en eau fugitive ; flamme, il jette un éclat terrible. Vous, n'en soyez point épouvantés, redoublez de force, et que vos bras l'enlacent de liens toujours plus étroits. Mais lorsque enfin reprenant à tes yeux sa première forme, il t'interrogera sur ton dessein,

noble héros , ne recours plus à la violence ; et, dégageant le vieillard de ses liens , demande-lui quel dieu te persécute , et quelle route tu dois suivre sur les mers pour revoir ta patrie.

En achevant ces paroles , elle s'élance dans les vagues blanchissantes. Pendant que je marche vers mes vaisseaux rangés sur les sables de la côte , mon cœur occupé de soins s'émue comme les flots d'Amphitrite. J'arrive , nous prenons le repas ; la nuit paisible descend des cieux , et nous reposons sur le rivage.

Dès que paraît l'Aurore aux doigts de rose , je m'avance le long des bords de l'empire étendu de la mer , adressant de ferventes prières aux dieux , et suivi de trois compagnons dont j'avais souvent éprouvé la force et l'audace. Déjà Idothée , sortie du sein des eaux , avait apporté la dépouille de quatre phoques qu'elle venait d'immoler ; et , préparant des pièges à son père , avait creusé pour nous des couchés dans les sables du rivage. Dès notre arrivée , elle nous place et nous couvre de ces dépouilles. Embuscade insupportable ! l'horrible vapeur de ces animaux nourris au fond des mers nous suffoquait : qui pourrait reposer à côté d'un phoque ? Mais la déesse prévint notre perte ; un peu d'ambrosie qu'elle approcha de nos narines nous ranima par son parfum céleste , et anéantit l'effet de ce poison. Nous restons avec intrépidité dans cette embuscade jusqu'à ce que le soleil ait accompli la moitié de sa course.

Enfin les animaux marins sortent en foule des

eaux, et se couchent avec ordre le long du rivage. Le vieillard, qu'amène l'heure de midi, sort aussi de la mer, porte ses pas autour de ses troupeaux, et, satisfait de les voir florissans, il les compte, nous comprenant des premiers dans ce dénombrement, sans soupçonner aucune ruse; puis il s'étend à son tour sur la rive, et sommeille. Soudain nous nous précipitons sur lui avec des cris terribles, et nos bras le serrent comme de fortes chaînes. Il ne met pas en oubli ses artifices. D'abord lion, il secoue une crinière hérissée; bientôt il est un dragon terrible, un léopard furieux, un sanglier énorme; il s'écoule en eau rapide; arbre, son front touche les nues. Nous demeurons sans épouvante, et redoublons d'efforts pour le dompter. Las enfin de ce combat, quoique si fécond en ruses: O fils d'Atrée, me dit le vieillard, quel dieu t'enseigna l'art de me surprendre par ces embûches et de me vaincre? Que prétends-tu de moi?

Tu le sais, ô vieillard, lui répondis-je: pourquoi me tendre de nouveaux pièges? Captif depuis long-temps dans cette île, je ne vois aucun moyen de terminer mes maux; mon cœur est dévoré de peines. Daigne m'apprendre (rien n'échappe à l'œil des immortels) quelle divinité m'a fermé la route qui peut me conduire à travers l'humide élément dans ma patrie.

Alors ces paroles sortent de ses lèvres. Ah! si tu voulais traverser heureusement le séjour des tempêtes et arriver d'un rapide vol dans tes ports,

il ne fallait pas monter sur tes vaisseaux sans offrir des hécatombes sacrées à Jupiter et à la troupe entière des immortels. Maintenant ne compte pas que les Destinés te permettent de revoir les tiens, ton palais et les champs de tes pères, si tu ne fends une seconde fois de tes proues l'Égyptus, ce fleuve né du ciel, et si tu ne fais ruisseler à grands flots sur ses bords le sang des plus belles victimes en faveur de tous les dieux rassemblés sur l'Olympe, alors s'ouvrira pour toi la route que tu aspires à franchir.

Mon cœur se brise à l'ordre de retourner, à travers les sombres vapeurs de la mer, aux bords de l'Égypte, chemin pénible et semé de périls. J'obéirai, ô vieillard, dis-je cependant; mais veuille encore m'apprendre le sort des Grecs que nous avons laissés, Nestor et moi, sur le rivage troyen. Tous sont-ils rentrés heureusement dans leur patrie? ou quelqu'un d'entre eux, assez fortuné pour survivre à tant de combats, aurait-il péri d'une mort inopinée, soit au milieu des flots, soit entre les bras des siens?

Je dis, et telle est sa réponse terrible : O fils d'Atrée, pourquoi m'interroger sur ces événements? pourquoi vouloir tout sonder et pénétrer au fond de mon cœur? Si je parle, un torrent de larmes coulera de ta paupière. Un grand nombre est descendu au tombeau; cependant ils n'ont pas tous subi ce triste sort. Parmi les principaux chefs, deux seuls, à leur retour, ont été victimes du trépas; tu vis tomber ceux que moissonnèrent les

batailles. L'un de vos personnages les plus éminens est retenu dans une île au milieu de la vaste mer.

Ajax, fils d'Oïlée, ni sa flotte aux longues rames, ne sont plus. Arraché d'abord à la tempête, il est guidé par Neptune qui voulait le sauver, sur les hauts rochers de Gyre : là ce chef, quoiqu'il poursuivi par la haine de Minerve, se déroba à la mort, si, dans son orgueil, il n'eût proféré cette parole impie : « Je triomphe, malgré tous les » dieux, du gouffre immense de la mer. » Neptune entend le téméraire. Soudain, prenant de sa puissante main le trident formidable, il frappe le roc ; on n'en voit plus que le pied ; la cime, l'asile d'Ajax, est tombée dans les flots, et se perd avec lui dans l'abîme profond où roulent les vagues amoncelées.

Ainsi périt ce héros après avoir bu l'onde amère. Ton frère, poursuivit Protée, ton frère, secouru par Junon, échappa, lui et sa flotte, aux périls de la mer. Il s'approchait du haut mont de Malée, lorsque enfin un tourbillon orageux l'emporte gémissant sur les plaines d'Amphitrite jusqu'à l'extrémité des côtes où régna jadis Thyeste, et où s'élevait son palais, dont Égisthe, son fils, était alors le possesseur. Ce lieu même semblait être pour Agamemnon le terme fortuné de sa route : les dieux dirigent le cours des vents, ses vaisseaux sont poussés dans son propre port. Transporté de joie, il s'élance sur sa rive natale ; il baise cette terre sa nourrice ; un torrent de larmes se préci-

pite de ses yeux ravis de revoir ce séjour. Cependant il est aperçu par un garde que le perfide Égisthe plaça sur une hauteur, auquel, pour prix de sa vigilance, il promit deux talens d'or; et qui, depuis toute une année, avait eu l'œil ouvert sur ces côtes, tremblant que le roi n'abordât en secret et ne triomphât par l'impétuosité de sa valeur. Il vole annoncer au palais cette arrivée soudaine. Aussitôt Égisthe, recourant à de noirs artifices, choisit vingt hommes des plus déterminés, les met en embuscade. Il ordonne les apprêts d'un superbe festin, rassemble ses chevaux et ses chars, et, roulant en son esprit le plus exécrable attentat, va inviter et recevoir en pompe le roi de Mycènes. Il conduit dans le palais ce prince qui, sans le prévoir, s'approchait de sa mort, et le massacre au milieu du festin comme on immole le bœuf dans sa paisible étable. Tous ceux qui formaient la suite d'Agamemnon, même les amis d'Égisthe, sont enveloppés dans ce massacre, et leur sang inonda le palais.

Protée se tut. Le cœur déchiré par le désespoir, je me jette sur le rivage; et, baignant le sable de mes pleurs, je refuse de voir la lumière du soleil et de prolonger ma vie. Après qu'il m'a laissé donner un libre cours à mes larmes et me rouler longtemps sur le rivage, le vieillard, cet oracle infailible, élève la voix : Cesse enfin, ô fils d'Atrée, cesse de t'abandonner sans relâche aux pleurs; nous ne trouverons pas ainsi le terme de tes infortunes : songe plutôt aux moyens les plus

prompts d'accélérer ton retour. Ou tu surprendras l'assassin, ou Oreste t'aura prévenu en l'immolant, et tes yeux verront le bûcher.

Il dit. Malgré mon trouble, je sens renaître au fond de mon cœur et s'épanouir dans mon sein un sentiment de joie. Je connais trop, repris-je, le sort de ces guerriers infortunés. Veuille me nommer ce troisième chef, si cependant il vit encore, retenu au milieu de la mer. Quoique j'aie assez d'alimens à ma douleur, je t'écoute.

Telle fut ma demande; voici sa réponse. Ce chef est le roi d'Ithaque, le fils de Laërte. J'ai vu couler de ses yeux des larmes amères dans l'île de la nymphe Calypso qui l'y retient : il languit en vain de revoir sa terre natale; il n'a ni vaisseau, ni rameurs pour franchir le dos immense de la mer. Quant à toi, ô Ménélas, favori des dieux, veux-tu savoir ta destinée? La Grèce n'aura point à pleurer ta mort. Les immortels te conduiront vivant aux bornes de la terre, dans les champs élyséens où règne le blond Rhadamanthe, où les humains, sans interruption, coulent des jours fortunés : là on ne connaît ni la neige ni les frimas; la pluie n'y souille jamais la clarté des cieux; les douces haleines des zéphyrs qu'envoie l'Océan y apportent éternellement, avec un léger murmure, une délicieuse fraîcheur. Tu jouiras de ce bienfait comme époux d'Hélène et gendre de Jupiter. En achevant ces paroles, il se précipite au sein des vagues agitées, et disparaît.

Je marche avec mes braves compagnons vers

mes navires : à chaque pas diverses pensées troublaient mon âme. Arrivés aux bords de la mer, nous préparons le repas : la nuit répand ses douces ombres ; nous dormons sur le rivage. Dès que l'Aurore ornée de roses jette une faible lueur dans les cieux, nous lançons nos vaisseaux à l'onde sacrée de l'ancien Océan ; on lève les mâts, on tend les voiles, on entre dans ces vaisseaux, on se range sur les bancs, et l'agile aviron frappe la mer blanchissante. Nous rebroussons vers l'Égyptus, fleuve issu de Jupiter : là j'arrête mes vaisseaux ; j'apaise par des sacrifices le courroux des immortels, je dresse aux mânes d'Agamemnon un tombeau, monument de sa gloire. Ces devoirs accomplis, je reprends ma route, et les dieux m'accordent un vent favorable qui me conduit rapidement au sein de ma patrie. Toi, mon fils, veuille attendre dans mon palais onze ou douze fois le retour de l'aurore ; alors je te renverrai avec d'honorables dons, trois de mes plus impétueux coursiers, et un char éclatant ; je veux y joindre une belle coupe dont tu feras chaque jour des libations aux dieux, et qui gravera pour jamais mon souvenir dans ta mémoire.

Fils d'Atrée, répond le sage Télémaque, n'exige pas que je prolonge ici mon séjour. Assis auprès de toi, j'y passerais une année entière, oubliant ma patrie, et même ceux auxquels je dois la naissance ; car tes récits et ton entretien me plongent dans l'enchantement. Mais les compagnons que j'ai laissés à Pylos comptent avec ennui les heures

de mon absence; et tu voudrais retarder encore mon départ! Si tu m'honores de quelque don, qu'il soit destiné à l'ornement de mon palais. Permetts que je n'emmène point tes coursiers dans Ithaque; qu'ils servent à augmenter la pompe dont tu es environné. Tu règues sur des plaines étendues; le trèfle y croît en abondance, ainsi que le lotier, l'avoine et le froment; l'orge fleurit de toutes parts dans tes campagnes. Mon Ithaque ne possède ni lices ni prairies, et cependant ses rochers, où ne broutent que des chèvres, me sont plus chers qu'un pays couvert de riches haras. Souvent les îles sont dénuées de plaines et de pâturages; mais Ithaque passe, non sans raison, pour la plus montueuse et la plus stérile.

Ménélas écoute le jeune prince avec un léger sourire; et lui prenant la main : Mon cher fils, dit-il avec affection, ta prudence annonce ta race. Je remplacerai ces coursiers par un autre don; rien ne m'est plus facile : et de tous les trésors de mon palais, tu auras ce qu'il renferme de plus beau et de plus précieux. Je te donnerai une urne dont le travail surpasse l'art humain; elle est du plus fin argent, l'or en forme les bords; c'est l'ouvrage de Vulcain. Le héros Phédime, roi de Sidon, me fit ce présent lorsqu'à mon retour de Troie, il me reçut dans son palais. Voilà le don que tu recevras de ma main.

Tandis que, pleins de confiance, Ménélas et Télémaque s'entretenaient, les serviteurs du monarque fortuné s'empressaient à préparer le festin.

Les uns amènent les victimes, d'autres apportent un vin qui enflamme le courage; les femmes, ornées de bandelettes flottantes, distribuent les dons de Cérès. Tels sont les apprêts qui se font dans le palais de Ménélas.

Mais, devant celui d'Ulysse, les amans de Pénélope rassemblés sur le terrain uni de la cour, champ ordinaire de leur insolence, s'amusaient à lancer le disque et à fendre l'air du javelot. Placés au premier rang par leur valeur, aussi beaux que les immortels, Antinoüs et Eurymaque étaient seuls assis lorsque le fils de Phronius, Noémon, s'avance, et s'adressant au rejeton d'Eupithès, il lui dit :

Antinoüs, ne peut-on m'apprendre quand Télémaque reviendra de Pylos? Il est parti sur mon vaisseau; et cependant je dois me transporter aux spacieuses campagnes de l'Elide, où paissent douze jumens qui m'appartiennent, avec de jeunes mulets indomptés et pleins d'une vigueur infatigable. Je veux emmener l'un d'entre eux pour l'assujettir au joug.

A ces mots, ils sont tous muets et consternés. Loïn de soupçonner que Télémaque fût à Pylos, ils le croyaient dans un de ses champs, auprès de ses brebis, ou chez Eumée.

Antinoüs rompt enfin le silence : réponds-moi avec sincérité. Quand est-il parti? quels compagnons ont quitté avec lui les bords d'Ithaque? est-ce une jeunesse illustre? ou n'a-t-il à sa suite que ses mercenaires et ses esclaves? Quoi! a-t-il

pu exécuter ce projet ? Dis-moi encore avec franchise, je veux le savoir, s'est-il emparé de ton vaisseau par la violence ? ou l'as-tu cédé à sa demande ?

Il l'obtint de mon gré, répondit Noémon. Qui ne se fut rendu aux désirs d'un jeune homme de ce rang, dont le cœur est dévoré de peines ? Le refus était impossible. Il est accompagné de notre plus illustre jeunesse. A leur tête j'ai distingué Mentor, ou un dieu qui prit la forme de ce chef ; car j'en suis étonné, hier le soleil nous éclairait de ses rayons quand j'aperçus encore ici le vénérable Mentor, lui que mes yeux virent monter dans ce navire qui cinglait vers Pylos. Après ces mots, il reporte ses pas dans la maison de son père.

L'âme altière des deux chefs est frappée de consternation. Tous leurs compagnons à la fois s'asseyent, suspendent les jeux. Mais Antinoüs prend la parole : une noire fureur enfle son sein ; ses yeux lancent des traits de flamme. Ciel ! dit-il, tandis que nous nous assurons qu'il n'oserait jamais le tenter, avec quelle audace Télémaque a exécuté le dessein de ce départ ! Malgré l'opposition de tant de chefs, un enfant nous échapper, équiper un vaisseau et s'associer les citoyens les plus intrépides ! Ce pas nous présage quelque catastrophe. Mais que les dieux l'abîment lui-même avant qu'il consomme notre perte ! Qu'on me donne un vaisseau léger et vingt compagnons : je veux qu'il rencontre mes pièges dans

le détroit d'Ithaque et des âpres rocs de Samé ;
je veux que ce nouveau nautonnier trouve la mort
en courant après son père. Il dit : tous se lèvent ;
et, le comblant d'éloges, et l'excitant encore à
la vengeance, ils le suivent dans le palais d'Ulysse.

Pénélope n'ignora pas long - temps les noires
trames qu'ils roulaient au fond de leurs cœurs. Le
héraut Médon, à quelque distance de la cour,
avait entendu leur complot secret. Aussitôt il tra-
averse le palais d'un vol précipité pour en instruire
la reine qui, le voyant arriver sur le seuil de son
appartement : Héraut, dit-elle, pour quel dessein
t'envoient ici ces rivaux orgueilleux ? Viens-tu or-
donner aux captives du divin Ulysse d'abandonner
tous leurs travaux, et de leur préparer un festin ?
Oh ! puissiez--vous, hommes lâches et violens,
ne plus briguer ni ma main, ni celle d'aucune
femme ! et fassent les dieux que vous participiez
maintenant au dernier de tous vos festins, vous
qui ne vous réunissez chaque jour dans ce palais
que pour piller tant de richesses, l'héritage du
vertueux Télémaque ! Sans doute vos pères, dans
votre enfance, ne vous ont jamais dit quel fut
Ulysse, ce prince qui, n'abusant pas du pouvoir,
ne fut injuste ni en actions ni en paroles, ne dis-
tribua point au gré du caprice (rare exemple
parmi les rois) à l'un sa bienveillance, à l'autre
sa haine, et ne fit pas un malheureux : mais la
perversité de votre âme éclate dans vos attentats,
et je vois trop que les bienfaits s'évanouissent de
la mémoire des hommes.

O reine , dit le sage héraut , plaise aux dieux que ce soit là ton plus grand malheur ! Celui que te prépare cette troupe féroce est bien plus sinistre ; veuille Jupiter nous en garantir ! Elle n'attend que le retour du jeune Télémaque pour lui plonger un fer acéré dans le cœur ; car il est parti pour se rendre dans les murs fameux de Pylos et de Lacédémone , impatient d'interroger la renommée sur le sort de son père.

A ces nouvelles le cœur de Pénélope se glace ; ses genoux s'affaissent ; long-temps elle ne peut proférer une parole ; sa voix est étouffée ; des larmes coulent de ses yeux. Héraut , dit-elle enfin , pourquoi mon fils s'est-il éloigné de moi ? Qui l'a engagé à monter un rapide vaisseau , coursier si dangereux sur lequel on s'expose à traverser l'immense empire des ondes ? Veut-il que sa race entière périsse ? Veut-il ne laisser même aucun souvenir de son nom sur la terre ?

J'ignore , répartit Médon , si quelque dieu ou les seuls mouvemens de son cœur l'ont animé à voler vers Pylos pour apprendre le retour de son père , ou ce qu'ordonna de lui le destin. En même temps il se retire.

Pénélope est frappée d'une douleur mortelle. De nombreux sièges décoraient son appartement ; elle se jette sur le seuil , s'abandonne à des cris lamentables : toutes ses femmes , jeunes et âgées , éclatent autour d'elle en gémissement. Amies , s'écrie-t-elle , sans interrompre ses sanglots , les dieux ont voulu que je fusse la plus infortunée.

de toutes les femmes. D'abord j'ai perdu le meilleur des époux, qui fut un lion dans les combats, et auquel ne manqua aucune vertu lorsqu'il parut entre les héros, cet époux fidèle dont la gloire retentit dans Argos et dans la Grèce entière. Et maintenant je pleure encore mon fils, l'idole de mon cœur ; il a disparu avant d'être connu de la renommée ; il m'a été ravi de ce palais par les tempêtes, sans que la nouvelle en ait frappé mon oreille. Malheureuses que vous êtes, vous en fûtes instruites ; et la nuit de son départ, lorsqu'il allait monter un frêle vaisseau, aucune d'entre vous - mêmes n'a donc pas songé à me tirer du sommeil ? Si j'avais soupçonné ce projet, quelque ardeur qui l'entraînât loin de ces lieux, je l'eusse retenu dans mes bras, ou, en fuyant, il m'eût laissée expirante. Que l'on coure appeler le vieux Dolius, ce fidèle serviteur que me donna mon père pour m'accompagner à Ithaque, et qui consacre tous ses soins à entretenir l'ombrage de mon jardin : je veux qu'il aille sans délai instruire Laërte du coup dont je suis frappée. Peut-être notre malheur inspirera-t-il à ce vieillard le dessein de sortir de sa retraite ; et, montrant ses larmes aux yeux du peuple, de le toucher en lui apprenant qu'on a résolu d'exterminer sa race et la tige d'Ulysse qui fut l'image des dieux.

La vieille Euryclée prenant alors la parole : Ma maîtresse chérie, dit-elle, soit que tu me perces le cœur, soit que tu me laisses encore vivre dans ce palais, il faut tout avouer. J'ai su le pro-

jet de ce départ ; c'est moi qui lui fournis le froment et le vin qu'il me demanda pour sa route. Il m'engagea par serment à ne pas t'en instruire avant le douzième jour , à moins que tu ne pusses plus soutenir la privation de sa présence , et qu'un autre ne t'eût dévoilé une partie de ce secret , tant il craignait que ta beauté et ta vie ne s'éteignissent enfin dans les larmes.

Arrêtes-en donc le cours : entre dans le bain ; que des vêtemens purifiés te décorent ; monte avec tes femmes dans l'endroit le plus élevé du palais ; là invoque Minerve , cette fille du dieu de la foudre. Elle te rendra ton fils , fût-il entouré des ombres du trépas. Mais n'achève pas d'accabler un vieillard enseveli dans la douleur. Non , je ne croirai jamais que la race d'Arcésius soit odieuse aux immortels : il lui survit quelque part encore un rejeton pour régner un jour dans ses palais élevés et sur ses champs étendus et fertiles.

Elle dit : la douleur de Pénélope se calme , et ses larmes cessent de couler. Elle entre dans le bain ; des vêtemens purs et éclatans la décorent ; suivie de ses femmes , elle se rend au haut du palais , présente à la déesse dans une corbeille l'orge sacrée , et s'écrie :

Exauce mes vœux , ô fille invincible de celui qui lance le tonnerre. Si jamais , dans ce palais , le sage Ulysse fit monter vers toi la fumée des offrandes les plus choisies de taureaux et de brebis , daigne aujourd'hui t'en rappeler le souvenir : rends-moi mon fils , l'objet de ma tendresse ; dé-

tourne loin de cet enfant les traits des hommes barbares qui aspirent à ma main, et qui me font pâlir pour ses jours. Cette prière est accompagnée de gémissemens et de cris : la déesse lui prête une oreille favorable.

Mais les chefs font retentir de leurs voix bruyantes le palais où descendaient les ombres de la nuit. Sans doute, disaient plusieurs de ces jeunes téméraires, la reine, objet de tant de vœux, va choisir parmi nous un époux ; un sacrifice précède l'appareil de son hyménée ; elle est loin de soupçonner que son fils touche au tombeau. Telle était la pensée de ces hommes présomptueux : hélas ! qu'ils connaissaient peu la situation de la triste Pénélope ! Mais Antinoüs s'adressant à la troupe : Imprudens, leur dit-il, ne pouvez-vous contenir votre langue effrénée ? et ne craignez-vous pas que ce palais n'enferme un délateur ? Levons-nous, exécutons sans bruit le dessein que nous avons approuvé d'une commune voix.

Il dit, et choisit parmi eux vingt des plus déterminés. Ils courent au rivage, lancent un vaisseau à la vaste mer, élèvent le mât, suspendent à des courroies les avirons rangés avec ordre et prêts à sillonner les ondes, ouvrent aux vents les voiles éclatantes. Compagnons des attentats de ces chefs, des esclaves leur apportent des armes ; tous entrent dans le navire, et le conduisant vers la haute mer à l'ouverture du port, ils prennent leur repas, attendant que la nuit épaississe les ombres.

Mais la vertueuse Pénélope, retirée au fond de son appartement, et penchée sur sa couche, est sans nourriture; elle n'a porté à ses lèvres ni aliment ni breuvage, et se demande si son fils généreux aura le bonheur d'échapper à la mort, ou s'il tombera sous la rage de ses nombreux ennemis. Telle qu'au milieu de la tumultueuse enceinte de rusés chasseurs une lionne se trouble et frémit, porte de tous côtés ses regards, sans apercevoir aucune issue; telle s'agite et frémit Pénélope jusqu'au moment où vient l'environner le paisible sommeil: elle se laisse tomber sur sa couche; les fibres de son corps se détendent; elle goûte enfin plus de calme, et s'endort.

Alors un nouveau soin naît dans l'âme de Minerve. Elle crée un fantôme; il a tous les traits d'Iphthimé, fille d'Icare, femme d'Eumèle, roi de Phères. Minerve l'envoie dans le palais d'Ulysse pour adoucir la douleur de l'infortunée, qui, remplissant l'air de ses gémissemens, s'était noyée dans les larmes. A travers une étroite ouverture, entre la porte et la courroie qui la fermait, pénètre dans l'appartement de la reine l'image légère; et voltigeant au-dessus de son front: Pénélope, lui dit-elle, tu dors le cœur miné d'une affliction mortelle. Les dieux, qui te regardent de leur heureux séjour, ne veulent point que tu t'abreuves de pleurs et te consumes de tristesse. Ton fils reviendra; sa vertu, que ne souille aucune tache, le rend l'objet de l'amour des immortels.

A ces mots Pénélope goûtant un sommeil plus tranquille dans le palais des songes fortunés : O ma chère sœur, lui dit-elle, est-ce toi ? Je te revois donc, toi qui, vivant loin de nos contrées, m'y fait jouir si rarement de ta présence ! et tu viens en ce moment m'ordonner de ne point verser de larmes, de triompher des chagrins nombreux et du désespoir accablant qui troublent et subjuguent mon âme entière ! Ce n'était pas assez d'avoir perdu cet époux, l'objet si digne de mon amour, dont le courage était celui d'un lion, et qui, orné de toutes les vertus, était le plus illustre de nos héros, cet époux, l'objet si digne de mon amour, et dont la gloire remplit Argos et toute la Grèce. Pour comble de malheur, mon fils, ma seule joie, est entraîné loin de moi sur un frêle vaisseau. Il est à peine sorti de l'enfance, il ne connaît point assez ni les périls ni les hommes ; la persuasion ne coule pas encore de ses lèvres. Mes larmes, en ce moment, ruissellent pour lui plus même encore que pour cet autre infortuné. C'est pour mon fils que tu me vois pâle et toute tremblante ; je crains que chaque instant ne soit celui de sa mort, dans les contrées où il s'égare, ou au milieu de la mer ; je crains la foule d'ennemis cruels qui le poursuivent, qui lui dressent en tous lieux des pièges ; ils l'immoleront avant qu'il ait touché sa terre natale.

Rassure-toi, lui répond le fantôme nocturne, bannis jusqu'à l'ombre du désespoir. Ton fils a un

guide dont les plus illustres héros désireraient l'appui, et dont tous adorent le pouvoir ; c'est la grande Minerve. Elle compatit à la douleur qui te dévore, et c'est elle qui m'envoie répandre la consolation dans ton âme.

Ah ! dit la sage Pénélope, si tu habites l'Olympe, si les dieux te font entendre leur voix, ne pourrais-tu dissiper l'autre sujet de mes peines et me parler de l'infortuné qui me plonge dans un deuil éternel ? Respire-t-il encore ? est-il éclairé de la douce lumière du soleil ? ou n'est-il plus sur la terre ? et son ombre est-elle errante dans l'empire de Pluton ?

Je ne puis te dire (telle est la réponse du fantôme sorti des ténèbres) si cet infortuné est vivant. Plutôt que de prononcer un oracle vain et trompeur, je dois garder le silence. En même temps l'ombre s'échappe à travers l'ouverture par où elle est entrée, et s'évanouit avec les vents. Le sommeil abandonne les yeux de la fille d'Icare. Charmée du présage heureux de ce songe que lui envoya le ciel au milieu de la nuit profonde, elle en conserve une image distincte, et il a flatté quelque temps sa douleur.

Cependant les chefs, montés sur un vaisseau rapide, fendaient les plaines de la mer, ne respirant que des projets de mort.

Il est une petite île, hérissée de rochers, qui s'élève entre ceux d'Ithaque et de la montueuse Samé ; Astéris est son nom : elle a deux ports qui

offrent aux vaisseaux un sûr asile, l'un du côté d'Ithaque, et l'autre du côté de Samé. C'est dans ce lieu favorable à leurs desseins que les chefs, préparant leurs embûches, attendent le retour de Télémaque.

FIN DU CHANT QUATRIÈME.

REMARQUES

SUR LE CHANT QUATRIÈME.

(Page 153. Dans la vallée qu'occupe la vaste
Lacédémone.)

STRABON dit que toute la Laconie est environnée de montagnes.

(*Ibid.* Ce roi célébrait le double hymen de
son fils et de sa fille.)

Le poète, au lieu de s'amuser à décrire des noces, se contente de douze vers, et va où son sujet l'appelle. Voici une princesse mariée à un prince absent, et les noces faites dans la maison de son père. On voit les mêmes mœurs dans l'Écriture, lorsque Abraham envoya son serviteur en Mésopotamie chercher une femme à son fils Isaac.

(Page 154. Un char, des étrangers.)

J'ai imité par un autre tour la vivacité de l'original, où une ellipse marque l'empressement de ce domestique à annoncer ces étrangers.

(*Ibid.* Adresserons-nous ces personnages à quelque
autre chef.....)

Il le demandait à cause des noces que Ménélas célébrait. Le caractère qu'Homère donne ici à Ménélas, la sensibilité de ce prince, sensibilité dont les malheurs ont augmenté l'énergie, nous le peignent sous un côté intéressant. Tout, chez les anciens, annonce le respect qu'ils avaient pour

l'hospitalité. Les Lucaniens condamnaient à l'amende ceux qui auraient refusé de loger les étrangers qui arrivaient au soleil couchant. Le droit de la guerre même ne détruisait pas celui de l'hospitalité.

(Page 155. Et leur apporte une table.)

On servait pour les derniers venus une table particulière pour ne pas incommoder ceux qui étaient déjà placés. Parce qu'on ne couvrait pas encore les tables de nappes, il fallait les faire au moins d'une matière qui n'offrit aux yeux rien que de luisant et de beau. On y employait l'ivoire, l'écaille de tortue, la racine de buis, etc. Voyez les Mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres, t. 1.

(*Ibid.* Après que vos forces auront été réparées.)

Les anciens n'interrogeaient leurs hôtes sur leur nom qu'après le repas. Il semble, dit là-dessus Athénée, que le vin, par sa chaleur, soit propre à concilier les esprits et à inspirer de l'affection. Ce festin offre l'image de la simplicité qui régnait dans ceux de ces temps.

(*Ibid.* Regarde quel éclat jette l'airain dans cette salle haute et sonore.)

La jeunesse de Télémaque explique son ingénuité. D'ailleurs Ménélas avait rassemblé beaucoup de richesses; Hélène avait pris à Troie le goût de la magnificence asiatique. Ithaque était ruinée par les prétendants.

(Page 156. J'ai vu..... les Erembes.)

Arabes-Troglodytes, sur les bords de la mer Rouge. Ce nom est le même que celui d'ARABE, qui, dans son origine, signifie NOIR.

(Page 156. Où sont armés de cornes les agneaux naissans.)

Aristote rapporte le même fait, et l'attribue à la chaleur du climat.

(*Ibid.* Un scélérat m'a privé d'un frère.)

Ménélas ne nomme ni Agamemnon, ni Clytemnestre, ni Egisthe. L'indignation lui fait supprimer les deux derniers noms, et l'amour fraternel le premier.

(*Ibid.* J'ai fait, peu s'en est fallu, le sacrifice de ma maison.)

Voyez les notes d'Ernesti. Madame Dacier, qui pense que Ménélas veut parler de la ruine de Troie, a mal saisi le sens. Le mien s'accorde beaucoup mieux avec ce qui précède et ce qui suit.

(Page 157. Aucun des Grecs ne soutint autant de travaux..... que le grand Ulysse.)

C'est avec une adresse admirable que le poète tombe dans son sujet; on y voit de l'art, mais il semble être la nature. Ce tour empêche aussi qu'on puisse soupçonner Ménélas de flatterie dans les éloges qu'il donne à Ulysse; car il ignorait qu'il parlât à Télémaque.

(*Ibid.* Se précipité de ses yeux et le long de ses vêtemens un torrent de larmes.)

La rapidité du vers d'Homère fait image; elle n'a pas disparu dans la traduction. Avec quel art et quel naturel cette reconnaissance est amenée! Nestor apprend le nom de Télémaque en le questionnant. Ici les larmes de ce prince le font connaître. Ainsi Homère varie ses tableaux.

(Page 558. Plus je le regarde, plus je suis saisie d'étonnement.)

Cette parenthèse, que j'ai conservée dans la traduction peint bien l'étonnement et l'admiration. Le caractère d'Hélène est le même dans l'Odyssée que dans l'Iliade. Elle se souvient toujours si fort de sa faute, qu'elle semble mériter que les autres l'oublient.

(Page 159. Voilà les traits d'Ulysse, voilà son regard.)

Sic oculos, sic ille manus, sic ora ferebat.

ÆNEID. lib. III.

M. Bartès, dans une dissertation lue à l'académie des inscriptions, apprécie les connaissances d'Homère en chirurgie et en médecine. Il a fait mention de ce passage où l'on voit que ce poète avait observé ce trait de ressemblance que les enfans ont avec le père, et qui est dans le regard.

(*Ibid.* Pisistrate rompit alors le silence.)

La modestie de Télémaque, sa timidité, qu'augmentaient encore les inquiétudes et le chagrin, font un bel effet. Pisistrate prend pour lui la parole.

(Page 160. Je l'engageais à y établir son séjour.)

Une ville en toute souveraineté dans l'Argolide valait mieux qu'Ithaque, et Ulysse n'aurait pas laissé de conserver ses états.

(Page 161. Je souffre avec peine que les larmes coulent dans un festin.)

La joie devait régner dans une fête aussi solennelle; l'arrivée des deux étrangers y avait apporté la tristesse. Il était

naturel que le moins affligé, qui était Pisistrate, y ramenât la joie. Les médecins ont fait de la maxime de Pisistrate une maxime de santé : ils recommandent d'écarter, surtout aux heures du repas, toute idée chagrinante. Il paraît que les anciens étaient fidèles à cette maxime.

(Page 161. Demain, à la naissance du jour.)

Il peut paraître singulier que Télémaque ne demande pas d'abord des nouvelles de son père. Mais il semble que, selon le cérémonial des mœurs anciennes, l'hôte interrogeait le premier l'étranger sur le but de son voyage, et l'on sait qu'il n'était pas de la politesse de lui adresser cette question dès son arrivée : on laissait quelquefois écouler neuf jours. Il est donc facile de comprendre pourquoi un jeune prince, tel que Télémaque, n'expose pas, surtout au milieu d'une fête, les raisons de son voyage.

(Page 162. Le suc merveilleux d'une plante.)

Ceux qui recourent à l'allégorie ont dit que cette plante était un récit agréable propre à intéresser Télémaque, tel que celui des exploits d'Ulysse. Je doute qu'ils aient été plus heureux dans cette interprétation que dans beaucoup d'autres.

Diodore rapporte que Thèbes et Diospolis fournissaient une liqueur semblable à celle dont parle Homère, et qu'on s'adressait aux femmes pour en avoir la composition. « Encore de notre temps, dit Eusèbe, les femmes de Diospolis savent calmer la tristesse et la colère par des potions qu'elles préparent. » On a supposé qu'Homère fait ici mention de l'opium ou de quelque liqueur semblable. Théophraste, Pline et d'autres naturalistes ont écrit que l'Égypte était féconde en plantes salutaires. Homère dit que tous les hommes étaient médecins en Égypte. Cela est conforme à l'histoire ; on exposait les malades aux portes des maisons pour consulter chaque passant. C'est l'enfance de la médecine.

cine ; l'Egypte en a été le berceau. Sans exposer les malades aux passans, ils reçoivent, aujourd'hui même que la médecine est perfectionnée, des avis de la plupart de ceux qu'ils rencontrent. Les femmes, comme dans tous les siècles, sont, si je puis ainsi parler, nos empiriques domestiques ; elles ont plus d'aptitude à l'être que les hommes, parce qu'elles sont plus sensibles, et donnent plus d'attention à la santé des enfans dont elles sont toujours entourées. Pour revenir à l'Egypte, elle eut bientôt des médecins de profession ; ils se consacraient chacun à la guérison d'une maladie particulière

Strabon écrit qu'à Canope, à l'embouchure du Nil, est une ville nommée Thonies, du roi Thonis ou Thon, qui reçut Hélène et Ménélas. Hérodote raconte que Thon était gouverneur de Canope, et qu'il apprit à Protée, qui régnait alors à Memphis, l'injure que Pâris avait faite à Ménélas. Ceci prouve que les fictions d'Homère ont un fond historique.

(Page 162. Et vous ferai un récit digne de vous intéresser.)

Chacun observera l'art avec lequel Homère, au milieu de ses épisodes, nous entretient de son héros avant de l'amener sur la scène. Parmi les divers desseins qui pouvaient porter Ulysse à aller épier les Troyens dans leur ville même, on suppose qu'il voulait engager Hélène à retourner dans sa patrie. Le Persan Mégabyse employa la même ruse qu'Ulysse. Le transfuge grec fut d'abord amené dans le palais de Priam, et on laissa à Hélène le soin de le bien traiter, dans l'espérance qu'il s'ouvrirait plutôt à elle qu'à personne.

(Page 163. Lorsqu'elle m'entraîna dans cette ville funeste.)

Il y a ici une bienséance remarquable. Hélène ne nomme ni Pâris ni Troie. Au lieu de dire que Pâris l'a emmenée, elle

dat que c'est Vénus. Elle ne peut se résoudre à proférer des noms si odieux.

(Page 164. Lorsqu'il fut assis avec nous.)

Quintilien a fait sentir l'énergie du mot *ASSIS*, qui marque d'un trait la grandeur de ce cheval. On connaît le fondement de la fable du cheval de bois. Il y avait une machine de guerre qu'on appelait un *CHEVAL* ; c'était le béliet des Romains.

(*Ibid.* Poussée sans doute par un dieu favorable au salut d'Ilion.)

Hélène avait tellement le pouvoir de contrefaire la voix, qu'elle fut appelée *Λ'εχο*. On demande comment Hélène prétendait tromper par là ces chefs, et comment tout ceci s'accorde avec son repentir. Madame Dacier dit que Ménélas veut railler Hélène. Je laisse prononcer le lecteur.

(*Ibid.* Permet que nous nous éloignons.)

Selon Madame Dacier, Télémaque craint qu'il ne s'engage une dispute entre Ménélas et Hélène à l'occasion du discours ironique de ce prince. Télémaque peut avoir d'autres raisons de se retirer, telles que la fatigue et la douleur, malgré le charme magique d'Hélène.

(Page 165. Mon héritage se consume ; mes fertiles champs sont ravagés ; mon palais est plein d'ennemis.)

Ces membres de période coupés sont convenables à la colère et à la douleur, qui ne permet pas de faire des périodes arrondies. On veut que *κληρονομία* signifie ici quelques paroles qui soient pour Télémaque comme un heureux au-

gure, et que la réponse de Ménélas soit une espèce de prophétie. Cela me paraît trop entortillé.

Ménélas a déjà dit qu'il n'avait aucune nouvelle d'Ulysse. Mais, lorsqu'on veut savoir des nouvelles intéressantes, on n'épargne pas les questions.

(Page 166. Lutta contre le roi Philomélide.)

Roi de Lesbos, qui défiait à la lutte tous les étrangers qui arrivaient dans son île.

(Page 167. Ce que m'a dit un oracle infailible, le vieux Protée.)

Ménélas, au lieu de répondre d'abord à la question de Télémaque, lui fait un long récit, et ce n'est qu'en le terminant qu'il dit ce qu'il sait d'Ulysse. Nous en agissons autrement. On voit ici un exemple du charme que les Grecs trouvaient à parler, et Homère se plaît toujours à allonger les discours des vieillards. Il faut se souvenir aussi que Ménélas a déjà dit à Télémaque qu'il n'avait point de nouvelles d'Ulysse; il ne lui donnera sur le retour de ce chef qu'une lueur d'espérance. Mais, dira-t-on, pourquoi a-t-il d'abord déclaré qu'il ignorait le sort du roi d'Ithaque? Le mot de Protée ne pouvait le tirer de toute incertitude. Ulysse était au pouvoir de Calypso. Son retour paraissait impossible et semé de grands périls. Observons que les récits fabuleux de Ménélas sont très-propres à intéresser un jeune homme tel que Télémaque; le lecteur demeure en suspens jusqu'à ce que Ménélas parle d'Ulysse. On peut appliquer ici la remarque de Quintilien sur Homère : « *Fallit voluptas; et minus longa, quæ delectant, videntur, etc.* »

Quant à la fable de Protée, les uns, pour l'expliquer, recourent à l'allégorie, d'autres à l'histoire. Selon Râcon *

* De sapientiâ veterum.

Protée est la matière; elle habite sous le ciel comme sous un antre. Ministre de Neptune, c'est dans le liquide élément qu'on voit ses principales opérations. Si quelque scrutateur de la nature veut tourmenter, pour ainsi dire, la matière, au lieu d'être anéantie, elle se change en toutes les formes, jusqu'à ce qu'ayant comme accompli ses révolutions, elle reprenne celle qu'elle avait d'abord. C'est le moyen de lui arracher ses secrets. ΠΡΟΤΕΪΣ, dit Sextus Empiricus, est la cause première, et ΙΒΟΗΘΕΙΑ la forme.

Si nous ne voulons point nous engager dans les ténèbres savantes de l'allégorie, l'histoire nous fournit d'autres conjectures. L'Egypte était le pays des plus habiles enchanteurs. L'Ecriture rapporte que ceux de Pharaon, à l'exemple de Moïse, opérèrent plusieurs métamorphoses. Protée opère ces changemens sur lui-même. Les scolastes ont écrit que ces vœux marins de Protée étaient des animaux dont on se servait pour les opérations de la magie. Les enchanteurs ne rendaient leurs réponses qu'après avoir étonné par leurs prestiges l'imagination de ceux qui les consultaient. Eustathe rapporte l'exemple de Callisthène, physicien, et de plusieurs autres qui, lorsqu'ils voulaient, paroissaient tout en feu, et se faisaient voir sous d'autres formes qui étonnaient les spectateurs. Toute cette fable d'Homère se réduirait donc à ceci: c'est que Ménélas, étant à Canope, alla consulter un de ces enchanteurs.

Chacun connaît le beau morceau des Géorgiques, qui est une traduction fidèle de la fable de Protée; telle qu'Homère la raconte.

(Page 167. Une île nommée Pharos, à la distance...)

Comme l'île de Phare est aujourd'hui beaucoup plus voisine des côtes, on en a cherché la cause dans la terre qu'on prétend se former du limon que charrie le Nil. Mais Rochart a montré que cette île occupe encore aujourd'hui la place

qu'elle occupait il y a deux mille ans ; le Nil n'a pas augmenté le continent d'un pouce. L'agitation de la mer fait même douter de la possibilité de l'effet qu'on attribue aux alluvions de ce fleuve. Il paraît donc qu'Homère s'est trompé. Je rapporterai cependant une autre conjecture. On prétend que, lorsque Homère dit que l'île de Phare est éloignée d'un jour de l'Égypte, il entend cela du Nil, qu'il appelle toujours *κεφρτος*. L'île de Phare est donc à une journée de la principale embouchure du fleuve *Egyptus*, qui est le Nil ; ce qui est vrai selon Hérodote, qui dit que c'est celle qui coupe le Delta en deux parties. Voyez les Mémoires de l'académie des inscriptions, tome vi ; Mémoires de Montfaucon.

M. Volney * a discuté le point dont il s'agit ici : « On jugera sans doute, dit-il, d'après ce que j'ai avancé, que l'on s'est trop tôt flatté de connaître les termes précis de l'agrandissement et de l'exhaussement du Delta. Mais, en rejetant des circonstances illusoires, je ne prétends pas nier le fond même des faits ; leur existence est trop bien attestée par le raisonnement, et l'inspection du terrain ». Je renvoie le lecteur à l'ouvrage même, où ces considérations sont développées.

Voici un précis du sentiment de Wood, qui a examiné ces lieux l'Odyssée à la main.

« Le terrain sur lequel on bâtit Alexandrie était si mauvais, qu'on n'y voyait pas même des limites, et qu'aucun pays ne le réclamait. Cependant tel fut l'état de cette côte au siècle d'Homère ; elle ne faisait point alors partie de l'Égypte, qui ne passait pas pour s'étendre plus loin que les inondations du Nil.

« Il est évident que le Delta s'étend chaque jour par la vase que le Nil dépose dans la mer ; cette observation ne peut échapper à ceux qui contemplent ce pays avec le moindre degré d'attention. Bochart a confondu l'aspect de

* Voyage en Syrie et en Égypte, t. 1.

« la côte du Delta avec celle d'Alexandrie : le Nil est si loin
« d'accroître cette dernière , que la mer en arrache quelques
« lambeaux malgré les précautions qu'en a toujours prises.

« Les augmentations progressives de la côte de mer sur le
« Delta frappent au contraire les yeux de tous les voyageurs;
« et depuis Hérodote jusqu'à présent il n'y en a pas un qui
« les nie. Lorsque du haut de la grande pyramide on con-
« temple cette singulière contrée , il est impossible de ne
« pas dire avec les anciens que l'Egypte fut créée par le Nil.

« Ceux qui abordent à la côte du Delta entrent dans
« l'eau décolorée du Nil avant de voir terre : et en jetant le
« plomb , ils trouvent la vase de ce fleuve qui se dépose et
« acquiert de la consistance malgré l'agitation des vagues ;
« et ne remontant que jusqu'aux croisades et à l'établis-
« sement des Vénitiens en Egypte avant la découverte du cap
« de Bonne-Espérance , des places qui étaient alors sur la
« côte de la mer sont maintenant dans l'intérieur des terres.

« Le Delta a dû s'étendre plus promptement que depuis
« qu'il a été plus exhaussé. Cette opération du Nil s'affai-
« blira toujours davantage , et cessera lorsque le Delta aura
« gagné les promontoires.

« En supposant que l'angle méridional du Delta fût déjà
« formé au temps d'Homère , sa distance de Pharos serait de
« plus de cinquante lieues , c'est-à-dire d'un jour de voile ,
« suivant les calculs de route que fait ordinairement ce poète.

« Ménélas parle des dangers de ce voyage.

« Il n'y a point de port sur la côte du Delta , et les bâti-
« mens qui vont à Rosette ou à Damiette mouillent dans une
« rade ouverte : ils sont exposés à beaucoup de dangers lors-
« que le vent souffle avec violence de cette côte : ils se tien-
« nent toujours prêts à filer leurs câbles et à se réfugier en
« pleine mer à la moindre apparence d'un gros temps.

« Qui ne craint pas les Bogas ne craint pas le diable ; c'est
« un proverbe reçu dans le pays. BOGAS est le nom que don-

« nent les Arabes à l'embouchure du fleuve, où il y a une
« barre de sable qui change de forme, de grosseur et de po-
« sition, suivant le vent.

« Les dangers de cette côte justifient Ménélas, qui avait
« une extrême répugnance d'entreprendre ce voyage une
« seconde fois. »

(Page 168. Les biens et les maux qui sont arrivés
dans tes demeures.)

Socrate disait que toute la philosophie était renfermée dans
ce vers d'Homère : il voulait dire apparemment que toutes
les leçons de la morale pouvaient être déduites de la con-
naissance des biens et des maux de l'homme.

(Page 169. Au souffle duquel frémit légèrement
la surface noircie des flots.)

La plupart des traducteurs ont manqué cette peinture. Il
ne s'agit pas d'écume, puisque Homère se sert de l'épithète
μυλαίνη, ποικ. *Φριξ* est ici cette agitation légère de la
mer qui fait noircir les flots, et qu'occasionne le vent lors-
qu'il commence à souffler. Cette agitation marque seulement
que c'est l'heure de midi où le zéphyr s'élève.

Wood a fait sur ce passage l'observation suivante : « Ido-
« thée, fille de Protée, informant Ménélas, à Pharos, du
« temps où son père doit sortir de la mer, parle du zéphyr
« qui obscurcit à midi la surface des eaux : cette circon-
« stance convient si parfaitement à l'Ionie, et ce phénomène
« est si rare sur la côte d'Egypte, que le poète semble avoir
« tiré de sa patrie cette image. »

(*Ibid.* Race de la belle Halosydne.)

Νέποδης, selon quelques-uns, « qui n'a point de
« pieds » ; mais les veaux marins en ont. J'ai suivi le meil-
leur sens ; ce mot a la même signification dans Théocrite,
Callimaque et Apollonius.

(Page 170. Nous prenons le repas ; la nuit paisible.)

Voyez les meilleurs lexiques , qui expliquent l'épithète *αμείωσις*, donnée à la nuit ; c'est par l'étymologie de ce mot.

(*Ibid.* Enfin les animaux marins.)

Elien rapporte qu'à midi les veaux marins sortent de la mer , et dorment sur le rivage.

(Page 172. Ce fleuve né du ciel.)

Epithète donnée par Homère à tous les fleuves , parce que les pluies les grossissent. Ici , elle fait peut-être allusion aux pluies de l'Ethiopie qui forment le Nil , ou à l'ignorance où l'on était sur la source de ce fleuve. Strabon dépeint la mer qui est entre le Phare et Alexandrie comme une mer très-difficile ; car outre que l'issue du port est fort étroite , elle est pleine de rochers. Le port était gardé par des brigands.

(Page 173. Sur les hauts rochers de Gyre.)

Rochers appelés *GYRAZ* et *CHOZRADES*, près du promontoire l'Eubée , lieu très-dangereux.

(*Ibid.* Jusqu'à l'extrémité des côtes où régna jadis Thyeste.)

Au bas de la Laconie , vis-à-vis l'île de Cythère. Junon est prise pour l'air.

(Page 174. Comme on immole le bœuf dans sa paisible étable.)

Cette comparaison a fait croire à Euripide que Clytemnestre avait frappé son mari d'une hache. Homère a voulu

seulement peindre la situation d'Agamemnon qui meurt dans son palais, où il aurait dû trouver le repos après tant de peines et de périls. Eustathe a fait sentir qu'il convenait qu'Agamemnon fût comparé, dans le second chant de l'Iliade, à un taureau, et ici à un bœuf. Pope blâme madame Dacier d'avoir employé dans la comparaison présente le terme de TAUREAU.

(Page 174. Nous ne trouverons pas ainsi le terme de tes infortunes.)

Nous ; il compatit à ses malheurs.

Homère avait su qu'au retour de Troie beaucoup de héros avaient été jusqu'en Espagne, où l'on plaçait les Champs-Elysées. Cet enchanteur flattait Ménélas.

(Page 175. Il dit. Malgré mon trouble, je sens renaître au fond de mon cœur et s'épanouir dans mon sein un sentiment de joie.)

Ὡς ἔφατ', αὐτὰρ ἐμοὶ κραδίη καὶ θυμὸς ἀγένηος
Διὸς ἐνὶ στήθεσσι, καὶ ἀχρυμένω πέρ, ἰάνθη.

Je cite cet endroit pour montrer par ce petit exemple, malgré ce qu'on a écrit contre les traductions en prose, qu'il n'est pas impossible à celles-ci d'offrir une image assez ressemblante de certaines beautés poétiques. Ceux qui entendent le grec sentent l'effet du mot *ἰάνθη* placé à la fin de ce vers. Je ne crois pas que cet effet soit perdu dans la traduction.

(Ibid. Les douces haleines des zéphyrs qu'envoie l'Océan.)

On sait que, dans Homère, zéphyr est le vent d'occident, et qu'il l'appelle le VIOLENT, le RAPIDE, le BRUYANT, etc. Cependant il y a deux passages de l'Odyssée où zéphyr

paraît ressembler au zéphyr de la poésie moderne : l'un lorsque le poète décrit les Champs-Élysées ; l'autre , dans la description des jardins d'Alcinous. Un zéphyr continu produit une végétation abondante. (Wood.)

(Page 156. Alors je te renverrai avec d'honorables dons.)

On demande pourquoi Nestor et Ménélas ne donnent aucun secours à Télémaque dans les tristes circonstances où il se trouve. Eustathe répond qu'on ne savait pas si Ulysse était en vie. Pope , qui réfute avec fondement cette raison , en rapporte une autre qui n'est pas meilleure. La nature de l'épopée , dit-il , est que le héros du poème soit un agent principal , et que le rétablissement de sa fortune soit l'ouvrage de sa valeur et de sa sagesse. Homère , il est vrai , a dû embrasser ce plan ; mais cela ne résout point la question. Nestor dit à Télémaque qu'il ne doutait pas qu'Ulysse seul , ou « secouru des chefs de la Grèce » , ne rentrât un jour dans ses états. Ceci annonce les dispositions favorables où ils étaient pour ce héros , et par conséquent pour son fils. Il faut cependant convenir que ses amis se montrent lents et froids dans cette occasion.

(Page 177. Me sont plus chers qu'un pays couvert de riches haras.)

C'était dire : Ithaque , il est vrai , est stérile ; mais je la préfère à Lacédémone. C'est la force du mot *ἰπποκόροιο*. C'est là une des raisons du sourire de Ménélas. On ne vent pas qu'il ait souri de la franchise et des mœurs simples du jeune prince , mais de sa sagesse ; ce serait alors un sourire de joie. Le tableau me paraît plus intéressant , si l'on n'en altère point la naïveté.

(Page 180. Oh! puissiez-vous..... ne plus briguer
ni ma main ni celle d'aucune femme!)

Ces transitions imprévues, où l'on apostrophe les absents, peignent bien la passion, et sont un des plus grands secrets de l'éloquence. Longin cite cet endroit avec éloge. Madame Dacier n'a pas bien saisi le sens de ce passage, qu'elle a trouvé obscur.

(*Ibid.* Rare exemple parmi les rois.)

Madame Dacier a traduit ce passage comme eût fait le courtisan le plus flatteur : « ce qui n'est pas défendu même « aux rois les plus justes. » Pénélope eût-elle dit cela dans un temps et dans un pays où l'autorité des rois était limitée, et où ils n'étaient que les premiers chefs de leur nation ? Si *δικη* est pris pour JUSTICE ou DROIT, Homère eût donc avancé que la justice ou le droit des rois consiste à distribuer sans raison leur bienveillance et leur haine. Cette maxime n'a-t-elle pas l'air d'une satire ? Je dis ici SANS RAISON, parce que le sens de tout le passage le demande : car, si on veut sous-entendre, AVEC RAISON, Pénélope eût très-mal loué Ulysse. Je ne crois pas d'ailleurs qu'elle l'eût représenté comme un être impassible, dans un siècle où la vengeance était une vertu. Son nom, comme on verra plus bas, signifiait LA HAINE, haine dirigée contre les méchants. Mais *δικη* peut être aussi interprété par MŒURS, COUTUME ; et alors le sens devient moral, et l'on peut présenter avec fruit ce beau portrait d'Ulysse aux princes. Alexandre eût pu profiter de ce vers, que n'a pas démenti l'histoire depuis le siècle d'Homère. Pope, en admettant dans ses remarques la note que fait madame Dacier, s'en est écarté dans le texte, où il renforce encore ce trait d'Homère, bien loin de l'adoucir :

Some kings with arbitrary rage devour,
Or in their tyrant minions vest the pow'r.

Madame Dacier a été séduite par l'épithète *ἄλιον*. Mais *DIVIN*, chez les Grecs, ne signifie souvent que *GRAND*. Au reste, si j'ai besoin ici d'autorité, j'ai pour moi celle des interprètes latins; ils ont rendu *διν* par *MORURS*, et *ἄλιον* par *GRAND*.

(Page 180. Les bienfaits s'évanouissent.)

On demandait à Aristote : « Qu'est-ce qui vieillit bientôt » ? Il répondit : « La reconnaissance ».

(Page 181. Coursier si dangereux sur lequel on s'expose à traverser l'immense empire des ondes.)

On a trouvé la métaphore belle, mais non à sa place. Madame Dacier a retranché cette image. Les Phéniciens de Gadès mettaient la figure d'un cheval à la proue de leurs bâtimens légers, et on donnait le nom de *CHEVAUX* à ces sortes de vaisseaux. Pindare nomme *ἄριον* l'ancre ou le gouvernail du vaisseau. Le cheval créé par Neptune est l'emblème de la navigation. *Κήλης*, employé également pour signifier des vaisseaux légers et des chevaux de course, même par les écrivains en prose, montre combien les idées de la navigation et de l'équitation se confondaient dans la langue des Grecs. Chacun sentira combien il est naturel que Pénélope, en reprenant connaissance, ne prononce qu'un petit nombre de paroles.

(Page 183. Et sur ses champs étendus et fertiles.)

Ithaque n'était pas tout entière stérile : d'ailleurs Ulysse régnait aussi sur une partie du continent voisin. Pope rejette avec raison l'interprétation de madame Dacier. *Ἀπέροστος* est mis en opposition avec *δάματα*.

(Page 185. Telle qu'au milieu de la tumultueuse
enceinte de rusés chasseurs.) ;

La comparaison convient à Pénélope. Cette lionne ne
tente pas des efforts dignes de son courage ; elle est émue.
Le palais des songes est le sommeil.

(Page 187. Je ne puis te dire..... si cet infortuné
est vivant.)

Il convenait qu'Ulysse, à son arrivée, fût méconnu de
tous, et que personne, et moins encore Pénélope, ne fût
bien assuré qu'il était en vie. On voit donc ici l'adresse du
poète. Il me semble que ces sortes de traits indiquent qu'Ho-
mère méditait son plan entier, et que ses poèmes n'ont pas
été des morceaux séparés, dont un hasard inexplicable au-
rait produit la réunion.

FIN DES REMARQUES SUR LE CHANT IV.

CHANT V.

L'AURORE, quittant la couche du beau Tithon, apportait la lumière aux dieux et aux mortels, lorsque les habitans de l'Olympe assemblés se placent sur leurs trônes d'or; au milieu d'eux on distinguait celui dont le pouvoir est souverain, Jupiter, qui du tonnerre ébranle les hautes nuées. Minerve, émue de compassion pour le sort d'Ulysse, toujours présent à sa mémoire, et qu'elle voit encore retenu dans le palais d'une nymphe, leur retrace les nombreuses infortunes de ce héros.

Père des dieux, et vous tous qui, à l'abri de la Parque, vivez au sein de la félicité, que désormais les rois armés du sceptre n'exercent plus la générosité et la clémence; qu'ils soient sévères, inflexibles et même injustes, puisque la mémoire du grand Ulysse est effacée de tous les cœurs dans la nation qu'il gouverna, et pour laquelle il fut le plus tendre des pères. Il gémit accablé sous le poids des plus cruelles peines dans l'île de la nymphe Calypso, où il est retenu : vainement ses vœux se tournent vers sa patrie; il n'a ni vaisseau, ni compagnon pour l'y conduire à travers l'immensité des plaines humides. Et comme si c'était peu de ses malheurs, une troupe ennemie brûle d'immoler son fils unique dès qu'il approchera de sa rive natale. Il est parti pour apprendre, dans la fameuse Pylos, et dans la vaste

Lacédémone, quelque nouvelle du sort d'un père infortuné.

Le maître des nuées, Jupiter, lui répond : Ma fille ! quelles paroles as-tu prononcées ! N'as-tu pas décidé qu'Ulysse reverrait sa patrie, et se vengerait avec éclat de tous ses ennemis ? Quant à son fils, aucun pouvoir ne s'y oppose, veille sur ses pas ; conduit par toi, qu'il arrive, sans l'atteinte d'aucune disgrâce, au sein de son palais, et que l'issue des projets de ses persécuteurs soit de repasser en vain la route qu'ils ont tracée sur les ondes.

Il dit : et s'adressant à Mercure, son fils : Mercure, dit-il, toi le fidèle interprète de mes ordres, va, le moment est venu, va annoncer à cette nymphe l'immuable décret du retour de l'intrépide Ulysse ; qu'il parte, quoiqu'il n'ait pour guide aucun ni des dieux ni des hommes. Montant seul une frêle barque, assailli des plus terribles périls, il arrivera le vingtième jour dans la fertile Schérie, cette terre fortunée des Phéaciens, qui semble être voisine du séjour des immortels. Ils le recevront comme un habitant de l'Olympe, et le ramèneront, sur un de leurs vaisseaux, dans sa patrie, comblé par eux de plus de richesses en airain, en or et en vêtemens précieux, que s'il eût échappé à tous les revers, et rapporté sur sa flotte, dans ses ports, sa part des dépouilles de Troie. C'est ainsi qu'enfin, selon l'arrêt des destinées, il jouira du bonheur de revoir ceux qu'il aime, son palais et les champs de ses pères.

A peine a-t-il parlé que le héraut céleste obéit. Il attache à ses pieds ces talonnières d'un or éternel, qui égalent les vents les plus rapides lorsqu'il traverse l'immensité de la terre et des eaux ; il prend le roseau d'or dont il ferme pour jamais les yeux des mortels, ou bannit de leurs paupières le sommeil du trépas. Tenant ce roseau, le dieu puissant fend les airs, descend l'Olympe au sommet de Piérie, et, fondant du haut des cieux sur la mer, rase les flots avec impétuosité. Tel que le cormoran, autour des golfes profonds, poursuit les habitans des eaux, et bat à coups redoublés de ses ailes agiles l'onde salée ; tel Mercure, sur leur cime, franchit les innombrables vagues.

Il touche à l'île éloignée, et, s'élevant du noir domaine des mers sur la rive, marche vers la grotte spacieuse qu'habitait la belle nymphe. Elle était dans sa demeure. La flamme éclatante de grands brasiers y consumait le cèdre et le thym odorans, et ces parfums se répandaient dans l'île. Tandis que, formant un tissu merveilleux, la déesse faisait voler de ses mains une navette d'or, la grotte retentissait des sons harmonieux de sa voix. Cette demeure était environnée d'une antique forêt toujours verte, où croissaient l'aune, le peuplier, le cyprès qui embaume l'air. Là, au plus haut de leurs branches, avaient bâti leurs nids les rois du peuple ailé, l'épervier impétueux, l'oiseau qui fend les ombres de la nuit, et la corneille marine qui, poussant jusqu'au ciel sa voix bruyante, se plaît à parcourir l'empire d'Am-

phitrite. Une vigne fertile étendait ses pampres beaux et flexibles sur tout le contour de la vaste grotte, et brillait de longues grappes de raisin. Quatre fontaines voisines roulaient une onde argentée, et, se séparant et formant divers labyrinthes sans se confondre, allaient au loin la répandre de toutes parts; et l'œil, tout à l'entour, se perdait dans de vertes prairies où l'on reposait mollement sur un doux gazon émaillé par la violette et les fleurs les plus aromatiques. Telle était la beauté de ces lieux, qu'un dieu même ne pouvait s'y rendre sans arrêter ses pas, saisi d'un charme ravissant. Le messager céleste est immobile, plongé dans la surprise et l'admiration. Dès qu'il a porté de toutes parts un œil enchanté, il pénètre dans la grotte profonde. La nymphe le voit et le reconnaît; car les immortels ne sont pas étrangers l'un à l'autre, quelque espace qui sépare leurs demeures. Le magnanime Ulysse n'était pas dans la grotte : il s'abandonnait à sa douleur, étendu sur le bord du rivage, où, d'ordinaire, se consumant en plaintes, en soupirs, en gémissemens, et attachant l'œil sur la mer agitée, il laissait couler ses larmes.

Calypso place Mercure sur un siège éclatant. Dieu armé du roseau d'or, dit-elle, ô toi que je révère et chéris, quel dessein t'amène dans mon île, que tu n'as point encore honorée de ta présence? Parle : s'il est en mon pouvoir, si je ne rencontre pas des obstacles invincibles, ne doute pas que je n'accomplisse tes souhaits.

Cependant participe au festin qui doit recevoir un tel hôte.

En même temps la déesse place devant Mercure une table qu'elle couvre d'ambrosie, elle verse le nectar en flots de pourpre. Le héraut de Jupiter se nourrit de cet aliment, et s'abreuve de la liqueur divine. Bientôt il a ranimé ses forces; alors il rompt ainsi le silence :

Déesse, tu demandes quel objet amène un dieu dans ta demeure: je vais t'en instruire, tu le veux. C'est Jupiter qui m'a ordonné de me rendre dans ton île; je n'ai obéi qu'à regret. Quel habitant de l'Olympe se plaît à traverser les plaines illimitées des eaux, où l'on n'aperçoit aucune cité, où les dieux n'ont point d'autels et ne reçoivent l'hommage d'aucun sacrifice? Mais nul d'entre les immortels n'ose violer ni éluder les décrets de Jupiter. Tu possèdes ici, dit ce dieu, un héros, le plus infortuné de ceux qui, durant neuf années, combattirent autour de la ville de Priam, et qui, après l'avoir conquise, reprirent le chemin de leur patrie. Ils s'exposèrent, dans leur départ, à la vengeance de Pallas; elle les poursuivit, armée de la tempête. Tous les compagnons de ce héros périrent; il fut porté seul par Borée et les vagues au bord de ton île. C'est ce mortel que Jupiter t'ordonne de renvoyer sans délai. Les destins ne veulent pas qu'il meure loin de ses amis; il doit les revoir, et reporter ses pas aux champs de ses pères et dans son palais.

Il dit. Calypso frémit de douleur et de colère.

Dieux injustes, s'écrie-t-elle, c'est dans vos cœurs que règne la jalousie la plus noire. Vous enviez aux déesses le bonheur d'aimer un mortel qu'elles ont choisi pour époux. Ainsi, quand l'Aurore enleva l'aimable Orion, dieux qui vantez votre félicité, vous la poursuivîtes de votre haine, jusqu'à ce qu'enfin, dans Ortygie, la chaste Diane, du vol insensible de ses traits ailés, étendit Orion expirant dans la poussière. Quand la blonde Cérès, cédant aux feux de l'amour, reçut en un guéret heureux le beau Jason dans ses bras, que Jupiter en fut bientôt instruit ! que sa foudre fut prompte à le précipiter au tombeau ! Moi de même, habitans des cieux, vous m'enviez la possession d'un mortel que je sauvai du naufrage ; il luttait seul contre la tempête, flottant sur un faible débris de son vaisseau, que Jupiter, d'un coup de sa foudre enflammée, fracassa au milieu de la ténébreuse mer ; tous les braves compagnons de l'infortuné avaient été engloutis par les ondes ; seul il fut jeté par les vents et les flots sur les bords de mon île. Je le recueillis, je soutins ses jours, je lui destinais l'immortalité et le printemps d'une jeunesse éternelle. Mais, je le sais trop, il n'est aucune divinité qui ose enfreindre ni éluder les lois de Jupiter. Qu'il parte donc, si ce maître souverain l'ordonne ; qu'il s'égare encore sur la mer orageuse. Quant à moi, je ne le renverrai point ; je ne puis lui donner ni vaisseau, ni compagnons pour le guider sur l'empire inconstant des ondes. Je veux bien ne pas

lui refuser mes avis ; je n'en serai point avare : avec ce secours, qu'il arrive, exempt de malheur, au sein de sa patrie.

C'est assez de favoriser son départ, dit Mercure : crains le courroux de Jupiter ; crains les traits inévitables de sa vengeance. En achevant ces mots, le dieu sort de la grotte et disparaît.

La nymphe, contrainte d'obéir à l'ordre du maître des cieux, va trouver le magnanime Ulysse. Il était assis sur le rivage. Jamais ses larmes n'étaient séchées ; les jours qui devaient être les plus doux de sa vie, se consumaient à soupirer après son retour ; et la belle nymphe n'avait plus de charmes à ses yeux. La nuit il reposait malgré lui dans la grotte de la déesse éprise pour lui d'un tendre amour : tout le jour, assis sur les rochers et les coteaux sablonneux, le cœur dévoré de poines, de regrets et de gémissemens*, il attachait sur la mer indomptée un œil mouillé de pleurs.

La déesse paraît tout à coup auprès de lui. Infortuné, dit-elle, cesse d'inonder ces bords de tes larmes, et de consumer ta vie dans le désespoir : désormais je n'aspire moi-même qu'à ton départ. Va, abats les plus hauts chênes, façonne les poutres par le secours du fer, construis un large radeau, couvre-le d'ais solides, d'un pont élevé, et qu'il te porte sur la noire mer. Pour te garantir de la faim et de la soif, je te fournirai de l'eau des fontaines, du froment, la liqueur vermeille d'un vin qui ranime le courage ; je te

donnerai des vêtemens , et t'enverrai un vent favorable qui te ramènera sans péril dans ton séjour natal , si telle est la volonté des habitans du haut Olympe ; ils me surpassent en connaissance et en pouvoir.

Elle dit. Le cœur de l'intrépide Ulysse frémit. O déesse , répond-Il, tu formes tout autre dessein que celui de favoriser mon départ , quand tu m'ordonnes de traverser dans une barque la mer, ce vaste et profond abîme que franchit avec peine le plus solide vaisseau , ami de Jupiter , et jouissant du souffle d'un vent fortuné. Cependant, si tu peux y consentir , et si tu me jures , par le serment le plus solennel des dieux , que tu ne m'exposeras point à de plus grands hasards , je monte cette frêle barque.

Un léger sourire paraît sur les lèvres de la déesse ; sa main flatte le héros. Ingrat , lui dit-elle , rien n'égale ta prudence : avec quelle ruse tu veux éclaircir les odieux soupçons que tu ne rougis pas de me témoigner ! J'atteste donc et la terre , et cette voûte qui s'étend au-dessus de nos têtes , et le Styx qui coule dans l'empire profond des morts , serment redouté qui ne sort pas en vain de la bouche des immortels ; j'atteste que je suis bien éloignée de conjurer ta perte , que je te donne le conseil qui me dirigerait moi-même si j'y étais contrainte par les cruelles rigueurs de la nécessité. Je n'ai pas étouffé les sentimens de la justice : mon sein n'enferme pas un cœur d'airain ; crois-moi , il est sensible.

En finissant ces mots , elle s'éloigne avec rapidité , et reprend le chemin de sa demeure : le héros suit les pas de la déesse. Arrivés dans la grotte , il se place sur le siège que vient d'abandonner Mercure : Calypso lui présente les alimens et le breuvage , nourriture des mortels ; assise en face du héros , elle reçoit des mains de ses nymphes l'ambrosie et le nectar. Lorsqu'ils ont joui des délices du festin , la déesse rompt ainsi le silence :

O fils illustre de Laërte , Ulysse , dont la prudence est si vantée , tu veux donc me quitter dès cet instant , et tu n'aspirez qu'à rentrer dans ta patrie et dans ta demeure ! Pars accompagné de mes vœux. Mais si tu savais tous les maux que te prépare le destin avant de te ramener à ta rive natale , ah ! tu préférerais de couler avec moi tes jours dans cette grotte , tu recevrais de ma main l'immortalité , et tu cesserais de soupirer après le moment où tu reverras ta femme , qui seule est toujours présente à ta pensée. Sache cependant que je ne crois point lui être inférieure en beauté ni dans les dons de l'esprit : jamais déesse ne s'abaissa jusqu'à se comparer à une faible mortelle.

Déesse auguste , répond Ulysse , ne te courrouce point de ce que je vais dire. Je sais que la beauté de la sage Pénélope s'évanouit devant tes appas et ton port majestueux. Elle n'est qu'une mortelle ; tu es à l'abri de la Parque , et une éternelle jeunesse est ta parure. Cependant rien ne

peut étouffer en moi le désir qui me sollicite chaque jour de retourner au sein de mes lares : oh ! quand viendra ce moment fortuné ! Si quelque divinité a résolu de soulever contre moi la rage des vents et des flots , me voici prêt à tout souffrir ; dans ce sein est un cœur intrépide : depuis quel temps ne suis-je pas endurci aux disgrâces ! combien ai-je bravé d'assauts dans les combats et dans les tempêtes ! exposons encore , s'il le faut, ma tête à ces nouveaux hasards.

Il dit ; le soleil finit sa course , et la nuit ombre la terre. Ulysse et Calypso se retirent dans un réduit solitaire de la belle grotte. L'amour les conduit dans les bras l'un de l'autre, et ses charmes captivent leurs cœurs.

A peine la fille du matin, l'Aurore, embaumait l'air de ses roses, qu'Ulysse levé est couvert de sa tunique et de son manteau. La nymphe se décore d'une longue robe du tissu le plus fin et d'une blancheur éblouissante, ouvrage des Grâces ; autour de sa taille est attachée une belle ceinture d'or ; un voile flotte sur sa tête. Elle songe à préparer le départ du héros. Elle lui remet une grande cognée d'acier à deux tranchans, qu'il maniera sans peine, et dont le manche d'olivier est luisant et formé avec art. Elle lui donne ensuite une scie forte et acérée. Enfin la nymphe le conduit vers l'extrémité de l'île. Là s'élevaient l'aune, le peuplier, le pin qui touche les nues ; forêt antique, séchée par les feux du soleil et par le cours des âges, et dont le bois volera légèrement sur l'onde.

Calypso lui montre ces hauts arbres , et va se renfermer dans sa grotte.

Aussitôt la forêt retentit des coups redoublés de la hache ; rien n'égale la rapidité des travaux d'Ulysse. En peu de temps vingt arbres entiers jonchent la terre ; sa main industrieuse , par le secours de la cognée , les prépare ; chaque surface devient unie , tandis que , s'aidant de l'équerre , il observe , d'un œil attentif et sûr , le niveau. Calypso arrive ; de fortes tarières sont entre ses mains , elle les remet au héros. Maintenant il perce toutes les poutres , toutes les solives ; et bientôt les assemblant , il les unit par des chevilles et d'autres liens. Comme un habile constructeur bâtit le fond d'un vaste navire destiné à porter sur les mers de grands fardeaux , Ulysse fait d'abord un large radeau ; puis il entasse des poutres qu'il joint étroitement : les bords s'élèvent , de longs ais s'étendent , et le pont est construit. Il forme aussi le mât , croisé des antennes , soutiens des voiles ; le gouvernail , qu'il dirigera lui-même , sort de ses mains ; il munit le navire de fortes claies de saule , rempart contre les flots ; et diverses matières qu'il jette au fond tiendront la nef en équilibre. La nymphe auguste apporte enfin les toiles destinées à former les voiles étendues. Ulysse les prépare avec le même soin et la même industrie , et il se hâte de lier au mât et aux voiles les câbles , et les courroies , et les cordages. Avec des leviers il lance le bâtiment à

l'empire étendu de la mer. C'était le quatrième jour, et tout l'ouvrage est terminé.

Le cinquième jour, la déesse permet au héros de quitter son île. Elle le fait entrer dans un agréable bain, et le revêt d'habits odorans : elle pose dans le navire deux outres, l'une pleine d'un vin couleur de pourpre, et l'autre plus grande, où elle a fait couler une eau douce et limpide ; elle y pose une urne profonde qu'elle a remplie des alimens les plus exquis. Enfin elle fait souffler un vent favorable qui, devant le navire, frémit légèrement sur les ondes.

Ulysse, le cœur palpitant de joie, se hâte d'ouvrir ses voiles à ce vent favorable : assis à la poupe, il dirige le gouvernail avec attention et d'une main habile. Sans que le sommeil incline sa paupière, il tient, durant dix-sept nuits, l'œil fixé sur les Pléiades, le Bootès qui se retire lentement, et l'Ourse ou le Chariot, l'Ourse qui tourne autour du pôle en regardant toujours l'Orion, et qui seule ne se baigne jamais dans les flots de l'Océan. Selon les avis de Calypso, il doit laisser cet astre à sa gauche durant tout le temps qu'il sillonnera le séjour mouvant des ondes. Dix-sept jours il y est porté d'un vol non interrompu. Déjà, le dix-huitième jour, se montraient dans l'éloignement les monts ombragés de l'île des Phéaciens, s'élevant à ses yeux, comme un bouclier, au dessus de l'empire nébuleux de la mer.

Mais du haut des montagnes de Solymé, Neptune, revenant de l'Ethiopie, découvre dans le lointain le héros; il le voit traverser le domaine des ondes. A cet aspect redouble son ancien courroux, il balance sa tête, et ces paroles sortent de ses lèvres : Eh quoi ! tandis que je m'arrêtais dans l'Ethiopie, les dieux, contre mes décrets, ont changé le sort d'Ulysse ! déjà il touche à la terre des Phéaciens, qui, selon l'arrêt des destinées, doit être la grande borne de ses longues infortunes ! Mais il n'y est pas encore arrivé, et je saurai bien lui susciter assez de nouvelles disgrâces.

Il dit; et aussitôt rassemblant les nuages, et prenant en main son trident, il bouleverse l'empire de la mer, déchaîne à la fois les tempêtes de tous les vents opposés, et couvre d'épaisses nuées et la terre et les eaux; des cieux tombe soudain une nuit profonde. Au même temps se précipitent et combattent avec furie l'Autan, l'Eure, et le vent impétueux d'Occident, et le glaçant Borée qui chasse les nuages et roule des vagues énormes. Alors le magnanime Ulysse est frappé de consternation; il pousse de profonds soupirs.

Infortuné ! se dit-il, quelle sera enfin ma destinée ! Que je crains de voir se vérifier en cet instant toutes les paroles de la déesse ! Elle me prédisait qu'avant d'arriver à ma patrie, j'essuierais encore sur la mer les plus terribles disgrâces; tout va s'accomplir. De quelles ténébreuses nuées Jupiter enveloppe la voûte entière des cieux !

comme il trouble les abîmes d'Amphitrite! comme les tourbillons se déchaînent de toutes parts! voici ma perte. Heureux et mille fois heureux ceux d'entre les Grecs qui, signalant leur zèle en faveur des Atrides, furent ensevelis dans les vastes champs de Troie! Que ne suis-je tombé comme eux! que n'ai-je été précipité dans les enfers le jour où l'armée troyenne me couvrit d'une nuée de javelots près d'Achille expirant! j'eusse obtenu les honneurs du tombeau, la Grèce eût célébré ma gloire; maintenant je suis destiné à descendre chez les morts par la route la plus obscure et la plus horrible.

Il parlait encore, lorsqu'une vague haute, menaçante, fond avec furie sur la poupe, fait tournoyer la nacelle avec rapidité, arrache Ulysse au gouvernail, et le précipite à une longue distance dans les flots. Tous les vents confondus accourent soudain, tempête épouvantable. Le mât se rompt; la voile, avec l'antenne, est emportée au loin sur les ondes. Le héros, accablé sous le poids des vagues énormes qui roulent et mugissent au-dessus de sa tête, et entraîné par ses riches vêtemens trempés des flots, vêtemens dont le décora la main d'une déesse, s'efforce en vain de triompher des eaux, et demeure long-temps enseveli dans la mer: enfin il s'élance hors du gouffre; l'onde amère jaillit de sa bouche, et coule de sa tête et de ses cheveux en longs ruisseaux. Cependant, malgré la tourmente, il ne met pas en oubli sa nacelle; prenant au sein des flots un vigoureux essor, il

la saisit, et, assis au milieu d'elle, il se dérobe au trépas. Elle est le frêle jouet des vents et des vagues sur la mer orageuse. Comme, dans l'automne, l'Aquilon balaie un faisceau d'épines arides et l'enlève à travers l'espace étendu des campagnes, ainsi sur la plaine humide les vents entraînent et ballottent le navire. Tantôt l'Autan le livre à Borée qui l'emporte sur les flots; tantôt le vent d'orient l'abandonne au vent d'occident qui le chasse devant lui avec impétuosité.

La fille de Cadmus, la belle Ino, jadis mortelle, et maintenant l'une des divinités de la mer, sous le nom de Leucothée, voit avec compassion l'infortuné, errant sur les vagues, près de périr. Elle s'élance aussi promptement que le plongeon du sein des ondes; et assise sur les bords de la frêle barque:

O victime du malheur, dit-elle, qu'as-tu fait pour que Neptune soit animé contre toi d'un si grand courroux, et, te précipitant de revers en revers, ait conjuré ta perte? Cependant il ne l'accomplira point, dût redoubler encore sa rage. Suis mes conseils, les malheurs n'ont pas aveuglé ta prudence. Dépouille tes vêtements, livre ton faible navire aux aquilons, qu'ils l'emportent, et gagne en nageant la terre des Phéaciens, qui doit être ton salut. Prends cette écharpe divine; l'attachant sous ton sein, brave les abîmes, et bannis de ton cœur la crainte du trépas. Dès que tes mains auront saisi le rivage, souviens-toi de délier l'écharpe, et, sans te retourner, jette-la

dans la profonde mer. En même temps la déesse lui remet le tissu merveilleux ; et , telle que l'oiseau des mers , elle se plonge avec rapidité dans les noires vagues , et disparaît.

Le héros délibère ; et tirant de son noble cœur des gémissemens : Ciel ! dit-il , si l'ordre d'abandonner mon navire était un nouveau piège de la part des immortels ! Non , je n'obéirai point encore , je puis à peine apercevoir la terre qu'on m'assure devoir être mon refuge. Voici le parti où j'ai résolu de m'arrêter. Tant que seront unis les ais de mon navire , je ne le quitterai point , et j'affronterai toutes les tempêtes ; mais quand , brisés par la violence des flots , ils auront volé en éclats , mes bras lutteront contre la mer ; il ne me restera pas d'autre secours.

Tandis que le cœur d'Ulysse était agité de ces pensées , Neptune élève une vague mugissante , épouvantable , telle qu'une montagne , et de sa main puissante la roule contre le héros ; elle fond sur le navire. Comme le souffle impétueux d'un tourbillon dissipe dans les airs un grand tas de pailles légères et arides sans qu'il en reste aucune trace , la vague sépare et disperse les ais de la nacelle. Ulysse en saisit un débris , il s'y élance comme sur un coursier. Alors il dépouille les vêtemens que lui donna la déesse Calypso ; il se hâte d'entourer son sein de l'écharpe sacrée , étend les bras , se penche sur les flots , s'y précipite et nage. Le dieu des mers le voit , et balançant un front courroucé : Misérable jouet des

vagues, dit-il, sois victime de mon pouvoir, jusqu'à ce que tu arrives chez cette race chérie de Jupiter. Mais j'espère qu'alors même ne s'effacera jamais de ton esprit le souvenir de ma vengeance. Il dit, touche de l'aiguillon ses coursiers à la crinière flottante, et il est en un moment devant Aigues, où s'élève son palais célèbre.

Alors Minerve enchaîne le vol de tous les vents, et leur ordonne d'être muets ; elle endort leur rage ; et n'ouvrant un champ libre qu'à l'impétueux Borée, elle brise et aplanit les flots, pour qu'Ulysse, échappé à l'infortune et à la mort, puisse gagner le rivage des Phéaciens qui bravent la mer

Durant deux jours et autant de nuits il erre sur l'empire des flots, son cœur ne lui présageant que le trépas. Quand le troisième jour est amené par la blonde Aurore, Borée, ainsi que tous les vents, se repose ; la mer paisible brille de l'azur serein des cieux : le héros, porté sur le dos d'une vague élevée, ouvre un œil perçant, et, à une courte distance, il voit la terre.

Lorsqu'un père, frappé par une divinité ennemie, étendu long-temps sur un lit de langueur, et n'étant plus qu'un squelette, touche aux portes du tombeau, qu'un dieu plus favorable, le dégageant des liens de la mort, le rende à ses enfans, ils le reçoivent avec transport, et le cœur leur bat d'allégresse : tel est le ravissement d'Ulysse à l'aspect de la terre et de l'ombrage de ses forêts. Il nage avec ardeur, s'efforce et des pieds et des

maines de parvenir à la rive, impatient d'y monter ; mais lorsqu'il n'en est plus qu'à la distance où retentit une bruyante voix, son oreille est frappée d'un tumulte horrible. La mer, avec de rauques hurlemens, vomissait d'énormes vagues contre le dur et aride continent; il en rejaillissait au loin une épaisse écume qui s'amoncelait sur le rivage et jusque sur la plaine humide; il n'était aucun port favorable, aucun bassin, asile des vaisseaux; on ne voyait partout que des rocs escarpés, inabordables, jetés en avant et l'un sur l'autre avec une hideuse irrégularité. A ce moment Ulysse sent défaillir ses forces et son courage; de longs gémissemens s'échappent de sa poitrine oppressée.

Hélas! se dit-il, après que Jupiter, contre tout espoir, offre la terre à mes regards, et qu'à travers tant de flots je me suis ouvert une pénible route jusqu'à ces bords, il n'est donc aucun moyen d'échapper de ces abîmes! Ici des rocs escarpés, hérissés de pointes, et où rugit l'onde furieuse; là, d'autres rocs lisses et glissans; autour de moi les gouffres profonds de la mer; nulle part où poser mes pas : comment me dérober à ma perte? Si, rassemblant ce qui me reste de vigueur, je tente de sortir de ce gouffre et d'aborder à cette rive, je crains qu'une vague terrible, m'entraînant dans son cours, ne me précipite contre les inégalités tranchantes de ces rocs, et que je ne me sois épuisé en vains efforts. Si je nage ensuite le long des rochers, dans l'espoir incertain

de rencontrer un port ou seulement une pente plus douce, je crains qu'un autre flot orageux, m'arrachant au rivage, ne me rejette presque inanimé jusqu'au milieu de la mer; ou, pour comble du malheur, qu'un dieu ne déchaîne contre moi, pour m'engloutir, un des monstres qu'Amphitrite nourrit en foule dans ses abîmes: car, je ne puis l'ignorer, celui qui me poursuit de sa haine est Neptune, à la voix duquel la terre tremble.

Tandis que ces pensées roulaient dans son âme agitée, une vague terrible le précipite contre le roc hérissé de sommités aiguës. Là, son corps eût été déchiré et ses os fracassés, sans la salutaire pensée que lui inspira Minerve. Tombant contre le roc, il le saisit des deux mains, et s'y tient collé, non sans gémir, jusqu'à ce qu'ait passé sur sa tête la vague entière: la vague, à son retour, le frappant avec violence, le rejette loin des côtes et l'entraîne rapidement au milieu de la mer. Comme le polype emporte avec ses pieds sinueux du sable et de nombreux cailloux, lorsqu'on l'arrache au nid rocailleux où il était enraciné; le roc déchire et garde pour dépouille la peau des nerveuses mains d'Ulysse, qu'enlève avec force le flot rapide.

Le héros est englouti par les vagues; et là, à son automne, l'infortuné eût trouvé son tombeau, si Minerve ne l'eût encore armé de prudence et de courage. Il s'élance au-dessus des ondes, résistant aux flots que la mer roulait vers le

continent, il nage en côtoyant le bord, l'œil toujours fixé sur la terre, impatient de rencontrer une baie ou une rive moins escarpée. Il parvient enfin à l'entrée d'un beau fleuve dont l'onde était pure et paisible, asile fortuné qui, dégagé de rocs, lui offre un abord facile et un abri assuré contre les tempêtes. Ulysse reconnut qu'un dieu épanchait ces flots argentés, et il proféra cette prière :

O quel que soit ton nom, roi de cette onde, daigne écouter mes vœux. Sois béni mille fois, puisque tu me présentes un refuge; sauve un malheureux qui fuit, à travers l'empire des mers, la rage de Neptune. Un mortel qui, accablé de fatigue, égaré sur les flots, et battu des tempêtes, implore du secours est pour les dieux mêmes un objet digne de respect. Je me jette à tes genoux, je viens aux bords de tes eaux, oppressé du poids des plus longs et des plus terribles malheurs. Grande divinité, aie donc pitié de mon sort; je suis ton suppliant.

Il dit. Le dieu, arrêtant le cours de son onde, abaisse les vagues, fait naître un calme parfait, sauve le héros près de périr, et lui offre à l'entrée du fleuve un heureux asile. Ulysse atteint le rivage : il plie ses genoux et ses bras nerveux; la mer l'a dépouillé de sa vigueur; tout son corps est enflé; l'onde amère jaillit à longs flots de sa bouche et de ses narines; sans voix et sans haleine, il s'évanouit; et, épuisé par l'excès de la fatigue, il semble avoir exhalé le dernier soupir.

Mais, lorsque la respiration l'a ranimé, il dé-

tache l'écharpe divine, et la jette dans le fleuve qui se précipite à la mer; une grande vague l'emmenant dans son cours, la reporte avec rapidité aux mains de la déesse. Le héros achève de se traîner hors du fleuve; et, couché sur le jonc, il baise la terre, cette mère des hommes.

O ciel! se dit-il en soupirant, que vais-je devenir? quelle calamité m'est encore destinée? Passerai-je les longues heures de la nuit aux bords de ce fleuve? Je crains que le froid âpre et le brouillard humide ne m'ôtent ce léger souffle de vie qui me reste; avec l'aurore il s'élève sur le fleuve un vent glacé. Monterai-je au sommet de cette colline ombragée? et dormirai-je entre l'épais feuillage, si cependant le froid et l'excès de la fatigue permettent au sommeil d'épancher son heureuse vapeur sur mes yeux? Je crains d'être la proie des animaux féroces.

Il se détermine à prendre ce dernier parti, et se hâte de se traîner sur le sommet du coteau, vers l'entrée du bois qui s'élevait non loin du fleuve. Il y rencontre deux oliviers, l'un franc, et l'autre sauvage, si unis, qu'ils sortaient comme de la même racine; ils avaient crû dans un embrassement si étroit, qu'à travers leurs rameaux entrelacés ne perça jamais le souffle aigu des vents humides, ni les rayons dont au milieu de sa force l'astre éblouissant du jour frappe la terre, ni l'eau qui tombe des cieux en fleuves précipités. Le héros se coule sous cet ombrage, et forme de ses mains un vaste lit de feuilles dont la terre était

jonchée, et dont il trouve une riche moisson ; dans la saison des plus âpres frimas, deux, même trois hommes eussent pu s'y garantir de l'Aquilon, eût-il exercé toute sa rage.

A l'aspect de cette retraite et de cette couche, le héros infortuné éprouve un sentiment de satisfaction ; il s'étend au milieu de ces feuilles, et en roule sur lui un grand amas. Comme l'habitant isolé d'une campagne écartée enterre avec soin un tison sous la cendre profonde, et conserve ce germe vivifiant du feu ; ainsi le héros s'ensevelit au sein de ces feuilles. Pour bannir la fatigue dont il était comme anéanti, Minerve lui ferme la paupière, et verse sur ses yeux un paisible sommeil qui coule dans tous ses membres.

FIN DU CHANT CINQUIÈME.

REMARQUES

SUR LE CHANT CINQUIÈME.

(Page 207. Père des dieux, et vous tous.....)

V OICI la seconde fois que Minerve plaide dans l'assemblée des dieux en faveur d'Ulysse : on voit, au premier chant, qu'ils avaient tous consenti à favoriser le départ de ce chef. Il s'agit ici des moyens.

(Page 208. Quoiqu'il n'ait pour guide aucun ni des dieux ni des hommes.)

La patience et le courage d'Ulysse éclataient d'autant mieux qu'il était dénué de secours. D'ailleurs les dieux n'agissaient pas ouvertement l'un contre l'autre. Quand Leucothée, dans ce même chant, vient secourir Ulysse, c'est à la fin de la tempête, et uniquement pour lui sauver la vie. Neptune même savait que les destins avaient ordonné qu'Ulysse ne périrait point, et que l'île des Phéaciens serait son refuge. *Σχεδὴν* est une petite barque faite à la hâte.

(*Ibid.* Dans la fertile Schérie.)

Corcyre ou Drépanum, aujourd'hui Corfou. Quelques-uns ont placé l'île de Calypso dans la mer Atlantique ; mais, sans recourir à cette conjecture, l'enfance où était alors la navigation, et le peu de secours qu'avait Ulysse, expliquent les difficultés que pourrait faire naître le texte d'Homère, et rendent son récit assez merveilleux.

(Page 209. Tenant ce roseau, le dieu puissant
fend les airs.)

Hic primum paribus nitens Cyllenius alis
Constitit ; hinc toto præceps se corpore ad undas
Misit , avi similis , quæ circum littora , circum
Piscosos scopulos , humilis volat æquora juxta.

ÆNEID. lib. IV.

Homère ne donne à Mercure qu'une simple verge ; les poètes postérieurs en ont fait un caducée. Ce caducée marque le pouvoir de l'éloquence pour exciter ou calmer les passions. On veut que Mercure avec sa verge d'or ait été forgé par les anciens mythologistes sur Moïse , dont la verge opérait tant de prodiges. Cette découverte a paru très-sûre à certains critiques.

(*Ibid.* La flamme..... y consumait le cèdre et le
thym odorans.)

Dives inaccessos ubi Solis filia lucos
Assiduo resonat cantu , tectisque superbis
Urit odoratam nocturna in lumina cedrum ,
Arguto tennes percurrens pectine telas.

ÆNEID. lib. VII.

La description de la grotte de Calypso offre un beau paysage ; et l'on trouvera que le paysage est approprié à une contrée maritime. Cette observation n'aurait pas dû échapper à ceux qui ont voulu embellir ce tableau par des traits étrangers à l'original. Chez les grands , le feu était en usage dans toutes les saisons. D'ailleurs , c'était alors l'automne.

C'est une déesse dont Ulysse est le captif. Que ce fût une mortelle , il serait contraire à la prudence et au courage du héros de ne pas s'affranchir. S'il n'était pas retenu malgré lui , il serait coupable de tous les désordres qui se commettaient dans son palais.

(Page 209. Et la corneille marine.)

Il y a deux espèces de corneilles, l'une de mer, et l'autre de terre. Voyez Gessner.

(Page 210. Le magnanime Ulysse n'était pas dans la grotte.)

Si Ulysse eût été dans la grotte, on eût pu soupçonner quelque disposition tendre en faveur de Calypso, et moins d'ardeur à revoir sa patrie. C'est donc avec beaucoup de jugement que le poète le peint déplorant ses malheurs sur le rivage.

(Page 211. Quel habitant de l'Olympe se plaît à traverser les plaines illimitées des eaux.)

On croit qu'Homère fait dire ceci à Mercure pour mieux fonder l'éloignement de cette île, qu'on place dans la mer Atlantique. Il est plus naturel de penser que Mercure prépare, par divers détours, Calypso à l'ordre qu'il vient lui donner; ayant été si bien reçu d'elle, il veut qu'elle comprenne qu'il ne fait ici que le rôle de messenger de Jupiter.

(Page 212. Étendit Orion expirant dans la poussière.)

Ces exemples que rapporte Calypso sont bien propres à l'effrayer et à la faire consentir au départ d'Ulysse. Orion était un chasseur; l'Aurore leur est favorable. Plusieurs ont dit qu'Orion, en voulant contraindre Diane de céder à ses desirs, fut piqué par un scorpion. Jasion était Crétois, né d'Electre et de Jupiter. Hésiode fait naître Plutus des amours de Jasion et de Cérès. Comme les excessives chaleurs sont contraires aux semailles, on a feint que Jupiter avec ses foudres avait puni ces amours. GUÉRÉT HEUREUX, littéralement, « guéret labouré qui a eu trois façons ».

(Page 212. Quant à moi, je ne le renverrai point.)

On n'a pas assez fait sentir le courroux de Calypso et la répugnance avec laquelle elle cède aux ordres de Jupiter. C'est le dépit qui dicte à Calypso ces paroles : « Désormais je n'aspire moi-même qu'à ton départ ». Les interprètes n'auraient pas dû adoucir cet endroit.

(Page 213. La nuit il reposait malgré lui dans la grotte de la déesse éprise.)

Homère remet toujours devant les yeux la sagesse d'Ulysse, et la violence qu'il se faisait.

(Page 214. Le plus solide vaisseau, ami de Jupiter, et jouissant du souffle d'un vent fortuné.)

On a fait remarquer que la poésie d'Homère animait tout ; il prête ici du sentiment à ces vaisseaux. J'ai conservé cette image qu'ont affaiblie d'autres interprètes :

VWhere scarce in safety sails
The best built ship, though Jove inspire the gales.

POPE.

(*Ibid.* J'atteste donc la terre et cette voûte qui s'étend au-dessus de nos têtes.)

C'était la formule des anciens sermens. Enée dit :

Esto nunc sol testis et hæc mihi terra precanti.

ÆNEID. lib. XII.

Moïse, dans son Cantique, s'écrie : « Cieux, écoutez ce que je déclare, et que la terre entende mes paroles. » Dans tous ces passages, on regarde les cieux et la terre comme des êtres animés. Voici la conjecture de Bacon sur le serment du Styx. Ce serment représente le seul frein qui puisse lier les rois

dans leurs traités ; ce frein est la nécessité, l'utilité commune. La nécessité est bien représentée par ce fleuve, dont le cours est marqué par les destins, et qu'on ne peut repasser. Les rois et les peuples, dans leurs traités, ont juré quelquefois par le Styx. Iphicrate en est un exemple. Si les dieux violaient ce serment, ils étaient exclus, pour un certain nombre d'années, des festins de l'Olympe.

(Page 214. Je n'ai pas étouffé les sentimens de la justice.)

On s'aperçoit de la contrainte que se fait Calypso dans tout ce discours ; elle cache une partie de son dépit, et ne parle point de l'ordre qu'elle a reçu de Mercure, et veut se faire honneur auprès d'Ulysse du consentement qu'elle donne à son départ. C'est ce qui explique sa modération, qui n'est qu'apparente. Après qu'elle lui a tenu ce discours, elle s'éloigne avec rapidité, comme pour éviter des explications qui coûteraient trop à la sensibilité de son cœur. Ce n'est qu'après être arrivée dans la grotte qu'elle ne peut s'empêcher de reprocher à Ulysse l'impatience qu'il a de la quitter.

(Page 215. Il se place sur le siège que vient d'abandonner Mercure.)

Il semble que le poëte se propose de marquer par là qu'Ulysse est plus heureux qu'il ne le croit lui-même, puisqu'un dieu est venu donner l'ordre de son départ. La déesse se fait servir par ses nymphes, mais elle sert Ulysse elle-même, ce qui indique sa passion.

(*Ibid.* Je sais que la beauté de la sage Pénélope s'évanouit devant tes appas et ton port majestueux.)

Eustathe a fait sentir l'adresse d'Ulysse dans cette ré-

ponse, les ménagemens qu'il a pour Calypso, et comment, en rabaissant d'un côté sa femme, il la relève de l'autre par cette seule épithète qu'il glisse finement, LA SAGE PÉNÉLOPE, comme s'il disait: « Elle est au-dessus de toi par sa sagesse. » La suite du discours demandait qu'il dit: « Cependant j'aime mieux la voir que de demeurer auprès de toi ». Mais comme ces termes sont trop durs, il dit « qu'il ne demande qu'à « revoir sa patrie. »

(Page 216. Elle lui remet une grande cognée.)

Le regret que cause à Calypso le départ de son amant perce ici à chaque ligne.

(Page 217. Tandis que, s'aidant de l'équerre, il observe d'un œil attentif et sûr le niveau.)

Les spondées de l'original font une image que j'ai voulu rendre.

(*Ibid.* Ulysse fait d'abord un large radeau.)

Rapin a dit qu'il était impossible à un homme seul de bâtir un vaisseau dans l'espace de quatre jours; mais ce vaisseau n'était qu'une barque. Ulysse abat vingt arbres; ce n'était pas sans doute les plus hauts ni les plus gros. Ce n'est pas sans raison qu'Homère a dit que ces arbres étaient secs; car le bois vert n'est pas propre à la navigation. On aperçoit ici la connaissance que ce poète avait des arts mécaniques, le degré où était arrivé l'art de la construction des navires, et l'usage que les navigateurs faisaient de l'astronomie. Cette peinture, très-difficile à rendre, est pleine d'action; on voit l'ardeur d'Ulysse; chaque terme est expressif, et fait image. L'amour de Calypso paraît ici encore; elle n'apporte à Ulysse que l'un après l'autre les instrumens

nécessaires pour la construction de ce navire, afin de se ménager des prétextes de le revoir plus souvent, et de faire plus d'efforts pour le détourner de la résolution qu'il avait prise. Πόδες, les cordages des voiles, ΠΕΔΕΣ chez les Latins. Ces cordages, attachés aux coins des voiles, servent à les tourner du côté qu'on veut pour leur faire recevoir le vent: **FACERE PEDEM.**

(Page 218. Il dirige le gouvernail avec attention et d'une main habile.)

Τεχνητός. Le mètre d'Homère répond toujours à ce qu'il veut peindre. Ces spondées marquent l'attention d'Ulysse.

(*Ibid.* Le Bootès qui se retire lentement.)

Le Bouvier, ARCTOPHYLAX, ne se couche qu'après tous les autres astres qui se sont levés avec lui. Quant à l'Ourse, on peut voir les remarques sur le chant XVIII de l'Iliade. Il fallait en effet qu'Ulysse eût toujours le pôle à sa gauche.

(*Ibid.* Dix-sept jours il y est porté d'un vol non interrompu.)

Voilà un grand trajet pour un homme seul; cela est-il vraisemblable? Eustathe rapporte un fait entièrement pareil. Un homme de Pamphylie fut, pendant plusieurs années, esclave en Egypte; son maître lui confia une barque pour la pêche. Il profita de cette confiance, prit un jour l'occasion d'un vent favorable, et se hasarda à voguer seul. Il traversa cette vaste étendue de mer, et arriva heureusement chez lui. On l'appela ΜΟΝΟΝΑΥΤΗΣ, « celui qui vogue seul ». Sa famille porta le même nom. Elle subsistait encore au temps d'Eustathe.

(Page 218. Comme un bouclier, au-dessus de l'empire nébuleux de la mer.)

Par sa petitesse et par sa figure, qui est plus longue que large. Cette image est aussi juste que vive.

(Page 219. Du haut des montagnes de Solymé)

Dans la Pisidie. Comme ces montagnes sont en Asie, Strabon suppose qu'Homère a donné à quelques montagnes de l'Ethiopie méridionale le nom de SOLYMÉ. La tempête qu'Homère décrit est d'autant plus terrible qu'Ulysse est seul dans un vaisseau.

(Page 220. Heureux et mille fois heureux ceux d'entre les Grecs.)

Plutarque rapporte que Memmius, après le sac de Corinthe, ayant réduit à l'esclavage les habitants de cette ville, ordonna à un jeune homme d'une éducation honnête d'écrire en sa présence une sentence qui fit connaître ses inclinations. Le jeune homme écrivit d'abord ce passage tiré d'Homère. Memmius fondit en larmes, et donna la liberté au jeune homme et à toute sa famille.

On sait que les anciens craignaient de périr par les naufrages, surtout parce que ce genre de mort les exposait à être privés de sépulture.

(*Ibid.* Coule de sa tête et de ses cheveux en longs ruisseaux.)

Κελαρυσεν. La traduction donne quelque idée de l'effet de ce mot dont les sons peignent.

(Page 221. La fille de Cadmus, la belle Ino.)

Ayant été mortelle, elle s'intéressait pour les mortels. On

consacrait anciennement dans les temples des vêtements, etc. C'est ce qui a fait supposer qu'Ulysse portait une ceinture qui avait été consacrée à cette déesse, et que l'on croyait bonne contre les périls de la mer. On croyait alors aux amulettes. Ainsi Ulysse fait usage de la plante *molx*. La plupart des critiques regardent cette ceinture comme une allégorie. Selon quelques traducteurs, Leucothée prend la forme d'un plongeon ; rien n'est plus ridicule. Comment aurait-elle pu parler, et apporter cette ceinture ?

Minerve, comme fille de Jupiter, qui désigne l'air, pouvait avoir de l'empire sur les vents. Il aurait été incroyable qu'Ulysse n'eût pas enfin succombé, s'il n'avait eu quelque secours.

(Page 221. Jette-la dans la profonde mer.)

C'était un hommage qu'il devait rendre à la divinité à laquelle il devait son salut.

A peine Homère a-t-il introduit son héros sur la scène, qu'il nous le montre plongé dans les plus grands malheurs, et qu'il fait éclater la patience et la sagesse de ce chef. Les disgrâces d'Enée ne sauraient entrer en comparaison avec celles d'Ulysse.

(Page 226. Il plie ses genoux et ses bras nerveux.)

On demande comment Ulysse qui est enflé par tout le corps, et qui demeure sans respiration, a pu « plier les genoux et les bras ». *Κάμπτειν γόνυ*, dit-on, ne signifie souvent dans Homère, que « se reposer après un long travail ». Cela est vrai, et madame Dacier adopte cette explication. J'ai cependant préféré le sens ordinaire, 1^o parce qu'Ulysse avait pu nager malgré l'enflure de son corps ; 2^o parce que *κάμπτειν*, dans le texte, est aussi associé à *χῆρας* ; or, je ne crois pas qu'il y ait d'exemple où *κάμπτειν χῆρας* signifierait « se reposer ». On a observé

que le mouvement qu'Ulysse fait ici est l'effet ordinaire d'une grande fatigue.

(Page 228. Enterre avec soin un tison sous la cendre profonde.)

La comparaison est très-juste. Ulysse n'avait qu'un souffle de vie. Homère sait ennoblir les plus petites images.

Je ferai ici quelques réflexions sur les descriptions qu'Homère et Virgile ont faites d'une tempête.

Ulysse, seul dans une barque, touchait à l'île des Phéaciens, où les destins voulaient qu'il arrivât pour être conduit par eux dans sa patrie. C'est en ce moment que la tempête s'élève : Neptune même l'excite ; par là le poète annonce qu'elle sera terrible. Il ne pouvait mieux s'y prendre, pour donner une grande idée de la prudence et du courage de son héros, qu'en représentant le dieu des mers armé contre un frêle navire et un seul mortel, sans réussir à le perdre.

Dès les premiers traits de la description, l'on s'attend à une grande tempête. Le tableau, par les plaintes d'Ulysse, prend, si je puis ainsi dire, de la force, et s'anime : « De quelles ténébreuses nuées, dit-il, Jupiter enveloppe la voûte » entière des cieux ! » etc.

Virgile a imité une partie de ce discours : mais Homère, rappelant l'idée de la valeur de son héros, inspire pour lui un nouvel intérêt. Enée rappelle ce combat où il fut enlevé aux coups de Diomède par le secours de Vénus, qui le transporta loin du champ de bataille.

Ulysse, jeté dans la mer, ne perd pas courage, et regagne sa nacelle. Le poète, par une comparaison admirable, et par la description qui la suit, peint avec de nouveaux traits la force de la tempête.

La déesse Io plaint l'infortune d'Ulysse, et en même temps nous intéresse pour lui : « Les malheurs, dit-elle, n'ont pas » aveuglé ta prudence ».

Malgré les conseils d'Io, le héros ne peut encore se résoudre à quitter son navire. Enfin il y est contraint. Avec quelle satisfaction il aperçoit la terre !

Mais lorsqu'une déesse a ramené le calme, et qu'Ulysse est près d'être délivré de ses peines, Homère, par la fertilité de son imagination, recule encore le dénouement. Il décrit avec énergie les obstacles qui restent à vaincre. Il fait ensuite parler Ulysse : le tableau en devient plus vif. Tout est peint dans ce discours, les dangers présents, les malheurs qui menacent le héros. Le poète n'abandonne pas encore son sujet ; ce qu'Ulysse a craint arrive, une vague le précipite contre le roc. Inspiré par Minerve, il échappe au plus grand des malheurs.

Une description douce succède à un tableau horrible. La prière qu'Ulysse adresse au dieu du fleuve est noble et touchante.

Le bat d'Homère et de Virgile dans leur description d'une tempête n'a pas été précisément le même. L'un conduit son héros au dernier terme du malheur pour mieux faire éclater sa prudence ; il veut qu'Ulysse, en arrivant dans l'île des Phéaciens, soit dénué de tout. Le héros de Virgile, en arrivant chez la reine de Carthage, ne doit pas être entièrement dépourvu de son éclat.

Les circonstances n'étaient pas les mêmes. Quoi qu'il en soit, la description de Virgile produit beaucoup moins d'émotion. Dans l'*Odyssée*, le héros doit son salut à sa prudence et à son courage ; ce qui redouble l'intérêt que son malheur inspire. Dans l'*Enéide*, le héros montre peu d'intrépidité, et n'est sauvé que par le secours d'un dieu.

Chaque trait de la description de Virgile est admirable ; le tableau entier est moins riche, moins terrible et moins animé que celui d'Homère. Le poète grec vous entraîne au milieu d'une tempête ; on dirait qu'il l'ait décrite, comme fit un musicien célèbre, dans le temps qu'il en était assailli. Si toutes

les parties de la description de Virgile ne nous transportent pas autant que celle d'Homère , au milieu de la tempête même , le poète latin en présente néanmoins un superbe tableau.

Dans la description d'Homère, la scène est plus dramatique , et le tableau moins fugitif. Homère , si rapide , a , plus qu'aucun autre poète , l'art d'attacher l'œil du spectateur sur chaque partie de la peinture , sans nuire à l'ensemble ; par là ses tableaux produisent un plus grand effet.

La description de Virgile a une majesté qui tient de l'art ; celle d'Homère semble devoir toute sa grandeur à la nature. Il l'a enrichie de belles comparaisons. Son génie paraît être encore à l'étroit au milieu des grands objets que lui offre une mer courroucée ; toute la nature semble être à ses ordres pour lui fournir de nouveaux traits dignes d'agrandir son tableau. Virgile emploie une comparaison pour peindre le calme. Il ne conduit pas , comme Homère , son héros à l'entrée d'un fleuve ; mais si l'abri où il le place est un port tranquille , le poète grec lui a fourni ailleurs divers traits pour en enrichir la peinture.

SUR LE DÉPART D'ULYSSE

DE L'ILE DE CALYPSO.

Cet endroit de l'Odyssée demande quelque discussion. Je rapporterai les opinions de plusieurs critiques , et je proposerai ensuite mes conjectures.

On est surpris que ce départ soit si brusque , et que le poète , en cette occasion , indique si peu la douleur de Calypso. Mercure lui apporte de la part de Jupiter l'ordre

de renvoyer Ulysse. Après avoir fait dans sa grotte, tour à tour, des reproches à Mercure, et quelques représentations à son amant, Calypso consent, quoique avec répugnance, à son départ, et lui fournit tout ce qui lui est nécessaire pour s'embarquer. Il part, et il ne s'agit plus du tout de Calypso. Virgile, et d'après lui le Tasse, nous ont donné, en peignant des circonstances semblables, des tableaux où la passion respire. Homère, si habile à représenter les passions, n'avait-il point de pinceau pour celle de l'amour? ou son génie a-t-il languì en cet endroit? J'ai peine à le croire de celui qui sut peindre d'une manière si touchante les adieux d'Hector et d'Andromaque.

Écoutons d'abord l'apologiste d'Homère qui a montré le plus de zèle en sa faveur. « Le poète, dit madame Dacier, « ne s'amuse pas à rapporter les adieux de Calypso et d'Ulysse ; outre qu'il va toujours à son but, *SEMPER AD EVENTUM FESTINAT*, que faire dire à deux personnes, dont « l'une part avec tant de joie, et l'autre la voit partir avec « tant de douleur » ? Si le poète a des choses intéressantes à nous dire, il fait bien de s'arrêter, et nous nous arrêterons si volontiers avec lui, que nous ne nous en apercevrons point. La douleur manque-t-elle d'éloquence ? Virgile, qui, au quatrième livre de l'Énéide, s'éloigne des traces d'Homère, n'allait-il pas à son but ? S'il fallait que Calypso fût muette, le poète ne devait-il pas au moins nous la peindre en ce moment dans l'attitude du profond désespoir, immobile, et ne pouvant proférer une seule parole ? Madame Dacier trouve « plaisant que Calypso regardât Ulysse comme « un bien qui lui appartenait par droit d'application ». C'est prendre un peu vivement à cœur les intérêts d'Ulysse, et la pensée même est tout au moins PLAISANTE.

Dryden oppose la douleur tranquille et froide de Calypso aux fureurs de Didon, et il trouve l'épisode d'Homère pitoyable. Pope n'a pas laissé cette critique sans réponse. Ca-

lypso, dit-il, était une déesse ; elle ne pouvait pas se livrer aux mêmes éclats qu'une femme pleine de rage.

Il est vrai qu'étant déesse elle ne pouvait pas se donner la mort : mais Pope savait bien que les dieux de la mythologie étaient animés des passions humaines. Dès qu'une déesse descendait jusqu'à aimer un mortel, elle oubliait l'Olympe ; l'ambition et la gloire ne pouvaient balancer l'amour dans son cœur. D'ailleurs Calypso n'était qu'au rang des déesses inférieures ; elle n'était qu'une nymphe. Armide, quoique mortelle, était au-dessus des humains par son pouvoir magique : cependant à quel désespoir ne se livre-t-elle pas lorsque Renaud l'abandonne !

Le temps ne permettait pas à Homère, dit encore Pope, de peindre l'amour de Calypso ; il devait s'occuper du départ d'Ulysse pour le rétablir dans son royaume, et non amuser le lecteur par les détails d'une passion qui était si contraire au but de son poëme. Enfin le poëte anglais ajoute : Homère commence son poëme à la dernière année du séjour d'Ulysse dans l'île de Calypso. N'ayant pas décrit la naissance de cette passion, il ne pouvait pas s'attacher à peindre toute la douleur de Calypso dans cette séparation ; la nature de son poëme voulait, non qu'il rétrogradât pour nous entretenir de l'amour de Calypso, mais qu'il se hâtât de ramener Ulysse dans sa patrie. Comme si un poëte, en mettant l'action en récit, n'avait pas un moyen facile de nous instruire de ce qui s'est passé sans ralentir la marche de son action ! comme si l'amour, pour nous intéresser, exigeait toujours une peinture très-détaillée de sa naissance et de ses progrès !

Plusieurs raisonnemens de ces critiques paraissent peu satisfaisans ; je ne sais si je réussirai mieux à justifier Homère en proposant quelques observations sur ce sujet.

Pope n'a pas entièrement négligé la considération du caractère d'Ulysse. Le sujet de l'Odyssée voulait que le poëte,

pour sauver l'honneur de son héros, passât très-légèrement sur l'amour que put lui inspirer Calypso, sans quoi Ulysse n'était plus cet homme dont on vantait la prudence, et il était coupable des malheurs de sa patrie. Le poète ne dit qu'un mot de l'impression que Calypso avait faite sur le cœur d'Ulysse : « Cette nymphe n'avait plus de charmes à ses yeux ». Remarquez qu'Homère ne parle du temps où elle avait plu à Ulysse, qu'en disant qu'il ne l'aimait plus. Rapportons en passant une chicane de Perrault. « Ulysse, » dit-il, soupirait tout le jour pour sa chère Pénélope, et « ensuite il allait coucher avec la nymphe Calypso. » Le critique n'observe pas ici l'art d'Homère. Il n'observe pas non plus que ce poète dit qu'Ulysse, le soir, se rendait MALGRÉ LUI à la grotte, c'est-à-dire, depuis tout le temps » que la nymphe « était sans charmes à ses yeux ».

Rapportons en même temps que plusieurs critiques ont reproché à Ulysse d'avoir manqué à la foi conjugale. Les uns l'auraient voulu plus amoureux, d'autres le trouvent trop peu sage : Homère le montre toujours aspirant à son départ. Un poète n'est pas obligé de faire de son héros un homme parfait : d'ailleurs la polygamie et même le concubinage n'étaient pas regardés alors comme une atteinte à la foi conjugale ; sans cela les dieux ne seraient pas plus exempts qu'Ulysse d'une imputation de crime.

Fénélon s'est bien gardé de faire la peinture des amours d'Ulysse et de Calypso. Homère ne pouvait peindre des scènes aussi tendres que celles de Didon et d'Enée, de Renaud et d'Armide. La piété d'Enée se conciliait avec l'amour plus aisément que la prudence d'Ulysse. Des situations qui paraissent semblables peuvent donc différer beaucoup.

Dans l'Énéide, c'est Enée qui reçoit l'ordre de partir, et qui fait sans y préparer son amante. Ulysse n'aspirait qu'à son départ. C'est Calypso à qui Jupiter ordonne de ren-

voyer Ulysse. Elle en murmure ; mais elle ne peut pas , comme Didon , douter de cet ordre.

Nunc. fert horrida jussa per auras.

ÆNEID. lib. IV.

Elle est contrainte d'obéir. Le poëte a eu l'art de rappeler l'histoire d'Orion et de Jason , qui périrent en de semblables événemens ; elle ne veut pas qu'Ulysse ait le même sort. Elle a aussi le temps de se préparer à ce départ.

Mais il faut surtout se rappeler quelles étaient les mœurs au siècle d'Homère : la polygamie était en usage ; les femmes vivaient dans la sujétion ; l'amour n'était pas une passion raffinée , on n'en connaissait guère que le physique. C'est ce que nous montrent encore l'exemple de Circé , et beaucoup d'autres endroits dans les poëmes d'Homère. Ulysse passe un an chez Circé , profite de ses faveurs par l'ordre même de Mercure , et ils se quittent tranquillement. Achille aimait Briséis : mais il y a dans son dépit moins d'amour encore que de honte et de colère. Agamemnon , en parlant de lui , dit : « C'est pour l'amour d'une captive qu'il se livre à tant « de haine : mais je lui en donne sept pour le dédommager. » Ce trait dénote les mœurs de ce siècle. Lorsqu'on ramène Briséis à Achille , son orgueil est satisfait , sa tendresse n'éclate point. Il ne faut donc pas être surpris que la séparation de Calypso et d'Ulysse soit si peu orageuse , quoiqu'elle aime ce chef et qu'elle soit affligée de son départ. On n'avait pas encore porté l'amour à ce degré de raffinement qui consiste à concentrer cette passion dans un seul objet , que notre imagination revêt de toutes les perfections possibles. Homère peint sous de beaux traits la tendresse conjugale ; quant à l'amour , il n'en peint guère que le physique. Or il est assez connu qu'Homère savait faire parler toutes les passions avec l'éloquence qui leur est propre.

Quelques fables anciennes , traitées par des poëtes bien

postérieurs à Homère, ne seraient pas une objection valable contre ce que nous avons dit ici des mœurs de son siècle.

Si l'on considère des mœurs et les circonstances où se trouvait Ulysse, le tableau des amours de Didon et d'Énée, ce chef-d'œuvre de Virgile, peut nous charmer sans faire naître une critique solide contre l'Odyssée, où les mêmes beautés ne pouvaient avoir de place, et qui nous offre des beautés d'un autre genre.

Dans ces temps reculés et simples, les jeunes personnes, et même les femmes mariées vivaient dans une grande retraite : elles ne sortaient que voilées. Les premières ne paraissaient jamais en public avec un homme. L'amour avait moins d'occasions de se raffiner, et par conséquent il devait jouer un moindre rôle dans les poèmes. La retraite où vivaient même les femmes mariées était favorable à leurs mœurs. Ainsi, dans les occasions où Homère dit que les dieux ont triomphé du cœur des mortelles, il ne parle jamais que de surprise : ils pénétraient au haut des palais où étaient les appartemens des femmes, et ils devaient leurs victoires plus à la force qu'à la persuasion. Il ne faut pas oublier la simplicité des mœurs dont j'ai parlé. Si l'on voulait tirer une objection du tour de la poésie chez les Turcs, je répondrais que leurs mœurs, dequies long-temps, n'ont pas la même simplicité, et qu'en général leurs usages sont différens.

Je renvoie ici le lecteur AUX OBSERVATIONS SUR LES COMMENCEMENS DE LA SOCIÉTÉ, par G. MILLAR. Cet ouvrage, que je n'ai lu qu'après avoir fait la discussion présente, m'a confirmé dans mon opinion. Voici ce qu'il dit sur la passion de l'amour chez les sauvages. « On ne peut pas supposer que les passions qui tiennent à l'amour aient jamais une grande activité dans l'âme d'un sauvage. Il ne peut pas faire grand cas de plaisirs qu'il lui est si aisé de se procurer..... Il a satisfait ses désirs avant qu'ils eussent assez long-temps occupé sa pensée, et il ne connaît point ces anticipations

« délicieuses du bonheur , que l'innagination sait embellir des
« couleurs les plus séduisantes.

« Cette observation est conforme à l'histoire de tous les
« peuples sauvages des différentes parties du monde : elles est
« d'ailleurs confirmée par les traces de mœurs anciennes
« qu'on découvre souvent chez les peuples qui ont fait de
« très-grands progrès dans la civilisation. »

Je jetterai un coup-d'œil sur l'influence qu'enrent , dans
les siècles suivans , les coutumes et les mœurs sur l'amour ,
et celui-ci sur la poésie.

Les mœurs des Romains avaient de la ressemblance avec
celles des Grecs ; mais cette ressemblance n'était pas parfaite.
Les femmes , surtout dans les derniers temps de la républi-
que , étaient bien moins séquestrées ; un voile ne cachait
pas leurs traits ; elles se montraient en public , aux spec-
tacles , comme on le voit dans Ovide et dans d'autres au-
teurs. Ce sont en partie la différence de ces mœurs , et
d'autres changemens arrivés dans la civilisation , qui ont fait
naître tant de tableaux voluptueux des Métamorphoses , et
l'épisode de Didon et d'Enée , dont Virgile emprunta le
germe à Homère , et qu'il sut si heureusement vivifier.

* Dans des siècles d'anarchie , les femmes et les faibles fu-
rent les victimes de l'oppression. Mais les femmes trouvèrent
des vengeurs : les chevaliers se consacrèrent à leur défense.

On a remarqué que , chez les sauvages , la guerre con-
tribue à l'avisement et à l'esclavage des femmes ; les hom-
mes ne s'occupent que de combats. Mais dans ces siècles où ,
ne vivant pas dans la retraite , et n'étant point concentrées
dans les soins domestiques , elles cultivaient les talens
qu'elles ont reçus de la nature , et embellissaient la société
de leurs agrémens , dans ces siècles l'amour fut un puissant
mobile de la valeur. Aussi joua-t-il un rôle considérable dans
la poésie. Les fabliers , les troubadours , ne chantèrent que
l'amour. A la première aurore de la renaissance des lettres ,

c'est l'amour qui enflamma le génie de Pétrarque. Ces mœurs firent comme une révolution dans l'épopée. L'amour eut une part bien plus considérable qu'autrefois à ce genre de poésie. Il anima le pinceau du Dante, mais surtout ceux de l'Arioste et du Tasse. Leurs poèmes durent à la peinture de cette passion une grande partie de leur attrait. C'est là que l'amour est comme sur le trône. Il semble qu'il ait plongé l'Arioste dans cette espèce de délire sublime (qu'on me passe l'expression) qui caractérise sa verve. On croirait qu'il a pris la plume pour le chanter bien moins que pour célébrer des combats.

Le Tasse, dans un poème plus régulier et plus sérieux, prit cependant, à cet égard, une marche analogue à celle de son prédécesseur. Il n'est pas de chant où cette passion ne respire; l'amour occupe les principaux guerriers de la Jérusalem délivrée. Dans l'un de ces favoris des muses, il a des couleurs gaies au milieu de sa plus grande violence; dans l'autre, il est tendre et tragique. Il n'est point langoureux dans ces épopées comme dans les chants des troubadours. L'amour y est toujours accompagné de l'héroïsme de la valeur; elle l'épure, l'ennoblit, ajoute à l'intérêt qu'il inspire. L'amour y prend un caractère élevé qu'il n'a point dans les poèmes anciens, et forme de ces productions plus modernes un genre particulier. Enée a de la valeur, mais celle de Renaud a plus d'éclat; des-lors le triomphe momentané de l'amour sur la valeur, et la victoire de celle-ci, offrent des tableaux plus attachans et plus héroïques.

Selon cette réflexion, et d'autres qu'on y pourrait joindre, il n'est pas étonnant qu'en général ces épopées aient plus de lecteurs que celles des anciens. Tous ne sont pas capables de s'élever jusqu'à des sentimens héroïques; mais ces sentimens captiveront l'attention du plus grand nombre, s'ils sont associés à celui de l'amour. Ainsi l'Arioste et le Tasse ont, par la nature d'épisodes semblables, un attrait de plus que les épiques anciens, et doivent une partie de leurs succès aux

mœurs du siècle dont ils offraient le tableau , et de celui où ils vivaient.

Telle a été l'influence de ces mœurs , que l'amour s'est emparé du théâtre ; s'il est la source de plusieurs de ses beautés , il l'est aussi de plusieurs de ses défauts. Que l'amour pût s'adapter ou non à un sujet, il fallait qu'il y tint quelque place. Le génie même du grand Corneille se plia à cet usage , et fit quelquefois apercevoir qu'il parlait une langue qui ne lui était pas familière.

L'amour peut occuper une place considérable dans l'épopée ; il y entre comme épisode : le champ de ce poëme peut être plus étendu ; des faits glorieux , qu'on peut multiplier, feront oublier les faiblesses d'un héros ; ces faiblesses ne sont mises qu'en récit. Toutes ces circonstances ne se trouvent point dans la tragédie ; aussi a-t-on raison de dire que l'amour n'y doit point être admis , à moins qu'il n'en forme le nœud principal , et ne soit accompagné de remords. L'amour a donné de nouveaux embellissemens à l'épopée , et a souvent affaibli et même défiguré la tragédie.

Dans le Camoëns , cette passion ne joue pas un rôle fort brillant ; au lieu d'exciter à des actions courageuses , l'amour en est la récompense.

Voltaire , dans la Henriade , a presque négligé d'employer ce ressort ; car l'épisode qu'il y consacre n'a pas un grand intérêt ; et l'on a déjà observé qu'il n'a peint qu'une jouissance , tableau peu digne de l'épopée. C'est un reproche qu'on peut aussi faire au Camoëns. Gabrielle ne joue aucun rôle dans le reste de la Henriade. Cependant quel champ ouvraient à Voltaire les mœurs du siècle qu'il devait peindre , et le caractère de son héros !

Je n'ai pas parlé de Milton. Qui n'admire dans ce poëte sublime les amours d'Adam et d'Eve ?

Klopstock , malgré l'extrême gravité de son sujet , a senti que l'amour pouvait embellir l'épopée.

FIN DES REMARQUES SUR LE CHANT V.

CHANT VI.

TANDIS qu'Ulysse, épuisé de fatigue, étendu sous cet épais ombrage, savourait les charmes d'un profond sommeil, Pallas vole dans les murs des heureux Phéaciens. Jadis ce peuple habita les plaines spacieuses d'Hypérie, voisin des Cyclopes, les plus féroces des mortels, et qui, l'emportant sur lui par leur force, et ne connaissant point d'autre loi, ne cessaient de lui apporter la guerre et ses ravages. Nausithoüs, tel qu'un dieu, le conduisit dans l'île paisible de Schérie, alors sauvage, séparée du commerce des hommes : là, formant une ville, il traça l'enceinte de ses murailles, bâtit des maisons, éleva des temples, et fit le partage des terres. Maintenant victime de la Parque, il est descendu au séjour des enfers; et son fils, instruit par les immortels, le sage Alcinoüs tenait le sceptre.

Impatiente de préparer le retour du magnanime Ulysse dans sa patrie, Minerve arrive dans le palais du roi des Phéaciens; elle dirige sa course vers un superbe appartement où sommeillait une jeune beauté qui, par ses traits et par sa stature, ne le cédait point aux déesses; c'était Nausicaa, la fille d'Alcinoüs. A l'un et à l'autre côté de la porte éclatante, qui était fermée, dormaient deux de ses nymphes, dont les appas étaient l'ouvrage des Grâces.

Telle que le souffle du plus léger zéphyr,

Pallas vole vers le lit de Nausicaa : voltigeant sur la tête de la princesse sous la forme de sa compagne d'âge, et sa plus tendre amie, la fille de Dymas, fameux pour avoir parcouru les mers, la déesse lui tient ce discours :

Ma chère Nausicaa, es-tu donc née si indolente ? Tes vêtemens les plus précieux, jetés à l'écart, sont négligés et sans éclat : et cependant s'approche le jour de ton hyménée, jour où tes ornemens les plus beaux rehausseront tes charmes, où les amis de ton époux, qui t'accompagneront dans sa demeure, recevront de ta main leur parure. Es-tu si indifférente à des soins qui répandent notre renommée, et charment le cœur d'un père et d'une mère ? Dès l'aurore, allons au bord du fleuve ; que son onde pure rende à ces vêtemens tout leur lustre ; ton amie te secondera. Le temps vole, dans peu tu recevras un époux : vois les plus illustres Phéaciens, parmi lesquels tu occupes le rang le plus distingué, briguer ton alliance, et la rechercher en foule. Lève-toi ; dis à ton père, dès les premiers rayons du jour, de te donner des mules et un char ; qu'il roule au rivage, chargé de tes robes et de tes voiles les plus choisis, et de tes plus belles ceintures. Le fleuve et les citernes sont à une longue distance de nos murs ; la déesse ordonne que ce char te dérobe à l'œil curieux du peuple, et te conduise promptement aux bords de la rive.

Minerve dit, et retourne dans l'Olympe, le séjour éternel des dieux, séjour inaltérable, qui ja-

mais n'est ébranlé par les vents, ni inondé de pluies, ni assailli de tourbillons de neige, mais où s'ouvre un ciel toujours serein, environné de l'éclat le plus radieux, où coulent en des plaisirs non interrompus les jours de la troupe immortelle. C'est là que revole Pallas

A peine a-t-elle apparu à la jeune princesse, que l'Aurore vermeille, montant sur son trône d'or, bannit le sommeil des yeux de Nausicaa, qui se retrace ce songe avec étonnement. Aussitôt elle traverse d'un pas agile les appartemens du palais pour communiquer son dessein à un père et à une mère qu'elle adore. La reine, assise près du feu au milieu de ses femmes, tenait le fuseau, et roulait entre ses doigts un fil de la pourpre la plus précieuse; le roi allait passer le seuil pour se rendre au conseil, où l'attendaient les plus illustres chefs des Phéaciens. •

Nausicaa s'avancant près de lui avec affection : Mon père chéri, dit-elle, ne veux-tu pas ordonner qu'on me prépare un vaste char aux rapides roues? J'irai aux bords du fleuve : mes plus belles robes sont ternies; elles reprendront leur éclat dans le courant de son onde. Chaque fois que tu présides au conseil des nobles Phéaciens, la décence veut que tu sois décoré de vêtemens dont rien ne souille le lustre. Des cinq fils qui sont l'ornement de ton palais, deux sont engagés sous les lois de l'hymen, trois sont dans la fleur de l'adolescence : ceux-ci veulent paraître avec une parure toujours

éclatante à nos danses et à nos fêtes. Tous ces soins reposent sur ta fille.

Tel est son discours; et la pudeur ne lui permet pas de parler à son père de son hymen, dont elle voit approcher le jour fortuné. Il pénètre tous les sentimens de son cœur, Ma fille, répond-il, je ne te refuse ni ce char, ni rien de ce qui peut contenter tes souhaits. Va, mes serviteurs, sans retard, te prépareront un grand char aux rapides roues, tel qu'il sera convenable à ton dessein.

En même temps il leur donne ses ordres. Aussitôt l'on amène le charroulant qui doit être traîné par des mules : on les conduit et on les attelle. La jeune Nausicaa sort de sa demeure, apporte ses vêtemens du tissu le plus fin, et les place sur le char. Sa mère y dépose des alimens variés et exquis, une outre qu'elle a remplie de vin, et donne à sa fille, qui déjà montait sur le char, une fiole d'or d'une essence huileuse, pour se parfumer après le bain, elle et ses compagnes. Nausicaa prend les rênes de pourpre et pousse les mules, dont la course rapide et non interrompue fait retentir la terre ébranlée. Avec le char disparaît la fille d'Alcinous; elle n'est pas seule, mais accompagnée de ses nymphes.

Bientôt elles arrivent aux bords riens du fleuve profond. Là coulent éternellement dans de larges bassins les flots nombreux d'une eau claire et rapide; quelque souillé que soit ce qu'on y plonge, ce torrent le purifie. Dételant les mules, elles les

laissent en liberté sur la rive bordée des gouffres du fleuve argenté, et tapissée de l'herbe la plus douce, que ces mules broient avec délices. Cependant elles enlèvent du char les vêtemens, les livrent au cristal des flots, et les foulent à l'envi dans le creux des bassins. Lorsque ces vêtemens ont repris tout leur lustre, elles les étendent au bord du rivage sur les cailloux qu'ont lavés les vagues mobiles. Puis Nausicaa et ses compagnes se baignent et font couler sur elles l'huile odorante : elles prennent leur repas sur le rivage, attendant que le soleil ait bu de ses rayons l'humidité des vêtemens. Dès que la nourriture a réparé leurs forces, elles déposent leurs voiles, et font voler un léger ballon dans les airs. La fille d'Alcinoüs entonne le chant. Telle Diane franchit le haut Taygète ou les sommets d'Erymanthe, lançant la flèche, attaquant avec un transport de joie les cerfs agiles, les sangliers ardens, et suivie de tout le cortège de ses nymphes, nées de Jupiter, habitantes des bois et compagnes de ses jeux : Latone triomphe au fond du cœur ; sa fille élève majestueusement sa tête au-dessus de leur troupe entière ; en vain elles ont en partage une beauté parfaite et un port céleste, on distingue au premier regard la déesse : telle, libre encore du joug de l'hymen, la jeune princesse effaçait ses compagnes.

La fille d'Alcinoüs se préparait à retourner dans sa demeure ; on allait plier les robes éclatantes et attacher les mules au char : Mais Pallas, voulant qu'Ulysse aperçoive l'aimable Phéacienne, et soit

conduit par elle dans les murs de ce peuple, songe à tirer le héros du sommeil. Nausicaa jette à l'une de ses compagnes le ballon léger, qui vole, s'égare, et tombe dans les gouffres du fleuve. Un cri qu'elles poussent toutes à la fois perce les airs; soudain le sommeil fuit des yeux d'Ulysse. Assis sur sa couche, diverses pensées agitent son âme :

Malheureux ! où suis-je ? chez quel peuple arrivé-je ? est-il féroce et sans loi ? où révere-t-il les dieux et l'hospitalité ? Quelle est la voix qui vient de rétentir autour de ces lieux ? N'est-ce pas la voix des nymphes qui habitent les sommets des montagnes, ou les sources des fleuves, ou les prés verdoyans ? serait-il vrai que j'eusse enfin entendu le son de la parole humaine ? Il faut tout risquer pour m'en éclaircir.

En même temps il rompt une forte branche chargée d'un épais feuillage ; et s'en formant une ceinture, il sort du sombre buisson et s'avance. Tel accourt du sein des montagnes, où il a soutenu la chute des torrens du ciel et l'effort des orages, un lion plein de force et d'audace ; sa prunelle est une vive flamme ; dans la faim qui le dévore tout deviendra sa proie ; il va tomber sur les brebis, sur les chevreaux, sur les bœufs, et même il ne balance pas à fondre sur une bergerie entière, fût-elle munie de nombreux défenseurs ; tel Ulysse, dépouillé de vêtemens, est contraint de paraître aux yeux de ces jeunes Phéaciennes. A l'aspect terrible et imprévu de ce mor-

tel souillé du limon des mers, saisies d'épouvante, elles fuient, se dispersent, et se cachent sous les bords élevés du rivage. Seule, la fille d'Alcinous ne prend point la fuite, et demeure immobile; Minerve lui inspire cette fermeté surnaturelle. Ulysse délibère s'il embrassera les genoux de la belle princesse, ou si, restant à cet éloignement, il la conjurera d'une voix douce et suppliante de vouloir lui donner des vêtemens, et lui indiquer la route de la ville. Il s'arrête à ce dernier parti, craignant, s'il osait lui embrasser les genoux, d'irriter la jeune beauté et de paraître lui manquer de respect. Aussitôt sort de sa bouche cette prière adroite et flatteuse :

Je t'implore, ô reine ! ou comment t'appeler ? es-tu mortelle ou déesse ? Si tu règues sur le sommet de l'Olympe, à la beauté et à la noblesse de tes traits, à la majesté de ta stature, je crois voir la fille du grand Jupiter, Diane elle-même. Si tu habites le séjour des mortels, heureux ton père et ta mère, heureux tes frères ! combien leurs cœurs doivent être inondés de joie dans les fêtes solennelles, lorsque, ornée de cette fleur de la jeunesse et de la beauté, ils te voient cadencer les premiers pas à la tête des danses ! Mais bien plus heureux qu'eux tous encore le jeune époux qui, l'emportant sur ses nombreux rivaux, et te comblant des plus magnifiques dons, t'emmènera dans son palais ! Jamais, parmi les mortels, je ne vis une semblable merveille ; je suis saisi d'admiration et de respect. Ainsi jadis, suivi d'une armée

(voyage, hélas ! la source de tous mes malheurs), je vis à Délos, près de l'autel d'Apollon, ce superbe palmier qui, par un prodige soudain, éleva du fond de la terre sa tige haute et toujours jeune et florissante ; je restai long-temps immobile à contempler cet arbre le plus merveilleux qui fût jamais né : ainsi, ô femme admirable, ton aspect me plonge dans la surprise et dans l'enchantement ; je n'ose embrasser tes genoux, quoique suppliant et près de succomber sous le poids de l'infortune. Hier fut le vingtième jour où j'échappai à la ténébreuse mer, sorti de l'île d'Ogygie, et toujours errant et jouet des tempêtes. Enfin un dieu m'a jeté sur ces bords, sans doute pour y rencontrer de nouveaux malheurs ; car je ne puis me flatter que les immortels s'apaisent envers moi, et que je cesse d'essuyer les terribles effets de leur haine. Cependant, ô reine, compatis à mon sort, toi la première que j'aborde au sortir de si nombreuses disgrâces, étranger, nu, ne connaissant aucun habitant ni de ces murs ni de toute cette contrée. Daigne m'indiquer le chemin de la ville ; donne-moi quelque enveloppe de tes vêtemens, le moindre de tes voiles, pour le jeter autour de mon corps. Et veuillent les dieux t'accorder tout ce que ton cœur désire, un époux, des enfans, et la douce concorde ! car il n'est point sur la terre de spectacle plus beau ni plus touchant que celui de deux époux, unis d'un tendre amour, qui gouvernent leur maison avec harmonie ; ils sont le désespoir de leurs envieux,

la joie de leurs amis, et seuls ils connaissent tout le prix de leur félicité.

Etranger, répond la belle Nausicaa, tu ne parais point un homme vulgaire ni dénué de sagesse. Jupiter, à son gré, dispense le bonheur aux bons et aux méchans : c'est lui qui t'envoie ces revers ; toi, supporte-les avec constance. Mais rends grâce au sort qui t'a conduit dans nos contrées ; tu ne manqueras ni de vêtemens ni d'aucun autre secours que l'on doit à un suppliant infortuné. Je guiderai tes pas vers la ville ; je t'apprendrai le nom de ce peuple. Sache que les Phéaciens habitent cette terre et ces murs. Je suis la fille du magnanime Alcinoüs, auquel ils ont confié leurs lois et le sceptre.

Et se tournant vers ses compagnes, elle leur parle d'un ton absolu : Arrêtez ! où fuyez-vous à l'aspect de ce mortel ? Est-il donc un ennemi à vos yeux ? Celui qui apporterait la guerre aux Phéaciens n'est point encore né, ni ne verra le jour ; chérie des immortels, notre île est écartée, et nous sommes à l'abri des dangers inséparables du commerce fréquent des autres hommes. Le personnage qui vous effraie est un malheureux que sa fortune errante a conduit sur nos bords, nous devons le secourir. Tous les étrangers et tous les indigens sont envoyés par Jupiter ; le don le plus faible adoucit leur sort, excite leur reconnaissance. Présentez, je le veux, des alimens et un breuvage à notre hôte ; qu'il soit conduit par vous au bord du fleuve, à l'abri des vents, et qu'un bain le rafraîchisse.

A ces mots elles s'arrêtent, s'encouragent l'une l'autre. Dociles à l'ordre de Nausicaa, fille d'Alcinous, elles conduisent Ulysse au bord du fleuve, dans un lieu respecté des vents, posent à côté de lui des vêtemens, une tunique, un manteau ; et lui donnant la fiole d'or qui contenait un parfum huileux, l'animent à se plonger dans cette eau courante.

Mais le héros prenant la parole : Belles nymphes, dit-il, retirez-vous : le fleuve enlèvera le limon dont j'ai été noirci par la mer ; je m'inonderai d'huile odorante qui depuis long-temps, hélas ! n'a pas coulé sur mon corps. Je vous respecte et veux ménager votre pudeur.

Il dit : elles se retirent, et rapportent ce discours à la princesse. Le noble Ulysse se plonge dans le fleuve et fend les vagues, qui lavent le limon salé dont la mer indomptée a souillé son dos, ses larges épaules, et enlèvent la fangeuse écume répandue sur sa tête et dans sa chevelure. Après qu'il s'est baigné, des flots d'huile coulent sur ses membres, et bientôt il se couvre des vêtemens, dons de la jeune Phéacienne : quand tout à coup sa stature, par le pouvoir de Minerve, prend une forme plus élevée, ses traits sont plus majestueux ; et sa noire chevelure flotte sur ses épaules en boucles nombreuses, semblables au bouquet de la jacinthe. Un charme surnaturel est répandu sur toute la personne du héros. Ainsi, par les soins d'un savant élève de Vulcain et de Pallas, l'or coule autour de l'argent pour en re-

hausser la splendeur; et l'on voit sortir de ses mains un ouvrage où règnent la variété, la grâce, et qui captive l'œil enchanté. Le héros va s'asseoir, à quelque distance des Phéaciennes, sur le lebord montueux du rivage; sa beauté et sa grâce jettent de l'éclat.

La jeune princesse l'admire; et s'adressant à ses compagnes : Écoutez-moi, dit-elle en baissant la voix; je vous dévoilerai ma pensée secrète. Ce n'est pas contre la volonté de tous les dieux que cet étranger est venu chez les Phéaciens qui sont leur image. Je n'ai d'abord rien aperçu d'imposant dans ses traits et son port : en ce moment il égale à mes yeux les fils de l'Olympe. Si l'époux qui m'est destiné lui ressemblait ! si cette île avait pour un tel hôte des charmes capables de l'y fixer ! Mais présentez-lui sans retard des alimens et un breuvage. A peine a-t-elle parlé, que des alimens et un breuvage lui sont apportés par les Phéaciennes. Il soulage avec ardeur sa faim et sa soif dévorantes : depuis long-temps aucune nourriture n'avait touché ses lèvres.

Cependant de nouveaux soins occupent la belle Nausicaa : elle plie avec adresse les vêtemens, les place sur le char, conduit sous le frein les mules au pied vigoureux, et monte sur ce char. Là, élevant la voix, elle adresse cette exhortation au fils de Laërte :

Lève-toi maintenant, ô étranger, pour que je te conduise dans le palais du héros vertueux, mon père; tu y rencontreras les plus illustres person-

nages de cette île. Tu me parais doué de sagesse, ne t'écarte point de la conduite que je vais te prescrire. Tant que nous traverserons les champs, toi et mes compagnes, vous suivrez d'un pas fidèle mon char, qui te montrera la route. Nous nous séparerons avant d'approcher de la ville. Près du mur élevé dont elle est ceinte, tu verras un vaste et double port dont l'entrée est étroite, les bords de la rive occupés par de nombreux vaisseaux mis à sec et rangés tous avec ordre à leur lieu assigné, le beau temple de Neptune s'élevant au milieu d'une grande place formée de pierres immenses arrachées au fond des carrières. C'est là qu'on bâtit les navires, prépare les mâts, les câbles, et polit les rames : sache que nos Phéaciens ne manient point l'arc ; leur principal attrait sont les voiles, les avirons, les vaisseaux ; ils franchissent avec un transport de joie la mer écumeuse. Tu me quitteras avant d'arriver à ce port : rien n'égale ici l'insolence du peuple ; je ne veux point m'exposer aux traits mordans dont il flétrirait ma renommée. Le plus vil des citoyens, qui se trouverait à notre passage, dirait peut-être : « Quel « est cet étranger qui suit Nausicaa, et qui est si « distingué par ses traits et par sa stature ? où l'a-t-elle rencontré ? a-t-elle été chercher elle-même « un époux ? Elle a sans doute recueilli ce rare « personnage au sortir de son vaisseau, arrivé d'une « contrée lointaine, égaré par la tempête ; car « cette île est écartée. Peut-être qu'à ses longues « instances un dieu même s'est précipité du haut

« de la voûte éthérée, et ne la quittera point tant
« qu'elle vivra. On doit l'applaudir si, portant
« loin de nous ses pas, elle a trouvé un époux; il
« est sûr que, parmi la foule des illustres Phéa-
« ciens dont elle est recherchée, aucun n'est à
« ses yeux digne de l'obtenir. » Voilà quel serait
leur langage, et il me couvrirait d'ignominie. Je
serais moi-même indignée contre celle qui s'atti-
rait ce blâme, qui, au mépris de la pudeur, ose-
rait paraître en public avec un homme sans le
consentement d'un père et d'une mère dont le
ciel ne l'aurait point encore privée, et avant
qu'elle eût formé les nœuds de l'hymen à la face
des autels.

Etranger, écoute-moi, si tu veux que mon père
te renvoie promptement dans ta patrie. Près de la
route est consacré à Minerve un bocage de peu-
pliers, d'où coule une fontaine, et qui est en-
touré d'une prairie : là, près de la ville, à la dis-
tance où se porte une voix élevée, sont les champs
et les jardins fleurissans de mon père. Repose-toi
à l'ombre de ce bocage, tandis que nous entre-
rons dans nos murs. Lorsque tu pourras nous
croire arrivées dans notre palais, suis-nous dans
la ville, et demande la demeure de mon père, le
magnanime Alcinoüs. Il est facile de la reconnai-
tre; un enfant t'y conduira, tant les autres édi-
fices sont inférieurs au palais de ce héros. Dès que
tu seras sous nos portiques, entre; qu'aucune
crainte ne t'arrête, et que tes pas rapides te con-
duisent auprès de la reine ma mère. Tu la trou-

veras adossée à une colonne, assise devant une flammée éclatante ; derrière elle seront ses femmes ; sa main tournera un fuseau brillant d'une pourpre merveilleuse. Tu verras à côté d'elle le trône du roi mon père, ou, semblable aux immortels, il se repose de ses travaux, et s'abreuve du nectar des vendanges. Passe devant ce trône ; jette tes bras supplians autour des genoux de ma mère, et tes yeux ravis verront naître bientôt l'aurore qui te ramènera dans tes foyers, à quelque éloignement qu'ils soient de notre île. Si tu captives sa bienveillance, tu peux déjà te regarder comme au milieu de tes champs, de ton palais, et de tes amis.

En achevant ces mots, elle touche du fouet lui-
sant les mules, qui partent, levant leurs agiles
pieds en cadence. Elle modère leur course, et
manie les rênes avec art, pour qu'Ulysse et les
nymphes la suivent sans fatigue. Le soleil pen-
chait vers le bord de sa carrière, lorsqu'ils sont
près du bocage consacré à Pallas. Le héros s'y
arrête ; et implorant aussitôt la déesse : Reçois mes
vœux, s'écrie-t-il, ô fille invincible de celui qui
lance la foudre ! si tu fus sourde à ma voix lors-
que, égaré sur les flots, poursuivi des fureurs de
Neptune, je t'invoquai du fond des abîmes, écoute
à cet instant ma prière. Fais que les Phéaciens
me reçoivent d'un œil propice ; puissent mes in-
fortunes les attendre !

C'est ainsi qu'il l'implorait : Pallas lui prête une
oreille favorable. Mais elle n'ose point encore pa-

raltre aux regards d'Ulysse; elle respecte le frère de Jupiter, le roi de l'Océan, dont l'implacable courroux poursuit ce héros jusques aux bords d'Ithaque.

FIN DU CHANT SIXIÈME

REMARQUES

SUR LE CHANT SIXIÈME.

ULYSSE est endormi dans un buisson. Il s'agit , à son reveil, de le faire entrer dans la ville des Phéaciens. C'est avec des élémens aussi simples qu'Homère a formé ce chant , dont la scène se passe sur le rivage. Un poète ordinaire eût conduit d'abord son héros chez les Phéaciens. Homère trouve à chaque instant des fleurs sous ses pas , et il produit un de ces tableaux qui charment par le contraste piquant de la grandeur et de la naïveté. Le rivage ne sera pas long-temps désert, et les conducteurs d'Ulysse dans la ville ne seront pas des personnages indifférens.

(Page 249. Les plaines spacieuses d'Hypérie.)

Plaines de la Camérine , anciennement CAMARINA , qu'arrose le fleuve HIPPARIS , d'où vient le nom d'HYPERIE. Cette ville était voisine du promontoire de PACYNUM , aujourd'hui PASSARO.

(*Ibid.* Séparée du commerce des hommes.)

Αὐδῶν ἀφεικῶν. Madame Dacier traduit , « loin des hommes ingénieux , inventifs ». Elle prétend , d'après Bossu, qu'Homère veut préparer son lecteur à la crédulité des Phéaciens , et sonder à leur égard la vraisemblance des contes incroyables qu'Ulysse va leur faire. Elle tire de cette observation une longue moralité sur les suites d'une vie molle et efféminée. Je crois avoir rendu ce passage d'une manière plus simple et plus naturelle. Plutarque ne l'a pas entendu

comme madame Dacier ; il dit que Nausithoüs établit ce peuple « loin du commerce des hommes ». L'épithète d'Homère est générale ; on la trouve au premier chant , où il est dit que « Jupiter distribue à son gré aux hommes les biens » et les maux ». Les Phéaciens , indépendamment de la marine , cultivaient plusieurs arts , et il ne paraît pas qu'Homère représente ce peuple comme stupide. Voici comment Horace le caractérise :

Alcinoïque

In cuncta curandâ plus æquo operata juvenus ,
Cui pulchrum fuit in medios dormire dies , et
Ad strepitum citharæ cessantem ducere somnum.

EPIST. lib. I.

Mais l'amour des plaisirs ne le rendait pas absolument incapable de travaux. On voit leur roi et leur reine s'y livrer dès le point du jour.

(Page 249. A l'un et à l'autre côté de la porte.)

Il paraît que les filles des personnes considérables faisaient coucher dans leur chambre , près de la porte , des femmes pour les garder. On n'avait qu'ébauché l'invention des serrures.

(Page 250. Où les amis de ton époux, qui t'accompagneront.)

L'usage voulait que la mariée donnât de beaux habits aux amis de son époux.

(*Ibid.* Dès l'aurore, allons aux bords du fleuve.)

Minerve fait porter au lavoir la garde-robe de la princesse et celle du roi et des princes ses enfans , afin qu'il s'y trouve de quoi couvrir la nudité d'Ulysse. Il faut remarquer encore la simplicité et la modestie de ces temps ; toutes ces robes sont sans or , et peuvent être lavées.

Homère, a-t-on dit, fait descendre du ciel la déesse de la sagesse pour engager la fille d'Alcinoüs à aller laver ses vêtemens. Mais le but de Minerve est de protéger Ulysse ce but est assez important pour autoriser la machine. Le moyen qu'Homère emploie est très-naturel ; il naît de l'occasion, et donne de la probabilité à sa fable. Au reste, il n'est pas plus singulier que Nausicaa lave elle-même ses robes avec ses amies et ses femmes qu'il ne l'est qu'Achille prépare lui-même des repas. C'étaient là les mœurs des temps héroïques, et nous les retrouvons dans l'Écriture. Les filles de Laban et de Jéthro gardaient les troupeaux. Ces peintures exactes du monde ancien sont des restes précieux de l'antiquité.

(Page 250. Le séjour éternel des dieux, séjour inaltérable.)

Largior hic campos æther et lumine vestit

Purpureo.

ÆNEID. lib. vi.

Lucrèce a traduit cette peinture de l'Olympe, et a surpassé son modèle :

Apparet divûm numen, sedesque quietæ ;

Quas neque concutiunt venti, neque nubila nimbis

Aspergunt ; neque nix acri concreta pruina

Canâ cadens violat ; semperque innubilis æther

Integit, et largè diffuso lumine ridet.

Lib. iiii.

(Page 251. Montant sur son trône d'or.)

Il appelle trône le char de l'Aurore.

(*Ibid.* Nausicaa s'avancant près de lui avec affection.)

Littéralement, « elle se tient tout près de son père » Cette peinture marque une douce familiarité.

(Page 251. Un vaste char aux rapides roues.)

Ces chars, qui étaient trainés par des mulets, étaient fort en usage; c'était une voiture distinguée. Perrault tourne mal à propos cet endroit en ridicule; il n'a pas entendu les termes.

(Page 252. Qui déjà montait sur le char.)

J'ai conservé l'espèce de désordre qui règne dans cette description, et qui semble marquer l'ardeur avec laquelle Nausicaa se rend au rivage. Ce char qui portait Nausicaa et ses compagnes, a occupé le pinceau de plusieurs peintres anciens.

(Ibid. Là coulent éternellement dans de larges bassins, les flots nombreux d'une eau claire et rapide.)

Επηετανοί, selon Eustathe, signifie que ces bassins restaient toujours creux. C'est là une peinture peu remarquable. Hésychius m'a confirmé dans le sens que j'ai choisi. Les anciens avaient, près des fontaines ou des rivières, des bassins toujours remplis d'eau, et dont ils se servaient pour laver leurs vêtemens: on les appelait *πλυνοί* ou *βόθροι*; ces bassins étaient de marbre ou de bois. On voit, au chant *xxi* de l'Iliade, une description à peu près semblable de bassins où tombaient des fontaines, et où les dames troyennes, avant l'arrivée des Grecs, lavaient leurs vêtemens. La manière de laver était différente de la nôtre; on foulait les vêtemens avec les pieds. *στρίβον, ἐπρίβον τοῖς ποσὶ*, dit Eustathe.

(Page 253. Que ces mules broient avec délices.)

J'ai rendu le mot *τρώγειν*, dont la dureté est expressive; le terme propre est *ἐσθναι*.

(Page 253. Les livrent au cristal des flots.)

D'autres ont traduit : « Elles portent l'eau dans les lavoirs ». Nous avons vu qu'ils étaient toujours remplis d'eau. Madame Dacier examine, d'après Plutarque, pourquoi Nausicaa lave ses robes plutôt dans la rivière que dans la mer. L'eau de la mer est grasse ; celle de rivière est subtile et pénétrante.

(*Ibid.* Et font voler un léger ballon dans les airs.)

Σφαίρη. Ce mot a entraîné dans une singulière erreur Newton, qui, sur un passage de Suidas, a attribué à Nausicaa l'invention de la sphère astronomique, et a supposé qu'elle devait cette invention aux argonautes, pendant le séjour qu'ils firent à Corcyre. Et cependant cela sert de base à l'époque qu'il fixe de l'arrivée des argonautes dans cette île.

Ce jeu était appelé *φνίς* et *ἰφερνδά*, mot qui signifie surprise, ce qui indique la nature de ce jeu. On ne cherchait qu'à se surprendre ; on faisait semblant de jeter la balle à l'un des joueurs, et on la jetait à un autre qui ne s'y attendait pas. Sophocle avait fait une tragédie sur ce sujet d'Homère, qu'il appelait *Πλόντρια*, et où il représentait Nausicaa se livrant à ce jeu. Cette pièce réussit beaucoup ; elle est perdue. Ce jeu était fort ordinaire, même aux femmes, et, donnant lieu à beaucoup de courses, il était un exercice salutaire. Le chant qui l'accompagne, et un passage du chant VIII, feraient croire qu'il était une espèce de danse. Il était en usage chez les Lacédémoniens. Alexandre s'en amusait souvent.

Les incidens qu'Homère emploie sont très-naturels. Les jeux de ces jeunes Phéaciennes contribuent au but principal du poète, et tiennent à son sujet d'une manière intime. Cette description fait une scène agréable, et délasse le lecteur au

milieu des tableaux qu'il a vus et du récit qui va suivre des malheurs d'Ulysse. Il semble qu'Homère prenne lui-même haleine.

(Page 253. Telle Diane franchit le haut Taygète
ou les sommets d'Erymanthe.)

Qualis in Eurotæ ripis , aut per juga Cynthi,
Exercet Diana choros , quam mille secutæ
Hinc atque hinc glomerantur Oreades : illa pharetram
Fert humeris , gradiensque deas sepereminet omnes :
Latonæ tacitum pertentant gaudia pectus :
Talis erat Dido ; talem se læta ferebat
Per medios , instans operi regnisque futuris.

ÆNEID. lib. 1.

Valérius Probus , selon le rapport d'Anlu-Gelle , a vivement critiqué ces vers de Virgile. Voici ses observations : Nausicaa se livrant à divers jeux avec ses compagnes dans des endroits déserts , pouvait être comparée à Diane , mais non pas Didon , au milieu des chefs , s'occupant de travaux sérieux. Virgile , sans parler de la chasse , arme Diane du carquois. La joie de Latone , dans sa comparaison , n'est que sur la surface du cœur ; il a omis ce trait remarquable : « On « distingue au premier regard la déesse ». Nausicaa n'était pas mariée ; Didon l'avait été.

Scaliger a répondu que Nausicaa n'était pas plus à la chasse que Didon , que le mot PERTENTANT est pris de l'effet des instrumens de musique , et marque un grand degré de joie. Non content de justifier Virgile , il lui donne ici , à son ordinaire , la préférence sur le poète grec.

Les sujets correspondent mieux dans la comparaison d'Homère que dans celle de Virgile ; mais la critique rapportée par Anlu-Gelle est outrée. Il est permis d'emprunter des traits à un poète , quand même toutes les circonstances ne seraient pas exactement semblables. Virgile n'a eu d'autre

but que de peindre la majesté de Didon et le cortège nombreux qui l'accompagne. C'est ce qui paraît par ces vers :

Regina ad templum , formâ pulcherrima , Dido

Incessit , magnâ juvenum stipante catervâ.

Qualis , etc.

ÆNEID. lib. 1.

Au chant iv de l'Odyssée, Homère ne compare-t-il pas lui-même Hélène à « Diane armée d'un arc d'or » ? Hélène, qui était si peu sévère, semblerait moins que personne pouvoir être comparée à Diane.

La grande taille fait la majesté ; les peuples d'Orient la recherchaient surtout pour les rois. L'Écriture dit de Saül, que « ses épaules s'élevaient au-dessus de tout son peuple ».

Taygète et Erymanthe, deux montagnes, l'une de Laconie, et l'autre d'Arcadie.

(Page 254. Il rompt une forte branche chargée
d'un épais feuillage)

Rapin a trouvé cette entrevue contraire à toutes les lois de la décence. Nausicaa, dit-il, oublie la modestie, et donne une trop longue audience à Ulysse dans ces circonstances. Mais il semble qu'Homère ait prévu cette objection. Ulysse se fait une ceinture d'un épais feuillage : *πτόρθος* signifie « une grande branche ». Il se tient dans l'éloignement, et Minerve encourage Nausicaa. En ce temps les demoiselles de la plus haute qualité conduisaient les héros au bain, et même leur prêtaient leur ministère en cette occasion, sans que la modestie en fût blessée. On l'a vu par l'exemple de Polycaste. On croirait que ce fût la modestie qui mit en fuite les compagnes de Nausicaa ; mais elles fuient par la crainte de voir un ennemi. Nausicaa les rassure en leur rappelant qu'elles sont dans une île, et juge par l'extérieur d'Ulysse qu'il était un infortuné. C'est la sagesse de cette jeune personne qu'Homère représente par l'allégorie de Pallas. Adam et Eve se couvrirent de la même manière qu'Ulysse.

Polygnote avait fait un tableau de l'apparition inattendue d'Ulysse parmi ces Phéaciennes , et il avait placé ce tableau au milieu de la citadelle d'Athènes , dans la galerie nommée *POECILE* , où il peignit aussi la bataille de Marathon , gagnée par Miltiade. Ceci confirme que la peinture d'Homère ne choquait par les mœurs de son temps.

(Page 254. Tel accourt du sein des montagnes....
un lion.)

Cette comparaison a deux faces : l'une , la crainte qu'Ulysse inspire à ces jeunes filles remplies de timidité ; et l'autre , la hardiesse d'Ulysse : il ignore s'il est parmi des gens féroces ou pieux.

(Page 255. Ornée de cette fleur de la jeunesse et
de la beauté.)

Littéralement , « quand il voient une telle plante ». Cette idée était familière aux Orientaux. David a dit : « Tes fils se-
« ront comme les plants d'olivier ». Perrault a rendu , ou plutôt parodié ainsi cet endroit : « Ulysse lui dit , en l'abordant , qu'il croit qu'étant si belle et si grande , son père , sa
« vénérable mère , et ses bienheureux frères , sont bien aises
« quand ils la voient danser. »

Il n'y a nulle part un discours de suppliant plus rempli d'insinuation , de douceur et de force , que ce discours d'Ulysse. Virgile a imité le commencement de ce discours. Ovide l'a copié dans ses *Métamorphoses* :

Puer ô dignissime , credi

Esse deus ! seu tu deus es , potes esse Cupido :

Sive es mortalis ; qui te genuêre beati ,

Et frater felix , et quæ dedit ubera nutrix !

Sed longè cunctis longèque potentior illà
 Si qua tibi sponsa est , si quam dignabere tædà !

Scaliger a accusé Homère d'avoir pris à Musée les premiers vers de ce discours ; mais les ouvrages de l'ancien Musée ayant péri , c'est l'auteur plus moderne du même nom qui a copié Homère. C'est avec peu de goût que Scaliger donne ici la préférence à Musée.

(Page 255. Ainsi jadis..... je vis à Délos , près de l'autel d'Apollon , ce superbe palmier.)

La fable parle de ce grand palmier sorti tout à coup de la terre , contre lequel s'appuya Latone lorsqu'elle accoucha d'Apollon. Cicéron et Pline en font mention , et disent qu'on le montrait encore de leur temps. Le premier désigne cet arbre par ces épithètes , PROCERA ET TENERA. On avait pour ce palmier une vénération religieuse ; on le croyait immortel. Nausicaa devait donc être charmée de se voir comparée à la plus grande merveille de la nature. Denys d'Halicarnasse a fait sentir la douceur et l'élégance des vers d'Homère dans cette comparaison.

Ulysse dit qu'en se rendant à Délos il était suivi d'une armée , pour insinuer qu'il n'était pas un homme d'une naissance basse et obscure. Eustathe juge qu'Homère parle ici de l'expédition de Troie. Lycophron écrit que , dans cette expédition , les Grecs voguèrent devant Délos.

(Page 257. Celui qui apporterait la guerre aux Phéaciens n'est point encore né , ni ne verra le jour.)

Madame Dacier , ainsi que Pope , me paraît s'être écartée ici du sens. Elle traduit : « Tout homme qui serait asses

« hardi pour aborder à l'île des Phéaciens , et pour y porter la guerre , ne serait pas long-temps en vie. » Le sens que j'ai pris se lie beaucoup mieux avec la suite des paroles de Nausicaa , qui ajoute : « Chérie des immortels , notre île est « écartée , et nous sommes séparés du commerce des autres « hommes ». Ce sens est aussi plus raisonnable : il n'y aurait pas de merveille que le peuple des Phéaciens eût triomphé d'un seul homme ; et si cet ennemi était accompagné de troupes , avant qu'on fût parvenu à les repousser , la princesse et ses compagnes ne laissaient pas d'être exposées à de grands périls. D'ailleurs les Phéaciens n'étaient pas fameux pour la bravoure.

Nausicaa dit en propres termes : « Cette île est placée à « l'extrémité de la mer ». « Cela est faux , observe madame « Dacier , puisqu'elle est très-voisine de l'Épire ; mais Nausicaa « dépayse ici son île pour la rendre plus considérable , et « pour mieux fonder ce qu'elle dit de son bonheur. » Cette remarque est bien subtile. Il semble plutôt que ces paroles de Nausicaa pourraient faire croire que cette île n'était pas Corcyre.

(Page 257. Tous les étrangers et tous les indigens sont envoyés par Jupiter.)

Dans plusieurs endroits du Lévitique , le législateur suprême , en recommandant la charité , associe les étrangers aux indigens. Plus on remonte à l'institution des sociétés , plus on voit que les étrangers , à plusieurs égards , étaient dans le cas des indigens. Avant qu'on eût frappé de la monnaie , il ne leur était pas toujours facile de se procurer , par des échanges , les secours dont ils avaient besoin.

(Page 258. Belles nymphes, dit-il, retirez-vous.)

Spondanus dit que le poète veut condamner par la bouche d'Ulysse des contumes indécentes. Il paraît plus vraisemblable que la différence des lieux en mettait dans l'action. Les bains particuliers procuraient peut-être quelque moyen de cacher une partie de la nudité, ce qui ne pouvait se pratiquer dans une rivière. Ajoutons qu'il était indécent à de jeunes filles de paraître en public avec un homme, à plus forte raison de le baigner en public. Dans l'intérieur des maisons, des témoins respectables étaient sans doute la sauvegarde des mœurs.

(*Ibid.* Sa stature, par le pouvoir de Minerve.)

Namque ipsa decoram
Cæsariem nato genitrix, lumenque juventæ
Purpureum, et lætos oculis afflarat honores.

ÆNEID. lib. I.

Virgile a surpassé ici Homère.

(Page 259. Si l'époux qui m'est destiné lui ressemblait!)

Ce trait peint ici la naïveté de Nausicaa. Plutarque fait à ce sujet une observation honorable à cette jeune princesse. Il dit que la sagesse et la décence qui avaient paru dans les discours et dans la conduite d'Ulysse ont tellement charmé Nausicaa, qu'elle le préférait aux Phéaciens, dont les jours se passaient dans le chant, la danse et la parure.

Nausicaa dit ceci à ses femmes, sans être entendue d'Ulysse. On verra que son discours n'est pas dicté par une passion violente; mais, se rappelant le songe qu'elle a eu le matin,

et charmée de la sagesse d'Ulysse, elle peut croire que c'est l'époux dont on lui a parlé.

(Page 260. Tu verras un vaste et double port.)

L'île des Phéaciens, selon un scoliaste de Denys le Périégète, a deux ports, l'un appelé le port d'Alcinoüs, et l'autre celui d'Hyllus. Callimaque l'appelle « la Phéacie au double port ». Apollonius l'appelle *Ἀμφιλαφὴς*, « où l'on aborde de deux côtés ». Nausicaa fait cette description à Ulysse afin qu'il puisse trouver plus facilement l'entrée de la ville.

Madame Dacier traduit : « L'un et l'autre sont si commodes, que tous les vaisseaux sont à l'abri des vents. » Ce n'est pas le sens ; ces vaisseaux, selon l'usage des anciens, sont mis à sec sur le rivage.

(*Ibid.* Ils franchissent avec un transport de joie la mer écumeuse.)

Ulysse doit l'apprendre avec plaisir. Le poëte décrit Alcinoüs et les chefs comme des personnes pleines d'humanité. Ce que Nausicaa dit des Phéaciens ne regarde que la classe inférieure du peuple. Les mariniers de cette classe contractent un caractère dur et impoli.

(*Ibid.* Quel est cet étranger qui suit Nausicaa?)

Toutes les politesses que la princesse n'aurait osé dire à Ulysse en parlant de son chef, Homère trouve moyen de les lui faire dire comme par la bouche des Phéaciens.

(Page 260. A ses longues instances un dieu même.)

Ulysse a comparé la princesse à Diane; elle lui rend cette louange. Il faut se transporter dans ce siècle ancien, où tout était divinisé.

(Page 261. Qui..... oserait paraître en public avec un homme.)

A' ^{νῆς} étant ici au pluriel, le sens n'est pas douteux. Nausicaa eût-elle dit qu'elle n'approuvait pas « qu'une jeune personne « se livrât aux hommes sans l'aveu d'un père et d'une mère » ? Perrault cependant fait dire à Nausicaa « qu'elle n'approuvait « pas qu'une fille, sans la permission de ses parens, couchât « avec un homme avant de l'avoir épousée ».

On voit dans ce même chant le mot *μυστεῖναι*, pris dans un sens entièrement semblable à celui qu'il a ici. C'est l'endroit où Ulysse sort du buisson, et aborde les Phéaciennes.

(*Ibid.* Si tu venx que mon père te renvoie promptement dans ta patrie.)

Ce passage prouve que Nausicaa avait plus d'estime et d'admiration pour Ulysse que d'amour. Elle n'est donc pas de ces personnes subitement éprises, comme on l'a cru, d'un étranger à sa première venue.

(Page 262. Jette tes bras supplians autour des genoux de ma mère.)

Nausicaa veut marquer à Ulysse l'estime et la considération

qu'Alcinoüs avait pour la reine sa femme. Les femmes sont, en général, plus compatissantes que les hommes, et il est naturel qu'une fille s'adresse à sa mère plutôt qu'à son père.

Je placerai ici quelques réflexions de Wood, qui confirment celles que j'ai faites à l'occasion du départ d'Ulysse de l'île de Calypso, et sur la servitude des femmes du temps d'Homère :

« Quoique les femmes soient très-subordonnées dans l'Iliade
 « et dans l'Odyssée, elles y jouent un rôle plus considérable
 « que parmi les anciens Juifs ou les modernes Asiatiques. Une
 « institution aussi fatale au bonheur public et particulier a
 « dû étendre son influence sur tout le système des mœurs
 « héroïques ; et, pour rendre justice aux productions origi-
 « nales d'Homère, il faut calculer les entraves qu'elle a mises
 « à son génie. Il est étonnant que ce poète, qui exprime les
 « sentimens tendres et pathétiques avec tant de perfection,
 « qui a peint la nature humaine sous toutes les formes et
 « dans toutes les occasions, ne parle jamais de la puissance
 « et des effets de l'amour que comme d'une jouissance char-
 « nelle, et cependant la guerre qui fait le sujet de l'Iliade,
 « pouvait naturellement amener d'autres tableaux : l'histoire
 « d'Ulysse et de Calypso dans l'Odyssée, celle de Jupiter et
 « de Junon, de Mars et de Vénus, ne ressemblent point aux
 « scènes d'amour qu'on trace aujourd'hui. Le siècle de Virgile
 « lui fournit des beautés que ne connut point Homère, et il
 « ne manqua pas de profiter de cette occasion. »

Ailleurs le même auteur s'exprime ainsi :

« Dans la scène touchante du chant vi de l'Iliade, Andro-
 « maque ayant excité autant de compassion et de pitié que
 « peut en inspirer la tragédie, Hector lui dit de rentrer dans
 « son palais, d'y reprendre le fuseau et l'aiguille, instrumens
 « qui conviennent aux femmes, tandis que les hommes, et
 « surtout les Troyens, sont nés pour les combats. Il voulait
 « détourner sur d'autres objets l'attention d'Andromaque, et

278 REMARQUES SUR LE CHANT VI.

« il n'emploie cette expression que pour exprimer la plus
« grande tendresse ; mais produit-elle cet effet sur nous , et le
« lecteur n'est-il pas blessé de ces mots qu'Homère place dans
« la bouche d'un mari tendre qui parle à sa femme ?
« Toute la conduite de Télémaque envers sa mère rappelle
« la loi d'Athènes qui établissait le fils d'un certain âge tuteur
« de sa mère. »

FIN DES REMARQUES SUR LE CHANT VI.

CHANT VII.

TANDIS qu'en ces lieux, après tant de revers, le sage Ulysse implorait Pallas, les fortes mules, emportant le char de Nausicaa, volent dans la ville, et arrivent sous le portique du palais de son père; elle arrête le char. Ses frères l'environnent, semblables; par leur port, aux immortels; ils dégagent les mules de leurs rênes, et déposent les vêtemens dans le palais. Elle monte à son appartement; la vieille Euryméduse, qui la chérissait et lui consacrait ses soins, la ranime en allumant une douce flamme. Jadis, amenée d'Epire sur un vaisseau phéacien, elle fut choisie pour Alcinoüs comme un présent digne de celui qui régnait sur l'île entière, et dont la voix était aussi respectée que celle des dieux. Elle avait élevé dans ce palais, depuis l'enfance, l'aimable Nausicaa. La flamme allumée, elle s'empresse à lui préparer un repas.

Ulysse alors se lève, et prend le chemin de la ville. Minerve l'environne d'une sombre nuée, pour qu'aucun des orgueilleux Phéaciens ne l'insulte ni l'interroge. Il entrait dans les superbes murs de ce peuple, quand la déesse, portant une urne légère, vient elle-même à sa rencontre sous les traits d'une jeune Phéacienne, et s'arrête près du héros. O ma fille, dit-il, voudrais-tu m'indiquer le palais d'Alcinoüs, roi de ce peuple? Tu vois en moi un étranger malheureux, errant, qui arrive

de contrées lointaines; et je ne connais aucun des habitans de ces murs ni de cette île.

Mon père, répond la déesse, c'est avec plaisir que je te guiderai même au palais d'Acinoüs; il est voisin de celui du sage auteur de ma naissance. Suis-moi tranquillement, je te montrerai la route, et souviens-toi de n'adresser la parole à aucun de ceux que nous rencontrerons, ni de tourner sur eux tes regards. Ici la classe inférieure du peuple ne fait point un accueil favorable aux étrangers. Fièrre de triompher des flots, cette nation, par la faveur de Neptune, parcourt le vaste empire de la mer : rien de plus rapide que ses vaisseaux; telles sont des ailes, ou la pensée même.

En disant ces mots, Pallas le précédait avec agilité; il suit les pas de la déesse. Sans être aperçu d'aucun Phéacien, il traverse la ville et les flots de ce peuple illustré par l'aviron; telle est la volonté de Pallas, et tel l'effet du sombre nuage descendu à sa voix du haut des cieux autour du chef qu'elle aime. Ulysse admire les ports, les navires bâtis avec symétrie, les places où s'assemblent les héros; il admire les longues et hautes murailles bordées de grands dards, spectacle merveilleux!

Arrivés devant le superbe palais du roi, la déesse prend la parole : Etranger, voici la demeure que tu m'as priée de t'indiquer; un festin y rassemble les élèves de Jupiter, tous les princes de cette île. Entre, et sois plein de confiance. Un homme intrépide, fût-il étranger, seul et sans appui, triomphe des périls où la foule craintive échoue. Adresse-

toi d'abord à la reine. Je te la ferai connaître. Son nom est Arété : son origine, comme celle du roi Alcinoüs, remonte jusqu'à Neptune. Ce dieu fut épris de Péribée, la plus belle de son sexe, et la plus jeune fille du fier Eurymédon, cet ancien roi du peuple audacieux des géans ; les guerres qu'il entreprit furent le tombeau de ce peuple pervers, et son propre tombeau. De l'union de sa fille et de Neptune naquit le magnanime Nausithoüs, roi des Phéaciens, tige dont sortirent Alcinoüs et Rhxénor. A peine celui-ci eut-il conduit son épouse dans son palais, qu'il périt par les traits d'Apollon, ne laissant qu'une seule héritière, qui est cette Arété qu'Alcinoüs choisit pour sa compagne. Parcouris la terre : parmi les femmes qui, sous l'empire de leur chef, gouvernent leur maison, tu n'en verras point de plus honorée ni de plus chérie de son époux, de ses enfans, et de tous les citoyens. Traverse-t-elle la ville, chacun la suit de l'œil comme une divinité, et l'accompagne de ses vœux. Son cœur est le siège de la bonté, son esprit l'est de la prudence : elle en a fait ressentir les heureux effets à ceux qu'elle aime ; les impétueux débats, même des hommes, se calment à sa voix. Gagne sa bienveillance, et sois sûr que tu reverras dans peu ta patrie, les tiens, et ton palais.

Minerve dit : s'éloignant, elle quitte les aimables campagnes de Schérie, traverse la mer, arrive à Marathon, et revole au sein du temple d'Athènes, séjour fameux de l'antique Erechthée. Cependant

Ulysse marche vers la demeure d'Alcinoüs. Avant de toucher au seuil, il s'arrête et considère cette demeure, non sans être agité de soins.

Le palais élevé du magnanime Alcinoüs brillait d'un éclat aussi radieux que la lune ou le soleil. Des murs d'airain, dont les corniches étaient d'un métal d'azur, formaient la longue façade et tout l'intérieur de la profonde enceinte : des portes d'or fermaient l'édifice inébranlable; sur un seuil d'airain reposaient des pilastres d'argent, soutiens de linteaux qui éblouissaient; les anneaux de ces portes étaient d'or. Aux deux côtés veillaient plusieurs de ces animaux compagnons fidèles de l'homme. Vulcain, avec un art admirable, les fit des métaux les plus précieux; on les croyait animés, et leur beauté était inaltérable, gardiens immortels du palais d'Alcinoüs. Dans l'intérieur de ce séjour se faisait apercevoir une salle où l'œil se perdait; placés contre les murs, régnaient dans tout le circuit de l'appartement de longs rangs de trônes parés de tapis où éclatait une fine broderie, ouvrage des femmes de ce palais. Là, assis, les princes des Phéaciens coulaient leurs jours en de continuels festins. De jeunes hommes formés d'or, debout sur de riches piédestaux, et tenant des torches éclatantes, éclairaient, durant la nuit, les heureux banquets. Cinquante femmes, dans ce palais, se livraient à divers travaux : les unes moulaient le froment doré; d'autres tournaient le fuseau, ou faisaient voler la navette; leurs mains s'agitaient comme de hauts peupliers qui, au moindre vent,

secoient à la fois leurs feuilles mobiles. Les étoffes qu'elles travaillaient avec soin jetaient un lustre si brillant, qu'on les croyait imprégnées d'une huile précieuse : car, autant les Phéaciens l'emportent sur tous les hommes dans l'art de guider le vol d'un vaisseau sur les mers, autant leurs femmes se distinguent de toutes celles de leur sexe par les ouvrages merveilleux qui sortent de leurs mains, industrie qu'elles doivent, ainsi que toute leur intelligence, aux leçons de la savante Minerve.

Au palais touchait un jardin spacieux, autour duquel était conduite une haie vive. Il embrassait quatre arpens. Là, toutes les espèces d'arbres portaient jusqu'au ciel leurs rameaux fleurissans; on y voyait la poire, l'orange, la pomme, charme de l'œil et de l'adorat, la douce figue, et l'olive toujours verte. Ces arbres, soit l'été, soit l'hiver, étaient éternellement chargés de fruits; tandis que les uns sortaient des boutons, les autres mûrissaient à la constante haleine du zéphyr : la jeune olive, bientôt à son automne, faisait voir l'olive naissante qui la suivait; la figue était poussée par une autre figue, la poire par la poire, la grenade par la grenade; et à peine l'orange avait disparu, qu'une autre s'offrait à être cueillie.

Enracinés dans la terre, de longs plants de vignes portaient des raisins en toute saison. Sans cesse les uns, dans un lieu découvert, séchaient aux feux du soleil, tandis que les autres étaient coupés par les vendangeurs, ou foulés aux pres-

soirs : les fleurs, dans ces vignobles, étaient confondues avec les grappes.

Le jardin était terminé par un terrain où régnaient l'ordre et la culture, où, durant toute l'année, fleurissaient les plantes les plus variées.

On voyait jaillir deux fontaines : l'une, dispersant ses ondes, arrosait tout le jardin ; l'autre coulait en des canaux jusque sous le seuil de la cour, et se versait devant le palais dans un large bassin à l'usage des citoyens. Ainsi les immortels embellirent de leurs dons la demeure d'Alcinoüs. Ulysse, immobile, portait de toutes parts un œil satisfait.

Après avoir admiré ces lieux, il franchit le seuil du palais et s'avance. Les princes et les chefs des Phéaciens terminaient le repas, et répandaient le vin qu'on offrait à Mercure avant de se retirer pour se livrer au sommeil. Ulysse, sous le nuage ténébreux dont le couvrit Minerve, entre, traverse la salle d'un pas rapide, arrive près d'Alcinoüs et d'Arété, et jette ses bras autour des genoux de la reine ; au même temps la nuée divine se fend et se dissipe dans l'air. A l'aspect inopiné du héros, l'assemblée entière est étonnée, muette, et le considère avec admiration. Ulysse profère ces paroles suppliantes :

Arété, fille du grand Rhexénor, c'est au sortir d'un enchaînement des plus cruelles disgrâces que je parais à tes pieds, devant le roi ton époux, et ces nobles personnages. Veuillent les dieux vous accorder à tous une longue suite de jours

dont rien n'altère la félicité, et joindre à ce bienfait la satisfaction de transmettre, dans vos palais, à vos enfans, vos richesses et les dignités dont vous décore ce peuple ! Daignez, sans délai, contenter le seul désir que je forme, et me renvoyer dans ma patrie. Hélas ! depuis un grand nombre d'années, loin des miens, je lutte contre toutes les atteintes de l'infortune. Il dit, et va s'asseoir sur le foyer dans la cendre.

L'assemblée continuait à garder un profond silence. Enfin le plus âgé des chefs de l'île, distingué autant par son éloquence que par ses lumières et la connaissance des siècles les plus reculés, le héros Echénée, s'intéressant à la gloire des Phéaciens, prend la parole :

Alcinoüs, il est honteux, il est contraire à nos lois que cet étranger demeure couché dans la cendre. Ces chefs, dans l'attente de tes ordres, répriment les sentimens de leurs cœurs. Fais enfin lever ce mortel, place-le sur un siège éclatant, ordonne à tes hérauts de remplir les coupes pour offrir des libations au dieu qui lance la foudre, car il conduit les pas vénérables des supplians ; et fais présenter de la nourriture à cet infortuné.

A peine a-t-il parlé, que le roi prend la main du sage Ulysse, et, le tirant de la cendre, le place à côté de lui sur un siège éclatant dont il a fait lever son fils Laodamas, qui, de tous ses enfans, lui était le plus cher. Une esclave s'avance, portant un bassin d'argent et une aiguière d'or ; elle répand sur les mains de l'étranger une eau lim-

pide, et pose devant lui une table dont rien ne souille l'éclat. Bientôt vient une femme âgée, la sommelière du palais; la table se couvre d'alimens choisis et variés. Ulysse, long-temps éprouvé par le sort, participe au festin. Alcinoüs s'adressant à l'un de ses hérauts : Pontonoüs, dit-il, présente un vin plus pur à tous les conviés; que chacun de nous fasse des libations à Jupiter, qui conduit les pas vénérables des supplians.

Il dit : Pontonoüs commence les libations, et porte de toutes parts les coupes. Le vin se répand en l'honneur du dieu du tonnerre. Après qu'on a rempli ce devoir, et qu'on s'est abreuvé de la douce liqueur : Princes et chefs des Phéaciens, dit Alcinoüs, soyez instruits de mes sentimens. Le repas est terminé : voici l'heure du sommeil. Dès la naissance de l'aurore nous rassemblerons un plus grand nombre de personnages vénérables, et, recevant notre hôte avec les honneurs les plus distingués, nous ferons couler sur les autels le sang des plus belles victimes. Songeons ensuite à préparer son départ; libre de soins et de peines, et parvenant, sous notre conduite, au seul but de ses vœux, qu'il goûte le bonheur d'arriver rapidement dans sa patrie, fût-elle à la plus longue distance de notre île. Veillons à le garantir de l'atteinte du mal et du péril, jusqu'à ce qu'il ait posé le pied sur sa terre natale : là, il éprouvera le sort que les parques inexorables lui filèrent quand sa mère l'enfanta.

S'il est un dieu descendu de l'Olympe, son arri-

vée nous présage quelques desseins profonds des immortels. Jusqu'ici ils se sont fait connaître à nous lorsqu'ils nous ont apparu dans les temps où nous leur avons offert des hécatombes solennelles ; assis à notre table, ils ont participé à nos festins. S'ils rencontrent dans son voyage un Phéacien isolé, ils daignent quelquefois lui servir de guides et lui manifester leur présence. Je puis dire que notre origine et notre piété nous approchent d'eux autant que le sang et le crime unissent les Cyclopes et la race féroce des géans.

Le sage Ulysse prend la parole : Alcinoüs, écarte cette pensée de ton esprit. Je ne ressemble, par les qualités ni du corps ni de l'âme, aux habitans de l'Olympe ; tout n'annonce en moi qu'un mortel, et l'un de ceux qui sont le plus soumis aux maux que vous tous ici présens n'ignorez pas être attachés à cette condition. Oui, vous conviendriez que je suis le plus infortuné de la race humaine, si je vous racontais les nombreuses disgrâces dont j'ai été accablé par la volonté des immortels. Malgré ce triste souvenir, permettez, ô chefs, que je ne songe en ce moment qu'à ranimer par la nourriture mes forces long-temps défailantes. Il n'est point de mal plus importun et plus odieux que la faim ; elle se rappelle à la mémoire du plus malheureux, de celui dont l'esprit est le plus absorbé dans le sentiment douloureux de ses disgrâces, et le force à se délivrer d'un aiguillon déchirant. Tel est mon état : mon cœur est oppressé de chagrins, et cependant la faim et la soif dont

je suis dévoré depuis tant de jours me sollicitent à soulager ce tourment, m'ordonnent de m'en affranchir, d'oublier jusqu'à tous mes malheurs. Dès que paraîtra l'aurore, veuillez, je vous en conjure, vous occuper du soin de ramener dans sa patrie un infortuné, si tant de revers me permettent d'aspirer à ce bonheur. Qu'aussitôt je meure, après avoir revu mes amis, mes serviteurs, mes biens, et ce palais où je reçus le jour.

Il dit. Tous l'encouragent, tous exhortent le roi à favoriser le départ de cet étranger qui vient de parler avec sagesse. Les libations faites, chacun va dans sa maison se livrer au repos. Ulysse reste assis dans la salle avec le magnanime Alcinoüs et la reine; les serviteurs ôtaient les vases du festin. Cependant Arété rompt le silence : en portant l'œil sur le héros, elle avait reconnu la tunique et le manteau, ouvrage de ses mains et de celles de ses femmes. Etranger, dit-elle, permets que je t'interroge. Quel est ton nom, ton pays? Ces vêtements, comment les as-tu reçus? Ne nous as-tu pas dit qu'après avoir couru les mers, tu avais été jeté sur nos bords par la tempête?

O reine, répond Ulysse, il me serait difficile de te raconter toutes les disgrâces où les dieux, habitants de la voûte céleste, m'ont exposé; je satisferai en peu de mots à tes demandes. Dans une région écartée est l'île d'Ogygie qu'habite la fille d'Atlas, l'artificieuse et redoutable Calypso, déesse ornée d'appas; elle n'a de liaison ni avec

les dieux ni avec les mortels. Seul, infortuné que je suis, je dus être l'habitant de ses foyers, conduit par le sort dans cette île, après que Jupiter, d'un coup de sa foudre éblouissante, eut fracassé mon navire au milieu de la sombre mer. L'onde engloutit tous mes braves compagnons : moi, embrassant un débris de mon vaisseau, je fus, durant neuf jours, porté çà et là sur les vagues ; le ciel, dans une ténébreuse nuit, me fit enfin aborder au séjour de cette déesse. Elle me reçut avec amitié, me sauva la vie, soutint mes jours ; elle m'offrit même l'immortalité : mais rien ne put captiver mon cœur. Pendant sept longues années que je restai dans cette île, les vêtemens dont me décorait la déesse furent toujours trempés de mes larmes. Enfin, par ordre de Jupiter, ou parce que son cœur a changé, elle me commande tout à coup elle-même de partir, me renvoie dans une frêle barque, après m'avoir couvert de vêtemens, ouvrage de sa main divine, et donné les alimens et le vin nécessaires pour ma route. A sa voix souffle un vent favorable. Je vogüe, dix-sept jours, sur l'empire des eaux, et déjà paraissent à mes regards les monts ombragés de votre île ; mon cœur éprouvait des transports de joie. Malheureux ! j'étais encore destiné à de nouveaux revers par la rage de Neptune. Il soulève les vents ; et, me fermant toutes les routes, bouleverse la mer jusqu'en ses abîmes : les vagues, malgré mes gémissemens, refusent de porter plus long-temps ma nacelle ; la tempête la brise et la dissipe. Je

traverse en nageant le gouffre des ondes ; les vents et les eaux me poussent contre vos terres. Là, je touchais à ma perte, précipité contre d'énormes rochers qui présentent le long de ces rives leur aspect horrible. Je me rejette au milieu de la mer, et continue à nager jusqu'à ce qu'enfin j'arrive à l'entrée du fleuve qui, dégagé de rocs et garanti des vents, m'offrait une retraite heureuse ; et je m'évanouis en saisissant le rivage. La nuit étend ses voiles sombres : je sors et m'éloigne du fleuve né de Jupiter ; me réfugiant sous des arbustes épais, je m'y couvre d'un tas de feuilles ; un dieu me plonge dans un profond sommeil voisin de la mort. Malgré les peines qui dévoreraient mon cœur, je dors la nuit entière, et le lendemain, tandis que s'écoulent les heures de l'aurore, du midi, et jusqu'à ce que l'astre du jour soit au terme de sa course ; alors seulement ce délicieux sommeil abandonne ma paupière. Je vois sur le rivage les femmes de Nausicaa s'égayant à divers jeux, et au milieu de leur troupe la fille elle-même, semblable à une déesse. Je l'implore : l'imprudence est la compagne de la jeunesse : je suis frappé de rencontrer à son âge une sagesse accomplie. Elle a calmé les tourmens les plus vifs de la faim qui me déchirait, m'a ranimé par un breuvage salutaire, m'a fait baigner dans le fleuve, et c'est elle encore à qui je dois ces vêtemens. J'ai surmonté ma douleur pour t'obéir ; et mon récit est sincère.

Alcinoüs prenant la parole : Etranger, dit-il, ma fille a négligé un devoir important. Pourquoi

a-tu pas été conduit par elle et par ses femmes dans notre demeure? N'a-t-elle pas entendu la première ta voix suppliante?

Noble héros, répond le prudent Ulysse, garde-toi de blesser par ce reproche ta vertueuse fille; elle a voulu que je la suivisse ici, accompagné de ses femmes : c'est moi qui ai été retenu par le respect, autant que par la crainte de te déplaire et d'exciter ton courroux. Enfans de la terre, notre cœur s'ouvre aisément à de noirs ombrages.

Etranger, dit Alcinoüs, tu me connais mal si tu crois que ce sein enferme un cœur susceptible de vains soupçons et d'un injuste courroux : la décence a plus d'une loi, il n'en est aucune qui ne doive être sacrée. Plût aux dieux (telles sont les qualités éminentes qui éclatent dans ta personne et dans tes moindres discours), plût aux dieux que tes sentimens fussent conformes à mes desirs, qu'un héros tel que toi se présentât pour ma fille, qu'un hôte si illustre voulût s'appeler mon gendre et fixer ici son séjour ! Je te donnerais un beau palais; mes richesses combleraient tes vœux. Mais si tu as résolu de partir, aucun Phéacien (nous en en préserve Jupiter !) n'usera, pour te retenir, de la moindre contrainte. Pour t'en convaincre, demain même je préparerai ton départ. Tu pourras, dans ta route, t'abandonner au sommeil, dans la ferme attente que les miens paisiblement fendront la mer de leur proue jusqu'à ce que tu aies atteint ta patrie, ou quelque autre pays où tu désires d'arriver, fût-il au-delà même de l'Eubée, si éloi-

gnée, au rapport des Phéaciens qui la visitèrent. Ils y conduisirent jadis le blond Rhadamanthe orsqu'il alla voir Titye, ce fils de la Terre; cependant il ne leur fallut qu'un jour pour l'y rendre, prompts ensuite à le ramener dans sa demeure. Tu verras combien sont merveilleux le vol de mes vaisseaux, et l'agile vigueur de mes jeunes gens, dont l'aviron bouleverse les vagues.

Il dit. Le héros infortuné goûte un transport de joie; levant les yeux au ciel, il forme à haute voix cette prière : Grand Jupiter, tout ce qu'Alcinoüs m'a promis, qu'il daigne l'accomplir! sa gloire brillerait sur la terre d'un éclat immortel; et moi, je reverrais ma patrie. Tël était leur entretien.

Cependant la reine ordonne à ses femmes de dresser un lit sous le portique, d'y étendre les plus fins tapis de pourpre, et des couvertures d'une laine velue et précieuse. Elles sortent à la clarté des flambeaux, exécutent cet ordre, et, réparaisant : Lève-toi, disent-elles, ô étranger, ta couche t'attend; que le sommeil épanché sur tes yeux te délasse.

Ulysse, qui aspirait à jouir du calme de la nuit, va dans sa retraite. Là, après tant de maux, il goûte les douceurs du sommeil le plus tranquille sur la pourpre moelleuse et sous ce portique sonore. Alcinoüs se rend à sa couche dans un asilé paisible du palais, et à côté de lui la reine sa femme se livre aux charmes du repos.

FIN DU CHANT SEPTIÈME.

REMARQUES

SUR LE CHANT SEPTIÈME.

(Page 279. Amenée d'Épire, elle fut choisie par Alcinoüs.)

SELON les lois de la guerre ou du commerce. Les Phéaciens paraissaient avoir été inhabiles à la guerre: cette femme semble donc avoir été acquise par des pirates de cette île, et choisie pour être donnée au roi des Phéaciens. Le mot *γέρας* réveille cette idée. Quoi qu'il en soit, Homère fait entendre que c'était une personne considérable.

(*Ibid.* L'environne d'une sombre nuée.)

At Venus obscuro gradientes aëre sepsit,
 Et multo nebulae circum dea fudit amictu,
 Cernere ne quis eos, nen quis contingere posset,
 Molirive moram, aut veniendi poscere causas.....
 Infert se septus nebula, mirabile dictu,
 Per medios, miscetque viris, neque cernitur ulli.....
 Miratur molem Aeneas, magalia quondam;
 Miratur portas, strepitumque, et strata viarum.

ÆNEID. lib. I.

Ulysse doit être invisible pour le garantir d'insulte, et son arrivée inattendue cause plus de surprise. Le fond de l'allégorie est qu'Ulysse choisit sagement l'heure du soir pour entrer dans la ville des Phéaciens. Homère, dans cette fiction, a mieux conservé la vraisemblance que Virgile. La sagesse d'Ulysse l'engage à se rendre de nuit dans ces murs. Enée entre en plein jour dans Carthage. Le Tasse a heureusement

employé cette machine. Saliman , convert d'un nuage, pénètre de nuit dans Jérusalem.

(Page 280. Il est voisin de celui du sage auteur de ma naissance.)

Voici une jeune fille qui va chercher l'eau avec une cruche , et dont le père a un palais. Les princesses allaient elles-mêmes à la fontaine. La réponse de cette jeune fille lui convient aussi , en tant qu'elle est Minerve. Jupiter habite toujours près du palais des bons princes. Au reste , il y a des commentateurs qui ont cru que l'île des Phéaciens était voisine des îles Fortunées , où l'on a placé les champs élyséens : et c'est ainsi qu'ils interprètent ce qu'Homère dit souvent de ce peuple ; savoir, qu'il était voisin des dieux ; paroles que d'autres expliquent différemment.

(*Ibid.* Cette nation..... parcourt le vaste empire de la mer.)

Ulysse doit se féliciter d'être arrivé chez un peuple qui excelle dans la navigation , et espérer d'arriver bientôt dans sa patrie.

(Page 281. Les guerres qu'il entreprit furent le tombeau de ce peuple pervers.)

Eurymédon était grand-père de Nausithoüs. Ainsi les géans furent exterminés environ cinquante ans avant la guerre de Troie ; ce qui s'accorde avec l'ancienne tradition , qui nous apprend qu'Hercule et Thésée acheverent d'en purger la terre.

(Page 282. Le palais élevé du magnanime Alcinoüs brillait.)

Rapin a critiqué cette description , l'a trouvée trop longue et déplacée. Cette critique est injuste. La description de ce

palais et de ce jardin introduit une agréable variété dans ce poème. Elle répond au caractère des Phéaciens, qui aimaient le luxe et l'ostentation. Homère adapte sa poésie au caractère de ses personnages. Quand Nestor*, le plus sage des hommes, paraît sur la scène, c'est au milieu d'un sacrifice, et son palais n'offre point de pompe.

(Page 282. Les anneaux de ces portes étaient d'or.)

Anneaux pour tirer ou pousser la porte, ou pour frapper. C'était comme les marteaux.

(*Ibid.* Aux deux côtés veillaient plusieurs de ces animaux, compagnons fidèles de l'homme.)

Selon l'expression d'Homère, ces chiens sont animés : Ceci ressemble aux statues d'or mouvantes et aux trépieds roulans qu'il a peints dans l'Iliade. J'ai montré, dans mes remarques sur cet endroit, que ces expressions hyperboliques sont nées probablement de la forte impression qu'on dut éprouver à la naissance et aux premiers progrès des arts.

(*Ibid.* De jeunes hommes formés d'or.)

Si non aurea sunt juvenum simulacra per aëdas
Lampadas igniferas manibus retinentia dextris,
* Lumina nocturnis epulis ut suppeditentur.

LUCA. lib. II.

Dans les temps héroïques, où l'on n'avait pas encore l'usage des lanternes ni des lustres, le luxe avait fait imaginer de semblables statues. Alors on ne brûlait, au lieu de flambeaux, que des torches, c'est-à-dire, des branches de bois qui brûlaient par le bout. On n'avait encore inventé, au moins chez les Grecs, ni les flambeaux, ni les lampes, ni les chandelles.

* Au chant IV de l'Odyssée.

(Page 282. Les unes moulaient le froment doré.)

C'était alors l'ouvrage des femmes. Pline dit qu'il en fut de même chez les Romains environ durant 600 ans, depuis la fondation de leur ville, et que ce n'est qu'après ce temps que les citoyens ne firent plus eux-mêmes leur pain, et qu'on y eut des boulangers. Liv. XVIII.

(Page 283. Qu'on les croyait imprégnés d'une huile précieuse.)

J'ai suivi les meilleurs interprètes. Madame Dacier traduit : « L'huile même aurait coulé dessus sans y laisser de « tache ». Ce sens paraît forcé.

(Ibid. La jeune olive, bientôt à son automne.)

J'ai rendu l'expression d'Homère, *γυμνάσιον* qui semble prêter de la vie et du sentiment à ces arbres.

Il y a des arbres qui ont toujours en même temps du fruit et des fleurs, comme le citronnier et plusieurs autres, selon Pline. Homère, par une hyperbole poétique, grossit le miracle, en l'étendant à tous les arbres de cette heureuse terre. Homère déguise, dit Eustathe, la véritable situation de l'île des Phéaciens, et la décrit comme si elle était une des îles Fortunées. Observons que la grande fertilité de Schérie, ainsi que d'autres circonstances, devrait faire assigner à cette île une autre place que celle qu'elle occupe communément dans la géographie ancienne.

Dans ces temps où régnait la simplicité, un jardin de quatre arpens passait pour étendu, même lorsqu'il appartenait à un prince. Ce jardin était partagé en arbres fruitiers, en vignobles et en potager. Les jardins, au temps des fabliers, étaient à peu près les mêmes. Voici ce qu'observe à ce sujet l'éditeur de l'agréable recueil des fabliaux : « Une ri-

« vière , une fontaine , un vignoble , quelques fleurs , un
 « verger formé par des arbres fruitiers et à haute tige , con-
 « stituaient alors un jardin merveilleux , et jusqu'où pouvait
 « aller en ce genre l'imagination d'un poète. C'est la simpli-
 « cité des temps antiques , où l'on ne connaissait encore que
 « les beautés de la nature , où l'on préférait l'utilité au faste ,
 « et où l'on ne cherchait enfin dans ces lieux d'agrémens que
 « la fraîcheur de l'ombre et des fruits. »

Il est remarquable qu'Homère , dans la description des repas , ne parle jamais de laitage , ni de fruits , ni de légumes. Peut-être ne fait-il mention que des alimens qui ont rapport aux sacrifices.

(Page 283. Sans cesse les uns , dans un lieu découvert , séchaient aux feux du soleil.)

Les Grecs ne faisaient point comme nous leurs vendanges. On portait à la maison tous les raisins qu'on avait coupés ; on les exposait au soleil dix jours ; on les laissait aussi pendant ce temps exposés à la fraîcheur de la nuit. Après cela on les laissait à l'ombre cinq jours , et au sixième on les foulait , et on mettait le vin dans les vaisseaux. Voyez Hésiode. Pline dit qu'il y a des vignes qui portent des raisins trois fois l'année ; on les appelait *INSANAS* , *FOLLES*.

(Page 284. Terminaient le repas , et répandaient le vin qu'on offrait à Mercure.)

La verge de Mercure avait le pouvoir de plonger dans le sommeil , *DAT SOMNOS ADIMITQUE*.

On voit l'usage des libations introduit chez les sauvages. Parmi plusieurs peuplades de la Guinée , on ne boit jamais d'eau , ni de vin de palmier sans commencer par en ré-

pandre quelques gouttes en l'honneur des génies qui les protègent, qui sont les âmes des défunts, et qu'ils nomment JANNANINS. Voyez le Recueil des Voyages.

(Page 284. Au même temps la nuée divine se fend et se dissipe dans l'air.)

Le récit simple est qu'Ulysse arrive sans être découvert. Homère l'embellit par les ornemens de la poésie. Virgile dit de même, en surpassant la peinture qu'il imite,

Cùm circumfusa repente

Scindit se nubes, et in æthera purgat apertum.

ÆNEID. lib. I.

(Page 285. Il dit, et va s'asseoir sur le foyer dans la cendre.)

Le foyer est un lieu sacré à cause de Vesta ; et c'était la manière de supplier la plus touchante et la plus sûre « *Nomen Vestæ*, dit Cicéron *, *sumptum est à Græcis ; ea enim est quæ illis τὸ θῖον dicitur, jusque ejus ad aras et focos pertinet.* » Lorsque Thémistocle se réfugia chez Admète, roi des Molosses, il s'assit, dit Plutarque, au milieu de son foyer, entre ses dieux domestiques. On voit aussi dans Apollonius, que les supplians s'asseyaient, sans dire un seul mot, sur le foyer. C'est ce qui explique la brièveté du discours d'Ulysse. Perrault, qui n'était pas instruit dans l'antiquité, a critiqué cet endroit d'Homère, et a cherché à le parodier en disant : « Ulysse alla s'asseoir à terre parmi la poussière auprès du feu. »

* De naturâ deorum.

(Page 286. S'il est un dieu descendu de l'Olympe.)

Je rapporterai encore ici une parodie de Perrault, parce qu'elle est courte. « Le roi, pendant le souper, fait un long discours à Ulysse, où je crois qu'il y a du sens, mais où je n'en vois point du tout : Ulysse prie qu'on le laisse manger parce qu'il en a besoin et qu'il n'est pas un dieu. »

Les anciens croyaient que les dieux voyageaient fréquemment sous la figure des mortels. On sent le prix que cette opinion devait donner au devoir de l'hospitalité. L'Écriture nous offre le même tableau que la fable. Des anges parcourent la terre, se rendent visibles pour conduire des gens pieux.

Alcinoüs exprime ici la haine qu'il portait aux Cyclopes, qui avaient chassé les Phéaciens de leur patrie.

Les anciens croyaient surtout que les dieux assistaient à leurs sacrifices et à leurs festins. Ceci me rappelle un passage d'Euripide, qui sert peut-être à expliquer pourquoi, dans un tableau du sacrifice d'Iphigénie, un peintre ancien représente Agamemnon se voilant le visage. Le chœur, dans Iphigénie en Aulide, s'adressant à Clytemnestre, dit :

« O mère, mère vénérable ! que de larmes nous donnerons à tes malheurs ! Près des autels (ou durant le sacrifice) il n'est pas permis d'en répandre. »

On voit qu'il n'était pas décent de pleurer pendant le sacrifice ; il fallait présenter la victime avec satisfaction. Le voile dont ce peintre couvrit le visage du père d'Iphigénie a été l'objet de plusieurs discussions. Ayant peint, a-t-on dit, la douleur de tous les assistants, il ne lui restait plus de traits assez forts pour représenter celle de ce père. Falconnet a splendidement réfuté cette assertion. Le passage que je viens de rapporter prouve peut-être qu'Agamemnon se couvrait le visage pour cacher ses larmes.

(Page 288. O reine..... il me serait difficile de te raconter.)

Infandum, regina, jubes renovare dolorem.

ÆNEID. lib. II.

Homère répète ici ce qu'il a déjà raconté dans les deux livres précédens. Ulysse, dit Pope, était bien obligé de répondre aux questions d'Arété. Sans doute : mais il était bien aisé d'éviter la répétition. Virgile, dans une situation pareille, et en deux endroits remarquables, évite de répéter. Par bonheur que cette récapitulation d'Homère est courte.

(*Ibid.* Elle n'a de liaison ni avec les dieux ni avec les mortels.)

Homère a marqué par là l'éloignement de cette île. Madame Dacier s'engage dans une longue moralité sur le danger de la solitude ; moralité dont elle fait honneur à ce poète.

(Page 289. Elle m'offrit même l'immortalité.)

Madame Dacier, d'après Eustathe, ôte à Ulysse tout le mérite de son refus. « Il savait, dit-elle, que l'immortalité « ne dépend pas de ces divinités inférieures, et il n'ignorait « pas qu'une personne qui aime promet toujours plus qu'elle « ne veut et qu'elle ne peut même tenir. » On voit, au contraire, que les motifs de ce sacrifice furent l'amour d'Ulysse pour sa patrie, et son attachement pour sa femme et son fils.

(Page 291. C'est moi qui ai été retenu par le respect.)

Cet endroit est assez important pour que je combatte

Eustathe, qui prête bien de la finesse à Ulysse. Il croit, dit madame Dacier en copiant, ce commentateur, « que le prince » ne lui parle ainsi que pour découvrir comment tout s'est « passé entre lui et la princesse; c'est pourquoi il déguise un « peu la vérité. » Cet excès de finesse ferait même tort à la pénétration d'Ulysse. Il semblerait ne pas rendre assez de justice aux procédés nobles et francs de son hôte. Il est évident qu'Ulysse, par ce petit détour, cherche à garantir la princesse du courroux de son père.

(Page 291. Enfans de la terre, notre cœur s'ouvre
aisément à de noirs ombrages.)

Ulysse ne dit pas qu'Alcinoüs soit soupçonneux; sa maxime est générale, et il s'enveloppe lui-même dans l'imputation.

(*Ibid.* Plût aux dieux..... qu'un héros tel que
toi se présentât pour ma fille.)

Un scoliaste a prétendu qu'Alcinoüs disait ceci pour éprouver Ulysse, et pour savoir s'il avait en effet rejeté la main d'une déesse; car, s'il eût d'abord accepté l'offre d'Alcinoüs, il se fût déclaré menteur. Cette explication est ridicule et injurieuse à la franchise d'Alcinoüs. Dans ces anciens temps, il était d'usage que l'on choisit les étrangers les plus illustres pour faire d'eux ses gendres. C'est ainsi que Bellérophon, Tydée, Polynice, dépoüllé même de son royaume, avaient été mariés. On ne s'informait pas si un homme était riche; il suffisait qu'il eût de la naissance et qu'il annonçât de grandes qualités.

L'on en voit un exemple dans l'Énéide, qui confirme

qu'Homère a représenté les mœurs de son temps. Le roi Latinus dit aux ambassadeurs d'Énée :

Est mihi nata, viro gentis quam iungere nostræ
Non patrio ex adyto sortas, non plurima cælo
Monstra sinunt ; generos externis affere ab oris,
Hoc Latio restare canunt, qui sanguine nostram
Nomen in astra ferant : hunc illam poscere fata.
Et reor, et, si quid veri mens augurat, opto.

ÆNEID. lib. VII.

Latinus se fonde sur un oracle ; cependant l'oracle n'a pas nommé Énée, et le roi ne l'a pas vu lorsqu'il est si prêt à lui donner sa fille. Ulysse ne s'est pas encore fait connaître ; mais au moins Alcinoüs a vu ce héros, ses discours lui ont annoncé qu'il était un homme d'une naissance distinguée et d'une grande vertu.

Ceci peut aussi servir à expliquer l'impression qu'an chant précédent Ulysse fait sur Nausicaa, le discours qu'elle tient à ses femmes, et ce qu'elle dit à Ulysse même, savoir, que les Phéaciens l'accuseront d'avoir été chercher elle-même un étranger pour époux.

(Page 292. Ils y conduisirent jadis le blond Rhadamanthe.)

Il habitait les champs élysées en Espagne, sur les bords de l'Océan. Alcinoüs, observe-t-on, veut faire entendre que son île est près de cet heureux séjour ; et, pour le persuader, il dit que Rhadamanthe se servit de vaisseaux phéaciens à cause de leur grande légèreté. Il semble que ce trait, ainsi que plusieurs autres, devrait faire marquer une autre place

à l'île des Phéaciens. Rhadamanthe était un prince très-juste, et Titye un titan très-injuste et très-cruel; Rhadamanthe, dit-on, l'alla voir pour le ramener à la raison par ses remontrances. On rapporte la fable suivante : Jupiter, qui aimait Elare, la cacha dans le sein de la terre pour qu'elle échappât à la jalousie de Junon; elle y enfanta Titye.

On voit bien qu'Homère, pour marquer la vitesse des vaisseaux phéaciens, épuise tout ce que la poésie a de plus hyperbolique. D'après les places qu'on assigne à la Phéacie, il était impossible que ce voyage se fit en un jour. Alcinoüs, comme bien d'autres personnages introduits par Homère, aimait à se vanter; on le voit en plusieurs occasions semblables : c'est ce qui peut disculper ici Homère de l'imputation d'une erreur géographique où il semble être tombé.

(Page 292. Grand Jupiter, tout ce qu'Alcinoüs m'a promis.)

Ulysse ne répond pas directement à l'obligeante proposition que le roi lui a faite de lui donner sa fille; un refus aurait été trop dur.

(*Ibid.* A côté de lui la reine sa femme se livre aux charmes du repos.)

On veut qu'Alcinoüs et la reine aient couché, l'un près de l'autre, dans des lits séparés. Cela ne paraît pas clairement dans le texte : madame Dacier pourrait bien avoir perdu la réflexion morale où elle se livre, en blâmant à cette occasion

304 REMARQUES SUR LE CHANT VII.

la mollesse des Phéaciens. Son interprétation paraît contraire aux mœurs de ces anciens temps. *Eon* pourrait signifier ici les espèces de matelas et les couvertures qui étaient alors en usage.

FIN DES REMARQUES SUR LE CHANT VII.

CHANT VIII.

A PEINE le ciel était-il embelli des roses de la diligente Aurore, que le majestueux Alcinoüs est levé ; le vainqueur des remparts, Ulysse, aussi ne tarde pas à quitter sa couche. Déjà à la tête des principaux chefs de l'île, le roi se rend vers le lieu du conseil, qui se tenait près du port, devant leurs vaisseaux. En arrivant, ils se placent l'un à côté de l'autre sur des sièges d'un marbre éclatant. Pour favoriser le départ du fils de Laërte, Minerve parcourt la ville entière sous la figure de l'un des hérauts du sage Alcinoüs ; sa voix anime chacun de ceux que rencontrent ses pas : Princes et chefs des Phéaciens, ne tardez point, volez au conseil ; vous y verrez cet inconnu qui a couru les mers, qui, jeté sur nos bords par la tempête, vient d'arriver au palais d'Alcinoüs ; à sa forme on le prendrait pour l'un des immortels.

Elle dit, et précipite leur course. En un moment les sièges nombreux sont occupés par les chefs, et la place immense est remplie par la foule du peuple qui s'y presse. Tous regardaient avec admiration le fils magnanime de Laërte : tel est le charme divin que Minerve a répandu sur le héros ; jamais ses traits n'eurent une empreinte si majestueuse. La déesse veut qu'il gagne la vénération et l'amour de la nation entière des Phéaciens, et qu'il sorte vainqueur de la lice où ils éprouveront son adresse et son courage.

Dès que l'assemblée est réunie, Alcinoüs élevant la voix : Princes et chefs des Phéaciens, dit-il, prêtez-moi l'oreille, je parlerai selon les sentimens de mon cœur. Cet étranger, qui m'est inconnu, a été conduit par sa destinée errante dans ma demeure. Vient-il des bords où le soleil se lève ? vient-il de ceux où cet astre finit sa carrière ? il garde le silence à ce sujet. Mais il nous implore, il nous conjure instamment de lui accorder un prompt retour dans sa patrie. Nous, loin de nous démentir en cette occasion, soyons prêts à lui accorder cet heureux retour. Je n'ai pas à me reprocher qu'aucun étranger, dans la dure attente de cette grâce, ait gémi et versé des larmes dans mon palais. Lançons à la mer le meilleur de nos vaisseaux ; pour le guider, choisissons cinquante jeunes hommes dont la force et l'adresse aient été reconnues. Vous qui composerez cette troupe, courez l'équiper ; dès que seront attachés les avirons prêts à sillonner l'onde, venez dans ma maison participer à un festin splendide ; je veux qu'elle soit ouverte à de nombreux conviés : ce sont là les ordres que je donne à cette jeunesse. Et vous, hommes décorés du sceptre, princes du peuple, je vous invite à porter vos pas dans mon palais, pour que nous recevions cet hôte avec les honneurs et l'amitié qu'il mérite ; qu'aucun de vous ne refuse de s'y rendre, et qu'on se hâte d'appeler Démodoque, ce chanfre divin ; car un dieu versa dans son âme ces accens dont il nous ravit quand il élève sa voix mélodieuse.

En achevant ces mots il marche à la tête des chefs, qui, décorés du sceptre, le suivent vers son palais; un héraut court appeler le chantre divin; dociles à l'ordre du roi, cinquante jeunes hommes choisis vont au rivage. Dès qu'ils y sont arrivés, ils lancent un vaisseau à la mer profonde, élèvent le mât, suspendent aux cordages les avirons rangés avec symétrie, déroulent les voiles éclatantes, et, ayant attaché dans le port le vaisseau, ils courent se rendre à la demeure du sage Alcinoüs.

La foule, composée de jeunes gens et de vieillards, inondait les salles, les portiques et la cour, Alcinoüs livre au couteau sacré douze agneaux, huit porcs à la dent éclatante, et deux bœufs vigoureux : on dépouille les victimes, on les partage, et l'on fait les apprêts du festin. Cependant arrive le héraut, conduisant ce mortel chéri, le favori des muses, qui reçut en partage et des biens et des maux : elles le privèrent de la vue, mais elles lui accordèrent un chant divin. Ponto-nous le place au milieu des conviés, sur un siège argenté, qu'il adosse à une haute colonne; il suspend au-dessus de la tête du chantre vénérable la lyre harmonieuse, et l'en avertit en y dirigeant sa main. Le héraut lui apporte une table d'un grand prix; il y pose une corbeille et une coupe remplie de vin pour s'en abreuver au gré de ses désirs. Le festin étant prêt, tous prennent les alimens qu'on leur a servis.

Après qu'ils ont banni la faim et la soif, les muses excitent leur favori à célébrer les héros par un chant dont alors la gloire parvenait jusqu'à la voûte des cieux. C'était la fameuse contestation qui, éclatant avec le transport du courroux, s'éleva entre Ulysse et Achille au milieu d'un festin consacré à l'honneur des dieux. Le roi des hommes, Agamemnon, l'écoutait, ravi de cette discord, que l'émulation allumait entre les plus illustres et les plus vaillans des Grecs : car c'était là le signal de la chute d'Ilion ; ainsi l'annonça l'oracle, lorsqu'à Pytho, pour le consulter, il franchit le seuil du temple d'Apollon, moment fatal où commencent les maux qui, selon les arrêts éternels de Jupiter, devaient fondre en foule sur les Troyens, sans épargner les fils de la Grèce.

A ces accens, Ulysse, prenant de ses mains son vaste manteau de pourpre, le tirait sur sa tête, et s'en couvrait tout le visage pour cacher aux Phéaciens les pleurs qui coulaient de sa paupière. Chaque fois que l'ami des muses terminait son chant, le héros, se hâtant d'essuyer ses larmes, découvrait ses nobles traits, et, saisissant la coupe arrondie, faisait des libations aux dieux. Dès que le chanteur fameux recommençait à former les mêmes accords, sollicité par les plus illustres chefs de l'Ile (car ce chant les transportait de plaisir), Ulysse, la tête couverte, renouvelait ses sanglots. Aucun des assistans ne remarqua la douleur où il était plongé : le seul Alcinoüs, assis à côté de lui,

s'en aperçoit ; et l'observant, il voit les pleurs du héros, et l'entend pousser du fond de son cœur de lamentables soupirs.

Princes et chefs des Phéaciens, dit-il, nous avons assez prolongé les charmes du festin, et de la lyre, sa compagne inséparable. Levons-nous, et allons ouvrir la lice à tous les jeux où se distinguent la force et l'adresse, afin que cet étranger, de retour dans sa patrie, raconte à ses amis combien nous nous distinguons au pugilat, à la lutte, à la danse et à la course.

Il dit, et suivit d'eux, il sort du palais. Le héraut Pontonœus suspend à la colonne la lyre sonore ; prenant la main du chantre célèbre, il l'emporte et s'ouvre une route à travers les flots des Phéaciens impatients de contempler le spectacle des jeux. Il arrive avec Démodoque dans une grande place ; sur leurs pas se précipite en tumulte un peuple innombrable.

Déjà se levait une foule de nobles athlètes qui étaient dans la vigueur de la jeunesse, Acronée, Ocyale, Nautès, Thoon, Anchiale, Prorès, Elatrée, Prumne et Amphiale, issu de Polynée, Euryale, semblable au farouche Mars, et Naubolides, le plus beau des Phéaciens par ses traits et par sa stature ; orné de tous les dons, le seul Laodamas l'effaçait : on voit aussi debout dans la carrière les trois fils d'Aloinoüs, Laodamas, Halius et l'illustre Clytonée.

D'abord ils se disputent le prix de la course. Rangés près de la barrière, la lice étendue s'ou-

vre à leurs pas; ils se précipitent tous à la fois dans ce champ, et le couvrent de tourbillons épais de poussière. Clytonée triomphe de tous ses rivaux; il touche au terme, et les laisse en arrière le large espace dont les mules vigoureuses devancent les bœufs pesans, lorsqu'à l'envi traçant des sillons, ils parcourent un long guéret. A la course succède le pénible combat de la lutte; et c'est Euryale qui, parmi de fameux émules, reçoit le prix. Amphiale s'élève dans l'air du saut le plus agile. Le disque lancé de la main d'Elatrée parcourt le plus vaste champ. Enfin, au pugilat, c'est le noble fils d'Alcinoüs, Laodamas, que couronne la victoire.

Après que le spectacle des jeux a ravi l'assemblée, Laodamas s'adressant à ses compagnons : Amis, dit-il, demandons à cet étranger s'il est exerce dans quelqu'un de ces glorieux combats. Il annonce une vigueur héroïque. Quels flancs ! quels jarrets ! quelle poitrine ! quelles robustes épaules ! et quels bras nerveux ! La jeunesse ne l'a pas encore abandonné ; mais il est brisé par de longues infortunes. Non, il n'est rien de plus terrible que la mer pour dompter un mortel, fût-il le plus fort de sa race.

La vérité vient de parler par ta bouche, répond Euryale. Mais que ne vas-tu réveiller toi-même l'ardeur de cet étranger et le provoquer à paraître dans la lice ?

A ces mots le fils généreux d'Alcinoüs s'avance vers l'assemblée ; et s'arrêtant près d'Ulysse : Res-

pectable étranger, dit-il, ne veux-tu point aussi te signaler dans ces nobles combats, s'il en est où tu aies acquis de la renommée? Mais tout en toi me l'annonce. Soit qu'il se distingue à la course ou à la lutte, il n'est pour l'homme point de gloire comparable à celle de sortir triomphant de la lice. Viens disputer le prix; bannis du fond de ton cœur cette noire tristesse. Tu ne soupireras plus longtemps après ton départ; déjà ton navire est prêt, et tes compagnons vont prendre la rame.

Cher Laodamas, répond Ulysse, pourquoi toi et tes amis voulez-vous, en excitant mon ardeur, me contraindre à paraître dans la carrière? Après tant de travaux et de malheurs, mon esprit est plus occupé de chagrins amers que des jeux de l'arène. Au milieu même de ce spectacle je n'aspire qu'à mon départ, et je conjure le roi et tout ce peuple de ne pas retarder ce moment heureux.

Alors Euryale s'emporta jusqu'à lui adresser à haute voix ces paroles insultantes : Tu ne me paraîs pas, ô étranger, être exercé dans aucun des nombreux combats de la lice où l'on acquiert tant de gloire; tu as sans doute passé tes jours sur les bancs d'un navire; chef illustre des matelots et des trafiquans, tu veillais sur la charge, les vivres, et le gain, produit de la rapine. Non, tu ne te montras jamais dans l'arène.

Le sage Ulysse lui lançant un regard irrité : Jeune homme, tu viens, sans égard pour l'hospitalité, de franchir les bornes de la décence; toi, tu me paraîs enflé d'un orgueil arrogant. Les dieux,

je le vois, avares de leurs bienfaits, n'accordent pas à un même homme les dons précieux de la beauté, de la raison et de la parole. L'un n'a pas en partage une forme attrayante : mais ce présent du ciel, l'art de parler, l'embellit et le couronne; tous, l'œil attaché sur lui, sont dans l'enchantement; oracle d'une assemblée nombreuse, il s'exprime avec une noble assurance, mêlée au charme d'une douce modestie; s'il traverse la ville, chacun le suit des yeux comme une divinité. L'autre, quoiqu'il ait la beauté des immortels, est privé de cet attrait irrésistible que le don de parler répand sur toute la personne. Ainsi ta beauté brille et impose; un dieu même ne pourrait former rien de plus accompli : mais ce n'est pas en toi qu'on doit chercher de la sagesse. Sache qu'en me parlant avec si peu d'égards, tu as excité la colère au fond de mon cœur. Loin d'être novice aux jeux de l'arène, comme le prétendent tes vains discours, je crois avoir occupé, au temps de ma jeunesse et de ma vigueur, une place distinguée parmi ceux qu'on vit s'illustrer le plus dans cette carrière. Aujourd'hui les revers et les chagrins ont triomphé de ma force : que de maux j'ai soufferts dans la pénible route que je me suis frayée à travers les combats et les tempêtes ! Toutefois, encore qu'affaibli par tant de fatigues et d'infortunes, je vais tenter de nouveaux assauts dans votre lice. Ta langue, aiguillon acéré, irrite mon courage.

Il dit, et, sans se dépouiller de son manteau, il se drécipite du siège, saisit une pierre deux fois plus

grande et plus lourde que le disque lancé par les Phéaciens; et la tournant en l'air avec rapidité, il la jette d'un bras vigoureux; la pierre vole et tombe au loin avec un bruit grondant et terrible. Ce peuple de hardis nautonniers, ces fameux rameurs qui brisent les flots, se croient frappés et s'inclinent jusqu'à terre. Sortie avec impétuosité de la main d'Ulysse, la pierre a devancé d'un long espace toutes les marques des jets de ses rivaux. Minerve, sous la forme d'un mortel, désigne la place où le disque est tombé; et s'adressant au fils de Laërte, s'écrie :

Étranger, un aveugle même, en tâtonnant, distinguerait la marque, et te proclamerait vainqueur; elle passe de beaucoup celles de tes rivaux. Sois plein d'assurance sur cette lutte; loin de t'y surpasser en force et en adresse, personne ici ne parviendra jamais à t'égal.

Le héros se félicite d'avoir dans le cirque, en la personne d'un juge équitable, un ami qui fasse éclater si ouvertement sa bienveillance. Alors il dit d'une voix plus douce et plus paisible : Jeunes gens, atteignez ce but, si vous le pouvez; bientôt je réitérerai cet exploit, si même je ne l'efface encore. Que celui qui en aura le courage (je ne le cède point, vous avez excité mon courroux) vienne se mesurer avec moi au ceste, à la lutte, même à la course; il n'est aucun Phéacien que je n'attende; je ne le cède qu'au seul Laodamas : il me donne un asile : qui combattrait son ami ? Malheur à l'homme vil et insensé qui provoque

dans la lice, au milieu d'un peuple étranger, le bienfaiteur qui lui ouvre sa maison ! c'est tourner contre soi-même ses armes. Je ne refuse aucun autre rival ; au contraire, je vous adresse à tous le défi : que ce rival paraisse et se mesure avec moi en présence de toute cette assemblée. Quels que soient les jeux où se distinguent les mortels, je ne crois pas y occuper la dernière place. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je sais manier l'arc luisant : fusse-je entouré d'une nuée de compagnons prêts à décocher leurs flèches sur un ennemi, la mienne, plus impétueuse, les préviendra, et, lancée parmi les combattans, lui portera d'un vol assuré le trépas. J'excepte le seul Philoctète, qui l'emportait sur moi dans cet art, aux rivages de Troie ; mais tous ceux qui de nos jours se nourrissent des dons de Cérès, j'ose le dire, me céderont le prix. Je ne m'égale point aux héros anciens, tels qu'Hercule et le roi d'OEchalie, Euryte, qui entrèrent en lice avec les immortels mêmes ; cet Euryte qui ne parvint point à la vieillesse, percé des traits d'Apolon qu'il avait provoqué avec tant d'audace. Mon javelot devance le vol de la flèche la plus rapide. Seulement je craindrais d'être vaincu à la course par quelqu'un des nobles Phéaciens, après avoir si long-temps combattu les flots, et m'être vu, dans un trajet si périlleux, privé de soins et de nourriture : aussi que sont devenues la vigueur et la souplesse de mes membres ! Il dit ; sa voix captivait l'attention de toute l'assemblée ; il y régnait un profond silence.

Alcinoüs prenant avec douceur la parole : Étranger , dit-il , ton discours n'a pu nous déplaire : indigné que ce jeune homme t'ait insulté dans la lice , tu veux nous montrer les qualités distinguées qui forment ton cortège ; personne , s'il est sage , ne refusera de te rendre justice et de les admirer. Prête-moi ton attention. Dans les festins où tu seras assis , au sein de ton palais , avec ta femme , tes enfans , et les héros auxquels t'unit l'amitié , notre souvenir se retraçant à ta mémoire , tu leur raconteras les travaux et les jeux où , favorisés de Jupiter , nous nous livrons depuis les temps de nos ancêtres.

Nous ne prétendons point nous illustrer au pugilat ni à la lutte , mais nos pas atteignent en un moment le bout de la lice , et rien n'égale le vol de nos vaisseaux. Toujours brillans d'une nouvelle parure , nous coulons nos jours dans les festins , le chant et la danse ; les bains tièdes font nos délices ; le sommeil a pour nous des charmes.

Vous , ô Phéaciens , qui vous distinguez en cadénçant vos pas , venez , que vos jeux captivent nos regards ; et cet étranger , de retour dans sa patrie , pourra dire aux siens que nous surpassons tous les peuples dans l'art de vaincre les tempêtes , comme dans celui de la danse et du chant. Qu'on se hâte d'apporter la lyre mélodieuse , et que Démodoque en fasse retentir les sons.

Ainsi dit Alcinoüs : et tandis qu'un héraut va prendre la lyre mélodieuse , se lèvent les neuf chefs distingués qui président aux jeux ; la lice , par

leurs soins, s'aplanit, et, s'élargissant, ouvre une belle plaine. Le héraut arrive, remet la lyre à Démodoque, qui s'avance au milieu du cirque; il est environné d'une troupe qui, dans la fleur de la jeunesse, est exercée à la danse. La lice spacieuse s'ébranle sous leurs pas et leurs sauts cadencés. Ulysse, immobile d'admiration, regarde le concert merveilleux de tous leurs mouvemens, l'agilité éblouissante de leurs pieds; éclairs rapides, ils s'entre-choquent en l'air et voltigent dans le cirque.

Démodoque cependant, après avoir préludé par les agréables sons de sa lyre, élève la voix, et formant de beaux accords, il chante les amours de Mars et de la belle Vénus, l'union secrète des deux amans dans le palais de Vulcain, les dons nombreux que la déesse reçut du dieu des combats. Mais le Soleil, témoin de leur amour, court en instruire cet époux. A cette nouvelle sinistre, Vulcain, roulant au fond du cœur de terribles projets de vengeance, hâte ses pas, et se rend à sa noire forge. Il dresse sur sa base éternelle l'énorme enclume; déjà le marteau en main, il frappe à coups répétés, et forme des liens imperceptibles, et cependant forts et indissolubles, dont il veut environner les deux amans. Après que, bouillant de fureur, il a préparé ces pièges, il court à son appartement, arrive près de son lit nuptial: là, par ses soins, coulent de toutes parts, depuis le haut des lambris jusqu'au tour des pieds de ce lit, des fils nombreux, semblables à la

trame la plus subtile de la toile de l'arachné, et qui sont si déliés et placés avec tant d'artifice, qu'ils sont invisibles, même à l'œil perçant des immortels.

Quand il a entouré sa couche de ce rets merveilleux, il feint de se rendre à Lemnos, sa terre la plus chérie. Mars, au casque d'or, ne s'endormit point lorsqu'il vit le départ de Vulcain; il vole au palais de ce dieu, impatient de s'unir à la divine Cythérée. Elle venait de la demeure de Jupiter, et, retirée dans son appartement, brillante de beauté, elle était assise loin des témoins. Le dieu de la guerre arrive; il lui prend la main, et ces mots expriment ses sentimens impétueux : O déesse que j'adore, viens dans mes bras, livrons nos cœurs aux charmes de l'amour : Vulcain est absent; il est à Lemnos, et t'abandonne pour ses barbares Sintiens.

Il dit : la déesse, embrasée des mêmes feux, cède à cette prière. Le lit nuptial reçoit les deux amans : mais le tissu invisible que prépara l'artificieux Vulcain les enlace des liens les plus étroits. Ils s'efforcent vainement de s'en dégager; loin de pouvoir fuir, il leur est même impossible de relâcher les nœuds qui les captivent. Déjà Vulcain approche; il revient avant d'avoir vu Lemnos, instruit par le Soleil, qui, à sa prière, avait épié ces amans; dévoré par la douleur, il se hâte d'arriver dans son palais, il est sur le seuil; une rage véhémence le saisit; le dieu élève une voix épouvantable qui fait retentir l'enceinte entière de l'Olympe :

O Jupiter, mon père, et vous tous habitans des cieux, venez, soyez témoins d'un attentat qui me couvre de honte; qu'il excite votre indignation. La fille de Jupiter, Vénus, m'outrage sans cesse, me méprise; elle aime le dieu funeste des combats; la beauté de Mars l'enchanté, ainsi que sa course impétueuse : moi, dont les pas sont chancelans, je suis un objet difforme. A qui doit-on l'imputer? est-ce à moi? n'est-ce pas à ceux qui me donnèrent la naissance? O don funeste, pourquoi l'ai-je reçu! Soyez témoins, j'en veux, de leurs embrassemens, du déshonneur de ma couche; ce spectacle me remplit d'une violente rage. Mais, tout effréné qu'est leur amour, je suis bien sûr qu'ils ne désirent plus de rester, pas même un instant, dans les bras l'un de l'autre; leur seul vœu est d'être affranchis de ces embrassemens. Cependant je jure de ne pas les dégager de leurs chaînes que Jupiter ne m'ait rendu tous les dons précieux que je lui fis pour obtenir sa fille perverse et sans front. Rien ne manque à sa beauté; mais il n'est aucun frein à sa licence.

A ces cris les dieux se hâtent de porter leurs pas dans ce palais éternel. Neptune vient du fond des eaux; le bienfaiteur des hommes, Mercure, arrive; Apollon accourt armé de son arc. La pudeur et la bienséance retiennent les déesses dans leurs demeures; mais tous les dieux sont réunis dans ce palais. A l'aspect des pièges, ouvrage de l'artificieuse industrie de Vulcain, un rire universel, ébranlant les cieux, éclate sans fin parmi

leur troupe fortunée. Cependant l'on entendait qu'ils se disaient l'un à l'autre : Les trames criminelles ont tôt ou tard une issue fatale ; la lenteur triomphe de la vitesse. Ainsi le boiteux Vulcain a ; par son art et sa ruse, surpris Mars, le plus agile des dieux de l'Olympe. Mars n'a plus qu'à payer toute la peine de ses forfaits.

Tels étaient leurs graves discours. Mais plus gai le fils de Jupiter, Apollon, s'adressant à Mercure : Mercure, dit-il, messenger céleste, et bienfaiteur de la terre, voudrais-tu, enchaîné par ces liens, indestructibles, supporter cette honte, et passer la nuit entière dans les bras de la blonde Vénus ?

O honte digne d'envie ! répond l'enjoué Mercure ; multipliez encore ces liens innombrables ; que tous les dieux et toutes les déesses de l'Olympe environnent cette couche, et que je passe la nuit entière dans les bras de la blonde Vénus !

A ces mots le rire, à longs éclats, se renouvelle parmi la troupe céleste. Mais Neptune est sérieux ; il ne cesse de conjurer Vulcain d'affranchir ces dieux de cet opprobre : Délie tes captifs, et je t'engage ma parole qu'en présence des immortels Mars paiera l'humiliante rançon que la justice lui prescrira par ta bouche.

N'exige pas de moi cet effort, s'écrie Vulcain. Malheur à la parole, gage pour le malheureux et le pervers ! Dieu du trident ! qu'échappé de ces liens, Mars ait disparu, par quel moyen pourrais-je, dans le conseil des dieux, t'obliger à remplir ta promesse ? Comment le ramener dans l'Olympe ?

Vulcain, c'est moi qui te le déclare, reprit Neptune, si Mars se dérobait par la fuite à la rançon qu'il te doit, me voici pour t'accorder en sa place celle que tu me prescriras.

Je cède, dit enfin Vulcain, mais ce n'est qu'à ta prière; quel dieu pourrait la rejeter?

En même temps il rompt, de sa forte main, le filet merveilleux. Dégagés de ces liens qui semblaient indestructibles, les deux amans courent loin de l'Olympe et fuient tous les regards. Mars se précipite au fond de la Thrace. La déesse des ris vole dans l'île de Cypre, à Paphos, où, dans un bocage heureux et sacré, s'élève son temple et fument toujours ses autels odorans. Les Grâces la conduisent au bain; et ayant répandu sur elle un parfum céleste qui ajoute à la beauté des immortels, elles l'ornent de vêtemens, l'ouvrage de leur art et le charme de la vue.

Tel était le chant de ce favori des muses. Ulysse l'écoute avec satisfaction, ainsi que tout ce peuple dont les longues rames sillonnent les mers.

Puis Alcinoüs ordonne à ses fils Halius et Laodamas de former seuls de nobles danses mêlées de sauts hardis, art où ils n'ont aucun rival parmi les Phéaciens. Ils prennent un ballon d'une pourpre éclatante, sorti des mains de l'industriel Polybe : tandis que, tour à tour, l'un, se pliant en arrière, jette ce ballon jusques aux sombres nuées, l'autre, s'élevant d'un vol impétueux, le reçoit avec aisance et grâce, et le renvoie à son compagnon avant de frapper la plaine de ses pas

cadencés. Quand ce ballon lancé a montré leur force et leur adresse, ils voltigent sur la terre avec des mouvemens variés et une prompte symétrie. La nombreuse jeunesse, debout autour du cirque, faisait retentir l'air des battemens de leurs mains, et tous éclataient en tumultueux applaudissemens.

Alors Ulysse s'adressant au magnanime Alcinoüs : O toi le plus illustre des Phéaciens, roi de cette île, dit-il, c'est à bon droit que tu t'es vanté de me donner le spectacle d'une danse merveilleuse; tu me vois encore plongé dans l'admiration.

Ces mots répandent dans l'âme du roi une douce satisfaction. Princes et chefs de ce peuple, dit-il, cet étranger nous a fait connaître sa sagesse; accordons-lui, comme il est digne de nous, les gages les plus honorables de l'hospitalité. Douze rois qu'on révère partagent avec moi le gouvernement de cette île : donnons chacun à notre hôte des vêtemens de la plus brillante pourpre, et un talent de l'or le plus précieux. Hâtons-nous de rassembler ici tous ses dons, afin qu'étant comblé des témoignages de notre amitié, il se rende au festin le cœur satisfait. J'exige qu'Euryalé, qui l'a traité avec indécence, emploie les soumissions et les présens pour l'adoucir.

Il dit. Chacun l'approuve, et le confirme dans son dessein; chacun ordonne à son héraut d'apporter ces dons au milieu du cirque. Alors Euryalé se tournant vers Alcinoüs : Roi de cette île, dit-il, je ferai tous mes efforts, selon tes ordres, pour fléchir le courroux de cet étranger. Je le prierai

de recevoir cette épée d'un acier très-fin; la poignée est d'argent, le fourreau du plus brillant ivoire. Je me flatte que ce don ne sera pas d'un faible prix à ses yeux, et qu'il daignera l'accepter.

En finissant ces mots il présente au héros la superbe épée, et lui dit : Puisse le ciel te bénir, ô vénérable étranger ! et si je t'ai blessé par quelque parole téméraire et insultante, puisse-t-elle être emportée par un tourbillon impétueux ! Veuillent les dieux te rendre à ton épouse et à ta patrie ! car, depuis long-temps éloigné des tiens, tu gémis sous le poids de l'infortune.

Et toi, cher ami, répond le sage Ulysse, sois aussi comblé des faveurs du ciel ! puissent les dieux t'envoyer la félicité ! puisses-tu n'avoir jamais besoin de cette épée que je reçois de ta main généreuse, après que tes paroles ont effacé de mon esprit le souvenir de ton offense ! Il dit, et suspend à son épaule la riche épée.

Le soleil penchait vers son déclin ; et l'on voit arriver les honorables présens que ces chefs ont destinés à leur hôte. De nobles hérauts les portent au palais d'Alcinoüs ; les fils de ce prince reçoivent ces dons et les posent devant leur mère vénérable. Le roi, à la tête des chefs, entre dans sa demeure. Ils se placent sur des sièges élevés ; et le majestueux Alcinoüs s'adressant à la reine :

Femme que j'honore, fais apporter le coffre le plus précieux : que ta main y étende une tunique et un manteau dont rien ne souille l'éclat, et qu'à tes ordres l'eau bouillonne dans l'airain embrasé.

Après que notre hôte aura vu renfermer avec soin tous les présens des illustres chefs de notre île, et qu'il sera sorti d'un bain limpide et rafraîchissant, il se livrera avec plus d'allégresse au festin, et prêtera une oreille plus charmée aux accens de l'harmonie. Je veux joindre à ces présens ma coupe d'or, merveille de l'art. Ainsi, dans son palais, il se retracera chaque jour mon souvenir en faisant des libations à Jupiter et à la troupe entière des immortels.

Il dit. Arété ordonne à ses femmes de préparer le bain avec la plus grande diligence. Aussitôt elles placent sur d'ardentes flammes une cuve énorme; l'eau y coule à longs flots; des rameaux entassés nourrissent la flamme : jaillissante, elle s'élève de toutes parts autour de la cuve, et l'eau murmure.

Cependant Arété se fait apporter hors de son cabinet un coffre d'un grand prix; sa main y place les vêtemens et l'or, présens des Phéaciens; elle y joint une fine tunique et un manteau de la plus belle pourpre. Scèle ce coffre par le secret de tes nœuds, dit-elle à Ulysse; tu n'auras à redouter aucune perte, et le plus tranquille sommeil pourra s'échapper de ta paupière pendant que ton vaisseau fendra les ondes.

Elle dit. Ulysse, d'une main adroite, forme en un moment le labyrinthe de divers nœuds merveilleux dont l'ingénieuse Circé lui enseigna le secret. Au même instant une femme âgée lui annonce que le bain l'attend, et elle l'y conduit. Il

s'approche avec une vive satisfaction de l'eau tiède; elle n'a point coulé sur son corps depuis qu'il a quitté la grotte de la belle Calypso, qui le traitait avec les attentions que l'on a pour les immortels. Par les soins des captives, il prend le bain; parfumé d'essence, il est couvert de superbes vêtemens, et va rejoindre la troupe des conviés prête à prendre en main les coupes.

Nausicaa, dont la beauté était l'ouvrage des dieux, se tenait à l'entrée de la salle superbe. Elle voit arriver Ulysse, et l'admire. Que le ciel te favorise, ô étranger! lui dit-elle; emporte mon souvenir dans ta patrie, et n'oublie pas, même dans l'âge le plus avancé, que tu me dois à moi la première le salut de tes jours.

Nausicaa, fille du magnanime Alcinoüs, répond Ulysse, que le père des dieux m'accorde le bonheur de revoir ma demeure, et d'être au milieu des miens; je te promets qu'aussi long-temps que je vivrai, il ne s'écoulera pas une journée que tu ne reçoives, comme ma déesse, le tribut de mes vœux : car, ô jeune Nausicaa, tu m'as tiré des portes de la mort.

Il dit, et va s'asseoir à côté du roi. On partageait les victimes, et l'on versait le vin dans l'urne. Un héraut s'avance, conduisant le chantre mélodieux, révérend des peuples, Démodoque, et, le plaçant, l'adosse à une haute colonne, au milieu des conviés. Ulysse détache la meilleure partie du dos succulent d'un porc, portion qu'on venait de lui servir. Héraut, dit-il, tiens, présente à Démodo-

que cette portion distinguée ; je veux, malgré ma tristesse, lui témoigner combien je l'honore. Il n'est aucun mortel qui ne doive respecter ces hommes divins auxquels les muses ont enseigné le chant, et dont elles chérissent la race.

Pontonoüs présente cette portion au héros Démodoque, qui la reçoit, satisfait de cette attention flatteuse. Vers la fin du repas, Ulysse s'adressant au chanteur divin : Démodoque, dit-il, tu t'élèves dans ton art fort au-dessus de tous les mortels ; oui, les muses, filles de Jupiter, t'ont instruit, ou c'est Apollon lui-même. Tes chants offrent la plus fidèle image des incroyables exploits et des terribles infortunes des Grecs ; on dirait que tes yeux ont été les témoins de ce que tu racontes, ou que tu l'as appris de leur propre bouche.

Poursuis, je t'en conjure ; chante-nous ce cheval mémorable, que jadis Epée construisit avec le secours de Minerve, et que le fameux Ulysse (stratagème heureux !) remplit de guerriers qui détruisirent Ilion, et parvint à placer dans cette citadelle. Fais-moi un récit intéressant de cette entreprise, et dès ce jour je témoigne en tous lieux qu'Apollon t'inspire.

Il dit. Démodoque, plein du dieu qui l'enflammait, élève la voix, et d'abord il chante comment les Grecs montèrent dans leurs vaisseaux, et faisant pleuvoir le feu sur leurs tentes, voguèrent loin du rivage. Mais déjà les plus hardis, assis autour de l'intrépide Ulysse dans les sombres flancs de ce cheval, sont au milieu de la nombreuse assem-

blée des Troyens, qui l'ont eux-mêmes traîné avec de pénibles efforts jusque dans leur citadelle. Il dominait sur leurs têtes. Long-temps irrésolus, ils se partagent en trois partis. Les uns, armés d'un glaive terrible, veulent sonder ses profondes entrailles, ou le tirer au haut d'un roc pour l'en précipiter. Mais, d'autres le consacrent aux dieux pour apaiser leur courroux, sentiment qui doit prévaloir. Le sort a prononcé qu'Ilion périra quand ses murs seront ombragés de cette énorme machine, qui doit porter en ses flancs les plus redoutables chefs de la Grèce, armés de la destruction et de la mort.

Démodoque poursuit, et ses chants représentent les fils de la Grèce, sortant à flots précipités de cette large caverne, et saccageant la ville; il les représente se répandant de toutes parts armés du fer et de la flamme, ébranlant et renversant les hautes tours d'Ilion. Mais, semblable au dieu des combats, Ulysse, avec Ménélas, qui semble être aussi au-dessus des mortels, Ulysse court assiéger le palais de Déiphobe; là, il affronte les plus terribles périls; là, par la protection de Minerve, il remporte une éclatante victoire qui détermine la chute entière de Troie.

Tels étaient les accens du chancre fameux. Mais Ulysse est vivement ému; ses larmes inondent ses paupières et coulent le long de son visage. Ainsi pleure une épouse qui, précipitée sur le corps d'un époux qu'elle a vu tomber devant les remparts où il combattait pour écarter de ses conci-

toyens et de ses enfans l'horrible journée de la servitude et de la mort, le serre mourant et palpitant à peine entre ses bras, remplit les airs de gémissemens lamentables; et, le front pâle et glacé par un désespoir mortel, ne sent point les coups redoublés des javelots de farouches ennemis impatiens d'entraîner l'infortunée dans le plus dur esclavage : ainsi les plus touchantes larmes coulaient des yeux d'Ulysse. Il parvient à les cacher aux regards de toute l'assemblée : le seul Alcinoüs, assis à côté de lui, s'aperçoit qu'il verse des pleurs, et entend les douloureux soupirs que le héros s'efforce vainement à retenir dans son sein.

Chefs des Phéaciens, dit-il, que Démodoque ne prolonge point les harmonieux accords de sa lyre; le sujet de ses chants ne charme pas tous ceux qui l'écoutent. Depuis que nous avons commencé le festin et qu'il a élevé sa voix divine, une sombre douleur s'est emparée de cet étranger; son âme entière y est ensevelie. Qu'il interrompe donc ses chants : étranger, hôtes, soyons tous animés d'une même allégresse; ainsi nous le prescrit la décence. Qui est l'objet de cette fête solennelle et des apprêts du départ? qui a reçu nos dons, gages de notre amitié? cet homme vénérable. Pour peu qu'on ait un cœur sensible, un étranger et un suppliant est un frère.

Mais toi aussi, qui connais nos sentimens, n'aie point recours à des subterfuges, satisfais avec franchise à mes demandes et réponds à notre amitié;

la décence ne t'en fait pas moins un devoir. Dis-nous ton véritable nom, celui dont t'appellent ton père, ta mère, ta ville, et ceux qui l'environnent. Grand ou petit, il n'est point d'homme si ignoré qui n'ait reçu un nom au moment où sa mère l'a mis au jour. Apprends-nous quel est ton pays, ta cité; nos vaisseaux y dirigeront leur essor et t'y déposeront. Sache que les vaisseaux des Phéaciens peuvent se passer de pilote et de gouvernail; ils connaissent les desseins des navionniers; les routes des villes et de toutes les contrées habitables leur sont familières; toujours couverts d'un nuage qui les rend invisibles, et ne redoutant ni tempêtes, ni naufrages, ni écueils, ils embrassent d'un vol aussi hardi qu'impétueux l'empire entier d'Amphitrite. Cependant un ancien oracle nous effraie. Mon père Nausithoüs autrefois me dit que Neptune, blessé de nous voir braver impunément ses ondes, sauver, malgré les orages, tous les étrangers dont nous sommes les conducteurs, avait résolu de perdre un jour sur cette plaine sombre l'un de nos plus fameux vaisseaux qui retournerait dans nos ports, et de couvrir notre ville d'une montagne énorme. Ainsi disait le respectable vieillard.

Mais que Neptune exécute ou non ses menaces, fais-moi l'histoire fidèle de ta course errante: veuille me nommer les régions habitées des hommes, les villes remarquables où t'a conduit le sort; les peuples que tu as trouvés injustes, sauvages et féroces, ou pleins de respect pour les

dieux et pour les lois sacrées de l'hospitalité. Dis encore pourquoi, lorsque tu entends raconter le destin de Troie et des Grecs, ton sein est oppressé de soupirs, et les larmes que tu retiens vainement semblent couler du fond de ton cœur. Les dieux ont détruit ces remparts, et ont voulu que ces désastres fussent le sujet utile des chants de ta postérité. Aurais-tu perdu devant Ilion un frère, ou un gendre, ou un beau-père, nœuds les plus étroits après ceux du sang ; ou un ami aussi sage que tendre, dont le commerce doux et liant était le charme de ta vie ? Un tel ami occupe dans notre cœur la place d'un frère.

FIN DU CHANT HUITIÈME.

REMARQUES

SUR LE CHANT HUITIÈME.

(Page 305. Minerve parcourt la ville entière sous la figure de l'un des hérauts du sage Alcinoüs.)

LA convocation de ce conseil est l'effet de la sagesse de ce prince. L'introduction de cette déesse se fait pour une action importante : voici le moment où doit changer la fortune d'Ulysse. Les hérauts, dans les fonctions publiques , étaient des personnages distingués.

(Page 306. Il nous implore.)

Il dit nous , parce que le gouvernement des Phéaciens n'était pas despotique , non plus que tous les gouvernemens de ces âges-là. Le peuple était représenté par ces personnages qui sont appelés PRINCES et CHEFS. « La royauté, dans les « temps héroïques , dit Aristote , commandait à des hommes « soumis volontairement , mais à de certaines conditions. Le « roi était le général et le juge , et il était le maître de tout « ce qui regardait la religion ». POLITIQ.

(Page 307. Elles le privèrent de la vue.)

On a cru qu'Homère s'était dépeint lui-même sous le nom de Démodoque. Il est vrai que toutes les grandes choses qui sont dites ici du chantre des Phéaciens conviennent au poète grec.

Selon Caton, l'usage de chanter des sujets héroïques dans les festins s'est long-temps conservé. « *Est in Originibus , solitus esse in epulis canere convivas ad tibicinem de clarorum ho-*

« *ninum virtutibus* » Cet usage fait l'éloge des mœurs de ces anciens temps ; il indique à quel point on estimait la valeur et toutes les vertus. Il est assez remarquable que Démodoque chante les sujets les plus nobles et les plus sérieux durant le festin ; c'est pendant les jeux qu'il chante les amours de Mars et de Vénus. Il semble que dans la haute antiquité l'on ait banni des repas les chants trop libres , de peur d'exciter les hommes à la licence.

Homère fait traiter avec un soin particulier Démodoque , son confrère en poésie. Il lui donne , dans ce chant , l'épithète noble de héros ; il le place sur un siège distingué ; des hérauts le servent. Tout cela confirme que les poètes étaient alors dans une très-grande estime ; par conséquent, il n'est guère probable qu'Homère ait été réduit à mendier. Si , après sa mort , ses ouvrages sont tombés peu à peu dans l'oubli pour quelque temps , il faut l'attribuer à des circonstances particulières. La poésie était alors bien moins lue que chantée ; les orages d'un état devaient imposer silence à l'harmonie.

On a raillé Homère sur la circonstance de la coupe placée devant Démodoque , « afin qu'il bût autant qu'il le voudrait. » Homère , quand il met la coupe à la main de ses héros , manque rarement de dire , « qu'ils boivent au gré de leurs désirs. » Il n'y a donc rien ici de particulier à Démodoque. *Αυτοθέλης ηδίστος αὖτις ποτῖοι* , « boire à sa volonté donne un grand prix à un banquet » , est-il dit dans l'Anthologie.

(Page 308. C'était la fameuse contestation qui.... s'éleva entre Ulysse et Achille.)

Didyme , et après lui Eustathe , nous ont conservé cette ancienne tradition. Après la mort d'Hector , les princes grecs étant assemblées chez Agamemnon à un festin , après le sacri-

* Cicer. Tuscul.

fice, on agissait quel moyen en prendrait pour se rendre maître de Troie, qui venait de perdre son plus fort rempart; Ulysse et Achille eurent une grande dispute. Achille voulait qu'on attaquât la ville à force ouverte; Ulysse, au contraire, et son avis l'emporta, qu'on eût recours à la ruse. Agamemnon, avant d'entreprendre la guerre contre les Troyens, alla à Delphes consulter l'oracle d'Apollon, et ce dieu lui répondit « que la ville serait prise lorsque deux princes, qui sur-
« passeraient tous les autres en valeur et en prudence, se-
« raient en dispute à un festin ».

(Page 309. Acronée, Ocyale, Nautès, etc.)

Tous ces noms, excepté celui de Laodamas, sont tirés de la marine. Homère passe rapidement sur ces jeux, ils ne sont pas du sujet; l'occasion seule les amène, et le poète a des choses plus pressantes qui l'appellent. Dans l'Iliade, ils entrent dans le sujet; il fallait honorer les funérailles de Patrocle.

Il est dit qu'Amphiale, issu de Polynée, était petit-fils de Tectonide. J'ai omis cette dernière filiation, pour ne pas ralentir la marche. Madame Dalet s'est trompée en rendant *τεκτονίδας* par « fils d'un charpentier ». C'est un nom patronymique.

(Page 312. L'un n'a pas en partage une forme attrayante.)

Cette tirade sur l'art de parler pourrait sembler un peu longue; mais je crois que l'on conviendra qu'il y a beaucoup de finesse dans le tout que prend Ulysse. Il fait ici, sans se nommer, un parallèle entre Euryale et lui-même. Euryale, plus jeune, avait sur lui l'avantage de la beauté; Ulysse celui de la sagesse et de l'éloquence. Il le fait sentir par une comparaison adroite de ces divers avantages. Ayant été avili

par Euryale , Ulysse se relève en traçant une belle peinture du pouvoir de l'éloquence , et la manière même dont il s'exprime annonce qu'il possédait cet art.

Homère , en parlant d'un homme qui a le don de faire aimer tout ce qu'il dit , trace le portrait de l'orateur ; il associe l'art de parler à la sagesse , conformément aux principes reçus des anciens.

(Page 313. Ce peuple de hardis nautonniers , ces fameux rameurs qui brisent les flots.)

Ces épithètes , dit-on , sont autant de railleries pour faire entendre que ce peuple , si appliqué à la marine , ne devait rien disputer aux autres hommes dans les jeux et les combats auxquels on s'exerce sur terre. Mais ce peuple excellait dans la course , et il ne paraît pas avoir été entièrement inepte aux autres jeux. Je croirais donc que ces épithètes ne doivent que représenter sous des traits plus forts l'étonnement des Phéaciens. Observons encore que , si l'on rabaisse trop leur vigneur et leur adresse , il y aurait eu peu de gloire pour Ulysse à les surpasser.

(*Ibid.* Minerve , sous la forme d'un mortel , désigne la place.)

Cette machine a semblé peu nécessaire. L'Iliade en présente une semblable , lorsque Minerve , dans la célébration des jeux , vient relever le fouet d'un des rivaux. Ce que fait ici la même déesse est encore bien moins important. Cette machine sert à marquer combien les jeux étaient anciennement en honneur. Minerve vient ranimer le courage d'Ulysse qui a été insulté ; elle proclame sa victoire. Ceux qui étaient établis juges des jeux étaient sans doute des personnages distingués.

(Page 313. Jeunes gens, atteignez ce but.)

Plutarque a fait une dissertation pour montrer comment on peut se louer soi-même sans exciter l'envie. Ulysse ne veut ici que se justifier. Un homme malheureux et grand peut parler de lui-même avec dignité; la fortune n'a pu l'abaisser. Ulysse montre moins de vanité que de grandeur: étranger parmi les Phéaciens, il leur fait connaître ce qu'il est; il leur apprend qu'il tient un rang distingué entre les héros.

(Page 314. Fussé-je entouré d'une nuée de compagnons.)

J'ai suivi l'interprétation d'Eustathe. Madame Dacier et Pope donnent à ce passage un autre sens: selon eux, Ulysse dit que, quand même son ennemi serait entouré de compagnons prêts à tirer contre lui, il les préviendrait, et frapperait le premier cet ennemi. L'explication d'Eustathe m'a paru mieux convenir aux circonstances où se trouve Ulysse et aux paroles qui suivent. *Φαται* semble aussi se rapporter directement à *ἀνέβαιν' δυσμενέων*.

(*Ibid.* Et le roi d'OEchalie, Euryte.)

L'adresse d'Euryte à tirer de l'arc est fameuse. Pour marier sa fille Iole, il fit proposer un combat, promettant de la donner à celui qui le vaincrait à cet exercice. Homère, dans l'Iliade, met OEchalie parmi les villes de la Thessalie.

(*Ibid.* Seulement je craindrais d'être vaincu à la course.)

Il a déjà défié les Phéaciens à la course, emporté par la colère; ici il rabat un peu de cette audace, et sentant ses forces affaiblies par tout ce qu'il a souffert, il reconnaît qu'il pourrait être vaincu à la course.

(Page 314. Dans un trajet si périlleux, privé de soins et de nourriture.)

Kομίδη n'est pas uniquement la nourriture, comme l'expliquent les interprètes, mais encore d'autres soins que l'on donne au corps, tels que les bains, etc. On voit plus haut, dans ce même chant, que ce mot est pris dans ce sens lorsque Homère parle de toutes les attentions que Calypso avait eues pour Ulysse.

(Page 315. Et rien n'égale le vol de nos vaisseaux.)

Madame Dacier croit qu'il parle ici de courses et de combats qu'ils faisaient sur l'eau pour s'exercer et pour se dresser à la marine. Il est plus vraisemblable qu'il s'agit de l'art même de la navigation. Homère n'eût-il pas saisi l'occasion de peindre, ne fût-ce qu'en raccourci, un nouveau spectacle, tel que celui d'une naumachie, si l'usage en eût été établi ?

(*Ibid.* Toujours brillants d'une nouvelle parure.)

Voilà, dit Eustathe, la vie d'un Sardanaple ou d'un Épicure, et nullement d'un peuple vertueux. Je ne veux point plaider en faveur des Phéaciens ; mais il me semble qu'Horace et plusieurs critiques ont trop chargé leur portrait. Jugéons-les, non uniquement par ce que dit Alcinoüs, qui se livrait souvent à l'exagération, comme j'aurai occasion de le montrer, mais par plusieurs traits répandus dans l'Odyssée ; ils donneront de ce peuple une meilleure idée que n'ont fait les commentateurs, qui même ont été quelquefois à cet égard en contradiction avec eux-mêmes.

Selon d'habiles interprètes, l'épithète ordinaire donnée par Homère aux Phéaciens indique qu'ils approchaient des dieux par leur justice. Les dieux, dit ailleurs Alcinoüs même, assistaient fréquemment à leurs sacrifices et à leurs festins.

Mais sans vouloir citer l'éloge qu'il fait , au même endroit , du caractère des Phéaciens , on voit , par l'accueil qu'Ulysée recut chez eux , qu'ils honnoraient la vertu ; c'est ce qu'on voit aussi par l'admiration qu'on avait pour Arété , et par plusieurs discours de Nausicaa , où brillent la sagesse et la modestie. Ce peuple était fort adonné à la navigation ; Nausicaa le peint occupé sans cesse à construire des vaisseaux ; il rendait à tous les étrangers qui venaient dans cette île , le service de les conduire dans leur patrie. Le roi et la reine étaient , dès le point du jour , assidus à leurs devoirs ; Nausicaa va elle-même laver ses robes. Homère vante les talens et l'assiduité des Phéaciennes , et , en particulier , des femmes du palais d'Alcinoüs. Les Phéaciens s'exerçaient au pugilat et à la lutte , quoiqu'ils n'y excellassent pas. Barnès observe qu'Alcinoüs , qui parle seul de leur infériorité dans ces jeux , pouvait tenir ce langage par une sorte d'égard pour son hôte qu'Euryale venait d'irriter.

Les critiques sont principalement révoltés de l'amour que ce peuple avait pour la danse. Mais les Grecs cultivaient cet art : la description du bouclier d'Achille suffit pour le témoigner : le tableau d'une danse y est associé à ceux des travaux de la guerre et de l'agriculture. Qui ne sait que , chez ces anciens peuples , la danse , comme la musique , faisait partie du culte religieux , et que ces deux arts entraient pour beaucoup dans leur éducation ? On peut voir ce que dit là-dessus Plutarque dans la vie de Thésée , qui avait dansé dans les cérémonies sacrées. Il ne faut donc pas être surpris que la danse occupe une place dans les jeux des Phéaciens , et ceci ne prouve point que ce peuple fût entièrement efféminé.

Au reste , les Phéaciens pouvaient être plus adonnés aux plaisirs que d'autres peuples de ce temps qui s'occupaient des travaux de la guerre : mais d'après les divers traits dont Homère a peint les Phéaciens , et que je viens de rassembler , il

Y a peu de nations modernes dont Horace n'eût pu dire à plus juste titre :

In cunctis curandâ plus æquo operata Juventus.

(Page 315. Qu'on se hâte d'apporter la lyre mélodieuse.)

Ulysse vient de proposer un défi à tous les Phéaciens. Alcinoüs, pour leur épargner de nouveaux affronts, et pour calmer le courroux de son hôte, fait intervenir fort à propos la musique et la danse. Démodoque assiste aux jeux; mais, comme il n'était pas accompagné de sa lyre, qui était restée dans le palais, il est probable que la danse n'était pas une partie essentielle des jeux des Phéaciens, quoiqu'ils honorassent beaucoup cet art. C'est une observation que n'ont pas faite les critiques qui ont été révoltés de cette danse.

(Page 316. Il est environné d'une troupe qui, dans la fleur de la jeunesse, est exercée à la danse.)

Madame Dacier a cru que la danse des Phéaciens était l'imitation de l'aventure exprimée dans le chant; mais ce chant n'aurait pu être représenté par une danse, sans choquer ouvertement les lois de la pudeur.

(*Ibid.* Il chante les amours de Mars et de la belle Vénus.)

Scaliger a fait un crime à Homère du sujet de ce chant. Madame Dacier, d'après une observation d'Aristote, dit qu'on doit avoir égard à ceux auxquels un poète s'adresse, et que cette règle justifie entièrement Homère. Pour l'absoudre, elle charge le tableau du caractère des Phéaciens. Plutarque avertit que l'intention du poète grec est de montrer que la

musique lascive et les chansons dissolues rendent les mœurs désordonnées. La même savante, en rapportant cette apologie, conclut par ces paroles : Quelque judicieux ou excusable qu'ait été Homère en cette invention, un poète ne serait « aujourd'hui ni judicieux ni excusable, si ça cela il osait « imiter cet ancien. Il est bon d'enseigner ce qu'il a enseigné ; « mais il serait très-mauvais de l'enseigner comme il a fait. » L'embarras de cette savante est visible, elle a essuyé un rude combat entre son amour pour son auteur et son attachement aux lois de la bienséance.

Il paraît, par divers traits du tableau qu'Homère présente, et par la complaisance avec laquelle il y arrête nos yeux, qu'il a peu songé à le rendre moral. On a remarqué qu'il mettait une moralité dans la bouche des dieux ; mais on a passé sous silence le trait de Mercure, qui n'est pas une maxime sévère. On pourrait dire, pour la justification du poète, que la morale de son siècle n'avait pas fait de grands progrès. Les dieux n'étaient rien moins que des modèles de vertu.

Il est bien probable qu'Homère n'avait pas inventé cette fable, et qu'au contraire elle était très-connue. Il n'y a qu'à lire la Théogonie d'Hésiode et les Métamorphoses d'Ovide, pour voir que les amours des dieux étaient des objets familiers à la muse des poètes. Si celui de cet épisode avait paru alors si licencieux, le sage Ulysse aurait-il tant loué Démodoque ? et lui aurait-il dit qu'un dieu l'inspirait ? Si les Phéaciens sont coupables aux yeux des critiques, il faut convenir qu'Ulysse partage ici leur faute ; car il est charmé de ce chant de Démodoque.

Rapin accuse cet épisode, non de pécher contre la morale, mais d'être bas, et de contraster avec le ton convenable à l'épopée. Le ton de l'Odyssée est très-varié ; sans cesse le poète y passe du pathétique au gracieux, et même au plai-

sant, Rapin s'est fait une notion exagérée de la grandeur des dieux et de la mythologie.

Scaliger préfère le chant d'Iopas, dans l'Énéide, à celui de Démodoque : « *Demodocus deorum canit fœditates, noster Iopas res rege dignas.* » Si le sujet qu'Homère a choisi est licencieux, Virgile s'est peut-être jeté dans l'extrémité opposée. Les points les plus profonds de la philosophie, et la suite continue de ces objets, étaient-ils bien propres à être mis en chant, dans un festin, devant une reine et les dames de sa cour ?

Hic canit errantem lunam, solisque labores;
Undè hominum genus et pecudes, undè imber et ignes
Arcturum, pluviasque Hyadas, geminosque Triones;
Quid tantùm Oceano properent se tingere soles
Hyberni, vel quæ tardis mora noctibus obstet.

ÆNEID. lib. I.

Mais Virgile, que Scaliger oppose au poète grec, est, dans une autre occasion, moins réservé encore; car, au livre IV des Géorgiques, il introduit une nymphe qui, dans la cour de la déesse Cyrène, chante le même sujet que Démodoque :

Inter quas curam Clymene narrabat inanem.
Vulcani, Martisque dolos, et dulcia furtâ;
Aque chaos densos divùm numerabat amores.
Carminè quo captæ, dum fuis mollia pensa
Devolvunt....

Voilà une nymphe qui ne se contente pas de chanter les amours de Mars et de Vénus, mais encore de tous les dieux, depuis la naissance du monde : ce n'étaient pas là des chants fort instructifs. Ceci confirme ce que j'ai remarqué, que ces chants étaient familiers aux poètes. Observons encore que Virgile appelle les amours de Mars et de Vénus « *dulcia furtâ.* » Homère, dans ce récit, fait parler trop librement quelques-

uns de ses personnages ; mais il ne dit rien lui-même qui tende à colorer la conduite de ces deux amans. Pour justifier les deux poètes , on a dit que les Phéaciens étaient efféminés et voluptueux , et que la cour de Cyrène n'était composée que de femmes ; que c'était à huis clos qu'elles s'entretenaient de sujets si peu sévères. J'ai assez parlé des Phéaciens ; je laisse au lecteur à juger l'apologie qui regarde Virgile. On voit que ces sujets ne déplaisaient pas à ces nymphes :

*Carmine quo captæ , dùm fusis mollia pensa
Devolvunt.....*

L'épisode d'Homère, blâmé par Platon , et jugé fort instructif par Plutarque , a fait dire que ce poète avait tracé les premiers linéamens de la comédie. Selon Boileau , Homère , pour varier son ton , s'est quelquefois égayé , dans ses entr'actes , aux dépens des dieux mêmes : ici du moins on le croirait.

Il est assez apparent que l'allégorie est la source de toute cette fable. Je ne hasarderai point de l'expliquer. On mêle ici l'allégorie avec l'astrologie. L'adultère de Mars avec Vénus signifie , dit-on , que , lorsque la planète de Mars vient à être conjointe avec celle de Vénus , ceux qui naissent pendant cette conjonction sont enclins à l'adultère ; et le soleil venant à se lever , que les adultères sont sujets à être découverts. On peut demander ce que signifie Neptune intervenant pour la délivrance de Mars ; et se rendant même caution pour lui. Si toute cette fable est allégorique , elle prouve du moins que le voile dont on se servait pour enseigner les vérités physiques n'était pas toujours instructif du côté de la morale.

(Page 317. Et t'abandonne pour ses barbares
Sintiens.)

Peuple de Lemnos veau de Thrace. Leur langue était un

composé de la langue des Thraces, et de la grecque fort corrompue. Vulcain aime Lemnos à cause des feux souterrains qui sortent de cette ile.

(Page 318. Soyez témoins d'un attentat qui me couvre de honte.)

Il y a dans le texte *γίλαςά*. J'ai suivi l'ancienne leçon qu'Eustathe a rapportée, *αγίλαςά*. Vulcain ne peut appeler cette aventure RISIBLE.

(*Ibid.* M'ait rendu tous les dons précieux que je lui fis.)

On sait que le marié donnait au père de la mariée une sorte de dot, c'est-à-dire, qu'il lui faisait des présens dont il achetait en quelque façon sa fiancée. Voici donc la jurisprudence qu'Homère rapporte de cet ancien temps : le père de la femme surprise en adultère était obligé de rendre au mari tous les présens que le mari lui avait faits. A plus forte raison le mari était-il en droit de retenir la dot que le père avait donnée à sa fille, comme la jurisprudence des siècles suivans l'a décidé. Dans Athènes, l'adultère était puni de mort. Dracon et Solon donnèrent l'impunité à tous ceux qui se vengeraient d'un adultère : mais il était au pouvoir de la personne injuriée de commuer la peine en une amende. Ceci avait lieu même pour des crimes plus graves que l'adultère, tels que le meurtre, comme on le voit dans l'Iliade. Les dieux, ayant beaucoup de conformité avec les hommes, avaient la même jurisprudence, tout bizarre que cela doit nous paraître.

(*Ibid.* Le bienfaiteur des hommes, Mercure arrive.)

Cette épithète est donnée à tous les dieux : elle convient

en particulier à Mercure, parce qu'il ne fait aucun mal aux hommes, ni dans la paix, ni dans la guerre, ni sur la terre, ni sur mer. D'ailleurs, on attribuait à Mercure la formation de la société humaine :

Qui feros cultus hominum recentum

Voce formasti catus, et decoræ

More palæstræ.

HOR. Od. lib. I, od. II.

(Page 319. Mais Neptune est sérieux.)

Il était convenable à la décence, à l'ancienneté de Neptune, et à son rang distingué, qu'il interrompit la joie scandaleuse où se laissaient entraîner Apollon et Mercure, qui étaient plus jeunes.

(*Ibid.* Malheur à la parole, gage pour le malheureux.)

Il y a une espèce de jeu de mots dans le texte. On peut aussi le rendre par l'expression « mauvais. » Les commentateurs trouvent dans ce passage trois ou quatre sens. J'ai suivi celui qu'y donne un scoliaste, et qui est adopté par Ernesti. On avait écrit cette sentence dans le temple de Delphes : « La perte sûre suit la caution. » Salomon a même dit : « Le fou s'applaudit lorsqu'il a cautionné pour son ami » ; maxime sévère, qui sans doute ne doit pas être prise à la lettre.

(Page 320. Et le renvoie à son compagnon avant de frapper la plaine de ses pas.)

C'était une sorte de danse, qu'on appelait HAUTE, *αἰγια* et *εὐγάρια*, « aérienne et céleste. » L'un poussait un ballon en l'air, l'autre le repossait, et ils se le renvoyaient ainsi plu-

sieurs fois , sans le laisser tomber à terre , et cela se faisait en cadence. Le médecin Hérophile avait compris parmi les exercices de la gymnastique cette danse au ballon. La savante que j'ai souvent citée n'a pas saisi le sens lorsqu'elle a traduit , « avant que ce ballon tombe à leurs pieds ». Quant à ces mots , *ταρφε ἀμίσχόμενα* , selon Athénée , ces danseurs tantôt font des sauts en se lançant cette balle , et tantôt volent le long de la plaine.

(Page 321. Tu me vois encore plongé dans l'admiration.)

Eustathe prétend que c'est par flatterie qu'Ulysse donne de si grands éloges à cette danse ; exceller dans cet art , dit-il , c'est exceller dans des bagatelles. La musique et la danse n'étaient pas des arts frivoles aux yeux des anciens Grecs. L'admiration d'Ulysse paraît donc avoir été sincère.

(Page 322. Puisses-tu n'avoir jamais besoin de cette épée !)

Selon Eustathe , Ulysse dit : « Puissé-je , n'avoir jamais besoin de cette épée » ! Il s'est évidemment trompé.

(*Ibid.* Le coffre le plus précieux.)

Une des grandes somptuosités des femmes de ce temps-là consistait en de beaux coffres. Le goût s'en est conservé longtemps. Les Lacédémoniens inventèrent les serrures. Avant l'usage des clefs , on avait accoutumé de fermer avec des nœuds. Il y en avait de si difficiles et de si merveilleux , que celui qui en savait le secret était le seul qui pût les délier. Tel était le nœud gordien. Celui d'Ulysse était devenu un proverbe , pour exprimer une difficulté insoluble :

(Page 325. On dirait que tes yeux ont été les témoins de ce que tu racontes, ou que tu l'as appris de leur propre bouche.)

Ce passage pourrait fonder la vérité de la plupart des aventures qu'Homère a chantées.

(*Ibid.* Chante-nous ce cheval mémorable.)

Eustathe, et ceux qui l'ont suivi, font un grand mérite à Ulysse de ce qu'il ne dit pas un mot de la seconde chanson de Démodoque, qui roulait sur les amours de Mars et de Vénus; et qu'il demande la suite de la première. « C'est, » disent-ils, une grande instruction qu'Homère donne aux « hommes. » Il est dommage qu'Homère ait dit qu'Ulysse avait entendu avec satisfaction cette seconde chanson. Il est tout naturel qu'Ulysse prenne plus d'intérêt au récit des aventures de Troie.

(Page 328. Dis-nous ton véritable nom, celui dont t'appellent ton père, ta mère.)

Alcinoüs spécifie ceci en détail, pour l'obliger à dire son vrai nom, et non pas un nom supposé, un nom de guerre, qu'il pourrait avoir pris pour se cacher.

(*Ibid.* Ils connaissent les desseins des navigateurs.)

L'hyperbole est forte. On voit que c'est un tour poétique, semblable à la description des statues et des trépieds de Vulcain, et qui était familier en ce temps. Si Homère eût voulu qu'on prît ceci à la lettre, aurait-il en tant d'endroits parlé des marins phéaciens, de leurs rames; dont il a fait une épithète qui accompagne toujours le nom de ce peuple? aurait-il donné cinquante-deux rameurs à Ulysse? Cependant

tous les interprètes, aimant à renchérir sur le merveilleux même d'Homère, veulent qu'Alcinoüs ait fait ce conte prodigieux pour étonner son hôte. Madame Dacier veut même que le but de ce conte soit de forcer Ulysse à dire la vérité, sans cela, le vaisseau phéacien, au lieu de le ramener dans sa patrie, l'aurait mené partout où il aurait dit. La navigation, comme tous les autres arts, dut, en sa naissance, produire de ces expressions hyperboliques dont chacun connaissait le sens. On en parlait suivant l'impression qu'elle faisait sur ceux qui n'y étaient pas du tout initiés. Les sauvages de l'Afrique ont regardé les blancs comme les dieux de la mer, et le mât comme une divinité qui faisait mouvoir le vaisseau.

Minerve, en parlant des navires phéaciens, s'est bornée à dire qu'ils ont la vitesse de l'oiseau ou de la pensée : Alcinoüs vante ailleurs la force et l'adresse de ses marins ; ici, il anime ses navires. L'un de ces passages sert de commentaire à l'autre.

Si l'on voulait cependant prendre à la lettre les paroles d'Alcinoüs, on pourrait dire que l'antiquité animait tout dans la poésie. Ainsi le mât du navire Argo était fait d'un chêne de Dodone, et avait la faculté de parler. Mais ce qui montrerait qu'Homère n'a pas voulu qu'on crût ces vaisseaux animés, c'est que, lorsqu'on reconduit Ulysse, le poète, sans recourir au merveilleux, fait mouvoir le navire par des moyens naturels.

(Page 328. Que Neptune..... avait résolu de perdre un jour..... l'un de nos plus fameux vaisseaux.)

Le but de toutes ces fictions est de louer l'habileté des Phéaciens dans l'art de la marine, ainsi que leur générosité. Probablement un roc entouré de la mer, qui ressemblait à un vaisseau, donna lieu à la fable de cette métamorphose.

(Page 328. Et de couvrir notre ville d'une montagne énorme.)

Homère, dit-on, a imaginé la chute de cette montagne pour empêcher la postérité de rechercher où était cette île, et pour la mettre par là hors d'état de le convaincre de mensonge. On ne voit pas que cette menace de Neptune ait été effectuée. Homère donne lieu de penser que les sacrifices offerts à ce dieu par les Phéaciens l'empêchèrent d'achever sa vengeance.

FIN DES REMARQUES SUR LE CHANT VIII.

CHANT IX.

ULYSSE prend ainsi la parole : Grand Alcinoüs, toi qui surpasses tous les habitans de cette île, je suis ravi, n'en doute pas, des accords de cet homme surprenant, semblable par sa voix aux immortels. Je participe également aux plaisirs de ce festin. Quoi de plus satisfaisant que le spectacle de l'allégresse qui, au sein de la paix et du bonheur, se répand dans tout un peuple et parmi d'illustres conviés, réunis avec ordre dans un superbe palais, et prêtant l'oreille aux accens d'un chantre divin, tandis que sur les tables sont prodigués les présens de la terre, les victimes les plus choisies, et que les hérauts, puisant dans les urnes, portent de tous côtés le nectar ! Je voudrais en ce jour ne me livrer qu'au spectacle de cette fête.

Pourquoi ton cœur t'engage-t-il à vouloir connaître mes infortunes ? Je n'en saurais parler sans redoubler mes soupirs et mes larmes. Ciel ! je ne sais où commencer ce récit, comment le poursuivre, et où le finir, tels sont les nombreux malheurs qu'accumulèrent sur moi les dieux. Apprenez d'abord mon nom ; connaissez-moi. Qu'échappé au temps cruel des disgrâces, je puisse, comme votre ami, vous recevoir dans ma demeure, quoique fort distante de vos contrées ! Je suis le fils de Laërte, cet Ulysse si connu par ses stratagèmes, et dont la gloire monte jusqu'au ciel. J'habite la

fameuse Ithaque, que le soleil, à son déclin, regarde avec complaisance, où, sur le mont Nérîte, murmure un épais feuillage : vers le midi et l'aurore, sont semées autour d'elle, l'une près de l'autre, un grand nombre d'îles fécondes, Dulichium, Samé, la verte Zacynthe : Ithaque, plus humble, et moins éloignée de l'Épire, est située, pour la Grèce, vers l'occident ; elle est hérissée de rochers, mais mère d'une vaillante jeunesse. Non, il n'est point à mes yeux de terre plus douce que la patrie. En vain la déesse Calypso m'a retenu dans sa grotte, et a souhaité de m'honorer du nom de son époux ; en vain Circé, savante dans les arts magiques, m'a fait la même offre, a voulu me retenir par les nœuds de l'hyménée : leurs offres ont été inutiles ; elles n'ont pu vaincre la constance de mon âme ; tant la patrie et ceux qui nous donnent le jour nous inspirent un tendre attachement que ne sauraient balancer tous les biens et tous les honneurs dans une terre étrangère !

Mais je ne dois pas tarder plus long-temps à vous raconter les malheurs que Jupiter ne cessa point de semer sur ma route depuis mon départ de Troie. A peine eus-je mis à la voile, que le vent me porta sur les côtes des Ciconiens, sous les murs d'Ismare, ville ennemie. Je la soumis, la ravageai ; ses femmes et ses richesses furent notre butin, chaque soldat eut une égale part. J'exhortai les miens à précipiter leur course loin de ces bords ; mais, insensés, ils méprisèrent mes leçons.

Tandis qu'ils faisaient couler le vin à longs flots,

et qu'égorgeant de nombreuses victimes, ils se livraient sur la rive aux plaisirs des festins; les Ciconiens appellent leurs voisins, qui vivent dans l'intérieur des terres, et qui, plus nombreux et plus vaillans, combattent du haut d'un char, et, lorsqu'il le faut, l'abandonnent, et poursuivent le combat. Ils paraissent avec l'aurore, en foule aussi innombrable que les feuilles et les fleurs du printemps. Jupiter dès-lors nous fit éprouver les rigueurs de la fortune. Rangés en bataille près de nos vaisseaux, ils nous livrent un combat furieux; des deux parts l'airain donne la mort. Tant que nous éclairaient les feux de l'aurore et que croissait le jour, nous soutenons ce combat, malgré l'infériorité du nombre : mais, à l'heure où descend le soleil et où l'on dégage les bœufs de leur joug, les Ciconiens, enfonçant nos cohortes, nous forcent à céder le terrain. Chacun de mes vaisseaux a perdu six braves guerriers; ils sont couchés dans la poussière; le reste échappe à la redoutable Parque. Nous reprenons notre route, partagés entre la satisfaction de nous dérober à la mort, et les regrets amers où nous plongeait la perte de nos compagnons. Quelque pressés que nous fussions de revoler loin de tant de périls, sur les mers, nos vaisseaux ne s'ébranlèrent point que nos cris, par trois fois, n'eussent appelé chaque ombre des infortunés dont nous abandonnions, hélas ! les corps dans ces champs funestes.

Mais le dieu qui promène à son gré le tonnerre, Jupiter, déchaîne contre notre flotte l'aquilon et

la tempête; la terre et les eaux se voilent de sombres nuées; soudain descend du ciel une profonde nuit. Mes vaisseaux, poussés par le flanc, sont emportés sur les ondes; l'aquilon siffle, déchire nos voiles avec un rauque et horrible fracas. Pour éviter notre perte, nous les plions, et nous nous efforçons, la rame à la main, à gagner une rade voisine.

Là, nous demeurons dans jours et deux nuits étendus sur le rivage, accablés de fatigue et de chagrins. Le troisième jour, dès que la blonde Aurore a reparu, nos mâts sont relevés, nos voiles déployées éclatent dans les airs, et nous sommes assis dans nos vaisseaux, dont le vent et nos pilotes dirigent la course. Et déjà tout me promettait un heureux retour dans ma patrie; nous tournions autour des bords de Malée, quand tout à coup l'impétueux aquilon et les rapides courans nous entraînent et nous égarent loin de l'île de Cythère. Durant neuf jours entiers les vents orageux nous jettent çà et là sur les eaux; enfin nous abordons à la terre des Lotophages, qui se nourrissent d'une plante fleurie.

Nous montons sur le rivage, nous y puisons l'eau des fontaines, et je prends en hâte un repas avec mes guerriers, sans m'éloigner de ma flotte. Après qu'il a ranimé nos forces, j'envoie deux des plus hardis, accompagnés d'un héraut, reconnaître le pays, voir quels sont les mortels dont cette terre est la nourrice.

Ils partent et pénètrent au séjour des Lotophages, peuple tranquille, qui ne leur dresse aucun piège mortel ; il leur présente le lotos, ses délices. Au moment où mes guerriers ont porté à leurs lèvres ce fruit aussi doux que le miel, loin de songer à mes ordres ni à leur départ, ils n'aspirent qu'à couler leurs jours parmi ce peuple ; savourer le lotos est leur seul charme ; ils ont oublié jusqu'au nom de leur patrie. Je les arrache à cette terre, peu touché de leurs larmes ; je les entraîne dans la flotte, et les y retenant par des liens, j'ordonne à tous mes autres compagnons de voler dans nos vaisseaux rapides avant qu'aucun d'entre eux eût goûté le lotos, et eût voulu rester sur ces bords. En un moment ils sont embarqués ; et, assis avec ordre sur les bancs, frappent de l'aviron la mer blanchissante.

Nous voguons loin de cette côte, le cœur rempli de tristesse, et nous sommes jetés par les vents sur les terres des cyclopes, peuple sauvage et féroce. Abandonnant aux dieux le soin de les nourrir, jamais leurs mains ne plantent ni ne dirigent la charrue ; leurs chants, sans y être forcés par aucuns travaux, se couvrent d'orge, de froment et d'autres productions variées ; on voit s'y propager d'elle-même la vigne, qui porte en de longues grappes un vin délicieux ; Jupiter, par ses pluies, fait descendre la fertilité sur ces terres. Les cyclopes ne forment point de conseil, n'ont aucune loi ; dispersés sur les cimes de hautes montagnes, ils vivent en de profondes cavernes,

sans aucun souci de leurs voisins; chacun règne sur sa femme et sur ses enfans.

A quelque distance de leurs bords est une petite île hérissée de forêts, et peuplée d'innombrables troupes de chèvres sauvages, qui se multiplient sans trouble en ce lieu, où l'on ne voit point les pas des hommes; jamais n'y pénétra le chasseur, le chasseur infatigable à percer les épaisses forêts et à gravir au sommet de roches escarpées. On ne découvre en aucun endroit de l'île ni troupeaux apprivoisés ni marque de labourage; toujours inculte et déserte, elle ne retentit que de la voix tremblante des chèvres; car les cyclopes, ses voisins, n'ont point de vaisseaux; parmi eux le vermillon ne colore aucune proue, et il n'est point de ces constructeurs dont l'industrie enfante des bâtimens flottans, qui les lieraient avec toutes les côtes, toutes les demeures des hommes, comme tant de peuples ardents à traverser les mers. Loin d'être inféconde, cette île, pour peu qu'on la défrichât, se couvrirait, en leur saison, de tous les fruits de la terre; des prairies, coupées de sources, et tapissées d'un tendre gazon, bordent, le long de ses rives, la sombre mer; on y cueillerait le raisin durant toute l'année; son sein fertile s'ouvrirait facilement au soc; et, à chaque automne, des épis hauts et serrés tomberaient en faisceaux épais sous la faux du moissonneur. Et quoi de plus favorable encore que son port! là il n'est besoin ni d'ancre ni de cordages; abordé, le navire y reste paisiblement jusqu'à ce qu'aspirant au départ, les

maulonniers l'ébranlent, et qu'un vent fortuné enfle les voiles. Près du port, sortie du fond d'une grotte, coule une source argentée; autour d'elle naissent de beaux peupliers.

Nous abordons à cette île, conduits sans doute par un dieu, dans une nuit obscure. Des brouillards ténébreux s'épaississaient autour de ma flotte; aucun astre n'envoyait sa lumière; la lune était cachée au fond des nuages. Nul d'entre nous n'aperçut cette île, ni les grandes vagues qui roulaient contre ces terres. Avant de nous en douter nous étions dans le port; nous plions toutes les voiles, nous descendons sur le rivage; et, subjugués par le sommeil, nous attendons la divine Aurore.

Couronnée de roses, à peine s'élevait-elle vers les cieux, que cette île frappe nos regards étonnés; nous y portons de tous côtés nos pas. Les filles de Jupiter, nymphes des forêts, précipitent vers nous, par troupes, les chèvres montagnardes pour soutenir les jours de mes compagnons. Nous courons dans nos vaisseaux prendre l'arc recourbé et de longs dards; partagés en trois corps, nous leur livrons la guerre; en peu de momens le ciel nous accorde une abondante proie. Douze navires étaient soumis à mes lois; chacun d'eux reçoit par le sort neuf victimes; dix, à mon choix, sont le partage du mien. Assis sur la rive, nous jouissons durant le jour, et jusqu'à ce que le soleil ait fait place à la nuit, d'un festin où régnaient avec profusion des viandes exquisés et la douce liqueur des

vendanges; car nous n'avions pas consumé celle qui remplit nos vastes urnes, lorsque nous nous emparâmes de la ville des Ciconiens. Nous regardions la terre des cyclopes qui était voisine; la fumée s'en élevait à nos yeux, et nous entendions les murmures de leurs voix confondues avec celles de leurs brebis et de leurs chèvres.

La nuit se répandant sur la terre, nous dormons aux bords du rivage. Dès les premiers rayons du jour, rassemblant tous mes compagnons : Chers amis, leur dis-je, attendez en ce lieu mon retour; je vais, avec mon navire et ceux qui m'y ont suivi, reconnaître moi-même cette contrée, apprendre si ses habitans sont injustes et barbares, ou si l'hospitalité leur est sacrée, et si les dieux ont ici des autels:

En même temps je monte dans mon vaisseau, et commande aux miens de s'embarquer et de hâter le départ. Ils volent sur mes pas, se rangent sur les bancs; les vagues blanchissent aux coups répétés de la rame.

Arrivés aux terres voisines, nous voyons, sur la pointe la plus avancée dans la mer, une caverne élevée, toute couverte d'une forêt de lauriers, l'ordinaire asile de nombreux troupeaux de brebis et de chèvres. La spacieuse cour était entourée d'un mur bâti d'informes morceaux de roches, où répandaient une ombre épaisse plusieurs rangs de hauts pins de chênes dont le front chevelu touchait les cieux. Là demeure un terrible géant, loin de tous les habitans de ces bords : sa seule occupation

est de mener paître ses troupeaux; il n'a de commerce avec aucun des autres cyclopes, et roule en son esprit des projets noirs et cruels. Monstre affreux, il inspire l'épouvante : il ne ressemble point à la race que nourrit le froment; on croit voir un roc isolé, dont le front hérissé de forêts domine toute une longue chaîne de montagnes.

J'ordonne à mes compagnons chéris de m'attendre, de veiller au salut de mon vaisseau; et, choisissant parmi eux, pour me suivre, douze des plus déterminés, je m'avance. Nous avons eu soin de nous charger d'une outre remplie de la liqueur vermeille d'un vin exquis; c'était un présent du fils d'Évanthes, Maron, sacrificateur d'Apollon, et roi d'Ismare. Vivant à l'ombre d'un bocage consacré au dieu du jour, il avait été traité par nous avec respect, et garanti de toute insulte, lui, sa femme et ses enfans. Il mit entre mes mains les plus magnifiques dons, sept talens d'or finement ouvragé, une coupe d'argent et douze urnes de ce vin, long-temps conservé dans son palais, et dont la possession était un secret connu seulement de lui, de sa femme et de la fidèle sommelière. Versait-on sur vingt mesures d'eau une coupe de ce nectar, l'urne exhalait un parfum semblable à celui qu'on respire dans l'Olympe; alors ce n'eût pas été sans effort qu'on se fût privé de ce breuvage. Nous portions une grande outre remplie de ce vin, et quelques alimens; car j'avais d'abord pressenti que nous ren-

contrerions un homme doué d'une force terrible, plein de férocité, et sourd à toutes les lois.

Arrivés à l'entrée de sa caverne, nous n'y trouvons point le géant; déjà il avait conduit ses troupeaux aux pâturages. Nous entrons; et, portant l'œil de tous côtés, nous admirons l'ordre et l'abondance qui régnaient en ce lieu; les nombreux paniers s'affaissant sous le poids du lait caillé; la foule des agneaux et des chevreaux se pressant dans de vastes parcs, et chaque classe dans une enceinte séparée, les plus grands, ceux qui étaient moins avancés, et ceux qui, tendres encore, ne venaient que de naître; les vaisseaux de toute espèce, pour traire les troupeaux, nageant dans la crème.

Tous mes compagnons, prêts à prendre quelques-uns de ces paniers, et à pousser hors des parcs, jusque dans nos navires, une troupe de ces agneaux et de ces chevreaux, me conjurent de partir et de fendre avec rapidité les ondes. Je refuse de les écouter. Que ne cédai-je à leurs prières! mais je voulais à tout prix voir le cyclope et connaître si je recevrais de sa main un gage d'hospitalité : entrevue, hélas! fatale à plusieurs de mes compagnons!

Nous allumons le feu; et après nous être nourris de lait caillé, dont nous offrons les prémices aux dieux, nous l'attendons, assis dans la caverne.

Enfin, précédé de son troupeau, le cyclope arrive, portant sur ses épaules l'immense faix de troncs d'arbres arides pour préparer son repas. Il

jette cette charge dans son antre ; le roc entier en retentit ; saisis d'épouvante et d'horreur, nous courons nous tapir au fond de l'antre. Cependant il y fait entrer les troupeaux à la mamelle traînante, les chèvres et les brebis, pour les traire, laissant errer les béliers et les boucs dans la cour. Puis levant aux nues une énorme roche, il ferme la caverne mugissante ; vingt chars roulant à quatre roues ne pourraient ébranler la lourde masse : telle est la porte immense dont il a fermé sa demeure. Maintenant assis, il traite avec un soin assidu les brebis bélantes et les chèvres aux cris tremblans, rend chaque petit à la mamelle de sa mère, fait cailler une partie de la blanche liqueur du lait, la dépose en des corbeilles artistement tressées, et verse l'autre dans de grands vaisseaux pour lui servir de breuvage à son repas. Ayant fini promptement tous ces travaux, il allume le feu, et nous voit.

O étrangers, s'écrie-t-il, qui donc êtes-vous ? de quels bords êtes-vous descendus sur la plaine humide ? Le trafic est-il l'objet de votre course ? ou, méprisant la mort, parcourez-vous les mers, d'une proue errante, pour ravager toutes les contrées ?

Il dit : au rugissement de sa voix, et à l'aspect affreux du monstre, nos cœurs se brisent de terreur. Mais je surmonte ce sentiment ; cette réponse sort de ma bouche : Nous venons de Troie ; égarés par tous les vents sur les gouffres de Neptune, et n'aspirant qu'à revoir la Grèce, notre

patrie, nous avons été jetés (ainsi l'a voulu Jupiter), d'écart en écarts, jusque sur ces bords ignorés. Nous nous glorifions d'avoir suivi aux combats le fils d'Atrée, cet Agamemnon dont, sous le ciel, aucun mortel n'égale aujourd'hui la renommée; telle fut la splendeur de la ville qu'il réduisit en cendres, et tel le nombre des peuples dont triompha sa valeur. Maintenant nous venons embrasser tes genoux; accorde-nous un asile, ou quelque léger don, signe de ta bienveillance. Grand personnage, respecte les dieux; nous sommes tes supplians; souviens-toi que Jupiter, protecteur de l'hospitalité, conduit les pas vénérables des malheureux et des étrangers, et qu'il est le vengeur sévère de leurs droits.

Ainsi je l'implorais; sa réponse manifesta sa cruauté impie et féroce : Tu es dépourvu de sens, ô étranger, ou tu viens des terres les plus lointaines, toi qui me prescris de craindre et de respecter les dieux. Les cyclopes n'ont aucun souci de Jupiter ni de toute la troupe paisible et fortunée des immortels; nous prétendons être supérieurs à leur race. Ne crois donc pas que la peur de sa vengeance m'engage à t'épargner ni toi ni tes compagnons, si mon cœur n'incline à la pitié. Mais dis-moi, où as-tu laissé ton navire? est-ce à une côte éloignée ou voisine?

J'étais trop instruit pour être abusé par cette question artificieuse; et lui rendant ruse pour ruse, je lui répondis en ces mots : Le terrible Neptune a fracassé mon vaisseau loin d'ici, à l'autre extré-

mité de vos terres, contre la pointe d'un rocher où sa main l'a précipité en même temps que le poursuivait la tempête. Seul, avec ceux-ci, je me suis dérobé au trépas.

Le cruel garde un farouche silence. Tout à coup il fond sur nous, étend sur deux des miens ses bras formidables, et les empoignant à la fois, il les brise contre le roc comme des jeunes faons ; leur cervelle et leur sang jaillissent et coulent en ruisseaux dans la caverne. Puis il les démembre et les dévore, tel qu'un lion féroce ; il s'abreuve de leur sang, suce leur moelle ; il ne reste d'eux ni chair, ni intestins, ni os. A ce spectacle horrible nous levons, tout en pleurs, nos bras vers Jupiter ; le désespoir glace notre sang et nous rend immobiles. Le cyclope, ayant assouvi de chair humaine ses énormes flancs, et vidé une grande cuve de lait pur, s'étend dans toute sa longueur sur le dos, au milieu de ses troupeaux. Entraîné par le premier mouvement de mon courage indigné, je saisis mon épée, et prêt à me jeter sur le barbare, je veux la plonger jusqu'au fond de son cœur : la prudence arrête mon bras. Après ce coup, nous périssions nous-mêmes dans ce lieu de la mort la plus sinistre : nos efforts réunis auraient-ils pu jamais écarter le roc qui fermait la gueule de l'ancre ? Il nous fallut donc, non sans gémir, attendre l'aurore.

Elle parfume enfin l'air de ses roses. Le cyclope rallume aussitôt le feu, trait avec ordre ses troupeaux, rend les petits à leur mère, et saisis-

sant encore deux des miens , il fait son repas. Quand sa voracité est assouvie , il pousse ses troupeaux hors de la caverne , enlève l'accablante masse qui en couvrait l'entrée , l'y reporte aussi facilement que s'il fermait un carquois , et faisant retentir les airs d'un effroyable sifflement , il précipite ses troupeaux vers une montagne.

Je demeure donc au fond de la caverne , roulant en mon âme divers projets de vengeance , incertain si Pallas m'accorderait la gloire de punir ce monstre. Voici enfin le parti où se fixe ma pensée.

Il y avait dans ce lieu , près de l'enclos des brebis , une massue énorme , tronc vert d'un olivier arraché par le cyclope , et qui , étant séché , devait guider ses pas. Il nous semblait voir le mât de ces grands navires à vingt rames , portant de lourds fardeaux à travers les abîmes d'Amphitrite : telles étaient la longueur et l'épaisseur de cette massue. J'en abats plusieurs coudées , remets la poutre à mes compagnons , leur ordonnant de la dégrossir : elle devient lisse entre leurs mains : je me hâte d'en aiguïser moi-même l'extrémité , de la durcir dans une flamme ardente , et cache avec soin cette arme sous le fumier entassé çà et là dans la caverne. J'ordonne ensuite aux miens d'interroger le sort pour le choix de ceux qui , levant avec moi cette barre pesante , oseraient l'enfoncer dans l'œil du géant , quand il serait enseveli dans un profond sommeil. Le sort nomme , au gré de mes vœux , quatre

de mes plus braves compagnons ; je me mets volontairement à la tête de l'entreprise.

A la fin du jour , le cyclope revient des pâturages avec ses troupeaux gras et éclatans ; il les fait tous entrer dans la vaste caverne , sans laisser les mâles dans la cour , soit par le soupçon de quelque surprise , soit par l'impulsion d'un dieu propice à nos desseins. Après qu'il a levé en l'air et posé la roche , porte de l'ancre , il s'assied ; des vases reçoivent le lait qui coule des mamelles de ses troupeaux dont les voix remplissent la caverne ; les petits sont libres ensuite de téter leurs mères. Deux de mes compagnons assouvissent encore sa faim vorace. Je m'approche alors du monstre , tenant une informe coupe remplie d'un vin brillant de pourpre , et lui dis : Cyclope , qui as pu te nourrir de chair humaine , tiens , bois de ce vin : tu sauras quel trésor nous gardions dans notre vaisseau. J'en ai sauvé ce que tu vois pour t'offrir des libations comme aux dieux , si , touché de compassion , tu favorisais mon retour dans ma patrie ; mais ta fureur a passé toutes les limites. Barbare ! qui d'entre les nombreux humains voudra désormais s'approcher de ton île ? rougis de ta férocité.

A ces mots il prend la coupe et boit ; il savoure , en la vidant , ce breuvage délicieux : il m'en demande encore : Donne , donne , mon ami , une seconde coupe de ce vin , et apprends-moi ton nom : je veux t'accorder un présent qui répandra la joie dans ton âme. La terre fertile des cy-

clopes produit aussi du vin : il ruisselle de grosses et longues grappes , et nous nous reposons de leur accroissement sur les pluies de Jupiter : mais il n'approche pas de cette liqueur , ruisseau de nectar qui coula de la coupe même des dieux.

Il dit. Je contente son désir : trois fois je lui présente la coupe , trois fois l'insensé la vide. Dès que les fumées du vin ont troublé sa raison : Mon cher cyclope , dis-je d'une voix insinuante , tu me demandes mon nom , je vais te l'apprendre : toi , satisfais à ta promesse. PERSONNE est mon nom , ainsi m'appellent mon père , ma mère et tous les miens

Oh bien ! me répond-il avec une férocité inouïe , PERSONNE sera le dernier de tous ses compagnons que je dévorerai : voilà le gage d'hospitalité que je te prépare.

Il dit ; tombant en arrière , il s'étend sur le pavé , son énorme cou incliné sur son épaule , et il cède au poids du sommeil qui dompte tout ce qui respire. La bouche du monstre ronflant , enseveli dans une profonde ivresse , rejette , avec des ruisseaux de vin , des lambeaux sanglans de chair humaine.

Alors je plonge la barre d'olivier dans un grand tas de cendres embrasées , et j'encourage mes compagnons , pour qu'aucun d'eux , se laissant maîtriser par l'effroi , ne m'abandonne au fort du péril. Le tronc vert allait s'enflammer , et par l'extrémité était d'un rouge ardent ; je me hâte de le tirer du feu ; autour de moi se pressaient

més compagnons ; un dieu nous inspire de l'audace. Ils portent le pieu aigu sur l'œil du cyclope ; moi , prenant le haut de ce pieu , je l'enfonce et le tourne entre mes mains. Tel le constructeur, creusant une forte poutre, fondement d'un navire, conduit le sommet de la longue tarière, que, sans relâche, ses compagnons, avec des brides, tirent de l'un et l'autre côté et font tourner d'un mouvement impétueux : tel, avec le secours des miens, j'agite dans l'œil du monstre l'olivier embrasé et dévorant. Le sang jaillit autour de la pointe ardente ; la vapeur de la prunelle, qui est toute en feu, consume en un moment les paupières et le sourcil, pendant que ses racines pétillent avec éclat dans la flamme. Et comme à l'instant qu'un prudent forgeron, pour donner au fer la trempe qui le fait résister au temps, plonge dans l'eau froide une hache ou une scie toute brûlante, l'eau mugit, et l'air est déchiré par un sifflement sonore : ainsi l'œil bouillonnant siffle et mugit autour de la masse embrasée.

Le cyclope pousse des hurlemens épouvantables, tout le rocher en retentit : effrayés, nous fuyons çà et là dans les recoins de l'antre. Il arrache de l'œil le pieu tout souillé de sang ; tourmenté, ses mains le jettent à une courte distance.

Cependant sa voix hurlante appelle les cyclopes, qui, répandus autour de sa demeure, habitaient les antres des cimes orageuses. A ces cris ils accourent de toutes parts en foule ; et en-

vironnant la caverne , ils lui demandent le sujet de son désespoir : Quel malheur , ô Polyphème , te fait élever , au milieu des douces ombres de la nuit , des clameurs si terribles , et bannir le sommeil de nos paupières ? Quelqu'un des mortels t'aurait-il ravi tes troupeaux ? ou t'arracherait-il la vie par la ruse ou à force ouverte ? Quel est le nom du téméraire ?

Hélas ! mes amis , PERSONNE , leur répond du fond de son antre le géant ; je suis victime non de la force , mais de la ruse. Que veux-tu dire ? (ces paroles se précipitent de leurs lèvres bruyantes.) Puisque , de ton propre aveu , tu n'essuies aucune insulte réelle dans ta caverne solitaire , qu'exiges-tu de nous ? soumets-toi aux maux qu'il plaît à Jupiter de t'envoyer. Invoque , tu le peux , Neptune ton père ; il est le roi des ondes.

En même temps ils se retirent. Je ris au fond de mon cœur de les avoir tous abusés par ce nom. Le cyclope pousse de longs gémissements : déchiré par la douleur , il marche à tâtons ; et parvenant enfin à écarter la lourde roche , porte de la caverne , il s'assied à l'entrée , étendant ses vastes bras pour saisir celui qui voudrait s'échapper en sortant avec ses troupeaux. Qu'il me croyait dépourvu de sens ! Je méditais les moyens qui me restaient pour nous arracher , mes compagnons et moi-même , au plus terrible trépas ; je roulais promptement en mon esprit tous les desseins que pouvaient me suggérer la prudence et la ruse : car il ne s'agissait pas moins que de notre vie ,

et, pour délibérer, nous n'avions qu'un moment. Voici le parti qui fixa mon irrésolution.

La caverne enferma de beaux et grands béliers, chargés d'une toison épaisse et noire. J'unis, dans le plus profond silence, trois à trois, ces animaux avec de fortes branches d'osier qui servaient de lit au monstrueux cyclope nourri dans l'impiété; je confie au bélier du milieu et j'attache sous lui un des miens; les deux autres, marchant aux côtés, assurent sa retraite. Chacun de mes compagnons était donc porté par trois de ces animaux. Il y avait un bélier d'une grandeur surprenante, et qui, par sa force et par sa beauté, était le plus distingué de tout le troupeau. Je le saisis au dos, me coule sous son ventre hérissé; et empoignant à pleines mains les grandes boucles de sa toison, j'y demeure attaché avec une constance inébranlable. Ainsi nous attendons, en soupirant plus d'une fois, l'arrivée de l'aurore.

A peine a-t-elle coloré les cieux, que les béliers, en tumulte, se précipitent vers les pâturages. Les brebis, qui n'avaient pas été traites, remplissaient la caverne de leurs bêlemens, traînant leurs mamelles chargées de lait. Le cyclope, assis et tourmenté par des douleurs aiguës, tâta le dos de tous béliers qui se dressaient avec impétuosité en se faisant jour à travers le troupeau: l'insensé ne soupçonnait pas qu'ils portaient mes compagnons sous leur sein velu. Enfin le plus grand bélier sort avec lenteur le dernier de la caverne, chargé et de sa pesante toison, et de moi qui étais agité de soins. Le terrible Poly-

phème lui passe aussi les mains sur le dos, et l'arrête.

Bélier, mon ami, dit-il, pourquoi sors-tu aujourd'hui le dernier de ma caverne? Eh quoi! avant ce jour, loin d'être jamais devancé par le troupeau, tu marchais à sa tête à grands pas; chaque matin tu étais le premier à brouter les fleurs naissantes et le tendre gazon des prairies; tu t'abreuvas le premier dans les fleuves; et à peine le soir avait-il répandu ses ombres, que le premier encore tu revenais dans mon antre. Aujourd'hui (se peut-il?) le dernier de tous! Ah! regretterais-tu de n'être plus conduit par l'œil de ton maître? Un homme pervers, PERSONNE, assisté de ses compagnons non moins pervers, m'a plongé dans une nuit éternelle, après avoir triomphé de mes forces par la liqueur du vin; mais j'espère qu'il n'est pas encore échappé à sa perte. Si donc tu pouvais partager mes sentimens, si donc tu pouvais parler et me dire en quel recoin ce malheureux tremble et se dérobe à ma fureur! ah! au même instant, de son crâne brisé contre terre, le sang et la cervelle jailliraient de toutes parts dans mon antre; mon cœur goûterait quelque soulagement après tous les maux où m'a plongé cet ennemi, le plus vil des humains.

En achevant ces paroles, il laisse passer le bélier. Bientôt je me dégage de l'animal qui me portait; je détache mes compagnons, et nous hâtant de pousser devant nous, par divers circuits, une partie de ces béliers, sous les pas allongés desquels fuyait la terre, nous arrivons à notre

vaisseau. Nos amis, qui nous croyaient au séjour des morts, nous revoient avec des transports de joie; ils donnent cependant des sanglots à ceux qui nous manquent. J'interromps leurs regrets, mes signes leur interdisent les plaintes et les larmes, leur ordonnent de précipiter ce troupeau dans le navire et de fendre l'onde salée. Ils s'élancent sur les bancs, et bouleversent de leurs rames la mer éclatante d'écume.

Quand nous sommes à la distance jusqu'où retentit une forte voix : Ah ! cyclope, mécriai-je, ta rage barbare n'a pas englouti les compagnons d'un lâche; te voici enfin la victime de tes nombreux attentats. Homme féroce ! toi qui, sans respect pour l'hospitalité, as dévoré tes supplians, reconnais la punition dont t'accablent Jupiter et tous les dieux.

A ces paroles redouble la rage qui bouillonne dans son cœur. Il arrache la cime d'un roc, et la jette avec tant de roideur, qu'elle tombe devant la proue du vaisseau. A la chute du roc les flots jaillissent vers les nues, retombent, et, entraînant le navire, roulent vers le rivage inondé. Je saisis un immense aviron, et, heurtant le continent, repousse la nef loin de ces bords; et, animant mes compagnons, je leur ordonne, dessignes et de la tête et des mains, de se courber tous sur les rames pour fuir les plus horribles désastres. Se précipitant sur les rames, ils fendent les flots.

Lorsque nous sommes deux fois plus qu'auparavant éloignés du rivage, je me retourne vers le cyclope, et élève ma voix : mais tous mes compa-

gnons s'élançant autour de moi, chacun s'efforce à me retenir par les paroles les plus persuasives : Téméraire, pourquoi irriter encore ce géant féroce ? Un roc, lancé comme un trait, vient de rejeter le navire au rivage ; nous avons cru y trouver la mort. Que ta voix frappe son oreille, un roc plus terrible (tant sa main les jette avec roideur) fracassera nos têtes, et fera voler le navire en éclats.

C'est ainsi qu'ils m'implorèrent. Mais ils ne peuvent fléchir mon âme haute et intrépide ; j'exhale une seconde fois mon courroux : Cyclope, si, parmi les mortels, on t'interroge sur celui dont la main imprima sur ton front cette honteuse difformité, dis que le destructeur des remparts, le fils de Laërte, Ulysse, habitant d'Ithaque, t'a plongé dans cette nuit profonde.

Les hurlemens de la rage éclatent sur ses lèvres. O destinée, s'écrie-t-il, il est donc vrai, et d'anciens oracles s'accomplissent ! Jadis vint dans ma demeure un grand personnage, le fils d'Euryme, Télème, qui était le plus habile des mortels à prédire l'avenir, et qui vieillit parmi les cyclopes dans l'exercice de son art. Il m'annonça tout ce qui vient de m'arriver, me dit que mon œil me serait ravi par les mains d'Ulysse. Sur cette prédiction, je m'attendais à l'arrivée d'un héros remarquable par sa beauté, par sa stature, et armé d'une force invincible. Et c'est le plus vil des mortels, un nain sans vigueur, qui, m'ayant dompté par le vin, m'a privé de mon œil ! Ah ! viens, je t'en prie, approche, Ulysse ! que je t'ou-

vre ma demeure, que tu reçoives les plus riches dons, et que je te recommande au puissant Neptune; car je suis son fils, il s'honore d'être mon père. Il me guérira dès qu'il le voudra, sans que j'implore d'autres secours, ni parmi les humains, ni parmi les dieux.

Rejette cet espoir, repartis-je; ton œil ne sera jamais guéri, pas même par le pouvoir de Neptune. Plût au ciel que je fusse aussi assuré de t'avoir privé de la vie, et précipité dans le sombre empire de Pluton!

A ces mots il lève ses mains vers le séjour des astres, et cette imprécation sort de ses lèvres : Écoute-moi, Neptune, dieu terrible, à la chevelure noire et majestueuse, toi dont les bras ceignent la terre : s'il est vrai que je sois ton fils, si tu te glorifies d'être mon père, fais que ce destructeur des remparts, cet Ulysse, né de Laërte, et habitant d'Ithaque, n'imprime jamais le pied dans sa terre natale; ou si les destins veulent qu'il revoie ses amis et ses foyers, qu'il y rentre malheureux, après une longue suite de traverses, conduit par un navire étranger, pleurant la perte de tous ses compagnons, et qu'il trouve dans son palais de nouvelles infortunes.

C'est ainsi qu'il l'invoque, et Neptune l'exauça. Mais Polyphème levant une roche beaucoup plus grande encore que la première, l'agite en l'air d'un rapide effort et la jette avec une vigueur semblable à celle des immortels; elle tombe près de la poupe; peu s'en faut que le gouvernail ne

soit heurté. Jaillissante, l'eau de la mer recule, et heureusement les flots émus poussent en avant le vaisseau, et l'approchent de l'île où, près de la flotte réunie, nos compagnons assis, en pleurs, languissaient après notre retour. Nous touchons au sablonneux rivage, nous descendons à terre ; et faisant sortir du navire les troupeaux, chacun, avec égalité, participe au butin : mes compagnons, dans ce partage, joignent, d'une voix unanime, à ce qui m'est dû, le bélier qui m'a tiré de l'ancre. Je le sacrifie aussitôt à Jupiter, qui, du haut des sombres nuées, règne sur tout ce qui respire ; ma main allume l'offrande : mais loin d'y jeter un œil favorable, il me préparait de nouveaux malheurs, et songeait à perdre mes vaisseaux et tous mes compagnons.

Cependant, jusqu'à ce que le soleil ait achevé sa course, ce jour est pour nous un banquet continu. Lorsque les ténèbres ont remplacé l'astre de la lumière, le sommeil, aux bords de la mer, nous prodigue ses faveurs ; et, dès les rayons naissans de la vigilante aurore, j'anime les miens à monter dans nos vaisseaux, à déployer les voiles. Ils s'embarquent, se placent sur les bancs, et, armés du tranchant aviron, frappent de concert le sein écumeux des ondes.

Ainsi, le cœur serré, nous poursuivons notre route, nous félicitant d'être échappés à la mort, mais, hélas ! privés de nos amis.

FIN DU CHANT NEUVIÈME.

REMARQUES

SUR LE CHANT NEUVIÈME.

(Page 347. Quoi de plus satisfaisant que le spectacle de l'allégresse.....!)

HOMÈRE se sert ici du mot *τέλος*. Madame Dacier a traduit « Et je suis persuadé que la fin la plus agréable que l'homme puisse se proposer, c'est de voir tout un peuple en joie, etc. » Elle n'est pas ensuite peu embarrassée à justifier Homère sur tout ce passage, qui, selon elle, a pu donner lieu à Epicure d'établir la volupté pour fin première de l'homme. Athénée a dit qu'Ulysse s'accommode à tous, aux coutumes et aux mœurs de ceux à qui il parle, qu'il flatte le prince dont il a besoin. Il n'était pas nécessaire d'insulter les Phéaciens, ni de faire d'Ulysse un bas flatteur. *Τέλος* ne signifie ici que *χρημα*, RES. On a dit souvent *τέλος θάνατος*, RES MORTIS, pour dire LA MORT. *Ου τέλος χαρίεστον* peut donc être rendu par « il n'y a rien de plus agréable. »

On est cependant surpris qu'Ulysse s'engage dans un éloge assez long de la musique et de la bonne chère. Cet éloge, sévèrement condamné par Platon, a été l'objet des plaisanteries de Lucien; en faisant le panégyrique de la vie du parasite, il s'est appuyé du sentiment d'Homère, qui a mis, dit-il, ces maximes dans la bouche du plus sage des hommes. Mais personne n'a plus critiqué ce passage que Rapin. « Celui que le poète, dit-il, nous propose comme un modèle de sagesse, se laisse enivrer par les Phéaciens. » Pope, prenant le style des commentateurs, a accusé ce critique de n'avoir pas été à jeun lorsqu'il a fait cette remarque.

On ne s'est peut-être pas assez rappelé la fin du chant précédent. Alcinoüs a dit que tous les assistans ne prenaient pas une égale part aux chants de Démodoque, et il a beaucoup insisté sur la tristesse d'Ulysse. Celui-ci, en répondant à ce discours qu'il pouvait prendre pour une espèce de reproche, commence par louer Démodoque, et fait ensuite l'éloge de ce festin. La substance de ces paroles est qu'il s'est plu à entendre ce chantre merveilleux, et qu'il ne connaît pas de plus grande satisfaction que celle de prêter l'oreille aux chants d'un fils des muses pendant un festin aussi agréable. Selon Maxime de Tyr, l'éloge tombe principalement sur les plaisirs de la musique. Or, on sait qu'elle était liée à la poésie, et que l'objet ordinaire de celle-ci, dans les festins, était de célébrer les actions des héros. Aristote justifie ce passage d'Homère en le considérant sous ce point de vue, et il dit que ces plaisirs dont parle Ulysse sont les plus propres à remplir le loisir des hommes libres. Si Ulysse paraît un peu se complaire à célébrer les agrémens de la bonne chère, c'est que la paix, le repos et les festins où se livraient les Phéaciens devaient le charmer après tous les désastres de la guerre dont il avait été le témoin, et tous les malheurs dont il venait de sortir. Chez les Orientaux, comme on le voit dans l'Ecriture, la musique, les festins et la danse, étaient les termes dont on se servait pour exprimer la félicité d'une nation. Enfin, il paraît, par une foule d'exemples, qu'en ce temps les anciens, dont l'exercice entretenait la vigueur, et qui ne cherchaient point à dissimuler leurs sentimens, ne se cachaient pas du prix qu'ils attachaient aux plaisirs de la bonne chère, où ils n'avaient pas introduit une délicatesse ruineuse pour la santé autant que pour ces plaisirs mêmes.

On croit qu'il a vécu réellement avant Homère un poète nommé Démodoque, et qu'il a chanté la prise de Troie et les amours de Mars et de Vénus. Plutarque et Démétrius de Phalère le font Corcyrien.

(Page 347. Je suis le fils de Laërte, cet Ulysse.)

Démodoque venait de célébrer les actions d'Ulysse : ce héros, en se nommant, devait donc exciter l'attention de toute l'assemblée ; chacun devait être curieux d'entendre le récit de ses aventures. Ulysse semble parler ici de lui-même avec ostentation. Étant étranger, il doit, a-t-on répondu, se faire connaître pour intéresser les Phéaciens en sa faveur. Ajoutons qu'il paraît opposer sa célébrité à l'état misérable de sa fortune. D'ailleurs, Homère et d'autres anciens poètes nous offrent beaucoup d'exemples de la naïveté avec laquelle les anciens héros se louaient eux-mêmes. Virgile fait ainsi parler Enée.

Sum pius Aeneas, raptos qui ex hoste penates
 Classe veho mecum, famâ super æthera notus.

ÆNEID. lib. I.

Scaliger demande si des ruses sont un sujet d'éloges. Il s'agit de ruses guerrières et de la sagesse d'Ulysse. J'épargne au lecteur plusieurs parallèles que ce critique fait à cette occasion, et où ne brillent ni son goût, ni son équité. Voici l'arrêt qu'il prononce : « Virgile n'a pas tant imité Homère » que montré comment il eût dû écrire. »

(Page 348. La verte Zacynthe.)

Aujourd'hui ZANTHE ; elle est au midi de Céphalénie ou Samé. C'est une île de soixante milles de tour, toute pleine de hautes montagnes couvertes de bois ; et c'est ce qui lui fit donner ce nom.

(*Ibid.* Ithaque, plus humble et moins éloignée de l'Épire.)

Ithaque est la plus voisine du continent de l'Épire, et la plus occidentale, par rapport à la Grèce. Elle a au levant

Dulichium et quelques autres îles, et au midi Samé et Zancynthe.

On se plaint à voir Ulysse, en parlant d'Ithaque, oublier qu'il doit faire le récit de ses malheurs. Il prouve par là ce qu'il vient de dire, que rien n'est à ses yeux préférable à la patrie ! *

(Page 348. Sur les côtes des Ciconiens, sous les murs d'Ismare.)

Ces Ciconiens étaient sur les côtes de Thrace, près de Maronée, qu'on prétend être la même qu'Ismare. Ulysse les attaqua parce qu'ils avaient envoyé du secours aux Troyens, comme on le voit au second livre de l'Iliade.

(Page 349. Chacun de mes vaisseaux a perdu six braves guerriers.)

Comment est-il possible, disait Zoïle, qu'il périsse justement six hommes de chaque vaisseau ? La perte générale est répartie entre tous les vaisseaux, dont chacun devait porter le même nombre d'hommes. Anla-Gelle a montré que la répé-

* Je joins ici une note qui m'a été fournie par mon savant confrère, M. Duthail.

Lorsque Homère a placé Ithaque vers les parties ténébreuses, il n'a pu vouloir dire autre chose, sinon qu'elle était située à l'occident de la Grèce. En effet, si l'on observe que c'est dans l'île des Phéaciens ou de Corcyre qu'Ulysse s'adresse au roi Alcinoüs, on concevra qu'il ne pouvait pas lui dire, comme l'ont pensé plusieurs interprètes, qu'il habitait dans le nord, puisque Ithaque était beaucoup plus méridionale que Corcyre. Il y a plus; Ulysse venait de dire, *Ναιετάω δ' Ἰθάκην εὐδαιμόνων*, que les traducteurs ont rendu par *habito autem Ithacam apricam*, mais qu'il faut exprimer par *habito autem Ithacam benè ad solis occasum sitam*. Alors les mots *απρις ζόφον* qui suivent, et qui forment un sens douteux, se rapportant à *εὐδαιμόνων*, signifient les ténèbres occidentales et c'est dans ce sens qu'on les trouve employés par Apollonius de Rhodes.

tion *θάλαττον τι μέρον τι* n'est pas oiseuse, et qu'elle exprime la douleur qu'Ulysse éprouve de cette perte.

(Page 349. Que nos cris, par trois fois, n'eussent appelé chaque ombre.)

Et magnâ manes ter voce vocavi.

ÆNEID. lib. VI.

Quand on ne pouvait remporter les corps dans leur patrie, on rappelait les âmes. On voit le même usage dans Pindare.

(Page 350. Mes vaisseaux, poussés par le flanc, sont emportés sur les ondes.)

On a cru qu'ils suivaient la direction du pilote, selon cette expression de Virgile,

Obliquatque sinus in ventum.

ÆNEID. lib. V.

mais c'était plutôt par la force du vent ; *ἐπικέριον* *OBLIQUAE*, DE CÔTÉ, lorsque les vaisseaux ne vont pas droit par la proue, mais qu'ils sont poussés par le côté.

(*Ibid.* Enfin nous abordons à la terre des Lotophages)

Je dois me borner à rapporter en peu de mots les principales conjectures de ceux qui ont voulu interpréter les courses d'Ulysse ; elles sont, pour la plupart, dénuées de vraisemblance. Je rapporterai aussi le sommaire des réfutations qui en ont été faites ; je n'exercerai guère ici que la fonction d'historien. Si j'avais passé ces remarques sous silence, le lecteur curieux eût été obligé de les chercher ailleurs ; et j'ai cru devoir lui en épargner le soin. Polybe a mis l'île des Lotophages près des côtes d'Afrique. La peine qu'ont prise

les plus grands écrivains à justifier Homère, lorsqu'il paraissait s'écarter de la vraisemblance, est honorable à ce poète, en ce qu'elle marque la déférence qu'eut pour lui l'antiquité. Elle est un bon indice de la justesse de la plupart de ses descriptions et de ses récits. Un bon vent peut porter du cap de Malée à cette île en dix jours. On a cru que c'était celle qui fut appelée MÉNIX, et par les Arabes GIREA ; on la nomme aujourd'hui GERBI ou ZERBI. Selon Strabon, on y montrait un autel consacré à Ulysse. Il dit aussi que l'arbre appelé LOROS y abonde, et donne un fruit délicieux.

Il y a une espèce de lotos qui est proprement une herbe comme du sainfoin. Il y en a une autre appelée LOTOS ÆGYPTIA ; c'est une sorte de lis. Hérodote dit qu'il n'aît abondamment dans les eaux du Nil, quand ce fleuve a inondé la terre, qu'il ressemble à un pavot, et qu'après l'avoir séché on en fait du pain. Mais les anciens prétendent qu'Homère parle d'une troisième espèce, appelée LIXCA, dont Polybe fait cette description * : « Le lotos est un petit arbre rude, « épineux. Son fruit, qui a la douceur de celui du palmier, « devient, en croissant, couleur de pourpre. Il est de la « grosseur de l'olive ronde, et a un noyau fort petit. Cet « aliment a le goût de la figue et des dattes, et une odeur « encore plus agréable. On en tire un vin délicieux, et qui « a le goût de vin mêlé avec du miel. » C'était peut-être cette dernière espèce de lotos ainsi préparée que goûtèrent les compagnons d'Ulysse ; et cela expliquerait comment ce fruit triompha de leur raison.

Les compagnons d'Ulysse préférèrent les plaisirs et le repos des Lotophages aux dangers de la mer. On a jugé avec avec raison que ce récit était allégorique, et devait montrer que ceux qui se livrent aux plaisirs ont de la peine à s'en arracher, et qu'ils ont besoin d'un Ulysse pour rentrer dans le chemin de la gloire.

* Voyez Athénée.

(Page 351. Et nous sommes jetés par les vents sur les terres des cyclopes.)

De l'endroit où l'on a placé l'île des Lotophages, on peut facilement être porté dans un jour sur les terres des cyclopes, qui, dit-on, habitaient la partie occidentale de la Sicile, près de Lilybée et de Drépanum. Les Grecs donnèrent au nom de ce peuple une origine grecque, comme s'il avait été ainsi nommé, parce qu'il n'avait qu'un œil tout rond au milieu du front. Selon Eustathe, l'œil unique des cyclopes est une profonde allégorie; elle doit enseigner que les hommes, dans la colère ou la passion, ne voient qu'un seul objet.

Y a-t-il jamais eu un peuple ainsi nommé? Thueydide écrit que les bords de la Sicile furent d'abord habités par des géans, appelés *LESTRIGONS* et *CYCLOPES*: peuple sauvage et barbare. Voici ce que dit Cédrenus sur le sujet dont il s'agit: « Ulysse tomba parmi les cyclopes, dans la Sicile. » Il n'est pas vrai que ce peuple n'eût qu'un œil; mais » leur stature était gigantesque, leur caractère sauvage et » féroce. »

Le tableau qu'Homère nous offre de cet épisode est remarquable: il n'est pas entièrement fabuleux; d'un côté il nous présente l'origine des sociétés et des gouvernemens, qui est le gouvernement paternel, et de l'autre une nation anthropophage. La fable, en animant par le merveilleux ce tableau, y répand un coloris poétique.

Aristote dit que ce n'est qu'à Sparte que le législateur se mêlait de l'éducation des citoyens, et que partout ailleurs, chacun, se conduisant comme il voulait, régnait à la manière des cyclopes, sur sa femme et sur ses enfans.

Si c'est la fertilité de la Sicile qu'Homère vante ici, il parle le langage de l'histoire.

(Page 352. A quelque distance de leurs bords est une petite île.)

On assure qu'il parle de l'île d'ARGUSA, l'île des Chèvres. Elle a des prairies, des fontaines, un port commode, et son terroir est fort gras. Cluvier, qui l'a visitée, y a observé toutes ces choses. Homère ne nomme pas l'île : il est vraisemblable, dit-on, que, n'étant pas encore habitée, elle n'avait pas de nom.

(Page 353. Conduits sans doute par un dieu, dans une nuit obscure.)

S'il eût fait jour, et qu'il eussent vu à se conduire, ils seraient plutôt abordés à la terre qu'on juge être la Sicile, et par là ils se seraient perdus, et n'auraient jamais pu échapper des mains du cyclope.

(Page 354. Je vais..... reconnaître moi-même cette contrée.)

Il ne se fiait plus à ses compagnons, après ce qui venait de lui arriver dans l'île des Lotophages et dans le pays des Ciconiens ; il y va lui-même. Cette marche était d'autant plus généreuse, qu'il soupçonnait, comme il le dit ensuite, qu'il rencontrerait un peuple féroce. On pourrait taxer Ulysse de témérité : mais il était attiré par l'aspect de la fertilité de ce pays, par le désir de s'instruire, et celui de former des liens d'hospitalité : « *Multorum vidit et urbes.* » Les voyages suppléaient alors à d'autres moyens d'acquérir des connaissances.

(*Ibid.* Là, demeure un terrible géant.)

Où parlait alors des cyclopes comme on a parlé de nos jours des Patagons. Homère a bien soin d'avertir que l'autre

du cyclope était dans l'endroit le plus reculé, loin de tout secours ; il différait des autres cyclopes en ce qu'il était seul, sans femme et sans enfans. Homère s'est plu à le représenter comme plus farouche encore que le reste des habitans de ces lieux.

Tous les écrivains de l'antiquité, tant sacrés que profanes, parlent des géans. Pour ne citer que Plutarque ; « Ce « siècle-là, dit-il dans la vie de Thésée, portait des hommes « d'une taille prodigieuse. » L'histoire naturelle a dissipé ce merveilleux. « Pour ce qui regarde, dit M. Bomare, la « découverte des dents, des vertèbres, des côtes qu'on « donne, attendu leur grandeur et leur grosseur, pour des « os de géant, que tant de villes conservent encore, et « montrent comme tels, les naturalistes ont prouvé que « c'étaient de véritables ossemens d'éléphans ou d'autres « animaux, soit terrestres, soit marins, enterrés par ha- « sard dans les différens lieux de la terre où on les trou- « ve, etc. »

(Page 355. Vin, long-temps conservé dans son palais.)

Un passage de Pline ferait penser qu'Homère a moins exagéré qu'on ne croit en parlant de la force de ce même vin. « *Durat etiam vis eadem in terrâ generi vigorque indomitus :* « *quippè cùm Mutianus ter consul, ex his qui nuperrimè prodi-* « *dere, sextarios singulos octogenis aquæ misceri compererit,* « *præsens in eo tractu* ». Lib. XIV. La force de ce vin explique la prompte et profonde ivresse du cyclope.

(Page 356. Et ceux qui, tendres encore, ne venaient que de naître.)

Cassubon a remarqué qu'Homère, qu'il appelle le père de l'élégance, a le premier nommé *κασίξ*, *ἑρση*, des agneaux naissans.

(Page 360. Arraché par le cyclope.)

Au rapport d'Eustathe, les manuscrits les plus corrects portent, τὸ μὴ ῥήκει. Un géant de la force du cyclope ne s'amuse pas à couper un arbre, il l'arrache. La massue était l'arme ordinaire des géans. Par cette arme, Homère fait juger de la taille de celui qui la porte.

(Page 361. Soit par le soupçon de quelque surprise.)

Ces étrangers, qu'il avait laissés dans son antre lui faisaient soupçonner qu'il y en avait d'autres de cachés pour le piller. Plutarque a observé que non-seulement Ulysse, mais ses compagnons, savent garder le silence, et ne pas trahir un secret. Ils souffrent que le cyclope les brise contre le roc et les dévore, sans prononcer le nom d'Ulysse, et sans donner le moindre indice du pieu destiné à la vengeance de ce chef.

(*Ibid.* Tiens, bois de ce vin.)

Hiérocles, amené devant son juge, et déchiré de coups par une sentence inique, reçut dans le creux de sa main le sang qui coulait de ses plaies; et le présentant au juge, il lui dit: « Tiens, cyclope, bois de ce vin, après t'être nourri de chair humaine. »

(Page 362. Ruisseau de nectar qui coula de la coupe même des dieux.)

Madame Dacier veut que ἀπόρρητος signifie ici la MÈRE GOUTTE OU LA PREMIÈRE GOUTTE. Mais rien ne détermine ce sens. Plusieurs endroits parallèles expliquent ce passage. Dans le texte, l'ambrosie est confondue avec le nectar. On a supposé qu'Homère donnait cela à la grossiè-

reté du cyclope. Plusieurs poètes qui sont venus après Homère ont mis le nectar pour la nourriture sèche, et l'ambroisie pour la liquide.

(Page 362. PERSONNE sera le dernier de tous ses compagnons que je dévorerai.)

Il y a dans le grec une équivoque. Si je ne l'ai pas conservée, il n'y a pas grand mal. « Je ne mangerai plus per-
« sonne. »

Cervicem inflexam posuit, jacuitque per antrum
Immensus, sanie eructans ac frustra cruento
Per somnum commixta mero.

ÆNEID. lib. III.

Dans ce tableau de Virgile on ne voit pas l'ÉNORME cou du cyclope.

Eustathe et madame Dacier se répandent en éloges sur le jeu de mots qu'offre le nom que se donne Ulysse. Il faut convenir qu'il paraît plus digne d'une farce que de l'épopée. Euripide a copié cet endroit, comme la plus grande partie de cet épisode, dans LE CYCLOPE, pièce qui tient de la farce. L'exemple de Cicéron et d'autres auteurs prouve que les anciens n'étaient pas aussi difficiles que nous sur les jeux de mots. Pope, qui condamne celui-ci, cherche aussi à le justifier, en disant que cela était assez bon pour les Phéaciens. On oublie qu'ils étaient instruits dans les arts; qu'ils avaient parmi eux un poète célèbre, Démodoque, l'élève d'Apollon, et qui, en excitant leur admiration, ne charmait pas moins l'oreille d'Ulysse. Je dirais plutôt que ce jeu de mots était bon pour le cyclope, je veux dire, à marquer sa stupidité.

(Page 363. Tourmenté, ses mains le jettent à une courte distance.

On a remarqué qu'ἄλλω, dont la seconde syllabe est

brève, s'allonge ici pour indiquer la faiblesse où la douleur réduit ce monstre.

(Page 364. Et bannir le sommeil de nos paupières.)

Barnès a fait rentrer ici dans le texte un vers qui n'avait point paru dans les éditions connues : A-t-on éteint le « flambeau de l'œil qui est le guide de tes pas ? Diogène Laërce le cite dans la vie de Zénon, liv. VII. Le mot *λαμπας* qui se trouve dans ce vers, pour exprimer l'œil du cyclope, a fourni à Virgile l'image qu'il emploie en parlant du même cyclope :

Argolici clypei aut phœbeæ lampadis instar.

ÆNEID. lib. III.

Lycophron fait allusion à ce vers d'Homère, quand il nomme Ulysse, *Δαμπληροκλήπις*.

(*Ibid.* Le cyclope pousse de longs gémissemens.)

Denys d'Halicarnasse a fait sentir comment la marche du vers peint l'effort du cyclope pour trouver à tâtons la porte, et pour l'ouvrir.

(Page 365. Chargés d'une toison épaisse et noire.)

Ernesti rend *ιοδιφες* par *БЛАНКЕ*, parce qu'Homère loue ses troupeaux ; il allègue qu'il y a des violettes blanches.

(*Ibid.* Enfin le plus grand béliet sort avec lenteur le dernier.)

Ulysse fait sauver ses compagnons, et demeure le dernier. Voilà le héros dont Horace a dit :

Dùm sibi, dùm sociis reditum parat, aspera multa
Pertulit.

Ær. lib. I, ep. 2.

Toute la conduite de Polyphème montre sa stupidité et sa folie. Au sortir de sa caverne , il néglige d'appeler à son secours les cyclopes. Il n'avait pas plus de prudence , dit Cicéron , que le béliet auquel il adresse la parole.

(Page 367. Elle tombe devant la proue du vaisseau.)

Le vers qui suit est marqué d'un point ; ce qui indique qu'il est déplacé. En effet , il ne se peut pas que cette masse , qui est tombée devant le vaisseau , c'est-à-dire , devant la proue , soit tombée presque sous le gouvernail. J'ai profité de l'observation des critiques pour retrancher ici ce vers , qu'on verra plus bas à sa place. Pour sauver la contradiction que je viens de remarquer , les uns ont dit qu'Ulysse avait tourné son vaisseau pour parler au cyclope ; d'autres que son départ avait été si précipité , qu'il n'avait pas eu le temps de tourner son vaisseau : apologies qui m'ont paru peu solides.

(Page 368. Un héros remarquable par sa beauté , par sa stature.)

Polyphème entendait un homme beau , bien fait , c'est-à-dire , un monstre comme lui. Ulysse , auprès du géant , devait paraître un nain.

(Page 369. Tombe près de la poupe.)

La première roche était tombée devant le vaisseau ; mais comme il avait fait du chemin , celle-ci tombe justement derrière. La première l'avait fait reculer vers l'île qu'on croit être la Sicile ; celle-ci le doit pousser en avant , vers la petite île où il est d'abord arrivé.

L'histoire du cyclope est très à sa place. Les cyclopes étaient les anciens ennemis des Phéaciens , puisqu'ils les

384 REMARQUES SUR LE CHANT IX.

avaient chassés de leur domicile. Ceux-ci devaient être charmés de la vengeance qu'Ulysse tira de ce monstre.

Selon Rapin, cet épisode, qui offre une peinture originale, est égal aux beaux endroits de l'Iliade ; Longin et Démétrius de Phalère y trouvent une espèce de sublime singulièrement horrible. Virgile l'a imité. Dans Homère, il est plus varié et plus intéressant, parce que le héros court en cette occasion un bien plus grand danger qu'Énée. Homère fait mieux connaître les mœurs des cyclopes. Le poète le plus ancien mêle aussi le plus de fables à son récit.

DES REMARQUES SUR LE CHANT IX.

CHANT X.

Nous parvenons heureusement à l'île d'Eolie, île accessible et connue, où règne le fils d'Hip-potas, Eole, l'ami des immortels. Un rempart indestructible d'airain, bordé de roches lisses et escarpées, ceint l'île entière. Douze enfans du roi font l'ornement de son palais, six fils et six filles; ils sont tous dans la fleur de l'âge : il les unit des liens de l'hyménée, et leurs heures s'écoulent, auprès d'un père et d'une mère dignes de leur vénération et de leur amour, en de continuels festins, embellis de ce qu'ont de plus flatteur la variété et l'abondance. Durant le jour, le palais odorant retentit du concert harmonieux des flûtes; la nuit, ces époux dorment sur des lits moelleux.

Ce roi, dont le palais nous a reçus, m'accueille, durant un mois, avec amitié; il ne cessait de m'interroger sur Ilion, sur la flotte des Grecs et sur leur retour : je lui fais un récit fidèle de tous ces événemens. Dès que je lui témoigne l'impatience où je suis de partir, et le prie de seconder mes vœux, il s'y montre favorable. Il me donne une outre, dépouille du plus fort et du plus énorme taureau : là il vient d'emprisonner les vents les plus orageux; car le fils de Saturne l'a nommé le roi des vents, et c'est à son gré que s'allume ou s'apaise leur furie. Il attache l'outre au fond de mon navire par d'éclatantes chaînes

d'argent, pour qu'aucun d'eux ne trouble l'air de sa plus légère haleine : il laisse en liberté celui qui part de l'occident, lui ordonnant de s'élever et de guider nos vaisseaux dans notre patrie; ordre inutile ! la folie de mes compagnons devait être notre perte.

Durant neuf jours et autant de nuits nous sillonnons les ondes. A la dixième aurore se manifestait à mes regards ma terre natale; nous découvrons les feux allumés sur le rivage. Alors, accablé de veilles et de fatigue, je me laisse surprendre aux charmes du sommeil; car ma main n'avait pas cessé de tenir le gouvernail, ne le confiant à aucun de mes compagnons, tant j'étais impatient de revoir notre patrie. Pendant que je sommeillais, des propos séditieux se répandent parmi eux de bouche en bouche, dans la persuasion que je revenais comblé d'or et d'argent, présents du magnanime Eole.

Ciel ! se disent-ils l'un à l'autre, combien ce mortel est honoré de tous, en quelque terre et en quelque ville qu'il paraisse ! combien il reçoit de témoignages d'amitié ! que de belles et riches dépouilles n'a-t-il pas aussi remportées de Troie ! Et nous, les compagnons fidèles de sa route et de ses périls, nous rentrons les mains vides dans notre patrie ! Ce n'était pas assez de tant de trésors ; voici un gage particulier de la tendresse généreuse d'Eole. Quel est ce présent mystérieux ! Sachons combien d'or et d'argent est renfermé dans cette outre précieuse.

Telles sont leurs paroles, et ils exécutent ce dessein funeste. Ils ouvrent l'outre profonde : soudain tous les vents se précipitent dans les airs ; la tempête, malgré les sanglots et les cris des miens, emporte mes vaisseaux sur l'immense mer, loin de ma patrie. Eveillé, je délibère si je ne chercherai pas la mort dans les ondes, ou si, calme au sein de cette infortune, je prolongerai ma vie. Je la prolonge, je soutiens cet assaut avec intrépidité, et, couché sur le tillac, la tête couverte de mon manteau, j'attends notre destinée dans un profond silence, tandis que mes compagnons exhalaient des plaintes lamentables. Ma flotte est repoussée par la tempête aux côtes de l'île d'Eole.

Nous montons sur le rivage ; et, puisant une eau limpide, nous ranimons en hâte, près de nos vaisseaux légers, nos forces par quelque nourriture. Puis m'associant un héraut et un autre de mes compagnons, je précipite mes pas au palais d'Eole. Il se livrait aux plaisirs d'un festin avec sa femme et la troupe fortunée de ses enfans. Nous nous arrêtons humblement à la porte de la salle ; pleins de honte et de respect, nous nous jetons sur le seuil. A notre aspect, ils sont glacés de surprise ; ils m'interrogent : Ulysse, qu'est-ce qui te ramène ? Quel démon ennemi te poursuit ? Ne t'avions-nous pas donné tous les secours nécessaires pour arriver au sein de ta demeure, et partout où tu dirigerai ta route ?

Telles étaient leurs questions. Plongé dans la

douleur : Mes compagnons infidèles, répondis-je, et un moment d'un sommeil funeste ont causé ma perte. Mais vous, mes amis, vous qui le pouvez, soulagez mes infortunes. Ainsi je m'efforçais de les fléchir.

Leurs bouches sont muettes. Le roi rompt enfin le silence : Fuis dès cet instant de cette île, ô le plus indigne des mortels ! Il ne m'est permis ni d'ouvrir mon palais à celui que poursuit la vengeance des dieux, ni de favoriser sa route. Fuis ; tu es chargé de l'exécration céleste. Il me renvoie ainsi de son palais, qui retentit de mes vains gémissemens.

Nous voguons loin de ces lieux, le cœur rempli d'une sombre tristesse. Mes compagnons (suite fatale de notre imprudence), toujours armés de la pesante rame, luttent péniblement contre les flots ; ils s'épuisent, leur courage s'abat ; l'accès à notre patrie nous semble fermé pour jamais.

Six jours et six nuits nous fendons la plaine liquide ; le septième jour se déploient à nos yeux les immenses portes de la ville élevée des Lestrigons bâtie par Lamus, ancien roi de ce peuple. Là, rentrant avec ses troupeaux, le berger excite par ses cris le berger, qui, répondant à sa voix, précipite déjà les siens dans les campagnes ; là le pâtre qui sait vaincre le sommeil, gagne un double salaire en menant paître tour à tour, sans interruption, les bœufs mugissans et les troupeaux à la toison argentée, tant les routes du jour et de la nuit sont voisines.

Nous approchons d'un admirable port, formé par deux vastes rochers qui, s'élevant aux nues, s'avancent au sein des ondes, et paraissent courir s'embrasser, ne laissant qu'un étroit passage. Tous les vaisseaux de mes compagnons se précipitent dans cette enceinte profonde, où, l'un à côté de l'autre, ils sont attachés par des liens. Jamais ne s'y élève le moindre flot ; la surface des eaux est unie, et partout y brille la sérénité. Seul, je refuse d'entrer dans ce port : liant mon navire à un rocher escarpé, j'y monte et laisse errer au loin mes regards. Je n'aperçois aucune trace de labeur ni des bœufs, ni des hommes ; seulement je vois s'élever dans les airs des tourbillons de fumée.

Alors je choisis deux des miens, auxquels j'associe un héraut sacré ; ils vont, par mon ordre, s'instruire quel est le peuple que nourrit cette terre. Ils suivent une grande route, frayée par les chars qui, des monts élevés, traînaient à la ville la dépouille des forêts. Ils rencontrent non loin de ces murs, près de la fontaine de la nymphe Artacie, une jeune fille remarquable par la noblesse de son port ; elle était née d'Antiphate, roi des Lestrigons ; l'urne en main elle puisait dans cette fontaine argentée, ouverte à tous les citoyens : mes compagnons la saluent, lui demandent le nom de ce peuple et du roi qui le gouverne. Elle leur montre un palais qui touchait le ciel ; c'était le palais de son père. Ils entrent dans cette demeure ; et le premier objet qui frappe leurs regards, est

la femme du roi. A son aspect, ils sont saisis d'horreur : par sa stature, elle ressemblait à une montagne. Elle appelle hors du conseil son mari, le formidable Antiphate, qui leur destine la plus affreuse mort. A peine a-t-il paru, qu'il saisit l'un d'entre eux et le dévore ; les deux autres fuient d'un vol précipité jusqu'à nos vaisseaux.

Mais ce monstre fait retentir dans la ville entière sa voix terrible. A cette voix les invincibles Les-trigons accourent de toutes parts en foule innombrable : ils ne sont point semblables à la race ordinaire des hommes ; le rivage est bordé d'un peuple de géans. Ils font pleuvoir sur nous les sommets accablans des rochers. Un tumulte horrible s'élève de notre flotte dans les airs, formé des cris lugubres de nos guerriers écrasés, et du fracas de nos vaisseaux sautant en mille éclats : d'autres de mes compagnons, comme on ravit aux eaux leurs habitans, sont transpercés des longues lances de l'ennemi, et enlevés pour lui servir de pâture. Pendant que le carnage et le trépas régnaient dans la profonde enceinte du port, mon épée fend le câble, lien de mon navire, et j'exhorte la troupe des miens à se courber de tous leurs efforts sur leurs rames nombreuses et agiles. Tout m'obéit ; bouleversés, les flots écument. Par un heureux essor, loin de ces roches qui pleuvaient sur nous, mon navire a gagné la plaine liquide. Mais, hélas ! les autres, sans qu'il en échappe un seul, sont ensevelis au sein de ce port dans une ruine commune.

Nous poursuivons notre course ; et la joie de notre délivrance était troublée par les regrets douloureux que nous donnions à nos amis. Nous arrivons à l'île d'Æa, où régnait Circé, déesse puissante qui enchante les mortels par sa beauté et par les accens mélodieux de sa voix. Sœur du prudent Ætès, elle a reçu la naissance du Soleil, qui verse en torrens la lumière, et de la nymphe Persa, fille de l'Océan. Conduits par quelque divinité, nous entrons en silence dans un large port. Deux fois naissent le jour et la nuit, et nous demeurons étendus sur le rivage, accablés de fatigue et minés d'une sombre douleur.

Mais le troisième jour, dès que la blonde Aurore a doré les côteaux, je preps ma lance et mon glaive, et me rendant sur une haute montagne, je porte l'œil de tous côtés, et prête l'oreille, impatient de découvrir des traces d'habitans, et d'entendre le son de la voix humaine. J'aperçois dans l'éloignement une noire fumée qui s'élevait du milieu d'une épaisse forêt de vieux chênes où se dérobaient à nos regards le palais de Circé. Mon premier dessein est de porter sans retard mes pas vers cette habitation. Je me détermine à me rendre à mon navire pour satisfaire au devoir le plus pressé, celui d'animer le courage de mes compagnons, et de leur procurer quelque nourriture, résolu d'envoyer un corps nombreux à la découverte de cette contrée. Je n'étais plus éloigné du rivage ; un dieu fut touché de me voir dans la disette et sans aucun secours : tout à coup paraît

sur ma route un grand cerf au bois majestueux, qui, embrasé des feux les plus ardents du soleil, s'élançait des pâturages de la forêt pour se désaltérer dans le fleuve. Ma lance, l'atteignant au milieu de sa course, le frappe au dos, et le perce de part en part; il s'abat avec un cri dans la poussière, sa vie s'enfuit avec son sang. J'accours; posant le pied sur le cerf, j'arrache ma lance de son corps, et l'incline contre un coteau. Je brise des branches d'osier, je les tords, et en formant un lien de plusieurs coudées, je garrotte les pieds du monstrueux animal. Mon cou est chargé de ce fardeau, trop lourd pour le porter d'une seule épaule, et je me rends à la rive, appuyé sur ma lance. En arrivant je jette ce fardeau devant mon navire; et ranimant la constance de mes compagnons : Amis, leur dis-je d'un ton affectueux, quelque désespoir qui nous presse, nous ne descendrons point dans la demeure de Pluton avant le jour marqué par les destins. Levez-vous; tant que le ciel nous fournira des aliments, jouissez de l'abondance, et prévenons la cruelle mort dont nous menace la faim.

Leur désespoir s'adoucit à ma voix. Sortant des antres où ils s'étaient retirés, ils se rassemblent sur le rivage et considèrent avec admiration cet animal d'une grandeur démesurée. Dès qu'ils ont contenté leurs regards, ils répandent sur leurs mains une eau pure, et font les apprêts d'un festin. Assis sur la rive, nous le prolongeons jusqu'à la fin du jour, l'abondance dissipe la faim,

le vin bannit le souvenir de nos peines. La nuit ayant répandu ses ombres paisibles, nous nous livrons au sommeil sur les bords de la mer. Mais, aux premiers rayons dont l'Aurore rougit les cieux, je forme un conseil, et au milieu de toute ma troupe, je lui tiens ce discours :

Compagnons, prêtez - moi l'oreille, malgré tant d'infortunes. O mes amis, nous ne connaissons point la terre où nous sommes; nous ignorons à quelle distance elle est du septentrion, du midi, des lieux où l'astre vivifiant de la lumière descend sous l'horizon, et de ceux où il ramène le jour aux humains. S'il nous reste encore un parti à prendre, considérons sans retard celui que nous suggère la prudence; quant à moi, je n'en connais point. Du haut de cette roche j'ai vu que nous sommes abordés à une île très-basse, qu'environne une vaste mer. Du milieu de l'île s'est élevée à mes regards une grande fumée, sortie de l'épais ombrage d'une forêt.

A ces mots leurs cœurs se brisent, et leur esprit se retrace le roi des Lestrigons, Antiphate, et le terrible cyclope, qui dévorent des hommes. Ils poussent tous des gémissemens et des cris, ils versent des ruisseaux de larmes. Mais les cris et les larmes changent-ils la destinée des malheureux? Moi, je partage leur troupe en deux corps : je me mets à la tête du premier; l'autre est commandé par Euryloque. Deux lots sont promptement agités dans un casque d'airain; celui d'Euryloque frappe aussitôt nos regards. Il part sans

balancer, suivi de vingt-deux compagnons. Ils ne peuvent nous quitter sans répandre des larmes ; nous ne pouvons les voir s'éloigner sans pousser des sanglots.

Ils arrivent à travers la forêt, dans une grande vallée, où, formé de marbre éclatant, domine le superbe palais de Circé. On voyait, à l'entrée, des loups et des lions, hôtes féroces des forêts, apprivoisés par ses enchantemens. Loin de se précipiter avec fureur sur mes compagnons, ils se dressaient autour d'eux, et les flattaient en agitant leurs queues hérissées. Tels, lorsqu'il sort d'un banquet, des chiens domestiques et fidèles accourent et accueillent avec de vives caresses leur maître qui, pour les réjouir, leur apporte toujours quelque appât friand : tels ces loups et ces lions à l'ongle meurtrière caressaient mes guerriers épouvantés à l'aspect de ces monstres des forêts. Ils s'arrêtent aux portes du palais, et prêtent l'oreille aux accens mélodieux que formait la belle déesse, tandis que sous ses mains naissait, sur une grande toile, une broderie merveilleuse par sa finesse, par sa grâce et par son éclat, ouvrage semblable à ceux des déités de l'Olympe. Un des chefs de cette troupe, le vaillant Polîtes, le plus cher de mes compagnons, celui dont je respectais le plus la prudence, prend la parole : O mes amis ! une mortelle, ou plutôt une déesse, en formant de ses mains une broderie admirable, fait retentir tout ce palais d'une voix dont l'harmonie enchante. Conjurons-la de paraître.

Il dit ; leurs voix réunies l'appellent. Elle vient aussitôt ouvrir la porte , et les presse d'entrer. Insensés ! tous , sans balancer , suivent ses pas : le seul Euryloque , soupçonnant quelque embûche , demeure prudemment hors du palais. La déesse conduit ces guerriers sur des sièges où l'on repose mollement ; sa main leur prépare un breuvage où le lait caillé , la fleur de farine et le miel frais s'unissent à un vin séduisant par sa douceur ; elle y distille un poison qui , par un charme invincible , doit effacer de leur esprit le souvenir de leur patrie. Elle leur présente cette coupe ; ils la vident. Les frappant aussitôt de sa baguette elle les précipite dans une profonde étable. O soudaine métamorphose ! ils ont la tête , la voix , toute la figure de pourceaux ; ils sont hérissés de soie : mais ils se connaissent ; à cet égard leur sens n'a subi aucune altération. Ils pleurent , retenus dans ce cachot. Circé leur jette avec dédain des cornouilles et des glands , que dévore avec avidité l'animal grommelant dans la fange.

Euryloque revole au rivage , impatient de nous annoncer le sort désastreux de ses compagnons. Il ne peut proférer une parole ; son cœur est frappé d'une douleur profonde , ses yeux sont noyés de larmes. Présageant la plus terrible catastrophe , saisis d'étonnement et de trouble , nous l'interrogeons , nous le pressons long-temps de rompre le silence ; il parle enfin , il nous fait connaître notre infortune.

Selon tes ordres , noble Ulysse , nous traver-

sons la forêt ; nous trouvons au fond d'une grande vallée un beau palais de marbre ; formant une broderie , une mortelle , ou plutôt une déesse , fait éclater des chants célestes. Mes compagnons l'appellent. La porte s'ouvre , la déesse vient , sa voix flatteuse nous offre un asile. Imprudens ! ils la suivent tous : seul , je prévois quelque embûche ; je reste hors du palais. Leur troupe entière a péri , aucun n'a reparu : en vain , l'œil fixé sur la porte , suis-je demeuré long-temps à les attendre.

Il dit. Je suspends à mon flanc mon glaive terrible ; mon arc charge mon dos , et je lui ordonne de me guider vers ce palais. Il tombe à mes genoux , il les embrasse. Ne va point en ce lieu funeste , homme trop intrépide , dit-il , ne m'oblige pas à t'y suivre. Je sais que tu ne ramèneras aucun des guerriers qui m'ont accompagné , et que tu cours toi-même à ta perte. Fuyons avec ceux qui nous restent ; peut-être est-il encore temps d'échapper au péril dont ce jour de malédiction nous menace.

Demeure , toi , Euryloque , près du navire , répondis-je : n'y songe qu'à couler les heures dans les banquets. Quant à moi , j'irai seul ; l'invincible nécessité m'en fait une loi.

En même temps je cours loin de la rive. Entré dans la vallée , je m'approchais du palais de la formidable enchanteresse : tout à coup le dieu armé du roseau d'or , Mercure , se présente à moi sous la forme du plus beau des mortels : sur son

menton fleurit à peine un léger duvet : entré dans l'adolescence , il charme par sa jeunesse et par sa grâce , Il me prend par la main , et me dit :

, Où vas-tu , malheureux , toi qui , sans connaître ce dangereux séjour , parcours seul d'un pas téméraire ces forêts et ces montagnes ? Tes compagnons , par le pouvoir de Circé , ont subi la plus honteuse métamorphose : comme des porceaux immondes , ils sont emprisonnés en de sombres étables. Viendrais-tu pour les délivrer ? Ah ! crains que le retour ne te soit interdit à toi-même ; crains que tu ne sois détenu dans ce palais avec ceux dont tu regrettes la perte. Rassure-toi ; je compatis à ton sort , et veux te tirer de ce péril funeste. Reçois cette plante salutaire , et porte hardiment tes pas dans le palais de Circé. Connais les artifices pernicioeux de l'enchanteresse. Elle te préparera un breuvage ; elle y distillera des sucs magiques. Tu seras supérieur au charme ; telle est la vertu de cette plante merveilleuse. Écoute encore. Quand Circé t'aura frappé de sa longue baguette , cours vers elle , le glaive à la main , comme pour lui ravir le jour. Effrayée de cette audace , elle voudra te gagner par ses appas , et t'offrira son cœur ; ne dédaigne point l'amour d'une déesse , si tu veux obtenir la délivrance de tes compagnons et les secours nécessaires à ta route. Mais oblige-la de jurer par le serment terrible des immortels que tu n'auras à redouter de sa part aucun piège ; crains qu'après t'avoir désarmé , elle n'énerve et n'avilisse ton courage.

Ainsi parle Mercure ; et arrachant du sein de la terre cette plante, il la remet entre mes mains ; il m'en fait connaître les vertus. Elle est noire par sa racine , sa fleur a la blancheur du lait : *Moly* est le nom qu'elle a reçu des dieux. Il est difficile aux hommes de la découvrir, mais elle ne peut échapper aux yeux des immortels.

Mercure, à travers les forêts de l'île, revole dans l'Olympe. Je m'avance vers la demeure de Circé ; à chaque pas mon cœur palpite, agité de soins. Arrivé à l'entrée du palais de la déesse, je m'arrête, et fais éclater ma voix : la déesse l'entend, les portes sont ouvertes ; elle paraît elle-même, et me prie d'entrer dans cet asile. Je la suis, plongé dans une morne tristesse. Elle me place sur un siège éblouissant, mes pieds posent sur une estrade. Sa main me présente dans une coupe d'or un breuvage où elle a mêlé ses magiques poisons. Je prends la coupe, et je bois ; le charme est sans effet. Elle me frappe de sa baguette. Va, dit-elle, dans l'étable fangeuse, t'entendre auprès de tes compagnons.

Elle parlait encore, lorsque, armé de mon épée je me précipite vers elle comme pour l'immoler. Elle pousse un cri terrible, tombe à mes genoux ; des larmes paraissent aux bords de sa paupière, et ces mots volent de ses lèvres : Quel es-tu ? quel est ton pays ? et qui t'a donné le jour ? Quoi ! tu as pris ce breuvage et triomphé du charme ! Jamais encore aucun mortel n'a pu résister à ces poisons dès que la coupe a touché ses lèvres.

Un cœur invincible respire dans ton sein. Je n'en puis douter, je vois cet Ulysse, fameux par sa prudence, et dont le vaisseau (Mercure me l'a souvent annoncé) doit, à son retour de Troie, aborder à ma rive. Renferme ton épée; tu as vaincu une déesse : elle t'offre son cœur; que l'amour bannisse de nos âmes la défiance.

Telles furent ses paroles. Moi, sans céder à ses pièges : O Circé, répondis-je, comment veux-tu que mon âme s'ouvre aux sentimens de la confiance et de la tendresse, toi qui changeas mes compagnons en de vils animaux ? Tes paroles flatteuses, ton amour, ne sont-ils pas un nouvel artifice pour me retenir dans ce palais, me dépouiller de mes armes, énerver mon courage, et me confondre parmi les plus lâches des mortels ? La félicité que tu me destines ne saurait m'éblouir. Sais-tu, ô déesse, ce que j'exige de toi pour rassurer ma défiance ? l'inviolable serment des immortels.

Elle profère ce terrible serment. Après que sa bouche l'a prononcé, je cède au bonheur que m'offre une déesse. Elle était servie par quatre nymphes, sorties des fontaines, des bois, et des fleuves sacrés qui portent à l'Océan le tribut de leur onde. L'une jette sur les sièges des voiles de lin et des tapis de pourpre; l'autre dresse une table d'argent et y pose des corbeilles d'or; la troisième, ayant apporté de brillantes coupes, verse dans une urne précieuse un vin exquis, odorant; et la quatrième va puiser l'eau claire des fontaines,

et préparer le bain. Une grande flamme éclate sous une immense cuve ; l'eau siffle et bouillonne. Une nymphe me conduit au bain ; je sens avec délices couler des torrens d'eau tiédie sur ma tête et sur tout mon corps, jusqu'à ce que je sois délivré de l'abattement qui me restait de tant de peines et de travaux. Après que le bain et un parfum huileux m'ont ranimé, elle me présente une tunique d'une extrême beauté, un manteau superbe, et, me ramenant dans la salle, me place sur un siège radieux ; mes pieds posaient sur une estrade. Une autre nymphe s'avance, tenant une aiguière d'or, et verse d'un bassin d'argent, sur mes mains, l'eau des fontaines. On sert les mets les plus exquis ; la déesse me presse d'y participer. Mais ils m'étaient odieux ; j'étais plongé dans une profonde rêverie ; mon âme, absorbée dans le sentiment des malheurs que j'avais essuyés, en présageait d'aussi terribles.

Circé vit ma sombre tristesse. Ulysse, dit-elle, pourquoi ronger ton cœur de chagrin, perdre la parole, et ne porter à tes lèvres ni aliment ni breuvage ? Craindrais-tu quelque nouvelle embûche ? Ah ! bannis la défiance : ma bouche n'a-t-elle pas prononcé le serment le plus inviolable ?

O Circé, repartis-je, quel homme en ma place, s'il n'a pas dépouillé tout sentiment d'humanité, pourrait goûter ni aliment, ni breuvage, avant d'avoir obtenu la délivrance de ses compagnons, et joui de la douceur de les revoir ? Me presses-tu

par le penchant d'une amitié sincère de participer à ce festin ? rends-leur la liberté ; que mes amis reparaissent à mes regards.

A peine ai-je parlé, qu'elle sort, tenant sa baguette. Elle ouvre la porte de l'étable, en tire mes compagnons, semblables à des pourceaux nourris dans la fange, et les fait entrer dans la salle. Je les considérais. Circé va de rang en rang, et les oint tour à tour d'une huile magique. Soudain s'évanouissent de tous leurs membres les soies dont les avait hérissés un breuvage funeste ; et ils ont repris leur première forme, avec plus de jeunesse, plus de force et de beauté. Ils me reconnaissent au même instant, chacun vole dans mes bras ; des cris et des sanglots mêlés de charmes éclatent au milieu de nos embrassemens ; le palais, dans sa profonde enceinte, en mugit d'une voix terrible ; la déesse même est émue.

Fils de Laërte, prudent Ulysse, dit la généreuse Circé, que tardes-tu ? cours au rivage. Tirez votre navire sur mes bords ; après avoir déposé dans les grottes les âgrès et vos richesses, reviens et m'amène le reste de tes amis si chers à ton cœur.

Elle dit. Mon âme est trop généreuse pour ne pas s'ouvrir à la confiance : je précipite mes pas au rivage de la mer, et trouve près du vaisseau mes compagnons ensevelis dans la plus sombre douleur ; des ruisseaux de larmes coulaient de leurs yeux. Quand les génisses, s'éloignant de pâturages fertiles, et traînant leurs mamelles char-

gées de lait, rentrent le soir dans leurs parcs, leurs jeunes rejetons, pleins de joie, se précipitent à leur rencontre ; tout bondit ; aucun enclos ne peut les retenir, ils courent autour de leurs mères en poussant de longs mugissemens : ainsi mes compagnons volent à moi et m'environnent avec de grands cris ; ils pleurent de joie ; déjà ils semblent être au sein de ces rochers d'Ithaque où ils naquirent et furent nourris. Au milieu de l'ivresse de leurs transports, ces paroles éclatent sur toutes les lèvres : O favori de Jupiter, oui, ton retour nous inspire autant d'allégresse que si nous rentrions en ce moment dans les foyers où nous reçûmes la vie. Mais parle, raconte-nous la déplorable mort de tous nos compagnons.

Qu'on tire le vaisseau sur ces bords, leur dis-je d'une voix calme et persuasive ; agrès, richesses, qu'on dépose tout dans les grottes, et suivez-moi promptement à la demeure sacrée de Circé ; vous y verrez nos compagnons tenant en main les coupes, et livrés aux plaisirs d'un festin où rien ne manque à leurs désirs.

Ils exécutent aussitôt mes ordres. Le seul Euryloque veut retenir leur troupe entière. Ah ! malheureux, leur dit-il, où courons-nous ? Quelle ardeur vous entraîne à votre perte ? Irons-nous au palais de Circé, qui nous transformera tous en de vils pourceaux, ou en loups et en lions, pour garder, ô dure nécessité ! les portes du séjour où elle règne ? Ne vous souvient-il donc plus de l'ancre du cyclope, où furent enfermés nos amis qui s'y

rendirent sur les pas d'Ulysse? Son aveugle audace les précipita dans la plus horrible mort.

Il dit. Dans le premier transport de ma fureur, le long cimenterre qui était suspendu à mon flanc charge mon bras; et malgré l'étroite alliance qui unissait ce chef à ma maison, je suis près de faire rouler sa tête à mes pieds. Mes compagnons accourent, chacun s'efforce à m'adoucir : Élève des dieux, laissons, si tu le permets, laissons ce chef sur le rivage; qu'il garde le navire : nous, conduisons nous dans l'auguste demeure de Circé.

En même temps ils s'éloignent avec moi du navire. Euryloque même ne reste point sur la rive; il nous suit, entraîné par mes fortes menaces.

Cependant mes compagnons, retenus dans le palais de Circé, avaient été rafraîchis par le bain, et, parfumés d'essences, couverts de beaux vêtements, étaient rassemblés dans un festin. A l'entrevue de leurs amis renaît dans toute la troupe le souvenir de leurs malheurs; ils s'interrogent, se retracent, par des récits mutuels, tout ce qu'ils souffrirent depuis leur départ d'Ithaque : les larmes recommencent à couler, les sanglots éclatent, on entend gémir tout le palais.

Fils magnanime de Laërte, dit alors la déesse, interrompez ces larmes. Je connais les infortunes que vous avez essuyées sur la mer, et tous les maux que des ennemis barbares vous ont fait souffrir sur la terre. Mais jouissez dans mon palais du repos et de l'abondance, jusqu'à ce que vous ayez

rappelé en vous les forces et le courage qui vous animèrent au sortir des rochers d'Ithaque. Abattus, consternés, tant de courses, de travaux et de revers sont toujours présents à vos yeux ; votre cœur semble pour jamais fermé à la joie.

Sa voix rappelle le calme dans nos âmes. Nous passons dans ce séjour une année entière ; le repos, l'abondance, les plus doux présents des vendanges dissipent le souvenir de nos maux et raniment nos forces. Mais, lorsque les Heures ont amené ce terme, que tant de jours et de mois ont disparu, mes compagnons me tirant à l'écart : Infortuné, me dirent-ils, n'est-il donc pas temps que tu songes à ta patrie, si le ciel veut permettre que tu revoies ton palais et les champs de tes pères ?

Ils n'ont pas envain proféré ces paroles. Dès que la nuit remplace le soleil, obscurcit le palais, et que mes amis, se rendant à leurs retraites, dorment à la faveur de ses ombres, je vais dans l'appartement où repose la déesse : je saisis cet instant favorable, et je l'implore en suppliant ; elle me prête une oreille attentive. O Circé, lui dis-je, remplis tes sermens et veuille me renvoyer dans ma patrie : j'y suis entraîné par mon cœur et par mes compagnons. A peine es-tu retirée, qu'ils m'envirent en larmes, et l'aspect de leur désespoir déchire mon âme.

Cette réponse sort des lèvres de la déesse : Fils généreux de Laërte, pars, si tu le veux : mais n'espère pas de respirer sitôt l'air de ta patrie : une

autre route t'appelle. Il faut que tu descendes au redoutable empire de Pluton et de Proserpine pour consulter l'ombre de Tirésias, ce prophète dont Thèbes entendit jadis les oracles, et qui, privé de la vue, avait l'esprit si éclairé. Seul des morts, par la faveur de Proserpine, son âme est douée d'une rare sagesse, tandis qu'en ce lieu ne voltigent que de vains fantômes.

A ces paroles mon cœur est brisé par le désespoir. Je baigne son lit de mes larmes; la vie est pour moi un fardeau; je ne veux plus voir la lumière du soleil. Après avoir donné un libre cours à ma douleur : Circé, dis-je, enfin, quel pilote me guidera dans une route si périlleuse? Jamais navire ne parvint au séjour des enfers.

Ulysse, me répond la déesse, n'attends point de guide, élève ton mât, et, les voiles ouvertes, abandonne ton navire au souffle de Borée. Quand tu auras franchi l'empire de Neptune, tu verras un rivage bas, d'un facile abord, et ombragé de hauts peupliers, de saules stériles, et d'autres arbres, noires forêts de Proserpine. Arrête ton navire à cette plage, bordée des gouffres profonds de la mer; toi, entre dans l'horrible demeure de Pluton. Là s'élève un rocher où le Cocyte, roulant lentement du lit du Styx, et le Phlégéon enflammé, se rencontrant et confondant leurs eaux, tombent éternellement dans l'Achéron avec un tumulte épouvantable. Noble héros, avance près de ce rocher; creusant une profonde et large fosse, fais autour d'elle, à tous les morts, des

effusions de lait mêlé au miel, de vin pur, et de l'eau des fontaines, blanchissant ces effusions avec de la fleur de farine. Puis invoque long-temps les ombres; engage-toi par un vœu solennel à leur sacrifier dans Ithaque, à ton retour, une génisse stérile, la plus grande et la plus belle qui soit dans tes pâturages, à consumer dans un bûcher des offrandes précieuses, tandis qu'en l'honneur du seul Tirésias coulera le sang d'un bélier noir, la fleur du troupeau. Après ces prières et ces vœux adressés au peuple sacré des morts, immole une brebis et un bélier noirs, en dirigeant leur tête vers l'Erèbe; toi, tourné vers le côté opposé, tu regarderas la mer. Bientôt s'assemblera la foule innombrable des ombres. Alors ordonne à tes compagnons de dépouiller et d'embraser les victimes égorgées; qu'ils invoquent les dieux infernaux, l'invincible Pluton, et la terrible Proserpine. Mais toi, armé de ton glaive, ose écarter du sang des victimes les spectres, ombres légères des morts, jusqu'à ce que celle du prophète s'élève devant toi du sein de l'empire ténébreux. Que son oracle te serve de guide : qu'il t'indique ta route, et les moyens de retourner à travers les flots dans ta patrie.

A peine eut-elle parlé, que l'Aurore parut sur son trône radieux. La déesse me décore d'une tunique et d'un manteau qui jettent un vif éclat. Elle revêt une robe dont rien n'égale la finesse et la beauté, et qui, aussi éblouissante que les rayons du jour, flotte jusqu'à ses pieds; une cein-

ture d'or marque sa taille ; une tiare orne sa tête.

Je cours dans tout le palais , ma voix affectueuse excite le zèle de mes compagnons : mes amis, cessez de savourer les douceurs du sommeil ; partons, l'auguste Circé nous le permet.

A ces mots ils brûlent de me suivre. Cependant je ne pus ramener, même de ces lieux, tous mes compagnons. Parmi eux un jeune homme, nommé Elpénor, qui n'avait pas encore montré beaucoup de valeur ni de prudence, s'était endormi loin de ses amis, au faite de la maison, où il était monté pour calmer, par la fraîcheur de l'air, le feu dont l'excès du vin avait embrasé ses veines. Réveillé subitement au tumulte de ses compagnons qui bâtaient avec ardeur le départ, il se lève ; dans son trouble et son impatience, au lieu de descendre les degrés, il se précipite du toit, et se brise le cou ; son âme vole au sombre empire.

L'espoir paraît dans vos yeux, dis-je à la troupe des miens qui s'avançaient ; vous croyez vous rendre dans votre patrie, au sein de nos heureux foyers. Circé nous a tracé une route bien différente. Il faut que nous descendions au séjour de Pluton et de Proserpine, pour consulter l'ombre de Tirésias.

Ils pâlisent de terreur ; l'air est perçé de leurs cris ; ils se jettent dans la poussière, s'arrachent les cheveux. Mais de quoi servent à l'infortuné les pleurs et les gémissements ?

Pénétrés de tristesse, et versant des larmes,

ils se rendent au rivage. Nous trouvons les victimes attachées au sombre vaisseau ; une brebis et un bœuf noirs. Sans être aperçue, Circé avait passé devant nous d'un vol rapide. Quand les dieux veulent être invisibles, quel mortel découvrirait la trace de leurs pas ?

FIN DU CHANT DIXIÈME.

REMARQUES

SUR LE CHANT DIXIÈME.

(Page 385. Nous parvenons heureusement à l'île d'Eolie, île accessible et connue.)

DIONOIS, qui était Sicilien, vent qu'Eole ait reçu Ulysse dans son palais; il dit que ce prince était juste, pieux et hospitalier. Le brave Polybe rejette le bon mot d'Ératosthène, qui disait « qu'on trouverait tous les lieux où Ulysse » avait été porté, quand on aurait trouvé celui qui avait » cousu le sac où tous les vents étaient renfermés » Polybe soutenait, ainsi que Strabon, que le fond des récits d'Homère était vrai, mais qu'il y avait mêlé les fictions de la poésie.

Quant à ces fictions, on a dit que l'ignorance et la crédulité des Phéaciens faisaient l'apologie d'Homère. Mais Énée raconte les mêmes fables dans une assemblée de Carthaginois, qui ne passaient pas pour ignorans; ce qui confirme les réflexions que j'ai faites sur cette apologie tant répétée par les commentateurs. Virgile semble avoir donné une nouvelle sanction à ces fables en les insérant dans son Énéide. Horace les appelle *MIRACULA SPECIOSA*. Il dit :

Ut speciosa dehinc miracula promat,
Atiphaten, Scyllamque, et cum cyclope Charybdin.

ART. POËT.

Longin dit qu'ils sont des rêves, mais les rêves de Jupiter. La plupart des critiques anciens ont loué Homère d'avoir fait un heureux alliage de la fable et de l'histoire, pour rendre sa poésie plus merveilleuse et plus amusante. Aristote

en particulier, dans sa poétique, donne Homère comme un modèle dans la partie fabuleuse de la poésie. Il dit que ce chanteur de la Grèce a montré aux poètes comment ils devaient mentir. C'est dans ces endroits, ajoute-t-il, que le poète doit employer tous les charmes de la diction, afin de persuader. Au reste, il faut bien se souvenir, en lisant le récit des voyages d'Ulysse, que le siècle d'Homère était celui des fables. \

Entre la Sicile et l'Italie il y avait sept îles qu'on appelait VULCANIENNES et EOLIENNES; elles sont aujourd'hui au nombre de onze. On croit qu'Homère ne parle que d'une, qu'il nomme du nom de son roi Eole, EOLIE, quoiqu'il n'y en ait point qui porte ce nom. On juge que tout ce qu'il dit d'Eolie, convient à LIPARI.

J'ai rendu *πλωτή* par « île accessible et connue » mais d'autres l'ont expliqué « flottante », épithète, dit-on, qu'Homère donne à cette île, à cause des fréquens tremblemens de terre qui la remuent de sa place, ou par quelque autre raison; car on débitait que cette île paraissait tantôt à droite, tantôt à gauche. Les naturalistes ne rejettent pas l'existence des îles flottantes, et ils en expliquent l'origine. « Celles que l'on voit dans la partie supérieure de « la mer Adriatique, dit M. Bomare, se forment des racines de roseaux arrachés, charriés, et qui sont entre-lacées. »

J'ai cependant adopté une autre explication que celle qui est la plus reçue. Un scoliaste observe qu'Ulysse n'aurait pu vraisemblablement retrouver cette île, si elle avait été flottante. D'ailleurs on ne conçoit guère qu'une île flottante pût être habitée, et le séjour de la joie et des plaisirs.

L'île d'Eolie a été ainsi nommée à cause des terribles courans d'air qui en sortent de temps en temps, selon l'observation des voyageurs modernes. C'est ce qui a pu donner

lieu à la fable. « Les vents y ont emprisonnés et en sortent « au gré d'Eole ». *ΑΟΛ*, en phénicien, signifie « tourbillon orageux » ; *ἄλλα*, qui a le même sens, en dérive, ainsi que le nom d'Eole. Cette île, dit Homère, avait des murs d'airain ; cela pouvait paraître ainsi, à cause des feux souterrains qui de temps en temps sortaient de ses entrailles. Aristote, en parlant de Lipara, aujourd'hui Lipari, dit « que « la nuit on voit cette île éclairée par des feux » ; et Strabon y reconnaît des soupiraux de feu. C'est pourquoi l'on a placé dans ses carrières les forges de Vulcain et des cyclopes.

Selon Polybe et d'autres écrivains, Eole est un roi qui, par une longue expérience, connaissait les vents qui devaient régner, et il en jugeait par le cours de la fumée qui sortait de son île, ou par le bruit que faisaient les feux et les vents dans ses cavernes souterraines. Il connut l'usage et le gouvernement des voiles. « Les premiers, dit Héraclide, qui, au « moyen de l'astronomie, enseignèrent l'art de la navigation, ne purent-ils pas faire naître l'idée qu'ils étaient les « dispensateurs des vents ? »

Pour dire un mot de l'outre merveilleuse, que Longin a donnée comme un exemple des petitessees où tombe quelquefois un génie élevé, ceux qui se vouaient à l'art des enchantemens se servaient de la peau d'un dauphin, et s'arrogeaient, au moyen de certaines cérémonies, le pouvoir de disposer des vents. Il y a eu des peuples du nord qui débitaient qu'ils vendaient les vents, et ils trouvaient des acheteurs. Bossu, au lieu des vents, enferme dans cette outre une allégorie merveilleuse ; ces vents, dit-il, indiquent les mystères du gouvernement, que les princes tiennent serrés, et qu'il est dangereux de sonder.

Le vent du couchant, qu'Eole laisse en liberté, était le seul bon vent pour aller de Lipara à Ithaque.

Ulysse, qu'on fait sortir de Lipara, vogua heureusement

pendant neuf jours. On pouvait cependant arriver en très-peu de temps de cette île à Ithaque.

Que sont ces douze enfans d'Eole ? L'année a douze mois. Ce rapport a fait dire à Eustathe et à Héraclide qu'Eole était l'année. D'autres ont dit que ces enfans sont les douze vents principaux ; leurs festins sont les feux et les exhalaisons qui les entretiennent ; leurs mariages, le mélange des vents : mais on a montré que les anciens n'avaient point distingué douze aires de vent. Ces fables ont fait enfanter bien des fables. Diodore nomme les six fils : mais il ne dit rien des filles d'Eole. « Des historiens, tels que Polybe, Strabon et Diodore, dit Pope, ont avancé que cette relation était en partie historique : s'il y eût un roi nommé Eole, pourquoi n'aurait-il pas été père de six fils et d'autant de filles ? Une histoire claire vaut mieux qu'une ténébreuse allégorie. »

(Page 385. Durant le jour, le palais odorant retentit du concert harmonieux des flûtes)

« Dans une des sept îles d'Eolie, dit Aristote, on raconte « qu'il y a un tombeau dont on dit des choses prodigieuses ; « on assure qu'on y entend un bruit de tambours et de cymbales avec des cris éclatans. » Il est, dit-on, aisé de voir que cela est fondé sur le bruit que faisaient ces feux enfermés dans les cavernes de cette île ; et par là Homère fait allusion à l'ancien nom de l'île, MÉΛΙΓΟΥΝΙΣ, du mot phénicien MÉΛΟΓΙΝΙΣ, qui signifie « l'île de ceux qui jouent des instrumens. » M. Rochefort réfute ici les commentateurs avec raison ; il observe que d'ordinaire les vents règnent la nuit plus que le jour. On pourrait adopter la correction qu'il propose, *αυλῶ* au lieu d'*αυλῆ* ; autrement l'expression grecque, dit-il, ne répondrait nullement à la peinture que fait le poète des plaisirs qui règnent dans le palais d'Eole, et même n'aurait aucun sens. Madame Dacier dit : « On y entend un bruit

« harmonieux. » Mais la leçon ordinaire ne saurait avoir cette signification.

(Page 385. Et c'est à son gré que s'allume ou s'apaise leur furie.)

Et *ulcere dedit fluctus, et tollere vento.*

ÆNEID. lib. I.

(Page 386. Nous découvririons les feux allumés sur le rivage.)

Comme l'île était tout entourée de rochers, les habitants d'Ithaque tenaient des feux allumés nuit et jour, pour marquer aux vaisseaux le lieu le plus sûr pour la descente.

La sagesse d'Ulysse, et le plaisir de revoir sa patrie devaient-ils lui permettre de se livrer au sommeil ? Il n'avait pas fermé l'œil pendant neuf jours et autant de nuits ; ce sommeil était involontaire, et l'effet d'une fatigue excessive.

Ses compagnons ne pouvaient-ils pas s'apercevoir, par la légèreté de cette outre, qu'elle ne renfermait aucun trésor ? Il est dit qu'Éole l'avait attachée fortement au fond du vaisseau.

(Page 387. La tête couverte de mon manteau.)

C'était la coutume dans tous les grands malheurs, comme pour dire qu'on n'attendait plus rien que des dieux.

(Page 388. Le septième jour se déploient à nos yeux les immenses portes de la ville élevée des Lestrignons.)

Il ne fallait pas sept jours pour arriver de l'île d'Éolie à la ville de *Lamus*, qu'on juge être l'ancienne *Formis*, sur les côtes de la Campanie. Cicéron dit à Atticus : « *Si verò in hanc « τῆλεπυλον, veneris λαιστρυγονίην, Formias dico.* » Voyez

aussi Pline. On a cru que les Lestrigons, dans leur première origine, avaient habité la Sicile. Il est difficile et peu important de savoir si *τηλίπυλος*, est le nom propre d'une ville ou une épithète.

▲Eli, vetusto nobilis ab Lamo,
Auctore ab illo ducis originem
Qui Formiarum moenia dicitur
Princeps

HOR. Od. lib. III, ed. 17.

Incultos adiit Læstrigonas, Antiphatenque,
Mobilis Artaciæ gelidos quos irrigat unda.

TIB. lib. IV.

(Page 388. Là, rentrant avec ses troupeaux.)

Quand Homère a parlé de la terre des cyclopes, il a dit qu'il n'y avait que des moutons et des chèvres. Ici, pour caractériser le terrain de Lestrigonie, il fait voir qu'il consistait en pâturages, et qu'il nourrissait non-seulement des troupeaux de moutons, mais aussi des troupeaux de bœufs. Ces derniers ne se menaient paître que la nuit, à cause des mouches, qui sont très-incommodes en ce pays-là, au lieu que les moutons paissaient le jour, parce qu'ils sont garantis par la laine. Homère décrit cela poétiquement, et il dit que le berger, ramenant ses troupeaux de moutons, le soir, avertit le pasteur des bœufs qu'il est temps de sortir.

(*Ibid.* Tant les routes du jour et de la nuit sont voisines.)

Plusieurs ont expliqué ce passage en disant que les divers pâturages étaient proches.

Selon Cratès, il s'agit ici « de la brièveté des nuits. » Il a dit que les Lestrigons étaient sous la queue du dragon, où il n'y a presque pas de nuit l'été. Tout cela, a-t-on répondu,

ne peut s'accorder ni avec la raison ni avec la géographie. Qu'est-ce que cette brièveté des nuits ferait au berger ? le jour n'aurait-il pas ses vingt-quatre heures également ? Il est vrai : mais, en adoptant l'explication de Cratès, le berger ne serait pas tenté de dormir, vu que les nuits sont si courtes. Le premier sens est celui de Didyme et d'Eustathe, et il a été suivi par madame Dacier et Pope.

J'ai cru cependant, avec quelques interprètes, devoir adopter l'autre sens, non que je veuille, comme Cratès, le concilier avec la géographie. Homère, quoique exact dans ses descriptions, n'est pas exempt d'erreur. Voici les raisons qui m'ont déterminé. Les expressions d'Homère seraient bien recherchées pour dire simplement que des pâturages sont voisins. Pour l'exprimer, lui qui est si naturel, eût-il dit : « Les routes de la nuit et du jour sont voisines » ? Je vais citer ensuite un passage d'Aratus, qui a une grande conformité avec celui d'Homère. En parlant du dragon, il dit : *Κεῖνη πὲ κεφαλὴ τῇ νύχεται, ἤχι περ αὔραι Μίσγονται δῦσιόσι, καὶ ἀντολαὶ ἀλλήλησιν*. Cicéron a traduit ainsi ces vers :

Quod caput hic paulum sese subitòque recondit,
Ortus ubi atque obitus parte admiscentur in unâ.

Il est possible qu'Homère ait eu quelque notion de pays où, durant une partie de l'année, il n'y a pas de nuit, et qu'il l'ait cru de la Lestrigonie.

Hésiode décrit ainsi le crépuscule : *Νύξ τὲ καὶ ἡμέρα ἄσπον ἴσται*, « La nuit et le jour marchent l'un près de l'autre. » Ce tour a beaucoup de conformité avec celui d'Homère :

Ἐγγύς γὰρ νυκτὸς καὶ ἡματὸς ἴσι κίλιθοι.

FORMIES **FORMIES**, ainsi nommée à cause de la commodité de son port, *ἵορμος*. Voyez Strabon.

Le récit de la barbarie de Polyphème et d'Antiphate n'est pas entièrement fabuleux. Dans les temps où la navigation a été perfectionnée, on a découvert bien des nations anthro-

pophages. Il n'est pas étonnant que les nations les plus civilisées de l'antiquité aient regardé de tels peuples, non comme des hommes, mais comme des monstres. C'est le point de vue sous lequel Homère les représente.

(Page 389. Seul je refuse d'entrer dans ce port.)

Il semble qu'Ulysse songe ici plus à lui-même qu'à ses compagnons. Le récit d'Homère n'est pas assez détaillé : mais on peut l'expliquer par la connaissance qu'il donne, en beaucoup d'endroits, du caractère d'Ulysse et de ses compagnons ; ils étaient impétueux et indociles. Il paraît qu'ils furent en cette occasion justement punis de leur désobéissance. Tout d'ailleurs indique qu'Ulysse était toujours occupé de leur salut.

(Page 391. Nous arrivons à l'île d'Æa.)

On croit que c'est à Cracér, montagne fort voisine de Formies, et qu'il appelle une île, parce que la mer et les marais qui l'environnent en font une presque île. Voyez la description qu'en donne Strabon. Procope parle ainsi de ce promontoire : « *Cerceium haud modico tractu in mare por-*
« *rectum insulæ speciem fert, tam præternavigantibus quàm*
« *terrestri itinere prætereuntibus.* » Là était la ville de Circé, et il y avait un autel consacré à Mercure. Selon la plupart des critiques, Homère donne à cette île le nom d'Æa, parce qu'il transporte ici tout ce qui est dit d'Æa dans la Colchide.

Hésiode est d'accord avec Homère dans la généalogie de Circé et d'Ætès ; ils les font descendre du Soleil. Cette expression vient des contrées orientales, où les rois et les grands personnages sont appelés les frères et les fils du Soleil.

Strabon juge qu'Homère, connaissant ce qu'on a dit de Colchos, la navigation de Jason, et toutes les fables de Médée et de Circé, leurs enchantemens, les a faites de la

même famille, quoique l'une habitât à l'extrémité du Pont-Euxin, et l'autre sur la côte de l'Italie. Circé, dit-il, est une déesse fabuleuse; les poètes ont le privilège d'attribuer à une personne ce qu'on raconte d'une autre.

Ubi Solis filia lucos

Assiduo resonat cantu.

ÆNEID. lib. VII.

Madame Dacier fait une apologie différente de celle de Strabon. « Homère savait bien, dit-elle, que ceux à qui « Ulysse parlait ne découvriraient pas ces mensonges ». Les commentateurs justifient toujours Homère aux dépens des Phéaciens. Ils oublient que les Phéaciens étaient de grands marins, et avaient, au rapport de notre poète, visité toutes les terres habitables.

Homère n'avait des idées justes que des pays qu'il avait vus lui-même, tels que la Grèce, quelques contrées voisines, et une partie de l'Asie mineure. La Sicile et l'Italie étaient alors le pays des fables, et passaient pour être éloignées, vu l'enfance de la navigation. La géographie n'était pas perfectionnée, et ne pouvait l'être. Les fautes de ce genre qu'Homère peut avoir commises doivent donc être mises sur le compte de son siècle, et ne ressemblent pas aux fautes de beaucoup d'autres poètes contre la géographie, lorsqu'on l'avait portée à une grande perfection:

Voyez les Mémoires de l'académie des inscriptions, tome VI: Homère ne connaissait rien vers l'orient au-delà de Sidon et de l'embouchure du Nil; la Sicile et l'extrémité de l'Italie étaient le bout du monde vers l'occident; au-delà était l'Océan qui entoure la terre, et le pays des fables, les îles Fortunées, le séjour des dieux et des héros, Ninive, Babylone, Ecbatane, étaient inconnues à Homère: Memphis même l'était; il n'en parle pas, quoiqu'il fasse mention de Thèbes.

ODYSS. III.

27

(Page 391. Nous entrons en silence dans un large port.)

Ce silence marque autant la douleur que leur causait encore la perte de leurs compagnons que la crainte de rencontrer de nouveaux périls en ce lieu.

(Page 393. A quelle distance elle est du septentrion, du midi.)

Ulysse ne veut pas dire qu'il ignore où sont les quatre points cardinaux : mais il veut faire entendre qu'il lui est impossible de connaître à quelle élévation du pôle ils sont, et si cette île est plus ou moins orientale que les terres qu'ils connaissent. Selon quelques-uns, Ulysse ne parle ici que du couchant et du levant ; le sens est à peu près le même. J'ai cru devoir suivre l'explication de Strabon et d'autres bons critiques. L'ignorance où se trouve Ulysse a paru quand il est parti de Formies : car , au lieu de prendre à gauche , comme il fallait , pour aller à Ithaque , il a pris à droite.

(*Ibid.* Quant à moi, je n'en connais point.)

Ceci a paru indigne d'un héros , et propre à plonger ses compagnons dans le désespoir. « Les plus grands hommes , » dit ici Pope , peuvent montrer quelques degrés de sensibilité ». Cela est vrai : mais on voit aussi qu'Ulysse , après tant de catastrophes , craint de révolter ses compagnons en leur proposant d'une manière directe d'aller visiter ces lieux ; il n'était pas assuré d'être obéi. C'est en leur montrant qu'ils sont dénués de toute ressource qu'il veut faire naître ce désir dans leur esprit. Voilà pourquoi il a recours au sort. Il est si loin de décliner ce péril , qu'il veut le partager. Toute la manière dont il se conduit dans la

snite marque , non son désespoir , mais sa fermeté. Cet endroit de l'Odyssée est fort pathétique. Le silence de cette troupe pendant que l'on consulte le sort fait beaucoup d'effet : ils ne délibèrent point s'ils iront à la découverte de cette contrée , sans oser en prononcer la résolution , qui leur paraît terrible , ils se préparent à l'exécuter.

(Page 394. On voyait , à l'entrée , des loups et des lions..... apprivoisés.)

Circé est l'emblème de la volupté , et Homère veut faire voir que la volupté dompte les animaux les plus féroces. Xénophon nous apprend que Socrate expliquait ainsi cette fable. Circé , dit-on , était une fameuse courtisane qui retint Ulysse chez elle assez long-temps. Ses mœurs corrompues n'empêchèrent pas la postérité de lui accorder les honneurs divins. Du temps de Cicéron elle était encore adorée par les habitans de Circéi. Hésiode dit qu'Ulysse eut d'elle deux fils , *AGERIUS* et *LATINUS* , qui régnèrent en Toscanie. D'autres les appellent *NAUSITHOUS* et *TÉLÉGEONUS*. Virgile a emprunté d'Homère toute cette description de Circé , et l'a embellie.

Hinc exaudiri gemitus iræque leonum
Vincla recusantum , et serà sub nocte rudentum ;
Setigerique sues atque in præsepibus ursi
Sævire , ac formæ magnorum ululare luporum.

ÆNEID. lib. VII.

On a critiqué Homère d'avoir donné à ces animaux un caractère doux et apprivoisé. Virgile leur laisse leur férocité ordinaire. On aurait dû se souvenir que , dans l'Odyssée , ces animaux ne sont pas des métamorphoses , mais de vrais animaux ; le changement qui s'est fait en eux marque le pouvoir des enchantemens de Circé.

(Page 395. Selon tes ordres, noble Ulysse, nous traversons la forêt.)

Longin a cité ce passage entier pour montrer que rien ne donne plus de mouvement au discours que d'en ôter les liaisons : « C'est la marque d'une vive douleur qui empêche en même temps et force de parler. »

(Page 396 Il tombe à mes genoux.)

Ce caractère d'Euryloque est celui d'un homme sage qui, ayant vu ce qui était arrivé à ses compagnons, se défie de lui-même, et croit que le plus sûr est de fuir le danger. On voit briller avec d'autant plus d'éclat l'intrépidité d'Ulysse, qui, se confiant en sa sagesse et dans le secours des dieux, tente l'aventure pour délivrer ses compagnons.

Dùm sibi, dùm sociis reditum parat, aspera multa
Pertalit, adversis rerum immersabilis undis.

Hoa. Ep. lib. 1, ep. 2.

Quant à Euryloque, il y a cependant des critiques qui, malgré l'épithète de MAGNANIME que lui donne Homère, trouvent de la poltronnerie dans sa conduite. Sur de bonnes autorités, j'omets ici un vers qui ne paraît pas dans plusieurs bons manuscrits : Euryloque y montre trop de faiblesse ; il y pleure ; il s'y lamente.

(Page 397. Comme des pourceaux immondes.)

Par ce seul mot COMME, Homère fait voir que cette métamorphose est une allégorie. Pope déclare d'une manière positive qu'il croit à la magie. La baguette de Circé fait penser à Madame Dacier que tous les magiciens sont des singes de Moïse, et qu'ils lui ont dérobé leur verge.

Je renvoie à la petite dissertation qui se trouve à la fin de mes remarques du chant v de l'Odyssée, ceux qui von-

draient comparer Circé et Armide. La différence des mœurs et des situations doit en mettre dans les tableaux.

(Page 397. Ne dédaigne point l'amour d'une déesse.)

Voilà un conseil peu sévère pour un dieu. Dans ces temps-là ces commerces étaient non-seulement soufferts, mais encore permis, et même loués. Ulysse, dira-t-on peut-être, ne fit qu'imiter ses compagnons. Ils furent possédés par Circé; Ulysse, fortifié par un préservatif, ne se livre qu'avec quelque sorte de sagesse pour les délivrer, et pour obtenir les secours qui lui sont nécessaires. La moralité de toute cette fable est que le plaisir est un ennemi plus dangereux que Polyphème, et plus difficile à vaincre.

Sirenum voces et Circes pocula nosti,
Quæ si cum sociis stultus cupidusque bibisset,
Sub dominâ meretrice fuisset turpis et excors,
Vixisset canis immundus, vel amica luto sus.

HOR. Ep. lib. 1, ep. 2.

(Page 398. Ainsi parle Mercure; et arrachant du sein de la terre cette plante.)

On dérive *μωλυ* de *μᾶλυν*, « dissiper un charme ». On dit qu'il y avait une plante qui portait ce nom en Egypte et en Arcadie, et qu'on l'employait contre les enchantemens. Pline et Théophraste la décrivent. Isocrate et d'autres ont expliqué l'allégorie que cet endroit présente; elle mérite d'être rapportée. Mercure est la raison; cette plante qu'il donne, c'est l'industrie, la sagesse: sa racine est noire; les principes de l'instruction sont désagréables et amers: la fleur est blanche et douce; les fruits de l'instruction sont doux, agréables et nourrissans: Mercure prend cette plante dans le lieu même où il est; partout où Dieu se trouve, on peut trou-

ver l'instruction et la sagesse. Maxime de Tyr a dit : « Ne vois-tu pas comment Ulysse, en opposant la vertu à l'adversité, conserve sa vie ? Voilà le moly qui le garantit des pièges de Circé ; voilà l'écharpe qui le tire de la tempête, et ce qui le sauve de Polyphème, de l'enfer, etc. »

(Page 399. Après que sa bouche l'a prononcé.)

Celui qui exigeait le serment le dictait lui-même, et il n'oubliait rien pour le rendre très-précis et sans aucune équivoque. C'est ce que les Latins appelaient *conceptis verbis jurare*, et *jurare in verba alicujus*.

(Page 400. Une autre nymphe s'avance, tenant une aiguière d'or.)

Madame Dacier retranche ici cinq vers. J'ai cru devoir n'en retrancher qu'un ; il ne se trouve pas dans le manuscrit de Bentley, et offre une répétition inutile.

(*Ibid.* Mon âme..... en présageait d'aussi terribles.)

Voilà la sagesse et la prudence d'Ulysse.

Télégonus, qu'Ulysse eut de Circé, le tua, dit-on, par inadvertance.

Telegoni juga parricidæ.

HOR. Od. lib. III, od. 29.

Xénocrate, envoyé chez Antipater, de la part des Athéniens, pour traiter du rachat des prisonniers, et invité par lui à sa table, lui répondit avec succès ce qu'Ulysse dit à Circé : « Quel homme en ma place, s'il n'a pas dépouillé tout sentiment d'humanité, pourrait goûter ni aliment ni breuvage, avant d'avoir obtenu la délivrance de ses compagnons ? »

(Page 401. Avec plus de jeunesse, plus de force et de beauté.)

La joie de se voir délivré des maux qui accompagnent toujours le vicieux, et d'être en possession des biens que la vertu promet à ceux qui la suivent, le rajennit et le fait paraître tout autre.

(Page 403. Et malgré l'étroite alliance.)

Il était beau-frère d'Ulysse.

(Page 404. Ils n'ont pas en vain proféré ces paroles.)

Les deux vers suivans sont manifestement interpolés. Je ne les ai point traduits. Voyez l'édition d'Ernesti.

(Page 406. A consumer dans un bûcher des offrandes précieuses.)

Du miel, des fleurs, de riches étoffes, des armes, comme c'était la coutume. Il ne fallait offrir aux morts aucun animal fécond.

(Page 407. Il se précipite du toit.)

On allait sur les toits des maisons ; ils étaient tous en terrasse.

Le caractère d'Ulysse est-il bien soutenu ? Il perd toute une année chez Circé. Ses compagnons l'avertissent de partir, et semblent montrer plus d'ardeur que lui à s'éloigner de ces lieux. Son départ ne dépendait pas de lui, mais de la déesse ; il l'implore pour en obtenir la permission. Il voulait que la proposition de partir vint de la part de ses compagnons, qui l'accusaient de les avoir entraînés dans plusieurs de leurs infortunes. Homère fait sentir d'un seul mot que ce temps a paru long à Ulysse, *ἤματα μακρά*.

SUR LA DESCENTE D'ULYSSE

AUX ENFERS.

Je considérerai les motifs de la descente d'Ulysse aux enfers, et le lieu où l'on place la scène.

Pourquoi Circé dit-elle à Ulysse qu'il doit descendre aux enfers, et aller consulter les ombres de Tirésias? N'était-elle pas déesse? Ne pouvait-elle pas lui découvrir tout ce qu'il apprend dans l'empire ténébreux, et lui épargner un voyage si terrible?

Eustathe dit que Circé veut qu'Ulysse apprenne de la bouche même de Tirésias « que la mort lui doit venir de la « mer », afin qu'il soit disposé à s'arrêter dans son île. Madame Dacier et Pope répètent ces paroles d'Eustathe.

Cette réponse est peu satisfaisante. La passion de Circé pour Ulysse n'éclate pas d'une manière assez vive pour recourir à cette explication; son caractère est plus d'une courtisane que d'une amante. Les détails où elle entre en donnant ce conseil au héros annoncent un autre but. D'ailleurs ces paroles où l'on prétend que Tirésias dit à Ulysse « que la mort lui doit venir de la mer », et qui se trouvent au chant suivant, paraissent devoir être interprétées en un sens absolument contraire. Enfin, si Circé, comme déesse, savait ce que Tirésias dirait à Ulysse, elle pouvait aussi savoir que ce chef n'en serait pas moins disposé à partir.

La descente d'Ulysse aux enfers peut être considérée ou comme une allégorie, ou comme un voyage à quelque lieu où se faisaient des évocations; peut-être ici l'allégorie se mêle à l'histoire.

Le côté allégorique n'est pas difficile à saisir. Un homme sage doit, autant qu'il dépend de lui, ne rien ignorer; il devrait être prêt, s'il le fallait, à pénétrer dans les entrailles de la terre, à descendre aux enfers pour découvrir

la vérité. Un homme intrépide est ferme au milieu des plus grands perils; il n'est point d'épreuve assez forte qui le fasse reculer. C'est sous le même emblème que paraissent être représentés les exploits des plus grands héros de l'antiquité. La descente d'Hercule et de Thésée aux enfers couronne leurs actions éclatantes.

Facilis descensus Averni;

Noctes atque dies patet atri janua Ditis :

Sed revocare gradum, superasque evadere ad auras,

Hoc opus, hic labor est. Pauci quos æquus amavit

Jupiter, aut ardens evexit ad æthera virtus,

Dis geniti potuère.

ÆNEID. lib. VI.

Ceux qui formaient des expéditions et des voyages très-éloignés, dit Strabon, passaient pour être descendus aux enfers. Il semble donc que Circé annonce à Ulysse qu'en reparaissant dans sa patrie il sortirait comme du tombeau, et ne devrait son salut qu'à l'effort le plus extraordinaire du courage.

Je ne m'arrêterai pas plus long-temps à l'allégorie. C'est un pays où d'autres risqueront peut-être moins de s'égarer.

Je passe au point de vue historique, et je me crois fondé à soutenir que l'intention d'Homère est de représenter une course d'Ulysse, dont le but était d'évoquer les mânes. Mais pourquoi aller consulter Tirésias ? Circé ne connaissait-elle pas tous les secrets de la magie ?

D'abord, elle n'était pas au rang des grandes déesses. La volupté était le but de ses enchantemens : elle pouvait ne pas connaître tous les secrets de l'empire ténébreux. Disons ensuite que les rangs entre les dieux et ces fameux devins n'étaient pas entièrement fixés. Tirésias, selon la fable, ne fut-il pas pris pour arbitre entre Jupiter et Junon sur un badinage indigne de ces dieux ? Les habitans de l'Olympe avaient été des hommes; ceux-ci pouvaient aspirer

aux honneurs dont jouissaient les premiers. il n'y avait rien de si célèbre que les oracles de Tirésias. Callimaque donne à ce prophète le privilège de prédire après sa mort : Cicéron en parle aussi. La grande réputation qu'eut Tirésias pendant sa vie, et dont on peut juger par le rôle important qu'il joue dans les tragédies anciennes, établit cette opinion * Non seulement Tirésias prophétisa après sa mort ; mais il eut une fille nommée Daphné, qui fut prêtresse à Delphes. Homère, dit-on, reçut même d'elle beaucoup de vers sibyllins dont il embellit ses poèmes, et l'on prétend que c'est par reconnaissance qu'il immortalisa les oracles de Tirésias dans l'Odyssée. Je suppose que Zoïle est l'auteur de cette fable recueillie par Diodore. On ne croira guère plus à la poésie des sibylles qu'à leurs oracles.

Mais Homère, en conduisant son héros aux enfers, n'avait-il pas encore un autre but que de lui faire consulter l'ombre de Tirésias ? Il faut remonter ici jusqu'à l'origine du culte des morts et des dieux lares.

Les honneurs qu'on leur rendait dans le vestibule venaient de l'ancienne coutume d'y enterrer les morts, qui a subsisté long-temps en Egypte. Lorsqu'on les transporta ailleurs, on rendit à leurs représentations les mêmes devoirs. Ce culte devait naturellement conduire à des évocations, pratique qui passa de l'Orient dans la Grèce, où on la voit établie du temps d'Homère. Il y avait des gens qui faisaient publiquement profession d'évoquer les âmes, et il y avait des temples consacrés aux mânes, où l'on allait consulter les morts. Il y en avait un chez les Thesprotes. La magie était une extension du culte religieux. **

* Plutarque nous apprend que Caton l'ancien appliquait à Scipion le vers d'Homère qui renferme un éloge si distingué de la sagesse et de la science de ce prophète : « Seul il est doué d'une rare sagesse, tandis qu'en ce lieu ne voltigent que de vains fantômes. »

** Voyez Macrobe, Servius, et les Mémoires de l'académie des inscriptions.

A ces faits joignons ce qui nous a été transmis au sujet des mystères qui remontent à une haute antiquité, et dont on a cru qu'Homère avait eu connaissance, ce que pourrait indiquer sa description des enfers. Car on pense, avec assez de fondement, qu'une partie considérable de ces mystères consistait en évocations; et si Homère n'a pas été initié lui-même, comme on l'a dit, à ceux de Cérès Elen-sine, il a pu puiser dans quelque autre source. Orphée passe pour avoir reçu l'initiation, et pour être lui-même descendu aux enfers. Il paraît qu'Homère a voulu représenter une partie de ces mystères.

Quoi qu'il en soit, il est reconnu qu'on avait institué un culte, non seulement aux dieux lares de sa famille, mais en général aux mânes. Ce culte, auquel on associait souvent les évocations, se pratiquait sans doute dans les grands périls, dans les expiations. Les dieux avaient, si je puis ainsi parler, leurs départemens séparés; l'empire ténébreux avait ses secrets; il n'était pas même permis à tous les dieux de les pénétrer. Lucain nous offre un exemple bien remarquable de l'évocation qui se fit d'un mort dans le dessein de connaître l'avenir. Annibal, au rapport de Tite-Live, offrit en Italie un sacrifice aux mânes. Je n'examine point si c'était pour se rendre Pluton propice, ou pour s'engager à grossir les torrens de sang qu'il avait répandus. En ce cas Pluton, aussi-bien que Mars, eût mérité d'être le dieu des conquérans. Pour parler plus sérieusement, il est très-vraisemblable qu'Annibal fit cet acte religieux dans quelque vue expiatoire, ou parce qu'il tentait une entreprise périlleuse. Il se peut aussi que la renommée du lieu l'y engageât afin d'avoir plus de conformité avec plusieurs héros de l'antiquité. Il y avait des cultes appropriés à certains lieux. L'antiquité en offre une foule de témoignages; et cette considération sert aussi à expliquer le conseil que Circé donne à Ulysse dans l'endroit qui est l'objet de cette discussion.

Ulysse ne va pas seulement aux enfers pour consulter Tirésias. Circé lui dit expressément d'y faire un sacrifice aux morts, et de leur promettre solennellement de riches offrandes lorsqu'il serait de retour dans sa patrie. Elle décrit toutes les cérémonies de ce sacrifice. Les compagnons d'Ulysse doivent appeler à grands cris Pluton et Proserpine. On voit clairement ici l'usage d'honorer les morts par un culte religieux. Le héros persécuté par le sort ne devait rien négliger de ce que lui prescrivaient d'anciens rites pour l'adoucir, et pour fléchir au moins les dieux des enfers : on peut lui appliquer ce vers de Virgile :

Flectere si nequeo superos, Acheronta movebo.

ÆNEID. lib. VII.

Ulysse, éloigné depuis si long-temps des autels où il sacrifiait à ses lars, était particulièrement appelé à offrir un sacrifice aux morts. J'ai parlé d'un temple des Thesprotes dédié aux mânes. Quand même Homère n'eût pas suivi des traditions consacrées par l'antiquité, et qu'Orphée paraît avoir célébrées, quoi de plus naturel à une imagination poétique que de transporter un héros, non dans ce temple, ou dans quelque autre semblable, mais sur la rive même des enfers ? J'ai dit que des expiations étaient souvent le but de ces évocations. Ce qui le confirme, c'est que Tirésias ordonna à Ulysse un voyage accompagné de quelques cérémonies pour apaiser le courroux de Neptune.

Quant aux cérémonies qui accompagnent ces évocations, on les retrouve dans l'histoire, et même on en voit une copie exacte dans d'autres poètes, qui probablement n'eussent pas marché ici sur les traces d'Homère, si ces peintres n'eussent pas été conformes à la tradition. Voici deux passages de Silius :

Mactare repostis

Mox umbris, inquit, consueta piacula nigras

Sub lucem pecudes, reclusæque abdere terræ

Manantem jugulis spirantum cæde cruorem.
 Tunc populos tibi regna suos pallentia mittent.....
 Eductumque tene vaginâ interritus ensem.
 Quæcumque ante animæ tendunt potare cruorem,
 Disjice, dum castæ procedat imago sibyllæ. Lib. XIII.

Je serai moins long dans l'examen de l'endroit où Homère place la descente d'Ulysse aux enfers. C'est, dit-il, à l'extrémité de l'empire de la mer, dans la demeure des Cimmériens. Ici nous n'avons que des conjectures très-vagues. La plupart mettent la scène près de l'Averne. Pausanias croit que ce poète, ayant vu dans le pays des Thesprotes les fleuves dont il parle, a donné leur nom aux fleuves des enfers. Silius dit que le lac Lucrin fut appelé anciennement COCYTE, et l'Averne STYX. Est-ce Homère qui leur fit donner ces noms ? ou nous apprend-il leur nom véritable ? Ulysse arrivant le même jour aux enfers, en partant de l'île de Circé, l'endroit où il aborde ne pouvait être éloigné. « Les anciens, dit Strabon, ont placé la « nécromancie d'Homère près de l'Averne. » On a écrit que des Cimmériens habitèrent autrefois l'Italie, que la grotte fameuse de Pausilype fut commencée environ au temps de la guerre de Troie, et que les Grecs y offrirent un sacrifice aux mânes, ce qui a pu donner lieu aux fictions d'Homère. Lucrèce place près de l'Averne l'entrée des enfers. C'est par là que Virgile y fit descendre son héros. C'est là qu'Annibal offrit un sacrifice aux mânes.

Mais la description d'Homère ne s'accorde pas avec celle des lieux où l'on veut que la scène se passe. Son héros traverse la mer, arrive à l'extrémité de l'empire de Nephrune, dans un pays couvert de ténèbres. « Jamais, dit le » poète, le soleil ne regarde ce pays, soit qu'il monte « vers les cieux, soit qu'il roule vers l'Océan. » On ne reconnaît pas à cette peinture l'Italie, contrée que le soleil regarde avec complaisance. Aussi plusieurs ont-ils placé

ailleurs le séjour des enfers que dépeint Homère ; ils l'ont reconstruit vers le nord. Un Anglais, Georges Carleton *, a entrepris de prouver que par le pays des Cimmériens, où se rendit Ulysse, il faut entendre l'Angleterre. Les principales raisons sur lesquelles il se fonde, sont qu'il y eut des Cimbres qui passèrent dans ce pays, qu'il est presque toujours couvert de nuages, et que les anciens Bretons étaient fort adonnés à la magie.

Ces raisons ne paraissent pas trop bonnes. Quoique l'Angleterre soit souvent couverte de nuages, il s'en faut bien que son climat ressemble à la peinture que fait Homère d'une contrée toujours enveloppée de la nuit, que ne regarde jamais le soleil, etc. Si les anciens Bretons étaient adonnés à la magie, ils avaient cela de commun avec la plupart des nations de leur temps.

D'autres, comme Claudien, disent qu'au rapport de la renommée, une des côtes septentrionales des Gaules fut le lieu de ces évocations. Carleton eût pu citer cette autorité pour confirmer son hypothèse.

Comme le vent qui conduisait le vaisseau d'Ulysse fut envoyé par Circé, il serait facile de mettre ici du merveilleux, et de dire que ce chef fit en très-peu de temps une route immense. Mais Homère ne paraît pas avoir eu recours à ce merveilleux, qui seul pourrait tirer d'embarras les commentateurs.

Il reste une autre solution qu'on ne leur arrache pas aisément, et qui peut-être est la seule vraie ; c'est qu'Homère n'avait pas des notions fort exactes des pays qu'il parcourut Ulysse. D'ailleurs, puisqu'il racontait des aventures fabuleuses, était-il nécessaire qu'il marquât si précisément le lieu de la scène ? Les commentateurs diront-ils encore ici, pour le justifier, que tout était bon pour les Phéaciens ? mais ils oublient que ce ne sont pas des Phéaciens qui lisent Homère.

* Voyez la Bibliothèque de Le Clerc, t. XXIV.

Je finirai par rapporter deux passages, l'un de Strabon, l'autre de Denys. Homère, dit le premier, a pu connaître le Bosphore cimbrique, et les Cimbres, qui depuis s'étaient répandus jusqu'à l'Ionie. C'est d'après les descriptions de leur pays qu'il a offert, dans celle des enfers, l'image d'une contrée toujours sombre et convertie de nuages.

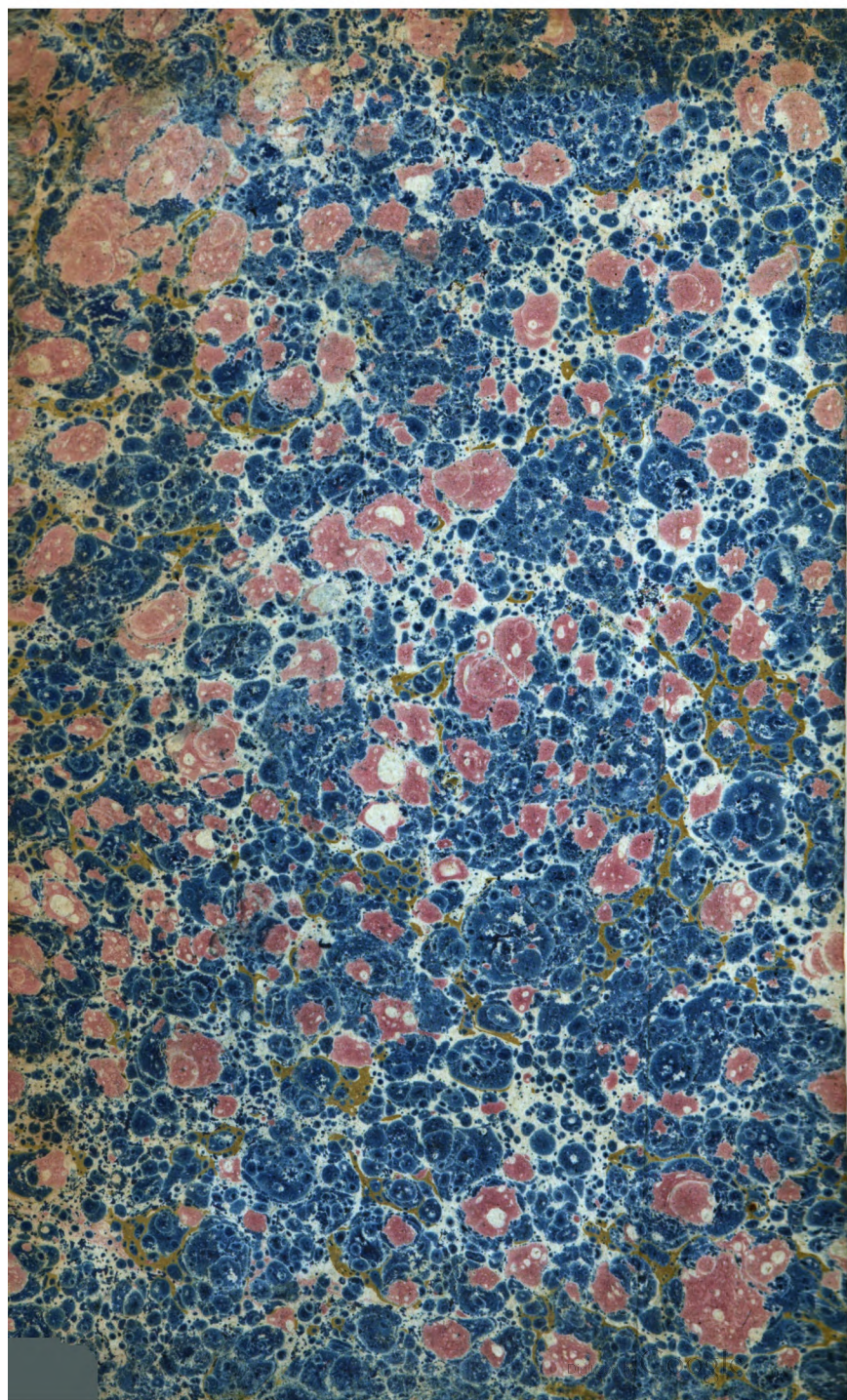
Denys, au rapport d'un témoin oculaire, dit que les Cimbres du Bosphore, pour se garantir du froid, habitaient des antres souterrains; qu'ils vivaient du produit des mines et de la magie; que les étrangers, pour leur demander des métaux et la connaissance de l'avenir, étaient obligés d'entrer dans les entrailles de la terre; et que ce peuple, ayant reçu quelques lois, fuyait cependant le soleil, et ne sortait que la nuit du fond de ses antres. Des voyageurs modernes rapportent que des peuplades de Kamtchatka vivent de même sous terre.

Il sembla donc que ces contrées moins favorisées de la nature, et ces cavernes habitées par des hommes adonnés à la magie, ont pu suggérer à Homère quelques traits du tableau qu'il fait des enfers.

Il serait assez singulier que les erreurs où tomba Homère par rapport au climat du pays où il établit l'entrée des enfers n'eussent pas empêché ses successeurs de suivre ses traces à cet égard. Ce serait une nouvelle preuve du pouvoir de sa muse.

Je présente ici une dernière conjecture pour concilier, s'il se peut, la géographie avec ce récit d'Ulysse, c'est qu'il y avait dans ces lieux quelque endroit inculte, marécageux, quelque antre obscur où ne luisait jamais le soleil, et que l'on appelait l'entrée des enfers: alors ce qu'Homère dit du pays entier ne regarderait proprement que ce canton et cet antre*.

* Je renvoie le lecteur aux remarques sur le chant XII, qui ont pour objet les voyages d'Ulysse.



This book should be returned to
the Library on or before the last date
stamped below.

A fine of five cents a day is incurred
by retaining it beyond the specified
time.

Please return promptly.

